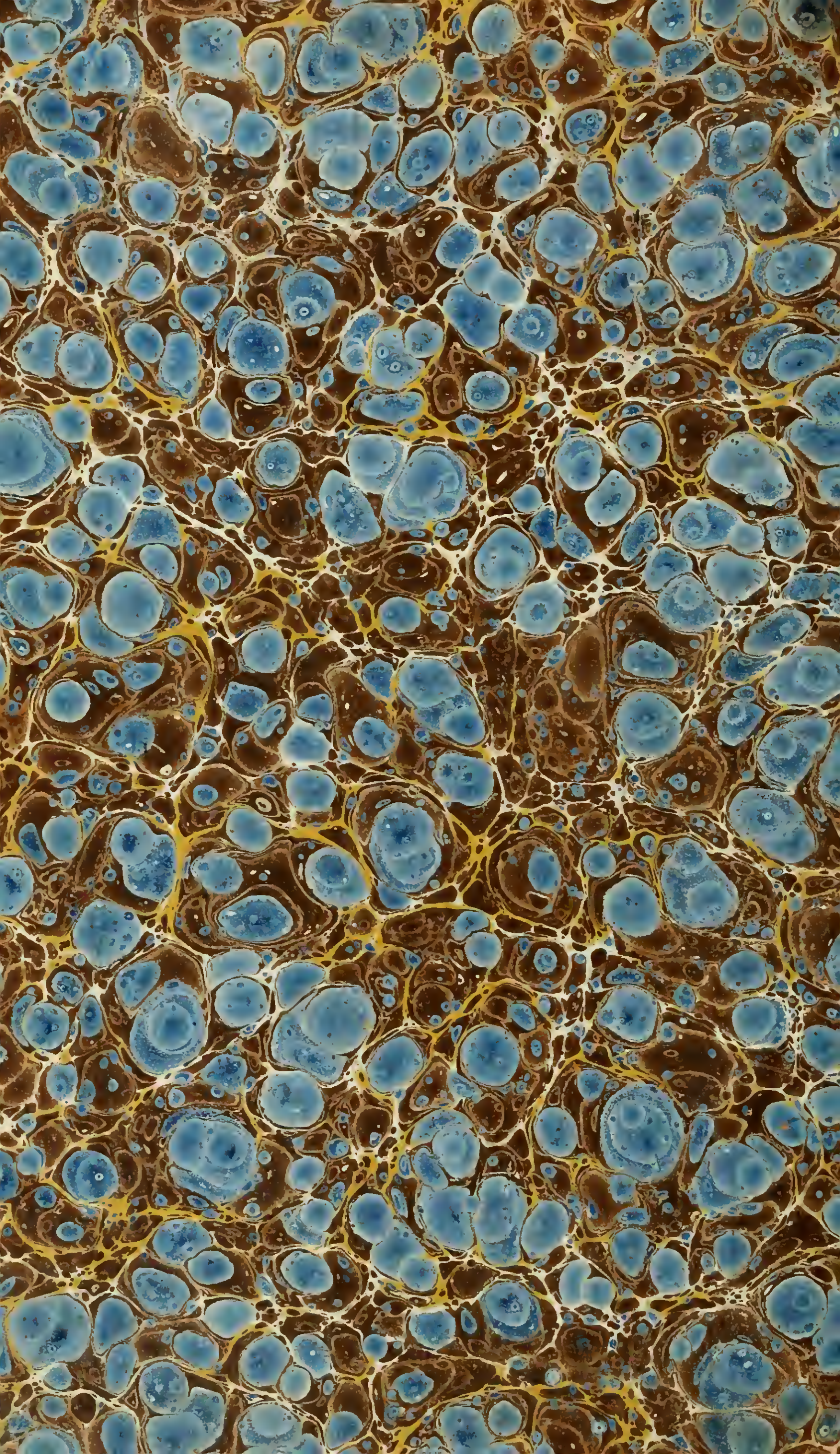
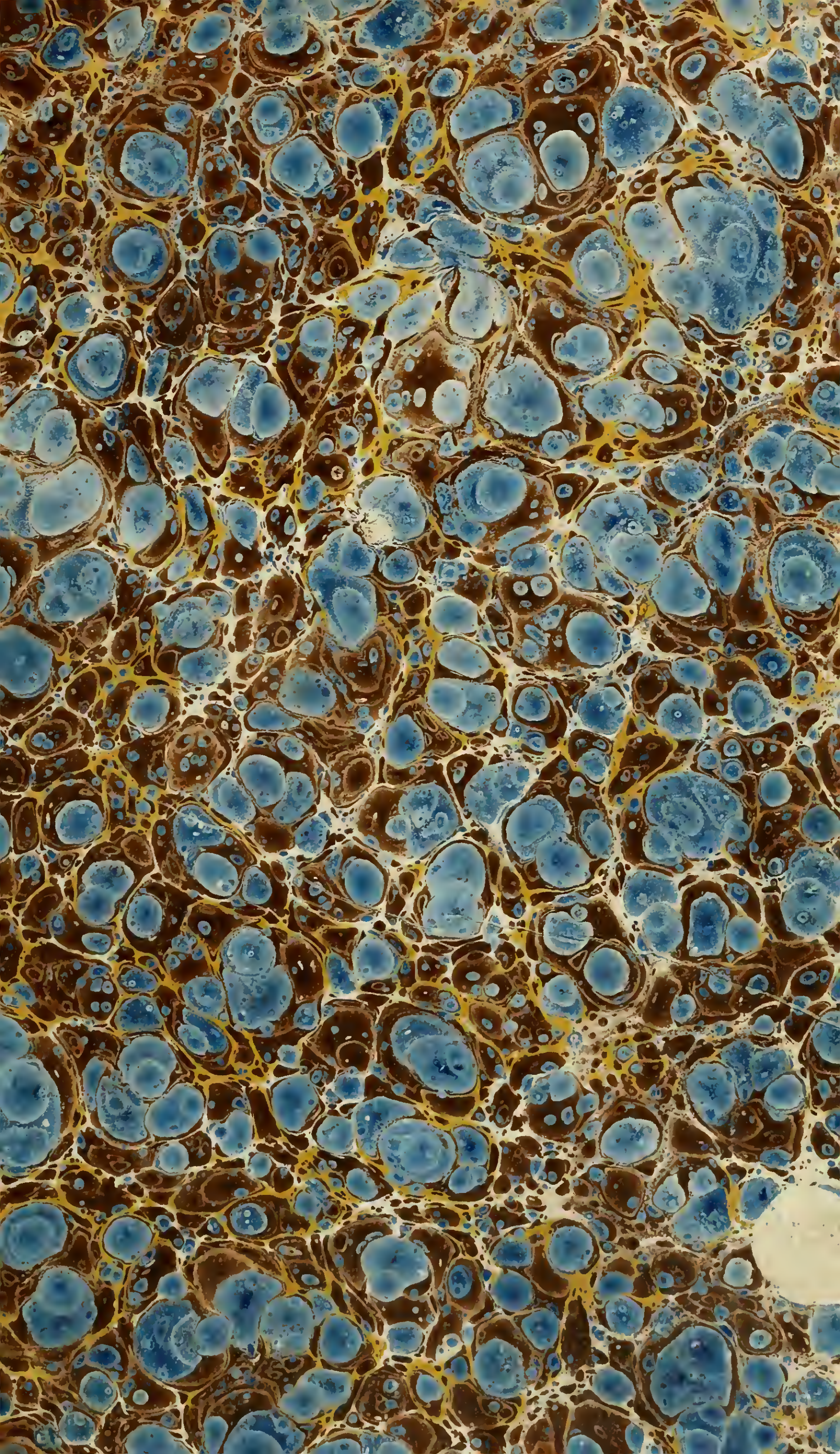






REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/1826revuebritann05saul

REVUE BRITANNIQUE,

OU

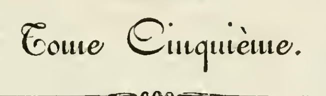
CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. Charles Coquerel; Dondey-Dupré Fils, de la Société Asiatique; Ed. Lafon de Ladebat, ancien Chef de Division au Ministère de l'Intérieur; Saulnier fils, ancien Préfet, de la Société Royale Académique des Sciences et de la Société Asiatique; Sédillot; West, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.



Tome Cinquième.

Paris,

Au BUREAU DU JOURNAL, Rue de Grenelle-St.-Honoré, No 29;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib.,
Rue Saint-Louis, No 46, au Marais, et rue Richelieu, No 67.

1826.

IMPRIMERIE DE BONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

LITTÉRATURE.

DEUXIÈME LETTRE SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE (1).

Rome, 12 novembre 1825.

Ce qui distingue surtout la littérature italienne de la littérature française, c'est la bonne foi et la sincérité. Les écrivains de l'Italie peuvent bien se permettre quelques mensonges sans importance pour détourner les soupçons de carbonarisme ; mais, à part ces concessions faites à l'ombrageuse susceptibilité des gouvernemens, ils composent toujours sous l'inspiration de leur conscience. Dans ce pays, les savans possèdent à fond la matière qu'ils ont étudiée ; aussi, malheur à vous, si vous leur adressez une question sur leur sujet favori ! Vous attendez sans doute une réponse de quelques minutes, et il vous faudra écouter une dissertation d'une heure et demie : ils

(1) Note des Éd. Cette seconde lettre sur l'état actuel de la littérature italienne contient, comme la première, insérée dans notre 7e numéro, des particularités curieuses et fort peu connues. Du reste, nous n'acceptons pas plus la responsabilité des opinions qui y sont exprimées, que nous n'acceptons, en général, celle des différens articles que nous sommes dans le cas de reproduire dans notre recueil.

ne sauraient se figurer qu'une réponse que vous avez provoquée, puisse vous paraître trop longue, tant ils y mettent de bonne foi. Ils ne sont nullement charlatans, et peut-être la nature ne leur a-t-elle pas donné cette finesse de tact qu'il faut pour le devenir. Sous ce rapport elle a beaucoup mieux traité les Français. Quand on lit dans un journal français quelque pompeux éloge d'un auteur, il y a dix à parier contre un que l'article est de lui. Cette fraude, si commune en France, n'est pas d'usage en Italie: Saverio Bettinelli, ce Zoïle du Dante, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, et le poète Foscolo, auteur du *Sépulcre*, sont les seuls qui aient eu recours à de semblables manœuvres.

La vertu des écrivains de l'Italie repose sur une base solide; à Londres ou à Paris, la littérature est un métier; notre fameux Johnson, notre charmant Goldsmith vivaient du produit de leur plume: en Italie, c'est tout le contraire, et j'ai entendu le grand Monti nous déclarer que la publication de ses ouvrages, loin d'avoir augmenté sa fortune, a été pour lui une source de dépenses. Un livre imprimé à Milan est réimprimé quelques jours après à Lugano, à Bassano, ou à Florence, et il arrive souvent que l'éditeur d'un ouvrage est celui qui en vend le plus petit nombre d'exemplaires. Un des ministres italiens au congrès de Vienne sollicita auprès des souverains pour que l'on mît un terme à ce nouveau genre de piraterie; mais l'empereur François s'opposa à une mesure qui devait encourager les lettres. Cette opposition est parfaitement d'accord avec les principes et le langage d'un monarque qui a pu dire, quelques années après, aux professeurs du collége de Laybach : « *Ich braue keine gelehrte.* » L'empereur François, comme tous les princes de la maison

(1) Je n'ai pas besoin de savans.

d'Autriche, est très-instruit en statistique; mais il paraît peu comprendre la politique considérée dans ses rapports généraux. Cependant, il faut avouer qu'en interdisant aux travaux littéraires tout espoir de récompense pécuniaire, il a rendu un service éminent à la littérature italienne; car il en a fermé l'accès à tous ces écrivailleurs de profession qui déshonorent, en France et en Angleterre, la république des lettres.

Comme le goût de la politique est très-prononcé, et que les feuilles, non vendues aux jésuites, sont sévèrement prohibées dans chaque état de la Péninsule, le journal du gouvernement est très-recherché, quoique sa nullité dépasse de beaucoup l'idée qu'un étranger peut s'en former. A Venise, la terreur qu'inspire le gouvernement est si violente, qu'on s'y défend de lire avec intérêt même la malheureuse *Gazette de Milan*, bien que rédigée par un écrivain aux gages de l'Autriche. Par suite de ce système de privilége, la disette des écrivains ministériels est extrême. Il n'en est pas de même à Paris, où le métier d'écrire s'exerce librement: aussi le ministère pourrait-il trouver en vingt-quatre heures cent écrivains disposés à lui vendre leur plume. Et ne pensez pas que ce soient des hommes sans talent; loin de là: appelés sans cesse à plaider le pour et le contre, suivant le caprice des ministres, dont les opinions, ou du moins le langage se contredisent fréquemment, ils acquièrent une merveilleuse facilité pour déguiser leurs pensées, et couvrir, par l'artifice des mots, leurs éternelles contradictions. Les écrivains les plus distingués ne sont pas à l'abri de ce reproche de versatilité: il y a deux ans, un littérateur très-connu, que je pourrais vous nommer, recevait une pension de 80 liv. st. pour se taire. Lorsque je raconte ces faits aux lettrés de l'Italie: *Sempre faceto* (1), me disent-

(1) Toujours plaisant!

ils, et ils n'en croient pas un mot. Dans les journaux de ce pays consacrés à la littérature, il est fort difficile de faire insérer un article de complaisance, tandis qu'en France, vous passeriez pour un homme étranger au monde et sans aucune relation, si votre ouvrage n'obtenait pas une mention honorable dans tous les journaux.

Je n'aurais pas daigné parler des journaux politiques de l'Italie, rédigés en général par des espions et des écrivains mercenaires, si je ne croyais devoir rendre justice à celui que publie, à Rome, l'imprimeur Cracas. Il paraît trois fois par semaine, sous le double titre de *Diario* et de *Notizie del giorno*. Dans cette feuille, la cour de Rome continue à maintenir sa supériorité politique sur les autres états, même depuis le ministère du cardinal della Somaglia, dont les facultés morales sont cependant très-affaiblies par l'âge. Ce gouvernement s'abstient de publier des nouvelles absurdes et mensongères, toutes les fois que cela ne lui est pas absolument nécessaire. Les articles nécrologiques, qui ne sont pas rares dans un état où la vieillesse est à la tête des affaires, se distinguent par une sage modération qui leur donne l'air de la vérité. Les articles d'archéologie du *Cracas*, car on donne aussi au journal le nom de l'imprimeur, sont en général fort supérieurs à tout ce qui se publie en Europe sur cette matière.

Le premier journal de l'Italie est, sans aucune comparaison, l'*Anthologia*, publiée à Florence par le libraire Vieusseux, homme d'un véritable mérite. Ne croyez pas cependant que son journal soit une *guirlande de fleurs*; bien au contraire: il est parfois verbeux et pesant; il prodigue ses éloges à de détestables ouvrages; car il est souvent la dupe des pédans qui abondent en Italie. Malgré ces défauts, l'*Anthologia* est un livre fort utile.

Un Italien n'entend pas les demi-mots; il lit peu; la

lecture est pour lui un travail, une fatigue, et l'on ne saurait être trop clair, trop développé à son gré. Le piquant des sous-entendus, qui donne tant de charme au style de La Bruyère, de Voltaire et de Montesquieu, est complétement inconnu aux pauvres Italiens, et leur paraîtrait obscur ou inintelligible. L'Arioste a quelque chose de ce genre d'esprit familier aux Français ; mais l'Arioste était poète, et vivait il y a deux cents ans. On ne trouve rien dans l'*Anthologia* qui ressemble le moins du monde à l'esprit français ; mais ce défaut est compensé par une grande bonne foi. Je suis persuadé qu'un auteur qui demanderait à M. Vieusseux de louer dans son journal, par complaisance, un ouvrage mauvais ou insignifiant, en serait fort mal accueilli. Plusieurs des collaborateurs de l'*Anthologia* sont des hommes du premier mérite. Ce qui manque à ce journal, c'est un éditeur armé d'un pouvoir discrétionnaire, qui puisse supprimer les détails surabondans; car les observations utiles y sont noyées dans un déluge de mots.

Le *Raccoglitore*, journal littéraire qui se publie à Milan trois fois par mois, est fort répandu à Naples. Son éditeur est Davide Bertolotti. S'il avait eu une couleur plus prononcée, son modeste journal aurait, depuis long-tems sans doute, partagé le sort du *Conciliatore*. Ce dernier, qui n'a vécu qu'un an (1819), comptait au nombre de ses rédacteurs les hommes les plus distingués de Milan par leurs talens, leurs connaissances, leur probité et la généreuse ardeur avec laquelle ils se dévouaient au perfectionnement moral de l'Italie et de l'humanité. Il était grave, plein de chaleur, et partant redoutable à tous les hommes dont l'existence ou l'élévation se fonde sur l'ignorance des peuples qu'ils abusent. Le *Conciliatore* était trop sérieux et trop fort de raisonnemens pour être utile à la Lombardie ; il ne pouvait exciter l'intérêt que

de ces hommes qui suivent avec attention la marche des événemens dans les autres parties de l'Europe. Il contenait quelques articles des deux premiers philosophes de l'Italie, Melchiore Gioja et le marquis Hermès Visconti. Le premier a partagé le sort de presque tous les écrivains de ce journal : il est en prison. Il avait trop de patriotisme pour ne pas s'élever contre le système de *statu quo* moral que M. de Metternich s'est efforcé, pendant onze ans, d'établir en Italie. Le poète Pellico, détenu maintenant dans la forteresse de Spielberg, était aussi un des rédacteurs du *Journal Bleu :* on avait ainsi surnommé le *Conciliatore*, à cause de la couleur du papier sur lequel il était imprimé.

La *Biblioteca Italiana*, qui sort tous les mois des presses du gouvernement en épais cahiers, a pour principal rédcateur M. Acerbi, créature devouée de l'Autriche. Ce journal est méprisé dans toute l'Italie ; cependant il est recherché à Milan et à Venise, où on ne peut en avoir d'autres ; d'ailleurs, on y trouve quelquefois d'excellens articles de médecine et d'histoire naturelle.

L'*Italiano* (1) continue, je crois, de paraître à Turin. Le but de cette feuille est de changer le *statu quo* de l'esprit public en Italie, mais dans un sens rétrograde. La tendance de l'*Italiana* est d'égarer le peuple et de le ramener aux opinions qui dominaient en Italie, en 1650, et qui régnaient dans le reste de l'Europe, il a trois siècles. Il est un fait capital qu'il ne faut jamais perdre de vue, en parlant des affaires de l'Italie : depuis le triomphe des Médicis, à Florence, en 1530, jusqu'à nos jours, le despotisme n'a négligé aucun moyen pour démoraliser et dégrader cette noble nation. Les jésuites sont encore plus absolus à Turin qu'à Paris. Si Phi-

(1) Nous savons que ce journal a cessé d'exister.

lippe II et Philippe III eussent réussi dans leurs desseins, ils auraient retenu le Milanais dans l'état de dégradation intellectuelle où Napoléon trouva l'Espagne en 1808. Je parle en général de la masse du peuple, car personne n'a un respect plus sincère et plus profond que le mien pour les illustres Espagnols qui sont maintenant à Londres. Mais ces honorables proscrits avoueront eux-mêmes, si toutefois l'orgueil national leur permet d'être sincères, qu'en Espagne la distance qui sépare la classe éclairée des classes ignorantes est immense. Chez cette nation, elle est à son *maximum ;* en France, au contraire, à son *minimum.* En Italie, grâce à tout ce qu'on a fait pour éteindre les sentimens généreux depuis 1530 jusqu'à 1796, où Napoléon réveilla les esprits de leur léthargie au bruit de ses victoires, cette distance est encore énorme. Non-seulement l'Italie n'a pas fait de progrès, pendant ces deux siècles et demi, mais on peut dire qu'elle gagnerait beaucoup à se retrouver au point où elle était à la funeste restauration des Médicis. Elle avait alors une énergie dont elle ne se souvient plus, et elle était étrangère à ces puérilités qui ont marqué les entreprises des *carbonari.* La principale occupation de la nation, pendant cette déplorable période, a été d'écrire, à l'imitation de Pétrarque, des sonnets où l'on n'imitait que ses défauts. En adoptant les rêveries platoniques qui défigurent ses divines poésies, on se gardait bien de reproduire cette vive peinture des sentimens qui en fait le charme. De six académies littéraires, célèbres par la singularité de leurs noms, tels que *gli Infuocati*, *gli Oziosi*, etc., il ne reste plus rien qu'un misérable journal littéraire publié à Rome, et qui peut se flatter d'être le plus *niais* de toute l'Europe. Il s'appelle l'*Arcadico.* Du reste, il y a en Italie trois ou quatre excellens journaux d'histoire naturelle et de médecine. Les Italiens ont

la réputation de tenir le premier rang dans cette science, quoique trop souvent ils la dégradent dans la pratique par le charlatanisme. J'ai beaucoup entendu parler à Naples du système ingénieux du docteur Basoni de Plaisance ; cet habile médecin a été emprisonné trois ans à Mantoue, comme prévenu d'avoir conspiré contre le gouvernement autrichien. On dit aussi beaucoup de bien des *Annales Médicales* du docteur Omodéi de Venise, du journal du docteur Configliachi, et de plusieurs autres écrits périodiques de ce genre.

L'*Ape*, petit journal qui, je pense, paraît encore à Milan, est beaucoup plus français qu'italien ; c'est la propriété d'un libraire de Brescia, nommé Bettoni, homme de quelque talent et fort entreprenant, qui publie des ouvrages de tout genre, bons, mauvais, médiocres.

J'ai remarqué que les trois quarts des livres achetés par la classe éclairée de Naples, se publient à Milan ; j'en ai été fort étonné, car la censure autrichienne, à Milan, est terrible et la plus clairvoyante de l'Italie, parce qu'elle est exercée par des Italiens *renégats*, prêtres, pour la plupart, et vendus à la police autrichienne. A Florence, au contraire, la liberté de la presse est sans entraves. Cependant à l'exception de quelques nouvelles éditions du Dante, de Pétrarque, de Boccace, d'Alfiéri, etc., les libraires de Florence ne publient guère que des puérilités. Cette ville a perdu son antique énergie ; le système d'espionnage porté à son comble par le grand-duc Léopold, a complètement abâtardi ce peuple autrefois généreux ; il est très-frugal, a fort peu de besoins, et regarde comme le bonheur suprême d'être à l'abri des grandes infortunes. Son caractère est à peu près celui d'un homme de cinquante-cinq ans. Une occupation de quinze années a, au contraire, inoculé à Milan la civilisation et la vivacité françaises.

Après deux cent soixante-six ans, pendant lesquels le gouvernement semble n'avoir eu d'autre but que d'observer, de pervertir et d'étouffer l'intelligence des gouvernés, on ne doit pas s'attendre à trouver les sciences morales et politiques dans un état florissant. Giambattista Vico, philosophe napolitain, eût été connu de toute l'Europe, s'il fût né à Rotterdam, ou même à Paris, sous Louis XIV. Né à Naples au commencement du seizième siècle, il a composé la *Scienza Nuova*, livre à peine intelligible. Giannone, le meilleur historien de Naples, mourut en 1758, dans la citadelle de Turin, où l'avait fait jeter le roi de Sardaigne, pour complaire à son royal frère de Naples.

Je ne vous dirai rien des poètes dont il est question dans l'histoire littéraire du jésuite Tiraboschi que Ginguené, philosophe de l'école de Voltaire, a reproduite en français, en la révêtant d'une enluminure libérale, mais fort peu poétique.

Les poètes vivans les plus remarquables de l'Italie, sont Monti, qui, comme Milton, est aveugle; Foscolo, auteur des *Sepolcri*, maintenant à Londres; Giambattista Nicolini, poète tragique, né en 1790, qui habite Florence, et travaille à l'*Anthologia;* Silvio Pellico, auteur de *Francesca da Rimini* et de *Euphemio di Messina*, détenu dans la forteresse de Spielberg, et âgé, je crois, de trente-quatre ans; Alexandre Manzoni, né à Milan, vers 1780, auteur de quelques hymnes sublimes et de deux tragédies : *Il Conte di Carmagnola* et *Adelchi*, dans lesquelles la règle des unités est ouvertement violée.

Rommasa Grossi écrit dans le dialecte milanais; Buratti en vénitien; l'abbé Meli employa le sicilien, il y a vingt ans. Je pense que les Anglais, qui ont gouverné la Sicile pendant plusieurs années, vous ont fait connaître

ce génie extraordinaire, le seul des modernes, selon moi, qui approche d'Anacréon.

J'ai trouvé à Naples les derniers Voyages en Italie, publiés par les Anglais ; ils m'ont tous paru remplis d'observations triviales et souvent mensongères, rendues dans un langage affecté. Au premier rang je placerai le voyage du prêtre Eustace : c'est celui qui fausse le plus les idées des voyageurs anglais qui visitent Naples, car il ferme leurs yeux aux beautés physiques et morales de ce pays. Ces beautés ne sont pas, il est vrai, précisément de la même espèce que celles que l'on admire à *Portland-place*, ou au dock de la Compagnie des Indes, mais pourquoi voyager si l'on ne veut voir des choses nouvelles et inaccoutumées ? Le seul Anglais qui se soit montré raisonnable dans ce qu'il a écrit sur l'Italie, c'est feu Joseph Forsyth. Souvent j'ai différé d'opinion avec lui ; mais plus j'apprends à connaître ce pays, plus je reforme mes premières idées pour revenir aux siennes.

Lady Morgan, dont on vante beaucoup les ouvrages, je ne sais trop à quel titre, est pour les beaux-arts un aussi bon juge que peut l'être un pasteur presbytérien de l'Écosse ; cependant, depuis la tyrannie de Philippe II, l'Italie n'a eu de vie et de mouvement que par les arts, et ce sont eux qui lui ont servi d'organe. Lady Morgan semble ne pas avoir la plus légère idée du danger imminent qui menace la littérature italienne. Les malheureux écrivains de l'Italie se trouvent maintenant dans une position nouvelle et tout-à-fait étrange : la langue leur échappe, et se dénature tous les jours.

L'italien qui vous est familier, celui de l'Arioste et d'Alfiéri, se parle à Florence, à Rome et à Sienne. Ces trois villes sont les seules de l'Italie qui fassent autorité pour la langue, comme Paris, Londres, Dresde ou Madrid. Voici maintenant un fait terrible pour la littérature

de cette nation : vous entrez en Italie par Turin, vous allez dans la société, et vous êtes aussi mortifié que surpris de trouver que votre parfaite connaissance de l'italien vous est complétement inutile. Seulement, vous saisirez par intervalle un mot qui a quelque ressemblance éloignée avec la langue de Goldoni et de Métastase. A Turin, tout le monde parle piémontais; l'italien est bien la langue écrite, mais on se couvrirait de ridicule dans la société de la belle comtesse R., si on s'avisait d'en dire un seul mot. Si les Piémontais le parlent quelquefois, c'est seulement par politesse pour l'étranger qui leur est recommandé. Ce langage les gêne. Ce peuple, le plus moqueur de la Péninsule, ne trouverait pas dans la langue italienne d'expressions pour ses sarcasmes. En quittant Turin, vous arrivez à Gênes : vous n'entendez plus parler que le génois; votre situation est encore plus embarrassante, car ce dialecte est bien moins intelligible pour vous que le piémontais. Il m'en a coûté trois mois de travail pour le comprendre; et cependant, si la nature m'a refusé des qualités plus précieuses, vous savez qu'elle m'a doué d'une grande facilité pour apprendre les langues. Je veux vous donner un exemple du dialecte génois (zénois); car Gênes s'appelle Zêna. Les trois mots italiens *vostra signoria sà* sont réduits en génois aux deux mots *sa sha*, le mot *sha* voulant dire à lui seul *vostra signoria*. Vous quittez Gênes qui n'est qu'à trente lieues de Turin, et vous arrivez à Milan qui est aussi à trente lieues de chacune de ces deux villes : là vous rencontrez la *lingua della minga*, c'est-à-dire la langue dans laquelle *rien du tout* se traduit par *minga*. Elle diffère entièrement du piémontais et du génois. Rammasso Gossi, pauvre jeune avocat, qui est peut-être le premier poète vivant de l'Italie, a écrit en milanais. L'admirable

poème *el di d'Incoeu* (1) ne peut être compris que par une population d'environ six cent mille ames. A Brescia, on parle le bressan, qui ressemble beaucoup au vénitien, aussi bien que le véronais. Le vénitien est délicieux, il a l'esprit et la vivacité du français. Les Vénitiens savent parfaitement apprécier cette faculté qui rend un homme capable d'amuser ses auditeurs, de leur plaire et de les rendre heureux, pendant un quart d'heure, par les grâces d'une conversation légère. Forts de cet avantage incontesté, aujourd'hui même que leur délicieuse capitale, peuplée en 1797 de cent mille habitans, ne contient que quarante mille mendians, ils ont le plus profond mépris pour la langue que parlent les pédans sans idée et sans passion de Sienne, ou de la patrie du Dante, autrefois si féconde en grands hommes. Le bolonais, le napolitain et le sicilien diffèrent autant de la langue de Florence et de Rome, que le génois et le vénitien; rien que dans la ville de Naples, qui contient trois cent trente mille *gesticulateurs*, moi étranger, j'ai pu distinguer et apprendre trois langues différentes. Les habitans de Pizzo-Falcone ne parlent pas comme ceux du Ponte della Madelena.

Je pense que les dialectes génois, milanais et napolitains sont antérieurs au latin. Suivant mon système, le milanais remonte au moins à l'an 600 avant J.-C. : c'est à cette époque que les Gaulois firent une irruption dans la province située entre le Tésin, le Pô et les Alpes; alors Bellovèse changea en cité le bourg de Milan, qui ne fut complétement soumis aux Romains que par Scipion Nasica, 191 ans avant J.-C.

En 452, Milan fut pris par Attila, et occupé succes-

(1) Le sujet de ce poème est l'assassinat du comte Prina, ministre de Napoléon, qui mourut à Milan le 21 avril, dans une émeute, provoquée, dit-on, par les agens de l'Autriche.

sivement par Odoacre, Théodoric, Uraja, etc. Ainsi les Romains ne possédèrent cette ville que pendant 643 ans.

Dans le douzième siècle, Florence, qui fit un immense commerce, et remplit en Europe, pendant le moyen âge, le rôle que son heureuse position insulaire et la sagesse de ses habitans ont donné depuis à l'Angleterre, Florence fut la véritable capitale de l'Italie. Elle était surtout le centre de la littérature et des beaux-arts. Elle dut cet avantage à la liberté dont elle jouissait alors, et au hasard heureux qui la rendit la patrie du Dante, père de la langue italienne, de Pétrarque, Boccace, Politien, Michel-Ange, Léonard de Vinci et Laurent de Médicis, dont l'Anglais Roscoe a fait un portrait si ridiculement chargé des couleurs modernes. Ce Laurent le Magnifique, quoique fort différent du personnage fabriqué par le biographe anglais, fut cependant un des souverains les plus remarquables qui aient paru dans le monde, depuis l'origine des monarchies jusqu'à nos jours.

En 1339, le pouvoir absolu fut établi à Milan par Lucchino Visconti : les successeurs de cet homme, aussi célèbre par son esprit que par son infamie, furent plusieurs fois sur le point de devenir souverains de toute la Péninsule. S'ils y avaient réussi, il est bien probable qu'en dépit du génie du Dante, le milanais aurait pris la place qu'occupe maintenant le florentin. Ce dernier, qu'il est impossible de parler vite, aurait été détrôné par le premier, qui se prête à une prononciation rapide.

Le toscan, tel qu'il est en 1825, peut être comparé à un jeune prince turc qui n'a pas réussi à tuer tous ses frères, et qui, par conséquent, n'est pas en sûreté sur son trône. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer le défaut de clarté qu'on lui reproche. S'il est question de la chose la plus simple, d'un objet matériel, d'un

crible, par exemple, son nom milanais, vénitien, génois, napolitain, se présente aussitôt à l'esprit du Milanais, du Vénitien, etc., avec qui l'on parle, tandis qu'ils sont obligés de faire un effort de mémoire pour se rappeler le nom florentin.

Pour exprimer les mouvemens du cœur dont l'analyse délicate compose presque toute la poésie, le Vénitien, le Napolitain, le Piémontais, le Milanais et le Génois ne connaîtront pas, une fois sur quatre, le mot propre en toscan; et pendant qu'ils le cherchent dans le dictionnaire, leur enthousiasme poétique risque bien de s'éteindre. Nous arrivons donc à cette conclusion, que le dialecte florentin, base du dictionnaire *della Crusca*, est, par le fait, une langue morte à Turin, Gènes, Milan, Parme, Plaisance, Vérone, Venise, Ferrare, Bologne, Naples et dans toute la Sicile. Il est vrai que dans chacune de ces villes les journaux et les annonces de toute espèce s'impriment dans une langue qui a la prétention d'être l'*italien;* mais les pédans de Toscane ont parfaitement raison, quand ils soutiennent que cette prétention n'est pas fondée. C'est le *patois* du lieu traduit en italien à l'aide du dictionnaire et mot à mot, comme disent les écoliers. En effet, les mots sont traduits, mais non les phrases qui conservent leur caractère piémontais, vénitien ou napolitain. Croirez-vous maintenant ce que je vais vous dire? Pendant que j'étais à Livourne, un Lucquois riche et fort bien élevé, dit, en ma présence, à un Florentin de la même classe: « Notre gouvernement est devenu tellement bigot, qu'il nous a obligés de fermer nos loges (logge) la veille de la fête de tel saint. » Le Florentin ne comprit pas d'abord le mot *logge*, et crut qu'il s'agissait d'une boutique, et cependant Lucques n'est éloignée de Florence que de cinquante milles. Tel est l'état de la langue en Italie.

Vous avouerez, je pense, qu'un homme ne peut être poète que dans la langue qu'il parle à sa maîtresse et à ses rivaux; or, le toscan n'est qu'une langue morte pour tout homme qui n'est pas né à Florence, Sienne ou Rome. De là l'emphase soutenue et la langueur des poëmes écrits en toscan dans toutes les parties de l'Italie où ce dialecte n'est pas parlé.

Malheureusement la population la moins poétique de l'Italie est celle de Florence et de Sienne; c'est à Bologne, à Reggio, à Venise qu'il faut chercher ce ton poétique de sentiment, ou, si l'on veut, ce commencement de folie qui fait les poètes.

Concluons de toutes ces observations, que les plus grands poètes vivans de l'Italie sont Tommaso Grossi, qui écrit en milanais, et Pietro Buratti, dont les délicieuses satires sont écrites en vénitien. Chacun admire les vers toscans de Niccolini (voir sa tragédie de *Nabucco* qui est une allusion continuelle à Napoléon); mais personne ne les lit, car il n'y a rien de plus froid et de moins intéressant qu'un parallèle entre Napoléon et Nabuchodonosor, prolongé pendant cinq mortels actes. Cet ouvrage eût passé pour admirable en 1650.

On vient de publier à Gênes une comédie d'où la lettre R est exclue. On est prêt à croire, en voyant ces puérilités, que le fortuné seizième siècle va revenir pour le bonheur et la plus grande gloire des jésuites.

(*London Magazine.*)

ÉCONOMIE POLITIQUE.

DU TRAVAIL LIBRE ET DE CELUI DES ESCLAVES (1).

Il existe en général, dans tous les pays de l'Europe, de fâcheux préjugés sur la question qui fait le sujet de cet article. On croit presqu'universellement que le sol des colonies ne peut être cultivé que par des nègres, et que le travail de la servitude est plus fécond que le travail de l'homme libre, dans ces contrées brûlantes. Par une alliance qui s'est rarement vue, les arrêts de l'économie politique semblaient même s'accorder, à cet égard, avec la cruelle cupidité du propriétaire d'esclaves.

Cette question est aujourd'hui d'une haute importance, à cause des efforts que fait maintenant l'Angleterre, pour adoucir et pour abolir graduellement l'esclavage dans toutes ses colonies. Il est donc utile de réunir, en un seul tableau, tous les témoignages que l'on peut rassembler sur ce grave sujet, et toutes les données que fournit l'expérience. Quand on veut calculer à quel prix on se procure le travail de l'esclave, on est obligé de prendre en considération, 1° le prix d'achat et les frais d'éducation; 2° ceux de vieillesse non productive; 3° ceux de nourriture et d'entretien; 4° l'intérêt de ces divers fonds.

Il faut remarquer cependant, qu'en général, on aime mieux, dans les colonies, élever des esclaves sur la plan-

(1) Cet article est un résumé rapide de l'excellente brochure de M. Adam Hodgson, intitulé : *Lettre à M. Jean-Baptiste Say, sur le produit comparé du travailleur libre et de l'esclave.* Deuxième édition. Liverpool, in-8° de 60 pages.

tation que d'en acheter, attendu que cela est beaucoup moins cher. En examinant seulement le cas où l'esclave sera né et aura été élevé dans la propriété du maître, la question deviendra plus simple, puisqu'on n'aura pas à faire entrer en ligne de compte le prix d'achat de cet esclave.

Adam Smith observe « que le dépérissement et *l'usure* d'un serviteur libre est aussi à la charge de son maître, mais qu'il en coûte au maître beaucoup moins que si son domestique était sa propriété. Les fonds, mis en réserve pour réparer, si l'on peut parler ainsi, le dépérissement des esclaves, sont à la discrétion d'un maître ou d'un intendant négligent : tandis que la somme affectée à cette destination, dans le cas du travailleur libre, est administrée par l'homme lui-même. Les désordres, qui existent presque toujours dans l'administration du riche, s'introduisent naturellement dans la gestion du premier ; la stricte économie et l'attention minutieuse qui caractérisent les dépenses du pauvre, président, au contraire, à l'emploi des moyens qui doivent rétablir la santé du second. » Storch, célèbre économiste russe, qui avait soigneusement étudié le système d'esclavage de ce vaste empire, porte un jugement semblable, conçu presque dans les mêmes termes ; Hume a eu aussi les mêmes idées, et on a publié aux États-Unis un rapport de l'un des états où règne l'esclavage, dans lequel, estimant au taux courant le prix d'un nègre, et admettant qu'il devra consacrer quinze ans de santé et de forces, seulement à liquider le prix d'achat, on prouve que le travail du nègre est au moins 25 pour 100 plus cher que celui des travailleurs libres des états voisins.

Un colon, auteur d'une lettre qui a été publiée par M. J. Steele, membre du Conseil aux Barbades, fait les réflexions suivantes : « Il est vrai de dire que nous con-

sacrons à la nourriture de nos esclaves un espace de terrain beaucoup plus vaste qu'il ne faudrait ; mais les noirs, qui savent bien qu'ils n'ont aucun droit de propriété quelconque sur ces terres, et que leurs maîtres devront pourvoir à leur existence, si la récolte est mauvaise, négligent beaucoup la culture. De plus, la récolte est souvent spoliée sur pied, par les intendans noirs ou leurs protégés, de sorte qu'il n'entre pas en magasin *le tiers* du produit. Mais si nous pouvions nous reposer sur leurs soins et leur activité, pour une espèce de culture par fermage, nul doute qu'ils ne fussent mieux nourris qu'aujourd'hui, et, en même tems, à bien meilleur marché. En effet, dans l'état actuel des choses, nous cultivons en pure perte trois fois plus de terre qu'il n'en faut ; et la culture, qui se fait à contre-cœur et par contrainte, est médiocre. »

J'ajouterai à cette autorité un renseignement curieux. A Liverpool, dans le *Workhouse*, ou maison de travail, les vivres, alloués aux malades convalescens, coûtent 3 fr. par semaine, tandis que, dans la même ville, la nourriture d'un ménage d'ouvriers ne s'élève, l'un portant l'autre, qu'à 1 fr. 75 c. par personne. Cette différence doit être attribuée à celle de la consommation, dans une maison où le travail est forcé, et dans les ménages où la production est libre comme la dépense.

L'extrait suivant de l'ouvrage de M. Storch, servira aussi à confirmer la vérité de ce que nous avons avancé.

« L'esclave, dit-il, travaille toujours pour un autre et jamais pour lui ; il se borne tout simplement à la vie matérielle, et comme il désespère de pouvoir jamais améliorer sa position, il n'a rien qui le stimule ; il devient une pure machine, souvent très-dispendieuse et toujours fort difficile à mettre en mouvement. Tout homme qui n'est point rétribué en proportion de son travail, tra-

vaillera aussi peu que possible; c'est une règle peut-être sans exception. Qu'un travailleur libre soit loué à la journée, il fera peu de chose : mais payez-le à la pièce, et souvent il travaillera avec tant d'ardeur que sa santé en souffrira. Si cette observation est vraie pour le producteur *libre*, combien plus doit-elle l'être pour le producteur *esclave!*

» Tant que les Romains s'adonnèrent eux-mêmes à la culture, leurs terres furent très productives; mais la culture devint languissante, quand elle fut abandonnée aux esclaves. Les petits propriétaires et les petits fermiers disparurent, et cette contrée, qui s'était couverte de villages florissans, peuplés de travailleurs libres, n'offrit bientôt que le spectacle d'une magnifique solitude, où l'on voyait des palais somptueux tout entourés de misérables réduits, habités par des esclaves. Tous ces faits, attestés par les historiens romains, sont confirmés par le témoignage de Pline, de Varron et de Columelle. Pourquoi, se demandait Pline, l'Italie produisait-elle jadis ces belles moissons, qui formaient la seule richesse des anciens tems de la république?—C'est, répondit-il, que, dans l'origine, les hommes consulaires s'adonnaient eux-mêmes à la culture de leurs champs; et ces mêmes plaines ne sont plus cultivées maintenant que par des malheureux, qui portent sur le front la marque indélébile de leur servitude.

» La supériorité des travailleurs libres, même sur des serfs, est partout attestée par leurs maîtres, quand ils sont assez intelligens pour apprécier cette différence, et assez consciencieux pour l'avouer. On doit consulter sur ce point un passage de Columelle, où il raconte des traits inouis de la perversité et de la négligence des esclaves travailleurs, et où il établit, comme principe incontes-

table, que, quelle que soit la nature du travail, la production libre est toujours supérieure à celle qui ne l'est point.

» Et il est très-remarquable qu'un témoignage aussi positif en faveur de ma thèse, vienne d'écrivains romains, qui possédaient eux-mêmes des esclaves et des terres, et qui par conséquent étaient très-bien placés pour juger l'état de l'agriculture. Assurément ce ne sera pas un sentiment philanthropique qui leur aura fait tenir ce langage; car on sait le peu de respect qu'avaient en général les plus beaux génies de l'antiquité, pour les droits et la dignité de l'espèce humaine. Dans l'industrie manufacturière, la supériorité du travail libre est encore plus incontestable. A mesure que les manufactures s'étendent en Russie, les occasions de se convaincre de cette vérité se multiplient. En 1805, M. Panteleyef, manufacturier à Moscou, affranchit lui-même tous ses ouvriers serfs, au nombre de quatre-vingt-quatre; et, la même année, M. Milioutin imita ce généreux exemple. »

M. Brougham, dans sa *Politique Coloniale*, adopte aussi la même théorie : « Si le travailleur est esclave, dit-il, le seul motif qui peut agir sur lui c'est la crainte. Il faudra donc constamment le surveiller. La douleur et les coups pourront seuls l'empêcher d'être paresseux. Mais, cette puissance du fouet est limitée par sa nature. Par cet odieux moyen, vous pourrez obliger l'esclave à se donner du mouvement, à agir, parce qu'il existe une différence marquée entre le repos absolu et l'exercice du corps; mais aucun châtiment, ni aucune punition ne peuvent obliger un malheureux ouvrier à être toujours adroit, vigilant, attentif. D'ailleurs, lorsque le corps souffre, l'esprit n'est pas plus propre à commander, que lui-même ne l'est à obéir. Les châtimens sévères amènent

bientôt le désespoir à leur suite, et la répétition des mêmes cruautés finit par engendrer une insensibilité physique, qui rend nulle la sévérité des punitions. »

Hume fait à ce sujet la réflexion suivante : « Je dois ajouter, d'après l'expérience de nos planteurs, que l'esclavage est aussi nuisible au maître qu'à l'esclave. La crainte d'un châtiment, quelque cruel qu'il soit, n'arrachera jamais à un esclave un travail égal à celui que fait un homme libre, par la seule crainte d'être renvoyé. »

Burke est du même avis. Il dit dans son *Histoire des Établissemens européens* : « Je suis convaincu de la nécessité d'apporter quelques adoucissemens à la servitude, parce qu'il n'est pas dans la nature des choses que des esclaves fassent autant d'ouvrage que les hommes libres. L'esprit a une très-grande part à toutes espèces de productions, et quand un homme sait que ce qu'il fait est pour lui, et que plus il fera plus il gagnera, cette conviction le détermine à entreprendre ce à quoi il n'aurait jamais songé sans elle, et le soutient dans des travaux dont autrement il n'aurait pu supporter le poids. » Le docteur Beattie partage aussi cette manière de voir. « Il est extrêmement probable, dit-il, que les colons propriétaires de nos Antilles gagneraient beaucoup à employer dans leurs diverses exploitations des serviteurs libres et salariés. J'ai entendu un ministre protestant de la province de Virginie, assurer qu'un blanc fait l'ouvrage de deux noirs, ce qui n'étonnera personne, si l'on se rappelle que l'homme travaille pour lui, et l'esclave pour son maître; que le blanc est protégé par la loi et que l'esclave ne l'est point. Je conclus de là, que si tous les travailleurs de nos colonies étaient des hommes libres, la même somme d'ouvrage serait faite par un nombre moitié moindre que celui qui est nécessaire dans l'état actuel. »

« La terre elle-même semble devenir plus fertile, » dit un ingénieux écrivain français, M. Poivre, en faisant l'observation que si les produits de la Cochinchine sont d'une qualité très-supérieure et plus abondans que ceux de certaines parties de l'Inde où il y a des esclaves, on doit en chercher la cause dans la liberté des travailleurs chinois. « La terre, ajoute M. Poivre, qui multiplie ses productions sous la main d'un laboureur de race libre, semble frappée d'une incurable stérilité par les sueurs de l'esclave! »

Le grand et bon Franklin fortifie aussi par l'autorité de son expérience celles que nous avons citées. « C'est une opinion sans fondement, dit-il dans son *Essai sur les moyens de peupler un état*, de croire que les colonies avec leurs esclaves, pourront jamais lutter par le bas prix de leurs produits avec les manufacturiers libres de l'Angleterre. Jamais le travail de la servitude n'est aussi bon marché que l'autre; il est facile de s'en rendre raison. Que l'on calcule l'intérêt du prix d'achat d'un noir; le taux d'assurance de sa vie ou les risques de sa perte; son entretien complet; les frais de ses journées de maladie ou de repos; les pertes qui résultent de sa paresse, d'autant plus naturelle qu'il n'est nullement intéressé à ce que son travail soit productif; ce que coûte l'intendant, dont la présence et le fouet sont toujours nécessaires; qu'on ajoute à cela les pertes occasionées par le gaspillage, ou même les vols de l'esclave (car tout esclave, par la nature même de l'esclavage, est voleur); et qu'on compare ensuite ces frais avec le salaire d'un mineur ou d'un fileur anglais, et l'on se convaincra que le travail en Angleterre est infiniment à meilleur marché que dans les Antilles.

Les voyageurs modernes sont également du même avis. Koster, dans son *Voyage au Brésil*, exprime l'opinion

suivante. « La traite des nègres devrait être proscrite par cette seule raison, qu'un homme réduit en esclavage ne peut pas être aussi utile à la société que l'homme qui conserve toute la liberté de ses actions. Il faut toujours que la possibilité de faire fortune dépende de l'individu, et ce n'est qu'ainsi que l'état social s'améliore et tend à la perfection. Cette vérité indubitable est plus claire encore pour tous ceux qui ont eu occasion de voir par eux-mêmes la manière dont se fait le travail des esclaves. L'indifférence de ce genre de travailleurs, leur insouciance, l'extrême apathie de leurs mouvemens, prouvent d'une manière péremptoire qu'ils ne prennent aucun intérêt à leur travail. J'ai eu moi-même occasion de remarquer, sur la même plantation, deux bandes de travailleurs, l'une d'esclaves et l'autre d'hommes libres ; mélange qui est assez rare. Je fus très-frappé de la différence de leur travail. Les travailleurs libres chantaient en travaillant, leurs mouvemens étaient vifs et animés, mais les pauvres esclaves s'acquittaient de leur tâche dans un morne silence, et leurs mouvemens, vus d'un peu loin, étaient à peine perceptibles. »

Le capitaine Hall a vu quelque chose de semblable dans son voyage aux États-Unis. Il rapporte comme un fait positif, confirmé par une expérience journalière, que la quantité de travail des noirs est toujours fort au-dessous du travail des blancs, à égalité de nombre. Ramsay a passé, comme on sait, vingt ans de sa vie aux Antilles, et son témoignage n'est pas moins positif. Tout récemment, le docteur Dickson, qui a été secrétaire de l'assemblée coloniale des Barbades, a affirmé la supériorité des travailleurs blancs. Il assure que si, dans quelque cas, le travail de l'esclave semble plus productif, c'est une erreur qu'un examen plus approfondi ne tarde pas à dissiper. Cet écrivain cite une lettre de notre célèbre physi-

cien Coulomb, qui fut long-tems ingénieur au corps du génie, dans les administrations coloniales françaises, en Asie et aux Antilles. Il résulte des calculs de ce savant que les esclaves nègres ne font jamais qu'un tiers, et au plus la moitié du travail des soldats, qui cependant n'ont pas en général beaucoup d'activité.

Mais la preuve la plus décisive que puissent présenter les partisans du travail libre, c'est l'expérience directe sur une assez grande échelle que fit un planteur des Barbades, aussi riche qu'humain, M. J. Steele. Ce vénérable philanthrope, avant de visiter ses propriétés aux Antilles, avait résidé à Londres pendant de longues années. Il ne passa aux Barbades que les dernières années de sa vie, et fut élu grand-justicier de l'île. Il réussit, non sans une vive opposition, à fonder dans la colonie, en 1781, une *Sociétés des arts, manufactures et commerce,* qu'il présida. Ce fut en 1790, qu'il fit connaître les résultats de son important essai sur les moyens de rendre plus productif le travail des noirs. M. Steele résolut, au lieu des châtimens, d'essayer la méthode des encouragemens et des récompenses. Il pensa que les noirs, comme le reste des hommes, ne pourraient résister à cet esprit d'émulation qui aiguillonne tous les autres travailleurs, et à l'espérance fondée de recueillir dans l'avenir quelques-uns des fruits de leurs peines. Il essaya la voie des primes d'encouragement; et, à l'instant, les plus indolens se mirent à travailler avec une ardeur incroyable. Il établit ensuite, pour chaque noir, un système de gages réguliers et progressifs avec le travail, et le surcroît de production que le travail libre fournit lui permit de les payer régulièrement. Il y eut entre ce respectable maître et ses esclaves un véritable échange d'avantages réciproques. Ses esclaves furent heureux, et son ame fut délivrée du poids des sollicitudes insépara-

bles de l'ancienne méthode. Enfin, en moins de *quatre ans*, le profit net de sa plantation s'accrut au quadruple (1).

Le docteur Dickson a fort bien expliqué ce résultat si remarquable. Il s'appuie sur les renseignemens soutenus dans une excellente brochure de James Anderson, 1788, maintenant d'une rareté extrême, où l'auteur démontre que les frais d'un esclave noir, dans les Antilles anglaises, sont triples de la dépense d'un travailleur libre. Il démontre encore ce fait pour un rapprochement curieux. Dans plusieurs exploitations des houillières de l'Écosse, il régnait depuis un tems immémorial une sorte de vasselage légal, et les ouvriers sur lesquels il pesait, coûtaient au prorîétaire le double de ceux qui n'étaient soumis à aucun servage dans les mines voisines, et trois fois plus que le salaire du travail libre en journée. Tout le monde sait que dans l'Indostan, on fabrique, à moins de frais, du sucre supérieur à celui des Antilles. La Chine, le Bengal, les côtes du Malabar produisent de grandes quantités de sucres et d'esprits; mais ce genre de production prospère surtout à Batavia. Dans cette dernière colonie, le riche

(1) NOTE DU RÉD. On trouvera des détails assez étendus sur la belle expérience de M. Steele aux Barbades, dans le *Journal de la Société de la morale chrétienne*, ou *Mémoire sur la sociabilité de la race noire*, vol. V, p.357. J'ai cherché à prouver dans cette notice cette proposition, *que toutes les fois que le despotisme du plus fort a bien voulu permettre à la race noire de se développer, elle s'est développée aussi rapidement sous tous les rapports que la race blanche.* La race noire a présenté six grands exemples de sociabilité. I. Les régimens de noirs, à Halifax. II. Les travailleurs libres de la Trinité. III. Les *west-indian black regimens*. IV. Les colonies noires de Sierra Leone. V. Les noirs de la Colombie affranchis par Bolivar. VI. L'essai de M. Steele aux Barbades. Il serait superflu d'ajouter le magnifique développement de la république d'Haïti. L'homme est toujours le même, quelle que soit la nuance dont la nature a coloré son épiderme, et malgré cette ligne inclinée qui déprime ce front, siége de la pensée et de l'intelligence. Otez-lui ses fers, et partout il se montrera digne d'en être affranchi.

propriétaire hollandais loue, à une espèce de métayer chinois, ses champs, ordinairement d'une superficie de trois cents arpens ; ce métayer a la surveillance du tout, et sous-loue la terre, en partie de cinquante à soixante arpens, à des travailleurs libres, qui paient une certaine somme au propriétaire, par *pecul* (133 kil.) de sucre fabriqué. Tous ces travailleurs libres se divisent l'ouvrage; les uns récoltent les cannes et les portent au moulin ; les autres font cuire le sirop; d'autres sont chargés de la clarification. Tous ces travaux sont exécutés par une répartition volontaire. Quand la saison de la fabrication est passée, les travailleurs quittent la plantation, se livrent à des occupations diverses pendant les pluies, et il n'en reste sur les lieux que le nombre nécessaire à l'entretien des pieds de canne. « Après avoir passé deux ans aux Antilles anglaises, je me suis établi dans l'Inde, dit M. Botham, en 1776, à Bencoulen, où j'ai organisé une fabrication de sucre. J'ai éprouvé alors combien ce nouveau genre de travail est utile au propriétaire. Je suis même persuadé, d'après mon expérience personnelle, que si l'on adoptait dans nos îles à sucre, le mode de la culture libre, usité dans l'Inde, la moitié des travailleurs actuels suffiraient pour obtenir la même production. » M. Marsden, dans son *Histoire de Sumatra*, donne les plus grands éloges à la méthode de M. Botham. Il assure que plusieurs établissemens rivaux du sien, à Bencoulen, furent entièrement ruinés ; ce qu'il attribue principalement aux frais énormes de la culture des esclaves.

Il ne doit plus rester aucun doute, d'après tous les témoignages précédens, que la production libre ne soit la plus féconde et la plus économique ; et on peut encore démontrer ce fait capital, par des considérations d'un autre genre. Si l'exploitation par esclaves était la plus avantageuse, il devrait en résulter, toutes choses égales

d'ailleurs, que dans un pays où l'esclavage existe, *les districts esclaves* seraient d'une valeur supérieure. Or, le contraire est prouvé. Dans les états du sud de l'Union américaine, la culture par les nègres exerce l'influence la plus désastreuse sur le prix comparé des terres. Le Maryland contient beaucoup d'esclaves, qui sont presque tous répartis dans les plaines; la portion montagneuse, au contraire, n'en renferme presque point, et, de sa nature, elle est aride et difficile à labourer. La partie basse a de plus l'avantage d'être arrosée par les rivières qui se déchargent dans la baie de Chesapeak, et la facilité des communications permet d'y effectuer des transports pour un tiers du prix qu'ils coûtent, dans la partie haute. Malgré ces grands avantages naturels du sol, des routes et du climat, on ne trouve à vendre les terres de la portion cultivée par les nègres, terme moyen, que pour la moitié du prix des terres hautes, qui sont cultivées par des mains libres. Ce fait curieux peut se vérifier encore en comparant la valeur des terres dans la Virginie, qui a des esclaves, et dans la Pensylvanie, qui n'en a aucun. Dans la Virginie, les terres ne valent, toutes choses pareilles d'ailleurs, avec des avantages égaux pour la fertilité et l'exploitation, que *le tiers* de ce qu'elles valent dans la Pensylvanie. Ce fait incontestable et capital, prouve mieux que des volumes entiers de raisonnemens, que la valeur du travail libre l'emporte sur les produits incertains de la servitude.

Partout où les deux genres de travail sont en présence, la production libre tue la production servile, si elle n'est protégée par les lois et un monopole créé à son profit. Ainsi, dans la Caroline, la culture de l'indigo, par les esclaves, est maintenant abandonnée, et le prix des cotons est tombé de moitié depuis que ces articles ont été exposés à une concurrence qui leur a été funeste, celle

du travail libre des autres parties du monde. Aussi le parlement retentit des doléances des planteurs des Antilles, qui déclarent que leur ruine est imminente, si l'on permet que les sucres *libres* de l'Indostan entrent en concurrence avec leurs sucres, fabriqués à grands frais par des nègres.

Si, comme les planteurs le prétendent, le travail des esclaves offrait réellement plus d'avantages et d'économie, ils devraient nécessairement éviter, avec le plus grand *soin*, tout ce qui pourrait tendre à rapprocher leurs méthodes d'exploitation de la culture libre. Mais dans les Antilles, ce sont précisément des mesures d'économie et un intérêt bien entendu qui ont déterminé les colons à adoucir la servitude de leurs nègres.

Écoutons, sur ce sujet, ces graves paroles de M. Brougham: «Dans l'antiquité, une grande partie de la population de chaque état se trouvait dans la dépendance de l'autre. Ces esclaves étaient ou des captifs pris à la guerre, ou des esclaves achetés. Dans les premiers tems d'Athènes et de Rome, lorsque la capitale était entourée de nations avec lesquelles elle était perpétuellement en guerre, *les marchés d'hommes* furent toujours abondamment pourvus. La cruauté du traitement qu'on leur faisait subir, était en raison directe de la facilité avec laquelle on se les procurait, et l'histoire nous montre combien leur sort fut à plaindre chez ces peuples qui flétrissaient tous les étrangers du nom de barbares. Dès que les guerres devinrent moins fréquentes, et qu'on s'adonna davantage aux arts de la paix, il ne fut plus aussi facile d'avoir des esclaves; et enfin, quand le colosse de l'empire romain s'affaissa sous son propre poids, il fut impossible d'enlever des esclaves. Un système plus doux de gouvernement domestique, un peu d'humanité envers les esclaves que l'on possédait, et un peu plus de soins à en

perpétuer la race, furent la suite nécessaire de cet état de choses; car l'intérêt obligeait le maître de mieux traiter des esclaves qu'il était fort difficile de remplacer. Les lois finirent par donner leur sanction à ce changement qu'elles n'avaient pas provoqué. On reconnut que les esclaves avaient aussi des droits, et leur émancipation fut ouvertement encouragée. Peu à peu, par des degrés insensibles, les esclaves furent incorporés dans la famille de leurs maîtres, et formèrent la majeure partie de cette énorme masse de population libre, avec laquelle les peuples du Nord se mêlèrent plutôt qu'il ne la soumirent.

» A l'esclavage des anciens, succéda le servage et le *villainage* des nations gothiques; mais ces deux genres de servitude diffèrent par des nuances très-prononcées. Les esclaves des Grecs et des Romains étaient marchandise importée, au lieu que les esclaves des Goths étaient nés sur la terre même qu'ils occupaient, sauf quelques rares exceptions, dans ces premières guerres de la conquête, où des vainqueurs barbares traînaient quelquefois leurs prisonniers à leur suite. Aussi, il n'y a aucune comparaison à faire entre la rigueur de ces deux espèces d'esclavage. C'est à cette différence qu'il faut attribuer les prodigieux progrès de la civilisation. L'esclave fut d'abord attaché à son maître, non comme sa propriété personnelle, mais comme faisant *partie de son bien*, suivant l'expression des tems féodaux. Par degrés, les intérêts *du seigneur et des serfs* se rapprochèrent et s'unirent; et par leur mélange, ils amenèrent ces immenses changemens dont est résulté la formation de la bourgeoisie, qui, depuis, a renouvelé entièrement la face de l'Europe. Voici par quels degrés s'opéra cette grande révolution : d'abord, le *villain* obtint la faculté de cultiver, la terre, pour son compte, sauf une certaine redevance. Ce grand et signalé bienfait,

l'un de ceux qui ont assuré le bonheur des tems modernes, s'est opéré après une longue série d'améliorations progressives, dont la suite échappe presque aux recherches de l'historien, et la race humaine en est redevable à la découverte que firent plusieurs possesseurs de serfs, de l'avantage que pouvait avoir pour eux la libération de leurs esclaves, moyennant de certaines conditions. Ils virent que l'intérêt de ces esclaves était identique avec le leur, et qu'il était pour eux de la plus haute importance de mieux traiter à l'avenir ceux qui les faisaient vivre, et qu'il n'était plus possible de remplacer. Ils se convainquirent qu'il était bien plus avantageux de partager, avec leurs vassaux, le fruit d'un travail énergique et volontaire, que de leur ravir honteusement le triste produit d'une industrie forcée et servile. Aussitôt que le droit de propriété et la tranquille jouissance de son travail furent garantis au serf, la civilisation prit une allure constante et progressive. Les paysans obtinrent le droit de changer de lieu et de disposer de leur pécule. Par degrés, on paya la rente en argent, et le prix en fut fixé par la concurrence ; et ceux qui ne purent obtenir de ferme à cultiver, vendirent leur travail, moyennant un salaire déterminé. Enfin, les lois assurèrent à tous les fermiers la liberté de leur fermage, comme elles garantirent au seigneur ses droits sur la terre affermée.

» Des progrès semblables seront sans doute la conséquence de l'abolition de la traite des noirs. Dans l'Amérique du sud, les noirs ont toujours été rares et chers, par suite de lois maritimes absurdes et de l'ignorance administrative des Espagnols. La paresse des colons entra sans doute aussi pour beaucoup dans l'établissement de lois plus humaines, et fut la principale cause qui y rendit l'esclavage moins dur que partout ailleurs.

» Ceci nous explique les analogies très-singulières que présente l'amélioration progressive des nègres dans l'Amérique méridionale, et l'affranchissement des *villains* et des serfs de l'Europe, dans les tems féodaux. Depuis très-long-tems, on ne recueille l'or et les diamans au Brésil, que d'après un mode d'exploitation, tout-à-fait pareil à celui que les nobles féodaux avaient imaginé pour stimuler l'activité de leurs paysans. Le maître fournit aux esclaves des provisions et des outils, et l'esclave est tenu de lui fournir une certaine quantité d'or ou de pierres précieuses en échange. Tout ce que l'esclave peut trouver de surplus, lui appartient. Les mines d'or de Popayan et de Choco ont été exploitées, d'après un système semblable. Les pêcheries de perles fines les plus productives de l'Amérique, celles de Panama, sont exploitées par des nègres *francs tenanciers*, si l'on peut s'exprimer ainsi. En général, dans toute l'étendue de ce vaste continent, il était permis aux nègres de se louer pour le travail, à charge par eux de donner une certaine somme à leurs maîtres.

» Dans ces divers pays, quand un noir a réussi à acquérir un peu de bien, il cherche à acheter sa liberté. Si le maître s'obstine à vouloir la lui faire payer trop cher, il peut le traduire en justice, et souvent le maître se voit condamné à se contenter d'un prix raisonnable. Cette législation bienfaisante a exercé la plus heureuse influence dans toute l'Amérique. Les esclaves sont soumis, et leur sort est aussi doux qu'il peut l'être ; les noirs affranchis y sont plus nombreux, plus laborieux et plus moraux que partout ailleurs. Une foule d'artisans sont sortis de cette dernière classe ; et on a vu des régimens entiers formés de noirs qui avaient acheté leur liberté de leurs propres deniers. Dans plusieurs parties de l'Amérique du sud, les noirs sont, à certains égards, dans la po-

sition des *coloni partiarii*, ou métayers des tems féodaux. Mais leur *reddendo* est fixe; tout le surplus leur appartient, tandis qu'un métayer partage tous ses profits quelconques avec son maître. Ainsi le noir a un grand excitement au travail de plus que le métayer. Cet adoucissement graduel de la servitude, consistant à donner à l'esclave la faculté de travailler à son compte, moyennant une redevance, a été suivi des plus grands avantages. C'est la méthode la plus douce et la moins périlleuse de réformer l'esclavage, et rien ne prouve mieux cette salutaire tendance que la misère des pays dans lesquels elle n'existe pas, et de ceux où *la redevance* n'est point invariable, et au contraire s'accroît avec le travail. Alors, c'est une véritable taxe contre l'industrie. M. Heber rapporte qu'en Russie tout serf est tenu de travailler pour son maître trois jours de la semaine; et si ce malheureux serf trouve quelque métier plus productif que la culture, il est tenu de fournir à son maître une redevance plus forte. Sa peine s'accroît avec le perfectionnement de son industrie. Il est donc intéressé à rester ignorant et maladroit.

L'expérience nous apprend que partout l'émancipation des esclaves ou des serfs augmente la valeur des terres. Voici ce que rapporte, à ce sujet, le voyageur Coxe : « Plusieurs seigneurs polonais, humains et éclairés, ont essayé d'affranchir leurs serfs. L'événement a fait voir que cette mesure, qui fait honneur à leur humanité, leur était, de plus fort, avantageuse; car les districts affranchis, ont rapidement augmenté de population, et ont triplé leurs revenus. Le seigneur qui donna le premier la liberté à ses serfs, fut Jamoiski, ancien chancelier de la diète, qui affranchit six villages, dans le palatinat de Masovie. En examinant les registres des naissances de 1750 à 1760, pendant les dix années, qui pré-

cédèrent l'affranchissement, on trouva quatre cent trente-quatre naissances, et dans les dix premières années de liberté, de 1760 à 1770, six cent vingt-huit, et de 1770 à 1777, cinq cent quatre-vingt-cinq ; d'où il résulte que la moyenne; proportionnelle des naissances de chaque année, a été comme il suit :

Age. Première période, (esclavage)	....	43 naissances.
Deuxième période, (liberté)	....	62 naissances.
Troisième période, (liberté)	....	77 naissances.

Enfin, nous terminerons par la preuve la plus convaincante de la supériorité du travail libre, même dans les colonies noires ; nous la trouvons dans l'extrait du rapport présenté par M. J. Steele, dont nous avons déjà parlé, à M. Parry, gouverneur des Barbades. « La plantation a 1068 arpens; hommes mariés ou veufs, 90; femmes mariées ou veuves, 82; garçons, 56; filles, 60: total, 288 esclaves. La plantation, quoiqu'administrée par un intendant habile et honnête, eut en trois ans (de 1777 à 1780), 15 naissances seulement, et 57 décès. On adopta de grands changemens dans le gouvernement des esclaves ; on ôta l'instrument de punition à tous les surveillans ; toute peine arbitraire fut défendue ; tous les délits et toutes les fautes furent jugés et punis par un jury composé des nègres eux-mêmes. Pendant l'espace *de quatre années et trois mois*, sous ce nouveau régime, il y eut 44 naissances et seulement 41 décès, et encore de ces 11 il y en eut 10 de vieillards très-âgés, tant hommes que femmes; et, dans ce même tems, le profit net de la plantation fut trois fois plus considérable qu'il n'avait été depuis dix ans. »

Ce dernier exemple et tous les autres que nous avons rapportés, nous paraissent démontrer sans réplique, ce qu'au surplus on aurait pu pressentir, rien qu'en examinant la nature de l'esprit humain, que le travail des esclaves

est toujours plus cher que le travail des hommes libres ; que, dans le pays où l'esclavage est légalement établi, la terre a plus de valeur là où il existe moins d'esclaves ; que, dans deux états voisins, dont l'un admet l'esclavage tandis que l'autre le défend, la terre a plus de valeur dans celui où la servitude est proscrite ; et que *le travail des esclaves* n'a jamais pu soutenir la concurrence avec *le travail libre* qu'à l'aide des taxes imposées par les douanes pour le protéger. Il faut ajouter encore à ces conclusions que l'adoucissement de la servitude est non-seulement réclamé par l'humanité, mais qu'il est profitable et lucratif, et, qu'en un mot, c'est une spéculation avantageuse d'être bon et humain. Chose admirable ! le maître qui aura émancipé les esclaves sera récompensé du bien qu'il aura fait par la sécurité qui en résultera pour sa personne et pour ses biens, et par l'extension de sa fortune ! C. C.

M. Say avait avancé dans les premières éditions de son *Traité d'Économie Politique*, que les colonies des Antilles ne pouvaient être cultivées avec succès que par des nègres. M. Hogdson composa l'écrit dont nous venons de faire l'extrait, pour réfuter cette allégation. M. Say, qui a découvert tant de vérités utiles et qui a placé dans un nouveau jour celles que l'on doit à Adam Smith, a eu aussi la gloire de reconnaître et de savoir confesser une erreur ; voici l'extrait de sa réponse à M. Hodgson.

Monsieur,

J'ai reçu par M. le baron de Staël, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en m'adressant votre lettre imprimée. Je vous remercie de ce que l'une et l'autre contiennent d'obligeant pour moi, et partage votre avis sur le fond de la question. Vous avez rassemblé, dans un petit

espace, des faits et des argumens auxquels il ne me semble pas qu'on puisse résister...

....

Vous n'avez probablement lu qu'une des premières éditions de mon Traité d'Economie Politique; car dans les dernières j'ai beaucoup amendé ce que je disais du travail des esclaves, au point d'en venir à peu près à la même conclusion que vous; mais n'étant pas borné à une seule question, et ne voulant pas grossir le livre, je n'ai pu qu'effleurer le sujet. Je me rapproche encore plus de votre opinion dans les ouvrages que je prépare.

L'esclave est incompatible avec une industrie un peu avancée; il touche à son terme chez tous les peuples d'origine européenne, et comme l'inquiétude et l'intelligence de l'Europe finiront par envahir le monde, on peut affirmer qu'un jour l'esclavage aura cessé partout.

J'ai communiqué votre estimable brochure à l'un de nos journaux littéraires, où l'on m'a promis qu'on en rendrait compte. Ce sera probablement dans le cahier qui doit paraître le 1er du mois de mai.

Agréez, monsieur, l'expression de ma haute estime, en vous l'offrant je me trouverai heureux d'obtenir la vôtre. Agréez aussi l'assurance de mon très-sincère dévouement.

J.-B. Say.

DES JOURNAUX QUOTIDIENS EN ANGLETERRE.

Un journal est une machine d'invention tout-à-fait moderne, qui a été formée à peu près de la même manière que la constitution anglaise: elle n'est pas le résultat d'un plan combiné d'avance; elle a suivi la marche de la société, et a été appropriée à ses différens états, par une succession de perfectionnemens insignifians, si on les examine chacun en particulier, très-importans si on les considère dans leur ensemble. Mais la plupart des lecteurs des feuilles quotidiennes n'en connaissent guère plus le mécanisme qu'ils ne connaissent celui d'un chronomètre perfectionné; ils doivent trouver dans les journaux un aliment quelconque à leur curiosité, voilà tout ce qu'ils savent; ou s'ils cherchent à s'en former une idée plus distincte, ils tombent dans une foule de méprises.

Il n'y a pas long-tems qu'il y avait encore des membres du parlement persuadés que le compte rendu d'une séance, qui remplit dans un journal du matin quinze ou vingt colonnes en petit-texte, et qui formerait un volume d'une épaisseur fort raisonnable, était écrit tout entier par un seul rédacteur, après la fin de la séance. Mais comment un homme seul pourrait-il écrire, en deux ou trois heures, ce que trois ou quatre membres du parlement ont mis cinq ou six heures à prononcer? Apparemment qu'on supposait que tout est possible à l'homme qui peut violer habituellement les réglemens de la chambre (1). On commence à savoir maintenant que ce n'est pas une seule personne, mais trente ou quarante qui sont employées à la composition d'un journal du matin, et qui contribuent ainsi à répandre cette masse prodigieuse de vérités et d'erreurs, de choses utiles et de bagatelles qu'il contient. Toutefois le préjugé contraire existe encore, même dans les classes les plus élevées.

Cependant les journaux de Londres sont des productions remarquables, soit à cause de l'influence qu'ils exercent, soit sous le rapport de la grandeur et de la rapidité du travail qu'ils exigent, soit enfin sous celui de la modicité du prix auquel ils pourraient être livrés au public, s'ils n'étaient grevés de taxes énormes. Rien ne prouve mieux qu'un journal quotidien, les immenses avantages de l'imprimerie pour la multiplication rapide des copies et la modicité de leur prix. Ces deux qualités, dans un gouvernement soumis au contrôle de l'opinion publique, doivent faire des journaux une des parties les plus importantes de la machine politique, et par conséquent une de celles qu'il est le plus intéressant d'examiner en détail.

(1) Note du Tr. On verra plus loin que les journaux ne sont pas autorisés à rendre compte des délibérations du Parlement.

Le droit de timbre est nominalement de 4 pences (8 sous) par feuille. Mais pour compenser la pesanteur de l'impôt établi sur les fabriques de papier, le parlement a accordé une réduction de 20 p. $^0/_0$, ce qui porte le droit, pour chaque feuille, à 3 pences 1/5 (un peu plus de 6 sous). Le papier employé pour les grands journaux quotidiens coûte au moins 70 shillings (1) les mille feiulles, c'est-à-dire un peu plus de 3/4 de penny (environ 6 liards) la feuille; ce qui, joint au droit de timbre, fait revenir la feuille à plus de 4 pences (8 sous). Les journaux de Londres qui sont cotés 7 pences (14 sous) sont vendus aux marchands de gazettes (2) qui les transmettent aux lecteurs, au prix de 13 shillings pour vingt-sept journaux, c'est-à-dire 5 pences et 7/9 (à peu près 11 sous) chacun. Ainsi, 1 penny 1/9 par feuille, voilà tout ce qui reste au propriétaire comme dédommagement des frais qu'il a faits pour rassembler les matériaux de son journal et les imprimer; de l'avance des capitaux nécessaires pour acheter les presses, et des dangers auxquels l'expose la sévérité des lois. La remise considérable qui est accordée aux marchands de gazettes est moins le prix de la peine qu'ils doivent prendre pour remettre les journaux aux lecteurs, que la compensation de la mise dehors de leur capital, et des risques qu'ils courent de rencontrer de mauvais débiteurs. En résumé, les cinq septièmes de ce que coûte un journal, ne servent guère qu'à rembourser le propriétaire des avances qu'il a été obligé de faire pour

(1) Le shilling vaut environ 1 fr. 25 cent.

(2) Note du Tr. Il n'est pas nécessaires de souscrire directement aux journaux anglais. En général on s'abonne au mois, chez des marchands qui en font commerce, et qui sont dispersés dans les différens quartiers de Londres. Il n'y a guère, l'un portant l'autre, que vingt-six feuilles par mois, attendu que les journaux ne paraissent pas le dimanche. Depuis que M. Huskisson est au ministère, l'envoi dans les comtés, des journaux quotidiens et hebdomadaires, *franc de port*, a été autorisé légalement.

acquitter les taxes auxquelles il est soumis, soit directement, par le timbre, soit indirectement, par l'impôt qui pèse sur le papier. Malgré leur haine pour la presse périodique, nos voisins du continent, qui ont employé tous les moyens pour diminuer sa puissance, sont loin d'avoir élevé l'impôt autant qu'il l'est en Angleterre. En France, la taxe est seulement de quatre centimes par feuille.

Les journaux quotidiens de Paris ne coûtent aux souscripteurs que deux pences (4 sous) la feuille, c'est-à-dire moins du tiers de ce que coûte un journal anglais. Le gouvernement français n'a jamais proclamé, comme le nôtre au moment où furent présentées les lois pour l'abolition de la *marchandise à deux pence*, que ces publications étaient dangereuses par cela seul qu'elles pénétraient dans la masse du peuple. Il a cherché à diriger la presse périodique, à en fausser la direction, mais non pas à l'étouffer. Quelle est la conséquence de cette modération de la taxe? c'est qu'à Paris le nombre des journaux est plus grand, considéré d'une manière absolue qu'il ne l'est à Londres, et qu'il l'est bien plus encore proportionnellement, si l'on compare l'activité des deux nations, et l'utilité ou la variété de leurs journaux respectifs. Le *Times*, qui a été long-tems le plus répandu de tous les journaux de Londres, toutes les fois qu'il n'a point piqué la curiosité par quelque circonstance extraordinaire, n'a pas été vendu à plus de 6,000 exemplaires. On dit que *le Constitutionnel* a trois fois autant de souscripteurs; que le *Journal des Débats* en a de 12,000 à 14,000; et *la Quotidienne* environ 6,000. Quoique plusieurs des rédacteurs des principaux journaux français soient au nombre des hommes les plus distingués de leur pays, et même de l'Europe, et qu'en ne considérant ces journaux que sur le point de vue littéraire, le soin, la correction et le mérite du style les mette au moins au

même rang que les journaux anglais, cependant, sous le rapport du nombre de documens curieux qu'ils renferment, comme de la peine et des dépenses nécessaires pour mettre sous les yeux du public tout ce qui mérite son attention, les journaux français sont bien inférieurs au moindre des nôtres.

Écrasés comme ils sont sous le fardeau de la taxe, et par conséquent bornés dans leur débit, c'est seulement en devenant un moyen d'annonces que les journaux quotidiens parviennent en Angleterre à suffire à toutes les dépenses, sans lesquelles ils ne pourraient être aussi utiles qu'ils le sont réellement. On se forme, en général, une idée très-vague de ces dépenses. On croit qu'un journal se compose d'une masse de matériaux confus, offerts par une espèce de contribution volontaire à un personnage mystérieux appelé *éditeur*, qui les dispose, et les fait suivre ou précéder d'un article décoré du titre imposant de *leading article* (1). Par le talent d'un journal, le mérite d'un journal, on entend le talent, le mérite de celui qui rédige les articles de trois ou quatre colonnes, que leur caractère, plus gros que celui des autres, recommande plus spécialement à l'attention du lecteur. Le reste du journal est regardé comme de bien moindre prix par ceux mêmes qui y trouvent du plaisir ou de l'instruction. Il est bien loin de notre pensée de vouloir déprécier le talent d'écrire sur le premier sujet qui se présente, avec rapidité, en phrases élegantes et bien arrondies. Mais ces articles capitaux sont peut-être ce que le public devrait regretter le moins, s'il était privé des bienfaits de la presse périodique. Ils forment certainement la partie la plus insignifiante et la moins utile du journal.

Si l'on en excepet les annonces, dont l'insertion ne s'obtient qu'en payant, tous les articles d'un journal

(1) Article conducteur.

sont rétribués par le propriétaire. S'il arrivait que ce propriétaire eût la faiblesse d'admettre des articles non rétribués, le discrédit où tomberait sa feuille le ferait promptement repentir de cette mesquine économie; car l'expérience des différens ouvrages périodiques a prouvé que tout rédacteur qui n'est pas payé devient inévitablement fort exigeant et fort incommode; presque toujours, en échange de sa complaisance, il finit par réclamer impérieusement l'insertion d'articles qui ne sauraient avoir d'intérêt que pour lui. Dans les feuilles quotidiennes bien dirigées, tout se paie, depuis le récit d'un combat de boxeurs, jusqu'à l'analyse des sermons de M. Irving (1). La masse totale des journaux en circulation, n'est pas assez considérable pour qu'il existe des journaux différens à l'usage des diverses classes de la société. C'est là, peut-être, ce qui conduit les esprits superficiels à traiter les journaux avec tant de légèreté : chacun voudrait qu'ils fussent écrits pour lui seul, sans songer que c'est aux masses qu'ils s'adressent.

Nous savons de bonne part que pour payer les rédacteurs des discussions parlementaires et les autres personnes qui travaillent régulièrement au journal, une feuille du matin dépensait de 5 à 6,000 liv. st. (150,000 fr.) par an. Nous croyons cependant que cette feuille n'est ni la plus répandue, ni celle qui dépense le plus. Mais ces frais, quelque considérables qu'ils soient, ne sont encore qu'une partie de la dépense qu'entraîne la rédaction. Indépendamment des abonnemens aux journaux étrangers, des correspondances de toute espèce, et de la grande dépense nécessaire pour se procurer promptement des rensiegnemens des provinces les plus reculées, il faut aussi payer les rapports des séances des tribunaux infé-

(1) Fameux prédicateur méthodiste.

rieurs, des bureaux de police etc. ; cette multitude de renseignemens est fournie aux journaux par des personnes qui n'y travaillent pas ordinairement, et qui sont payées en raison du nombre de lignes qu'elles font insérer. La rédaction des séances du parlement coûte à elle seule, à chacun des principaux journaux du matin, plus de 3,000 liv. st. (75,000 fr.) chaque année, quoique les sessions ne durent guère que trois ou quatre mois.

C'est particulièrement par la manière dont ils rendent compte de ces débats, que les journaux anglais sont supérieurs à tous les journaux du monde. Ceux des États-Unis, qui seuls pourraient lutter avec eux, parlent fort irrégulièrement des débats judiciaires, et très-brièvement des discussions parlementaires. Ce défaut, quant à ce qui regarde les séances du congrès, est une conséquence, et une conséquence très-importante de la mesure qui a fixé le siége de la législature, non pas à Philadelphie, ou à New-York, mais dans une ville formée de maisons qui ne sont pas terminées, et dont les rues ne sont pas encore pavées. A Washington, un journal ne trouverait pas à s'indemniser des dépenses nécessaires pour la rédaction des débats du congrès, et, comme d'un autre côté il serait impossible d'empêcher le compte rendu d'être promptement réimprimé dans les journaux des autres parties de l'Union, qui présentent chacun un attrait particulier aux lecteurs, on ne peut penser à imprimer à Washington un journal destiné à circuler dans toute la république. Aussi les plus habiles orateurs du Nouveau-Monde, acquièrent en général fort peu de notoriété. Chez nos voisins, les débats judiciaires, quand ils n'offrent pas un très-vif intérêt, sont négligés ; les mesures de la police ne le sont pas moins, et ils manquent complétement de ce contrôle salutaire que l'opinion publique doit exercer sur les juges et les magistrats, même dans les affaires cou-

rantes. Les séances de la chambre des députés ne sont pas reproduites dans les journaux français avec la même bonne foi et la même fidélité que celles de la chambre des communes le sont en Angleterre. A la seule lecture du compte qui en est rendu, on peut dire si le journal appartient au ministère ou à l'opposition. Chacun de ces journaux néglige presque entièrement les discours des membres du parti contraire, et donne une étendue exagérée à ceux des membres de son parti. Il est vrai que tous ceux qui ont le moyen de comparer plusieurs journaux, peuvent obtenir ainsi un rapport plus exact et plus complet. Mais le compte que l'on obtiendrait d'une séance, par le rapprochement de deux feuilles de différens partis, ne vaudrait pas encore ceux que renferment le *Times* ou le *Morning Chronicle*, pris séparément.

La manière de reproduire les discussions parlementaires est un perfectionnement moderne, et beaucoup plus moderne même qu'on ne le croit communément. C'est dans les trente dernières années que ces comptes rendus ont été perfectionnés. Avant le commencement de la guerre *anti-jacobine*, on ne trouvait dans les journaux du matin qu'une esquisse rapide des débats du parlement. C'était plutôt une analyse qu'un rapport fidèle. Il est vrai que, pendant quelque tems, M. Woodfall publia des rapports étendus; mais quoiqu'ils prouvassent qu'il était doué d'une prodigieuse mémoire, ils étaient loin de se recommander par leur exactitude, et cela ne pouvait pas être autrement. M. Woodfall se chargeait de reproduire lui seul une discussion tout entière. Il avait l'habitude de suivre le débat depuis le commencement jusqu'à la fin: en écrivant pendant le reste de la nuit, et en s'aidant ensuite des courts rapports qu'il trouvait dans les journaux du matin dès qu'ils avaient paru, il parvenait à reproduire pendant le jour, avec une grande fatigue, un rap-

port très-insignifiant. Ordinairement ce rapport était borné à la partie la plus frivole des débats ; une affaire, quelqu'importante qu'elle fût, n'était pas même mentionnée, si elle n'avait fourni à un certain nombre d'orateurs, l'occasion de déployer leur éloquence.

C'est feu M. Perry, auquel le *Morning-Chronicle* produisait un revenu annuel de 12,000 liv. st. (300,000 fr.), qui, le premier, adopta le système en usage maintenant, pour reproduire les discussions parlementaires, système dont l'admirable exactitude constitue l'utilité. Tous les journaux qui se piquent de fidélité dans le compte rendu des séances, emploient à ce travail, de dix à quatorze personnes. Chaque rédacteur prend des notes pendant trois quarts d'heure ou une heure, dans la galerie de la chambre des communes, où à la barre de la chambre haute. Après ce tems, il est relevé par un autre rédacteur, et se retire pour écrire d'après ses notes et avec le secours d'une mémoire exercée, le discours, ou les discours qu'il a entendus. On se sert, pour prendre ces notes, de l'écriture ordinaire, n'employant que les abréviations que l'habitude a consacrées. La sténographie a été tout d'abord en grand discrédit; en voici la raison : la place qui peut être accordée, dans un journal, au compte rendu des débats, dépend de la plus ou moins grande abondance de matières d'un intérêt supérieur qui se présentent. Ainsi donc, il arrive souvent que les discussions ont besoin d'être abrégées, quelquefois de l'être beaucoup. Or, l'homme qui sténographie, ne peut faire rapidement les réductions nécessaires; forcé, comme il l'est, de donner son attention tout entière à la partie mécanique de son opération. Il en résulte qu'à moins d'avoir porté son art à un haut degré de perfection, il lit ses notes avec difficulté; et, dans tous les cas, il est incapable d'en prendre, à la première vue, une idée géné-

rale. Mais ce qui a le plus contribué à décréditer la sténographie, c'est que les hommes qui se servent de ce procédé sont ordinairement dénués de tout autre connaissance; tandis que, d'un autre côté, ceux qui rédigent les débats sans ce moyen, sont des hommes bien élevés, et possédant une instruction étendue. D'ailleurs, la division du travail étant portée au point où elle l'est, parmi les rédacteurs, le plus grand soin et la plus grande fidélité se concilient sans peine avec son extrême promptitude. Un rédacteur peut, s'il le trouve nécessaire, employer quatre ou cinq heures à écrire un discours qui a été prononcé en une seule. Grâce au nombre de personnes qui travaillent à la fois, le débat tout entier, même lorsqu'il se prolonge jusqu'à deux ou trois heures du matin, est rédigé, imprimé et publié avec de si grands développemens, qu'on pourrait en faire un in-8° ordinaire, et tout cela, à huit heures du matin au plus tard. Cependant, malgré cette extrême promptitude, nous ne trouvons pas seulement, dans ce compte rendu, la suite des raisonnemens, et même les propres paroles de l'orateur, mais encore des renvois à des documens historiques ou parlementaires, et des citations dont on ne saurait trop admirer la justesse et l'à-propos.

La rapidité avec laquelle s'impriment les journaux, a été augmentée par les perfectionnemens récens apportés aux presses; et c'est aux propriétaires des journaux eux-mêmes que le public doit ces perfectionnemens. Les presses avaient été fort peu améliorées depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'à ces dix dernières années; car les inventions de lord Stanhope, quoique fort utiles, ne remédiaient pas aux plus grands inconvéniens de la presse ordinaire. Cette presse produisait deux cent cinquante impressions par heure, sur un seul côté du papier. Un travail forcé, l'habileté des ouvriers, et surtout

leur fréquent renouvellement, pouvaient doubler la rapidité de ce travail. Tel était l'état de la presse périodique, il y a dix ans, lorsque M. Walters, propriétaire-directeur du *Times,* fit construire, par M. Kœnig, une machine qui n'avait aucun des inconvéniens des presses ordinaires, et qui était mue par la vapeur. Par la hardiesse de cette entreprise et la précision avec laquelle on obtient les plus grands résultats, comme aussi par l'émulation qu'il fit naître, il contribua plus que personne à donner aux journaux la correction qu'ils ont aujourd'hui, et s'acquit ainsi des droits à la reconnaissance de la nation, qui, suivant nous, ne lui doit pas moins qu'aux hommes qui lui ont rendu les plus grands services politiques. Ses premiers essais furent malheureux, et la grandeur des dépenses inutiles semblait décourageante. Mais enfin le succès fut tel, qu'il récompensa le zèle et la persévérance de l'inventeur. Cette machine, dans son premier état, donnait douze ou treize cents impressions par heure; mais, d'après de nouveaux perfectionnemens, la presse mécanique peut fournir deux mille exemplaires, dans le même tems, et même au-delà de deux mille cinq cents, s'il le faut. Ainsi, on peut avoir, dans un tems donné, dix fois autant de copies qu'en donnait le travail ordinaire, et cinq fois autant qu'on pouvait en obtenir par un travail forcé.

Comme les tribunaux sont ouverts de droit au public, le compte rendu des débats judiciaires n'est point interdit aux journalistes. Ils ne sont pas aussi libres pour les séances du parlement. La chambre des communes a défendu, par un ancien réglement, qu'on rendît compte de ses délibérations, sans son autorisation spéciale, et elle n'a pas accordé cette autorisation aux rédacteurs de journaux; seulement, dans les dernières années, elle les a traités beaucoup plus favorablement que les autres au-

diteurs. Ils peuvent pénétrer dans la galerie, même après que la porte en est fermée aux étrangers. Ils entrent dans cette galerie par une porte particulière, de manière qu'il leur est facile d'éviter la foule qui encombre les corridors. Ils ne sont pas, comme les autres étrangers, obligés de descendre l'escalier, dans le cas d'une *division* (1), et on les laisse paisiblement à leurs places. Enfin, la chambre leur a accordé toutes les facilités qu'ils peuvent désirer individuellement. Cependant, telle est la position de la galerie, qu'il est complétement impossible d'entendre ceux des membres qui n'ont pas une voix forte, et lors même que l'orateur a un organe sonore, quelques-unes de ses phrases peuvent se perdre, ou n'arriver que défigurées. C'est là certainement un inconvénient pour le public ; mais, par ce moyen, les rédacteurs, et, ce qui est bien plus important, les membres de l'assemblée sont à couvert de toute responsabilité. C'est probablement cette dernière considération qui recommande cet état de choses à la faveur des membres de la chambre. Lorsque ceux-ci ont laissé échapper quelques paroles imprudentes, ils ont la ressource de les désavouer et de soutenir qu'on les a mal entendus ; et il en est plusieurs qui ont plus d'une fois hardiment profité de ce moyen de revenir sur un propos indiscret.

Il résulte de cet état de choses, que certains orateurs ont quelquefois, pour le public, un langage avoué, fort différent de celui qu'ils ont tenu à la chambre. Les journalistes devraient faire tous leurs efforts pour enlever ces moyens d'évasion aux membres sur lesquels ils exercent une certaine influence ; ils les empêcheraient ainsi, par une crainte salutaire, de flatter les passions basses et les

(1) Note du Tr. Pendant *la division*, c'est-à-dire lorsque l'on va aux voix sur un bill ou une motion quelconque, le public est obligé de sortir de l'enceinte de la chambre.

intérêts particuliers de leurs auditeurs immédiats, faiblesse à laquelle on se laisse trop souvent entraîner, et dont on a vu, au parlement, les plus honteux exemples.

Après avoir fait, comme il est juste, la part des difficultés qu'éprouvent les rapporteurs des débats parlementaires, nous pouvons affirmer qu'ils remplissent leur tâche avec la fidélité la plus consciencieuse, et une habileté très-remarquable. Tout le monde sait que le *Times* et le *Morning-Chronicle,* quoique tous les deux appartiennent à l'opposition, donnent, depuis longtems, les discussions parlementaires avec beaucoup plus d'étendue que les autres journaux, sans que la considération de l'opinion des orateurs influe en rien sur le compte rendu de leurs discours. C'est l'une ou l'autre de ces feuilles qu'il faut consulter, quand on veut trouver le compte fidèle des opinions, soit de l'opposition, soit du ministère. Si les autres journaux du matin leur sont inférieurs, ce n'est pas qu'ils aient moins d'impartialité, mais ils donnent ces débats avec moins d'étendue, soit qu'ils ne veuillent pas faire les dépenses que nécessite cette exactitude, soit qu'ils tiennent à se concilier la faveur de la nombreuse classe de lecteurs qui cherchent dans les journaux toute autre chose que les débats du parlement. Il est facile d'expliquer cette impartialité des comptes rendus. Les propriétaires des journaux ont un si grand intérêt à ce que cette partie de leur feuille soit bien faite, et, d'un autre côté, le nombre des individus capables de la rédiger convenablement, est si borné, qu'il s'établit entre ces deux classes d'hommes une sorte de dépendance réciproque, comme celle qui existe entre les avocats et leurs clients. Aussi, la conformité d'opinions politiques est-elle la dernière chose à laquelle ils pensent, quand ils prennent des arrangemens ensemble. Les rédacteurs des débats forment une classe honorable, animée

d'un esprit de corps, et ils ont une disposition naturelle à respecter ceux d'entr'eux qui remplissent bien les devoirs de leur profession. Ils ont aussi, comme toutes les autres classes, une moralité d'état qui s'accroît en raison du sentiment qu'ils ont de leur importance, et de l'estime qu'on leur accorde. Comme l'infidélité de l'un d'entr'eux porte atteinte à la considération du corps tout entier, les rédacteurs qui, naturellement, sont assez indifférens aux opinions politiques qu'ils transmettent au public, ont en horreur l'artifice qui embellit ou défigure un discours prononcé dans les chambres.

Il serait très-important d'examiner quelle est l'influence des journaux sur la société; de quel secours ils sont pour l'accomplissement des devoirs de la vie publique ou privée; et quels avantages on pourrait en attendre si on favorisait leur propagation en diminuant les taxes auxquelles ils sont imposés. Nous avons déjà parlé avec quelques détails de l'impôt du timbre auquel sont soumis les journaux, et nous avons remarqué que ce n'est qu'à l'aide de leurs *annonces* que les journaux quotidiens parviennent à payer leurs dépenses. Mais l'impôt qu'ils supportent n'est pas la seule entrave qui les gène: la déduction sur le droit de timbre est accordée seulement à la condition que le journal ne sera pas vendu plus de 7 pences (14 sous). Jusque-là, personne ne se plaint; mais, tandis que cette disposition protége le public contre une trop grande augmentation de prix, une autre disposition est à la fois préjudiciable à l'intérêt des propriétaires de journaux et à celui de leurs lecteurs. La feuille d'un journal ne peut avoir plus de trente-deux pouces de long sur une largeur de vingt-deux. Le législateur, craignant sans doute, pour les lecteurs, la trop grande abondance des matières, a mis un tel soin à la leur épargner, que les journalistes ne peuvent ajouter une feuille supplémen-

taire sans payer pour elle la taxe tout entière. Qu'arrive-t-il de là? c'est que les propriétaires des journaux, que le nombre de leurs lecteurs fait le plus rechercher pour les annonces, sont souvent obligés de refuser celles qu'on leur présente, ou de les imprimer sur une feuille supplémentaire, ce qui leur coûte 3 pences et un cinquième par exemplaire. Au moyen de ce bel arrangement, toutes les parties intéressées sont également lésées; les propriétaires sont privés d'une portion de leurs bénéfices; ceux qui ont des annonces à faire, de leurs moyens de publicité; et, comme il y a une taxe de 3 schillings 6 deniers (environ 4 fr. 75 c.) sur chaque *avertissement*, le Trésor perd le revenu qu'il retirerait de l'augmentation du nombre de ces annonces. Cependant, les journaux dont on limite ainsi la circulation, en les écrasant sous le poids d'un impôt démesuré, sont le meilleur et le plus sûr instrument de civilisation; le savant et l'ignorant sont toujours sûrs d'y trouver quelque chose à apprendre, et ils donnent à la fois à leurs lecteurs le goût et les moyens de s'instruire. Il est impossible qu'un peuple qui a de bons journaux, résiste à la tentation de s'éclairer. Aux États-Unis d'Amérique, seul pays où jusqu'à ce moment l'expérience ait été faite, on ne trouve pas un seul homme qui ne sache lire. C'est sous ce rapport qu'un journal, qui contient une grande variété de matières, a bien plus de prix que celui qui ne renferme que des nouvelles ou des discussions purement politiques. L'intelligence de ses lecteurs est conduite par degrés, des plus simples détails de la vie domestique aux événemens qui n'ont, avec leurs intérêts, que des rapports très-éloignés, ou qui s'adressent aux plus honorables sentimens de l'humanité; du récit d'une diligence versée à l'histoire de la chute d'un empire. Il est impossible qu'un homme, quelqu'étroites que soient ses vues, parcoure, pour trouver ce

qui l'intéresse, une masse aussi considérable de documens de tout genre, sans être arrêté par quelque chose qui étende ses idées et éclaire sa raison. Il faudrait connaître un peuple chez lequel les journaux n'auraient pas pénétré, pour avoir une idée de la multitude de préjugés funestes que ces publications feraient nécessairement disparaître aussitôt. On peut citer, comme exemple, la croyance à la magie, et la fureur avec laquelle, aux approches d'une disette, le peuple poursuivait jadis tous ceux qui faisaient le commerce des grains. Mais l'homme qui est accoutumé à suivre avec attention l'état des récoltes, la situation des marchés, les spéculations entreprises pour satisfaire les besoins des consommateurs, enfin, à compter par millions de *quarters*, ne supposera pas un moment que l'abondance ou la disette dépende des boulangers ou des meuniers de son canton, ou que la violence employée contre eux puisse produire autre chose qu'un mauvais effet. Voilà un résultat général de la lecture des journaux. L'instruction est répandue parmi le peuple, non par un enseignement direct, mais par l'habitude de voir au-delà du cercle étroit d'une observation personnelle. En effet un journal est, pour les particuliers, un moyen de faire tourner à leur avantage privé l'expérience de la société tout entière.

Mais il est une objection que répètent avec complaisance certaines personnes, qu'importune le contrôle exercé par les journaux sur leur vie publique. Ils prétendent que la presse est fort dangereuse, attendu que c'est un instrument très-actif de calomnie, et que cet inconvénient est plus que suffisant pour contrebalancer tous les avantages politiques qu'on lui suppose. Heureusement rien n'est plus complétement faux que ces assertions. La presse qui sert merveilleusement à corriger les erreurs générales, n'est pas moins utile pour réfuter les

bruits injurieux répandus à tort contre des particuliers. L'action de la loi elle-même paraîtra bien faible et bien bornée, si on la compare à la protection que trouvent dans la presse des centaines, des milliers d'individus, par cela seul qu'elle reproduit fidèlement les débats judiciaires. En effet, sans le compte rendu de ces débats, tout homme qui comparaîtrait devant un tribunal, soit comme demandeur, soit comme défendeur, serait à la merci de ses ennemis. Des auditeurs mal intentionnés ou seulement frivoles, pourraient travestir ces débats en en parlant dans la conversation, et ce serait vainement que la victime de cette espèce de calomnie essayerait de la refuter. Comme elle ne serait pas saisissable, elle ne pourrait être punie. Nous devons aux journaux d'être complétement à l'abri de ce danger; ils offrent toujours des garanties pour leur exactitude, et s'il leur arrive de se tromper dans le détail le plus insignifiant, la rectification de l'erreur peut être répandue aussi généralement que l'erreur elle-même.

C'est surtout dans les pays privés de journaux que les calomnies s'accréditent et s'invétèrent; et quelqu'absurdes, quelqu'odieuses qu'elles soient, presque jamais on n'en reconnaît l'injustice que lorsqu'il est trop tard pour remédier au mal qu'elles ont fait. Aussi dans les tems où les jugemens étaient secrets, soit légalement, soit de fait, et ils le sont nécessairement de fait partout où il n'y a pas de journaux, trouve-t-on une foule d'assassinats juridiques, accomplis aux applaudissemens de la multitude. Il est probable que si les journaux avaient existé, au tems de Charles II, dans leur perfection actuelle, les victimes du prétendu complot papiste auraient échappé au supplice; de même, s'ils avaient existé en France sous le règne de Louis XV, le comte de Lally ne serait pas monté sur un échafaud, poursuivi par les

malédictions du peuple. Ce n'est pas à la liberté de la presse, en général, que nous avons attribué la sécurité dont jouit en ce moment l'innocence; car cette sécurité ne se fonde pas seulement sur la liberté de discussion, mais sur la possibilité de connaître et d'examiner. Elle est, sans contredit, le résultat de ces journaux que l'industrie britannique a tant perfectionnés, et dont l'impôt, qui est si souvent un obstacle au bien public, a vainement essayé d'arrêter le développement. (*Westminster Review.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SIÉGE DE L'ACROPOLIS D'ATHÈNES EN 1821 ET 1822, PAR UN TÉMOIN OCULAIRE.

Athènes est considérée comme la plus belle ville de la Grèce, dont l'Attique est une des plus belles provinces. Aussi le siége de la citadelle de cette ville est-il un épisode très-important de la révolution grecque; épisode peu connu dans ses détails, mais intimement lié à l'ensemble de la guerre actuelle, et qui, même aujourd'hui que plusieurs années se sont écoulées, ne sera pas dépourvu d'intérêt pour ceux dont l'attention n'est pas entièrement absorbée par les événemens du jour. Cette relation est extraite du journal d'un voyageur qui passa plus d'une année en Grèce, dans le commencement de l'insurrection. Sa connaissance de la langue, et même des dialectes des différentes classes, le mit à même de communiquer avec toutes, et par là de puiser à des sources variées et nombreuses les documens dont il avait besoin.

Ceux qui préparèrent la révolution de la Grèce ne pouvaient choisir un moment plus favorable que celui où le grand-seiguenr était engagé dans une guerre avec Ali-Pacha. Les premiers efforts des Grecs eussent été facilemen réprimés, si la Porte eût pu, dès le commencement, faire marcher les Albanais contre eux. Il est bien connu que l'insurrection de la Morée éclata d'abord à Catavrita, petite ville située à peu près au centre de cette presqu'île. Elle gagna toute la Péninsule avant que les Turcs d'Athènes se persuadassent que ces troubles fussent sérieux. Ils croyaient, et cette croyance leur était soigneusement inculquée par les Grecs athéniens, qu'il ne s'agissait que de l'irruption d'un corps nombreux de brigands; mais que la tranquillité serait bientôt rétablie. Dans un pays comme la Turquie, et surtout dans cette portion de la Turquie, cela ne doit pas être un sujet d'étonnement. Les peuples des montagnes se sont toujours maintenus sous le titre de voleurs indépendans, et souvent les pachas ont été forcés d'envoyer des corps de troupes considérables pour châtier leur audace. Les nouveaux murs d'Athènes avaient été récemment construits pour la protéger contre leurs incursions. La profession de ces voleurs, appelés klephtes, était honorée par les Hellènes, qui l'identifiaient avec la défense de la foi et le dévouement à la liberté, sentiment impérissable dans la Grèce. Les Turcs d'Athènes n'avaient, en conséquence, aucune idée positive sur l'objet et l'importance des troubles du Péloponnèse; et les Turcs de cette presqu'île s'étant retirés dans les différens forts de Modon, Coron, Napoli de Romanie, Monembasie, Patras, Corinthe et Tripolizza : les premiers n'avaient d'autres renseignemens que ceux qui leur étaient fournis par les Grecs.

L'insurrection du Péloponnèse commença le 25 mars, et dès les premiers jours d'avril, la communication avec

Corinthe fut interceptée. Après un siége qui ne dura que quinze jours, les Turcs de Salone rendirent cette place, et furent passés au fil de l'épée. Ceux de Livadie subirent le même sort ; ceux de Thèbes s'enfuirent à Négrepont ; Tripolizza fut bloquée, et les îles de Spezzia et d'Hydra, sitôt qu'elles apprirent le meurtre du patriarche Grégoire à Constantinople, levèrent aussi l'étendard de l'insurrection.

Déjà, par une lettre datée du trois mars, et signée de trois évêques, les Athéniens avaient été sommés, AU NOM DE LA CROIX ET DE LÉONIDAS, de prendre les armes, d'exterminer les Turcs dans leur ville, et d'envoyer des troupes aux Thermopyles. Les Turcs, malgré la dissimulation des Grecs et les artifices par lesquels ceux-ci cherchaient à les entretenir dans l'ignorance de leur dangereuse situation, crurent prudent de se retirer tous les soirs dans la citadelle, et de ne descendre à la ville que pendant le jour. Ils montèrent des meubles et des vivres dans l'*Acropolis*, où plusieurs familles avaient de petites habitations. Les autres Turcs qui résidaient à Salamine, sur l'Isthme, ou dans l'Attique proprement dite, vinrent les joindre, et leurs troupeaux furent enlevés par les Grecs, qui pillèrent et détruisirent leurs maisons de campagne. Le bazar fut fermé, toutes les affaires suspendues, et les Turcs, après s'être long-tems bercés de l'espoir que les troubles seraient réprimés, s'aperçurent enfin que les Grecs les trompaient. Mais comme ceux-ci se trouvaient les plus nombreux dans Athènes, les Turcs n'osèrent point faire les premières hostilités, d'autant moins que les Grecs avaient fortifié quelques maisons, et les habitaient par groupes de quatre ou cinq familles.

A la distance de neuf milles, au pied des montagnes qui dominent la ville au nord-est, est le village de Menidi,

sur l'emplacement de l'ancien bourg d'Acharnès. Là fut déployée la bannière de la liberté par les habitans de Khassie, autre village à douze milles d'Athènes, environné de tous côtés par les montagnes, au pied desquelles on voit les ruines de Phyle, où Thrasybule rassembla ceux qui conjurèrent avec lui contre les trente tyrans. Du haut de l'Acropolis, les Turcs contemplaient la foule des rajas campés dans la plaine de Menidi, sans faire aucun effort pour les disperser. Il leur eût suffi, pour y parvenir, d'une seule attaque vigoureuse; car peu de Grecs étaient convenablement armés. Ils se contentèrent de saisir trois primats, deux prêtres et quelques autres Athéniens de distinction; puis ils les emmenèrent tous, au nombre de douze, dans la citadelle, pour leur servir d'otages.

Le camp de Menidi, qui s'était grossi de toute la population de l'Attique, fut levé, le 7 mai 1821, pour venir attaquer la ville d'Athènes.

Athènes est environnée d'un mur flanqué de tours; mais comme les Grecs formaient les deux tiers des habitans, les Turcs abandonnèrent l'idée de défendre la ville. Les Hellènes, après une courte fusillade, escaladèrent le mur, entre les portes de Thèbes et de Marathon, au cri de « *Jésus-Christ ressuscite et la liberté!* » Les Grecs Athéniens s'élancèrent de leurs maisons au-devant de leurs frères, et, de leur côté, les Turcs tirèrent quelques coups de fusils de la citadelle. Dans cette première affaire, il y eut un Grec tué, et cinq ou six furent blessés. La conduite des musulmans fut marquée au coin d'une extrême pusillanimité. Mais les Turcs d'Athènes avaient, depuis long-tems, perdu le goût de la guerre; la vigueur naturelle de leur caractère avait été vaincue, énervée par la douceur du climat et par une vie passée au milieu du luxe et des plaisirs. Ils vivaient aux dépens d'un pays

pour la conquête duquel *leur* sang n'avait point coulé. La débauche, sous toutes ses formes, absorbait leur existence. Lorsque le sultan avait quelque guerre à soutenir, leur contingent se formait de tout ce qu'il y avait parmi eux de plus méprisable. Les Turcs de la Morée, et surtout ceux de Lala, qui ont défendu Patras jusqu'à ce moment, étaient beaucoup plus aguerris que ceux de l'Attique. On n'imaginait pas que ces derniers fussent capables de soutenir un long siége: quatre-vingts Albanais, qui formaient la garde du vaiwode d'Athènes, étaient les seuls auxquels on supposât l'énergie nécessaire pour opposer une résistance vigoureuse.

Le premier jour, ce ne fut que joie et réjouissances chez les Grecs; les maisons turques furent saccagées et pillées, et le butin déposé dans les églises pour être ensuite partagé. Les Turcs tirèrent sur la ville quelques coups de canon qui n'y firent aucun mal.

Cependant les Albanais ne restèrent pas long-tems oisifs dans la citadelle. Dès le lendemain, ils firent une sortie vers les hauteurs du Pnyx; mais ils furent repoussés, étant fort inférieurs en nombre. Peu de jours après, un vaisseau arriva d'Hydra dans la soirée, chargé de dix canons. On en mit deux en batterie sur le muséum, qui est la colline la plus élevée au sud-ouest de l'Acropolis, et sur laquelle se trouve le monument de Philopappus. Les Grecs essayèrent de chasser les Turcs des ouvrages extérieurs de la citadelle, entre les théâtres de Bacchus et d'Hérode-Atticus; mais ils ne purent y parvenir.

Le 14 mai, quarante ou cinquante insulaires de Zéa, bien armés, vinrent se réunir aux assiégeans, et vers la même époque, une femme turque, tombée entre les mains de ceux-ci, fut brûlée comme sorcière.

Les Turcs, de leur côté, firent périr neuf des otages

dont ils s'étaient emparés ; mais, par l'influence du cadi, les trois autres, après avoir plusieurs fois souffert toutes les terreurs et toutes les agonies de la mort, furent enfin renvoyés dans la ville.

Dès le commencement du siége, les Turcs espéraient qu'Omer, bey de Caristo, et séraskier de l'Archipel, viendrait à leur secours. Il était connu pour un homme plein de courage et d'activité, et le peu de distance qui sépare Caristo de la côte d'Attique, lui donnait toute facilité pour faire une brusque et puissante diversion. La côte d'Attique, opposée à l'île de Négrepont, l'ancienne Eubée, offre plusieurs points extrêmement favorables à une descente. Les villages grecs sont ordinairement dans l'intérieur des terres, à quelques milles du rivage près duquel ils seraient plus exposés aux attaques des pirates. La plaine de Porto-Mendra, autrefois Thoricos, celle de Porto-Raphti, l'ancienne Prasie, les champs fameux de Marathon, sont entièrement ouverts à l'ennemi qui traverse les défilés entre Athènes et Négrepont, et chacun de ces points n'est qu'à une journée d'Athènes. Egripo, sur l'emplacement de l'ancienne Chalcis, et qui servait de refuge aux Turcs de Thèbes, est encore une place forte et très-peuplée, et les Turcs de Négrepont passent, en général, pour de bons soldats : il eût fallu par conséquent leur faire connaître la position critique de la citadelle d'Athènes. Au bout de trois mois, les vivres y étaient si rares, que chaque individu ne recevait pour sa ration journalière que 75 drachmes de blé, et un *occha* d'eau saumâtre que fournissait une seule source qui même pouvait manquer, et dont les Grecs, d'ailleurs, pouvaient s'emparer, attendu qu'elle n'était défendue que par une mauvaise muraille.

Tandis que les Turcs se voyaient à la veille d'éprouver les horreurs de la famine, les Grecs, commencèrent,

sous leurs yeux, la moisson près de l'Ilissus et des colonnes du temple de Jupiter Olympien. Aussitôt les Albanais s'élancèrent de la citadelle, attaquèrent les Grecs avec furie, les chassèrent, et quelques femmes arabes qui les avaient suivis, ramassèrent le grain qui venait d'être coupé. Mais avant qu'ils eussent pu rentrer, les Grecs se rallièrent; les Albanais furent mis en fuite, sans pouvoir emporter le blé qu'ils avaient pris, et plusieurs femmes furent tuées. Ce ne fut qu'après beaucoup de temps que l'un et l'autre parti furent secourus. Au milieu de la nuit, une douzaine d'hommes avec leurs armes, et sans être aperçus par les Grecs, sortirent de la citadelle et descendirent à travers champs jusqu'à la mer. Ils entrèrent dans un bateau qu'ils trouvèrent près du rivage, et tuèrent les Grecs qui étaient à bord, plongés dans un profond sommeil. Ensuite ils sortirent du Pirée, doublèrent le cap Colonna, et arrivèrent à Caristo, les Grecs s'étant mis trop tard à leur poursuite pour les atteindre.

Chourshid-Pacha, qui commandait les forces turques contre Ali de Janina, détacha cinq mille hommes sous les ordres d'Omer-Pacha, jadis au service d'Ali, maintenant pacha d'Aulonne, et de Méhémet, nouveau pacha de la Morée. Ils forcèrent les Thermopyles, prirent et brûlèrent Livadie, et arrivèrent, sans éprouver de résistance, jusqu'à Thèbes. De là, Omer-Pacha entra dans le Négrepont avec une petite division pour soumettre les insurgés de cette île; puis ayant été joint par Omer, bey de Caristo, ils marchèrent contre Athènes avec un détachement de mille quatre cents hommes bien armés, et dont le plus grand nombre étaient montés sur des chevaux ou sur des mules. Omer-Pacha partit d'Oropus le 30 juillet, et, par une route différente, arriva entre Décélie et Marathon, à l'endroit appelé *la Des-*

cente. Le même jour il parvint à Menidi, éloigné d'Oropus de 80 milles. Les Grecs apprirent son arrivée à minuit. La résistance était regardée comme impossible, parce qu'ils n'avaient pas encore pu se procurer la quantité d'armes nécessaires, et parce que les troupes du pacha se composaient entièrement d'Albanais, ou de Geggides et Dgiamis, soutenus par la cavalerie des Délis. On n'aurait pu défendre les murs d'Athènes qu'avec une nombreuse garnison, et au risque d'être harcelé et attaqué sur les derrières par les Turcs de la citadelle. Quelques-uns des habitans s'étaient retirés à Salamine, Égine, Zéa ou Syra, dès le commencement de la révolution; d'autres, aussitôt qu'ils apprirent que les deux pachas avaient forcé les Thermopyles. Mais si Omer-Pacha ne se fût point endormi dans l'île de Négrepont, et qu'il eût immédiatement marché de Thèbes sur Athènes, les Athéniens eussent beaucoup souffert. Pour le moment, ceux qui étaient restés dans la ville, eurent le tems de s'enfuir, la nuit même où le pacha parut à Menidi. Les derniers coups de canon furent tirés de la batterie du Muséum, à la chute du jour, lorsque l'on commençait à apercevoir les Turcs qui débouchaient de derrière l'Anchesmus, sur la route de Céphissie. A cette vue, tous ceux de la citadelle accoururent à leurs créneaux, et remplirent l'air de cris de joie, au-dessus desquels s'entendaient les voix glapissantes et les prières des imans. Les Grecs qui restaient, précipitèrent leur fuite vers le Pirée, emportant avec eux leurs drapeaux. Quelques cavaliers turcs furent aperçus galoppant autour des murs, et d'autres sur le chemin du port, poursuivant les fuyards, qu'ils atteignirent et massacrèrent en partie. Rentrés dans la ville, les Turcs trouvèrent dans les rues quelques femmes, enfans ou vieillards qu'on y avait oubliés, et qu'ils tuèrent impitoyablement. Ils mirent en-

suite le feu à différentes maisons, et forcèrent les portes des églises qui furent livrées au pillage. Les maisons des consuls de France, d'Autriche et de Hollande furent seules respectées. Le consul de Hollande et celui d'Autriche restèrent à leur poste, parce que le jour où la ville fut prise par les Grecs du camp de Menidi, trente-quatre Turcs s'étaient réfugiés dans la maison de ce dernier, où ils étaient demeurés sans être inquiétés, même après la mort des neuf otages de la citadelle. Un Turc qui, pendant le siége, avait déserté du château, fut tué dans l'enceinte du consulat d'Autriche par un soldat albanais.

Vers le milieu du jour, arriva le pacha d'Aulonne; il prit son logement chez le consul d'Autriche. C'est là qu'il reçut les chefs des Turcs d'Athènes, et qu'on lui présenta les têtes des Grecs qui venaient d'être tués, et pour chacune desquelles il fit payer vingt-cinq piastres. Quelques villages voisins furent pillés, et les églises détruites de toute part, en représailles de ce que les Grecs n'avaient pas épargné les mosquées. L'église même des catholiques, dans le couvent des capucins, fut brûlée jusqu'aux fondemens, et le feu détériora le beau monument de Lysicrates, appelé la Lanterne. Le sommet de ce bâtiment, qui n'a que six pieds de diamètre, a la forme triangulaire d'un trépied. Il fut érigé par Choré-gus-Lysicrates, en commémoration d'un prix de musique obtenu dans le temple de Bacchus. La frise, d'un travail achevé, représentait la destruction par ce dieu des pirates de Tyrrhènes. Il a été construit du tems d'Alexandre-le-Grand; c'était, dit-on, le plus ancien modèle de l'ordre corinthien. Le temple de Thésée, où plusieurs voyageurs anglais sont inhumés, n'échappa point au pillage, et les tombeaux en furent violés par l'avarice et l'impiété des Turcs. Dans le courant de mai, la foudre avait

frappé ce temple, abattu la corniche à l'angle nord-est, et endommagé les colonnes.

Le pacha, sans perdre du tems, fit des excursions dans plusieurs parties de l'Attique, et brûla Éleusis, Khassia et Menidi. Il courut un assez grand danger dans une de ces expéditions. Un vieux Grec, caché derrière des buissons, lui tira un coup de mousquet; mais l'amorce n'ayant fait que brûler, le Grec se jeta sur Omer comme un furieux pour l'étrangler de ses mains : le Pacha le tua d'un coup de pistolet. Le bey de Caristo resta quinze jours seulement dans Athènes, qu'Omer Pacha quitta le 10 octobre. Il fut joint sur la frontière de l'Attique par Méhemed Pacha. Les Albanais, qui avaient défendu la citadelle pendant le premier siége, partirent avec lui, de sorte que les Turcs d'Athènes furent abandonnés à eux-mêmes. Pour les récompenser d'avoir forcé les Grecs à renoncer à leur entreprise, le pacha en avait même extorqué vingt mille piastres; mais ils profitèrent de son séjour pour faire de grands approvisionnemens, tirés de tous les villages de l'Attique. En même tems ils nettoyèrent et remplirent les citernes de l'Acropolis, et, comme elles sont très-vastes, et d'ancienne construction, cette précaution aurait pu les garantir du sort qu'ils subirent, si elle se fût étendue aux citernes du château. Mais ils négligèrent de les approvisionner, croyant que les Grecs ne parviendraient jamais à les déloger des ouvrages extérieurs d'où ils avaient tiré l'eau pendant le premier siége. Les Grecs restèrent jusqu'au 1er novembre à Égine et Salamine, où ils ne se rassemblaient qu'en petit nombre pour aller enlever des moutons : quelques-uns furent pris par les Turcs et empalés.

Dans la Morée, Tripolizza était tombée entre les mains des Grecs, le 3 octobre. Cet événement ranima le courage des Athéniens. Ils savaient qu'Omer Pacha

était retourné en Albanie, et que le capitaine Odyssée avait repris Thèbes, et surpris, à la faveur d'une nuit obscure, la garnison turque de Livadie, dont il avait détruit le château. Tranquilles de ce côté, ils s'occupèrent de renfermer de nouveau les Turcs dans l'Acropolis, et, après une affaire très-chaude, où ceux-ci furent complétement battus à Calandri, les Grecs rentrèrent dans Athènes. Un stratagème faillit même leur livrer la citadelle. Ils avaient pris possession de la ville pendant la nuit, observant le plus grand silence, et attendaient que les Turcs fussent descendus le lendemain matin, suivant leur coutume. Un corps d'insurgés devait alors se précipiter dans les portes qui restaient ouvertes, et profiter de l'absence des musulmans pour s'emparer du fort, mais quelques chiens, que les Grecs avaient imprudemment amenés avec eux, les trahirent par leurs aboiemens, et le matin, on vit les Turcs, au lieu d'ouvrir leurs portes, courir à leurs créneaux, et faire leurs dispositions comme pour soutenir un assaut. Une fois leur coup manqué, les Grecs se répandirent dans les rues, et, sans délai, ils firent toutes leurs dispositions pour l'attaque de la forteresse. Dans la nuit du 25 décembre, cent cinquante hommes escaladèrent le mur de la première batterie, entre le théâtre d'Hérodes-Atticus et la porte d'Airain, sabrèrent une douzaine de Turcs sur cette batterie, et forcèrent les autres à se sauver dans la citadelle. Quelques-uns même n'en eurent pas le tems, et se cachèrent derrière des rochers, au pied du mur méridional, où leurs ennemis ne purent les suivre, exposés, comme ils l'étaient, à la mousqueterie des créneaux. Les assiégés tendirent des cordes à leurs camarades, et les enlevèrent, sains et saufs, dans une espèce de hamac où ils s'enveloppaient avec des coussins. La plus grande perte des Turcs fut celle de la citerne hors des murs, ce qui

les réduisit à l'eau de la citadelle. Peu de tems après, les Grecs espérèrent pénétrer dans le château par un chemin souterrain dont l'issue se voit au côté septentrional de l'Acropolis; mais, en y entrant pendant la nuit, ils trouvèrent ce passage obstrué par l'écroulement d'une voûte. Tous cependant parvinrent à s'échapper au point du jour, un seul excepté qui fut tué en voulant traverser à la course l'espace découvert, situé entre les rochers de de la forteresse et les murs de la ville.

A cette époque, de grands événemens s'étaient passés dans la Morée. Les députés de toutes les parties de la Grèce s'étaient réunis, dans Argos, pour établir un gouvernement provisoire, et mettre fin à l'anarchie qui, jusqu'alors, avait paralysé les efforts des Hellènes. Un projet de constitution, tracé principalement par Maurocordato, fut soumis à cette assemblée et définitivement adopté, malgré le jeu de longues et nombreuses intrigues. Le parti qu'Ipsilanti avait formé, depuis son arrivée dans la Morée, fut complétement déjoué par l'adresse supérieure de Maurocordato et de ses amis, et Maurocordato lui-même fut nommé président du pouvoir-exécutif. Peu après, le manque de provisions força la garnison turque de Corinthe de se rendre; au mépris de la capitulation, elle fut bientôt mise à mort. Un des Turcs, prisonniers, fut conduit à Athènes pour confirmer aux défenseurs de l'Acropolis la nouvelle de la chute de Corinthe. Il leur parla du pied des murs; mais il répondirent qu'ils le regardaient comme un déserteur, et s'éloignèrent en l'accablant d'imprécations.

Les Athéniens ne tardèrent point à faire venir de Corinthe des bombes et quelques mortiers; un colonel français arriva pour diriger le bombardement de la citadelle. Dans ce même tems, Ipsilanti quitta Corinthe, où le

gouvernement avait fixé sa résidence, et se rendit à Athènes, par le chemin de Mégare et d'Eléusis. Il n'avait qu'une suite peu nombreuse, et fut reçu avec tous les égards que méritaient son patriotisme et la valeur dont il avait fait preuve dans toutes les occasions. Il somma les Turcs de capituler; mais ils rejetèrent avec mépris ses propositions, et bientôt il partit d'Athènes pour joindre les troupes grecques rassemblées près des Thermopyles, dans le dessein d'attaquer Zeitouni, ville turque à l'entrée de la Thessalie.

J'arrivai dans Athènes au mois de mars, peu de jours avant que le bombardement eût commencé. Ce qu'on a vu de ce récit résulte d'informations recueillies sur les lieux avec le plus grand soin : ce qu'on va lire est tiré entièrement de mon journal.

« Il était nuit lorsque nous entrâmes dans le Pirée, et je partis au point du jour pour gagner Athènes. Le soleil venait de se lever derrière le mont Pentélicus, et couvrait d'une lumière éblouissante le faîte des édifices de l'Acropolis. Les rayons qui brillaient sur le Parthénon, allaient s'éteindre sur les sommets des noires et sourcilleuses forêts de la Morée. Dans ce moment, il me sembla que je foulais une terre sacrée, et, comme si le génie gigantesque de l'antiquité eut plané sur ma tête, j'offris, avec une joie idolâtre, un hommage respectueux à l'Immortelle dont je voyais le temple sortir des ténèbres. En suivant les voûtes où gissent les débris des hauts murs élevés après la bataille de Salamine, et détruits en partie par Lysandre, absorbé par les souvenirs de ces tems héroïques, après avoir laissé derrière moi un petit bois d'oliviers, j'entrai dans la plaine à l'extrémité de laquelle s'élève Athènes. Pendant ce tems-là, tout l'amphithéâtre formé par le Parnasse, le Pentélicus et l'Hymète, passait de l'obscu-

rité à l'éclat d'un jour enchanteur ; et, après quelques instans, Athènes elle-même se déploya tout entière sous mes yeux.

» Mais cette porte est-elle donc la porte de Dipylum? Est-ce donc là le chemin sacré par où cheminait la procession d'Eleusis? Athènes ! où sont tes temples, où sont tes dieux ? Où sont-ils ces héros, que Miltiade conduisit à Marathon, qui suivirent Thémistocles à Salamine ? Où sont les magistrats qui siégeaient dans le conseil avec Périclès ? Où sont les philosophes qui se promenaient avec Platon dans les bosquets d'Academe ?

» Plein de ces idées, je m'avançais vers le bazar, à travers des rues étroites et tortueuses qu'embarrassent de petites et misérables maisons, la plupart construites en terre. Je vis, assis dans leurs boutiques ou sur des bancs placés à la porte de nombreux cafés, les citadins portant des pistolets à la ceinture, fumant leurs pipes, et, de moment en moment, levant les yeux vers l'Acropolis sur laquelle flottait l'étendard de Mahomet. Des ruines étaient amoncelées de toutes parts ; les rues étaient désertes, surtout celles qui avoisinent l'Acropolis. De tems à autre, un coup de mousquet se faisait entendre, soit de la citadelle, soit de la ville. Quelques capitaines, avec leurs pistolets garnis en argent, des capotes d'étoffe grossière, la poitrine et le cou nus, et le visage brûlé par le soleil, se promenaient dans les rues, suivis d'une douzaine de soldats.

» Pour dissiper les impressions pénibles dont pénétrait mon ame l'air de désolation répandue sur cette terre consacrée, je m'empressai de visiter ces superbes débris dont elle est couverte. La, s'élève la simple et sublime architecture du temple de Thésée : ici les riches et imposantes colonnes du temple de Jupiter Olympien. On ne voit point ramper, dans le voisinage de ces temples, d'ignobles ma-

sures, qui blessent le regard et détruisent le prestige. Dans leur magnificence solitaire, ces majestueux édifices paraissent étrangers à la cité moderne que le sentiment de sa dégénération semble reléguer à une respectueuse distance. Et cependant il n'est pas un quartier de la ville qui ne possède sa part de l'antique héritage; pas une vue qui n'offre des traces propres à réveiller de grands souvenirs. Les murs sont incrustés de fragmens de colonnes, de pierres avec des inscriptions. Dans les habitations principales, vous ne sauriez monter quelques marches sans découvrir à vos pieds un marbre pentélique qui jadis décorait un temple, un palais, un théâtre... Mais ce récit n'est point un aliment destiné à la curiosité des antiquaires, et je passe aux détails qui concernent le second siége de l'Acropolis d'Athènes.

» Le bombardement commença le 22 mars. Les mortiers furent placés sur le Pnyx, où jadis se tenaient les assemblées du peuple : étrange destinée qui voulut que de cette colline partissent de nouveau les foudres lancées contre les ennemis de la Grèce ! Les Turcs, sous les yeux de qui se faisaient les préparatifs, mirent leurs femmes et leurs enfans dans les casemates. Pour les hommes, on les voyait assis sur les murs, la pipe à la bouche, ou se promenant autour des Propylées, de l'air le plus tranquille, et sans paraître occupés de ce qui se passait au-dehors. La seconde bombe ayant éclaté dans la citadelle, les Grecs jetèrent un grand cri. Dans le même instant, un Turc parut entre les colonnes des Propylées, étendant les cinq doigts de chaque main dans une attitude solennelle. Je crus l'entendre proférer ces paroles : » *Que cinq ans de malheurs vous poursuivent!* (1) »

» Le bombardement dura plusieurs semaines sans faire

(1) Imprécation populaire, citée en grec.

aucun mal aux Turcs, ni à l'Acropolis, dont il aurait pu singulièrement endommager les anciens et précieux ornemens.

» Ici se présente une particularité singulière. Chaque soir, à une certaine heure, les Turcs se réunissaient pour faire leurs prières dans leur mosquée qu'ils avaient élevée au milieu des ruines du Parthénon. On les entendait, répondre tous à la fois, à leur iman, et je tenterais en vain de décrire l'effet sublime que leurs chants, répétés par les échos des rochers, produisaient sur ceux qui les écoutaient dans la ville. Ce moment fut celui qu'on choisit pour lancer les bombes, dans l'espoir que la réunion des Turcs, sur un seul point, en rendrait l'effet plus meurtrier. Une population moins pieuse eût changé l'heure de ses dévotions ou prié dans le silence. Celle-ci ne tint compte des bombes, et continua ses rassemblemens et ses exercices de piété à la même heure et dans le même lieu qu'auparavant.

» Le peu de succès du bombardement ne laissant point espérer la prompte reddition de la citadelle, je quittai Athènes pour faire quelques excursions dans l'Attique. La première fut à Marathon : sous ce nom il n'existe plus qu'un pauvre village. Je visitai le Céramique, où les anciens Athéniens inhumaient ceux des leurs qui périssaient dans les combats. Cette vue me fit sentir vivement que la sépulture des guerriers ne saurait être placée plus dignement que sur le champ de bataille où ils succombent. Le bronze peut tenter l'avarice; le marbre ne résiste point aux coups du tems. Mais un monticule formé dans une vaste plaine par la terre jetée sur les restes des braves échappera plus sûrement à l'oubli. Eh! qui ne préférerait cette héroïque et touchante simplicité au vain faste des tombeaux?

Les religieux de *Diane*, où jadis on adorait Diane

Brauronia, me firent l'accueil le plus hospitalier. Ils furent surpris de la facilité avec laquelle je parlais le grec. On voit dans cet endroit quelques débris de la maison de campagne d'Hérodes Atticus. Peu de tems après, j'allai à Thèbes par la route de Khassia, près de laquelle se trouvent les ruines de Phyle. En montant la colline où Phyle est bâtie, je jouis de la vue la plus étonnante et la plus magnifique que j'aie rencontrée dans mes voyages. En sortant de la plaine d'Athènes, j'étais entré dans les sauvages et romantiques vallées qui conduisent à Khassia; de là, je gravis le mont Parnasse, sur la route de Bœotie. Après avoir parcouru deux ou trois milles, je me détournai, et soudain, comme par enchantement, reparut à mes yeux l'Acropolis avec le Parthénon sur son point le plus élevé. A ma gauche, la perspective se terminait par le Pentélicus et l'Hymète, qui court du midi d'Athènes vers le cap Sunniun; à droite, j'apercevais la chaîne de collines qui longent la côte de la Morée. Cette vue est d'un effet magique. Je trouvai Thèbes en ruines, triste comme un désert; on eut dit que la colère des dieux, poursuivait encore la maison de Labdacus. On n'y rencontre d'autres vestiges d'antiquité que quelques colonnes, quelques inscriptions, et la base d'une ancienne tour que l'on croit une des sept qui sont si fameuses dans l'histoire de la Grèce. A Thèbes, je pris congé d'un gentilhomme danois, qui m'avait accompagné dans mes excursions; c'était un noble jeune homme, plein de zèle pour la cause des Hellènes. Il alla les joindre devant Yestouni, où il fut tué dès le premier engagement.

...... Κοῦφα οἱ χθὼν
Ἐπάνω πέσειε.
(PINDARE.)

« *Que la terre soit légère à sa cendre!* »

De Thèbes, je me rendis à Platée, aujourd'hui Kokla,

où l'on voit des murs antiques, restes précieux des procédés et de l'art de la fortification dans les tems reculés où ils furent construits. De là je revins à Crinno-Castro, anciennement Thespie; puis, après une courte visite à Thisbe, je traversai le golfe de Corinthe, où je passai quelques jours, au bout desquels je revins à Athènes par la voie de Mégare; et, de cette dernière ville, je passai la mer entre Salamine et Éleusis, à travers les branches du détroit où fut défaite la flotte de Xercès.

» A mon retour, les Grecs se disposaient à donner l'assaut. Les échelles étaient prêtes, et les gens de la campagne accouraient en foule pour y prendre part. Le signal devait être l'explosion d'une mine. La veille au soir, l'évêque d'Athènes fit la prière en présence de tout le peuple, et promit aux fidèles l'absolution de leurs péchés, en montrant le ciel où, comme au tems de Constantin, les nuages rassemblés se dessinaient en forme de croix; phénomène que d'ardentes imaginations acceptèrent comme un présage favorable. Ce fut le 22 avril, une heure avant le jour, qu'on fit jouer la mine. Elle produisit un grand effet, et beaucoup de Turcs furent tués. Mais, en un moment, toute la garnison fut sur pied; des paniers pleins de pierres furent jetés sur les assaillans qui se virent en même tems exposés à un feu meurtrier. Il se soutint pendant quelques minutes, au bout desquelles, les échelles se trouvant trop courtes, les Grecs renoncèrent à l'entreprise, et se retirèrent après avoir perdu quarante ou cinquante hommes. Le petit nombre d'Allemands et de Suisses, alors dans Athènes, montèrent tous à l'assaut; un d'eux y périt et deux autres furent blessés. Après cette attaque infructueuse, les Grecs commencèrent immédiatement à établir une nouvelle mine qui avait pour objet de faire sauter la tour Vénitienne; située à droite des Propylées, et qui flanque

la dernière porte de la citadelle. Il était d'une grande importance de forcer les Turcs à se rendre, avant que Chourshid Pacha, qui rassemblait des troupes nombreuses dans la Thessalie, fît l'invasion qu'il méditait, et forcât les Thermopyles. Un jeune Turc, parvenu à s'échapper de l'Acropolis, apprit aux Grecs que les assiégés avaient beaucoup de malades, et souffraient extrêmement du manque d'eau, la sécheresse étant très-grande et leurs citernes presqu'épuisées, ou ne contenant qu'une eau mal saine. Ce renseignement fut confirmé par une femme turque qui, peu de tems après, en plein jour, et par le moyen de cordes attachées aux murs, osa glisser du haut en bas des rochers, et qui, protégée par des pierres saillantes, attendit que l'obscurité du soir lui permît de traverser l'espace découvert entre la ville et la citadelle. Elle dit aussi que l'eau devenait rare, et que dans quelques semaines les Turcs seraient obligés de capituler. Elle ajouta que, pendant la grande chaleur du jour, il restait à peine un seul homme derrière les créneaux, que tous se retiraient pour dormir, et, qu'alors, les femmes seules étaient chargées de la garde; mais que, le soir, les hommes revenaient à leurs postes et y passaient toute la nuit.

» Les Grecs regardaient comme une faveur du ciel cette sécheresse qui dura toute la saison, sans un seul jour de pluie. Quelquefois on voyait les nuages s'amonceler sur l'Acropolis ; à peine tombait-il quelques gouttes que les Turcs cherchaient à les recueillir en grimpant le long des murs du Parthénon, dont ils essuyaient les marbres avec des éponges. Un jour une femme turque fut aperçue près du temple d'Érecthée ; elle semblait désirer d'être reconnue par quelqu'un de ses amis dans la ville ; elle portait une cruche qu'elle tourna trois fois sens dessus dessous, comme pour indiquer la disette d'eau qu'ils

éprouvaient. Au milieu de cette calamité, l'affection des Turcs pour les animaux se manifesta d'une manière qui doit singulièrement flatter les sentimens analogues de l'honorable M. Martin (1). Un grand nombre d'ânes avaient été montés dans l'Acropolis où les Turcs les conservaient sans en avoir aucun besoin, jusqu'à ce que l'extrême rareté de l'eau les mit dans l'impossibilité de les garder davantage; mais plutôt que de les tuer, ils imaginèrent de les descendre avec des cordes, pendant la nuit; et, à la pointe du jour, les Grecs se les partagèrent.

» La détresse des assiégés augmentait de jour en jour, et le désespoir commençait à gagner les plus courageux. Les classes inférieures désiraient une capitulation; mais les grands en repoussèrent l'idée jusqu'à la fin, avec une orgueilleuse persévérance. Tantôt ils assuraient au peuple que Chourshid Pacha s'avançait à leur secours; tantôt que le capitan-pacha avait mis en mer avec sa flotte pour venir les délivrer. Quelques-uns proposaient de tuer toutes les femmes, et de faire une sortie sur la ville où ils vendraient chèrement leurs vies. Il restait néanmoins un dernier expédient. On offrit une somme considérable à ceux qui voudraient essayer de passer à travers les Grecs pour aller informer Chourshid Pacha de l'extrémité où se trouvaient réduits les Turcs d'Athènes. Deux hommes s'offrirent pour cette périlleuse entreprise. Ils parvinrent jusqu'à Khassia; mais ils y furent arrêtés. L'un d'eux fut mis à mort sur-le-champ, et sa tête, envoyée à Athènes, fut montrée aux Turcs, placée au bout d'une perche; l'autre fut ramené sur ses pas pour leur affirmer de vive voix que leur dernière espérance était déçue. Il n'y avait plus un moment à perdre. On avait constaté qu'il ne res-

(1) Note du Tr. Nous avons déjà dit que M. Martin avait présenté un bill à la chambre des communes, pour la répression des mauvais traitemens dont les animaux sont l'objet.

tait de l'eau dans les citernes que pour trois jours au plus. Les assiégés demandèrent une suspension d'armes qui fut accordée. Deux de leurs chefs, Mehemet-Aga, et Hassan-Aga, vinrent pour traiter; le premier bien connu des Grecs par son grand courage et sa probité; l'autre considéré comme un habile négociateur. Ils déclarèrent aux magistrats athéniens que les Turcs étaient fatigués de ces querelles sanglantes, et que, bien qu'ils pussent tenir au moins encore un mois, ayant de l'eau pour ce tems et des vivres en abondance, ils étaient prêts cependant à mettre fin à cette guerre qu'ils n'avaient point commencée, qui avait éclaté sur eux à l'improviste, au milieu du calme et d'une paix profonde, et dont ils n'avaient jamais pu découvrir ni la cause, ni l'origine. — « Depuis des » siècles, poursuivit Hassan, ne vivons-nous pas ensem- » ble comme des amis? Pourquoi donc cette révolte su- » bite, cette guerre d'extermination? Si vous avez quel- » ques griefs, pourquoi ne pas vous plaindre? Vous a-t- » on jamais refusé le redressement de vos torts? On nous » dit que vous avez pris les armes pour votre croyance : » qui vous a inquiété sur cet article? Avez-vous été » forcés d'embrasser la nôtre, depuis plusieurs siècles » quoiqu'il nous eût été si facile de vous y contraindre? » N'avons-nous pas le même Dieu? Ne sommes-nous pas » ses enfans? Est-ce pour sa gloire que vous avez tué un » si grand nombre de nos frères; que nos maisons ont » été brûlées, et que vous pillez nos moissons? Si nous » avons conquis cette contrée, ce n'est point sur vous, » mais sur les Francs : étaient-ils meilleurs maîtres que » nous? Vous avez obtenu quelques succès; mais ce- » pendant le nom turc est-il anéanti? Tâchons de termi- » ner à des conditions raisonnables; notre intérêt com- » mun le veut. » — Ainsi parla le vénérable vieillard, avec un accent à la fois imposant et animé.

Convention *conclue entre les soussignés éphores et capitaines de la ville d'Athènes, commissaires du gouvernement, et d'autre part, les Turcs, assiégés dans l'Acropolis, qui, réduits par les Grecs à la dernière extrémité, ont envoyé des députés pour négocier une capitulation.*

« 1° Les Turcs rendront leurs armes et l'Acropolis, avce » tous les objets qui s'y trouveront, sans réserve aucune ;

» 2° Les Grecs veilleront avec tout le soin possible à » ce que la vie et l'honneur des Turcs soient respectés ;

» 3° Chaque famille turque recevra un paquet de linge, » contenant ses hardes de nuit, et celles nécessaires pour » changer ; en outre, deux chaudrons avec leurs cou- » vercles, et deux plats, aussi avec leurs couvercles ;

» 4° L'or, l'argent, les bijoux, l'argent monnoyé, et » tous les ornemens de prix, venant originairement des » Turcs, leur seront rendus par moitié, sauf ceux qui » auraient été pris aux chrétiens

» 5° Tous les Turcs qui désireront rester dans Athènes, » pourront y vivre librement. Ceux qui voudront passer » en Asie, seront embarqués par le gouvernement, sur » des navires européens ; chaque famille recevra le bis- » cuit et les vivres nécessaires pour le voyage, et le » passage se fera aux frais du gouvernement.

» Cette convention, qui ne devra subir aucun chan- » gement, sera fidèlement observée par les deux par- » ties. Il en sera remis aux Turcs une copie scellée du » sceau de l'état, et revêtue des signatures suivantes.

» Suivent les signatures. »

Le 22 juin fut fixé pour la reddition de la forteresse. Le soir précédent, une multitude immense, venue de la campagne, se pressait dans les rues d'Athènes, et le lendemain, dès le point du jour, toutes les avenues de

l'Acropolis étaient assiégées par la foule, qui voulait être témoin de ce glorieux événement. Le soleil se leva sur les montagnes de l'Attique, dans toute sa splendeur, et la beauté du jour était en harmonie avec l'ivresse publique. A huit heures les portes de la citadelle s'ouvrirent, et le *disdar*, ou gouverneur, parut avec Mehmet-aga, pour livrer les armes aux magistrats des Hellènes, qui étaient demeurés en dehors de la porte. Cela fait, les magistrats et les capitaines grecs entrèrent aux acclamations du peuple : l'étendard turc fut enlevé du rempart, et le capitaine Panagi, commandant d'Athènes, par un premier coup de mousquet, annonça que l'Acropolis était au pouvoir des Hellènes. Mais un accident cruel répandit la tristesse sur ce beau jour. Comme le capitaine se disposait à donner le second signal, soit imprévoyance, ou par suite de quelque méprise, l'arme partit inopinément; le malheureux Panagi fut précipité du haut des murs, et sa tête se brisa sur les rochers.

Les Turcs, après avoir reçu ce qui leur était accordé par la capitulation, furent conduits dans la ville, et logés dans différentes maisons; mais le plus grand nombre occupa le Konaky, ou maison du vaiwode. De deux mille individus, onze cent quarante seulement survivaient au siége, et la moitié était presque mourante, consumée par les maladies qu'avait occasionées, parmi la garnison, le manque d'eau, et la mauvaise qualité de cellle que fournissaient les citernes.

Les Grecs s'étant engagés à se servir de vaisseaux européens, pour transporter les Turcs en Asie, les consuls étrangers, et particulièrement M. Fauvel, consul de France, insistèrent pour que leur départ eut lieu immédiatement, bien persuadés qu'on avait tout à craindre de la fureur de la populace. Les magistrats donnèrent des réponses évasives, et peu de jours après, les con-

suls apprirent que la capitulation venait d'essuyer une infraction monstrueuse, les Grecs ayant emmené, pendant la nuit, six Turcs de distinction dans la citadelle, où ils les avaient tués. Les magistrats prétendirent que les capitaines avaient commis ce crime à leur insu, et en témoignèrent le plus grand regret. On leur représenta que leur honneur était compromis, s'ils ne hâtaient l'embarquement des Turcs; et M. Fauvel offrit 1,000 fr. pour les frais du transport, si on passait tout de suite un marché avec quelques-uns des navires qui étaient à l'ancre dans le Pirée. Cette mesure fut enfin adoptée; mais elle le fut trop tard.

Le jour qui précéda celui où les Turcs devaient être embarqués, on reçut des lettres de Livadie, annonçant que Chourshid-Pacha avait passé les Thermopyles avec trente mille hommes, et qu'il balayait tout devant lui. A cette nouvelle, des cris de désespoir retentirent dans toutes les rues d'Athènes. Les Turcs eux-mêmes furent épouvantés : désarmés comme ils l'étaient, quelle résistance opposer s'ils se voyaient en butte à la fureur populaire? Il est impossible de décrire le désordre et l'effroi qui régnaient dans la ville, le matin où ces lettres arrivèrent. Une partie de la population la quitta sur-le-champ, et s'enfuit par la route du Pirée. Les magistrats ne paraissaient faire aucun effort pour calmer les esprits : la terreur devint générale. Les capitaines seuls et les soldats parcouraient les rues, et leur air farouche présageait d'affreux événemens. A deux heures de l'après-midi, quelques coups de pistolet se firent entendre, accompagnés d'un violent tumulte. Je courus vers le bazar, et, sur mon chemin, je rencontrai des soldats qui entraînaient des femmes turques, dont la pâleur mortelle décelait assez les angoisses. Un peu plus loin, je trouvai, au milieu de la rue, plusieurs Turcs noyés dans leur sang.

Les portes du Konaky, où trois ou quatre cent Turcs étaient casernés, furent fermées ; un soldat grec, dont j'étais connu, me laissa entrer. Arrivé dans la cour qui forme une place spacieuse, je fus frappé d'un horrible spectacle. Une multitude de cadavres étaient répandus çà et là, entièrement dépouillés, couverts de larges blessures, et chaque moment voyait de nouvelles victimes amenées des différens appartemens pour subir leur épouvantable sort. Une femme blessée au sein, à moitié nue, et portant son enfant dans ses bras, s'était échappée d'une des chambres où s'exécutait l'œuvre du carnage. Mais comme elle descendait l'escalier pour s'enfuir à travers la cour, les cadavres dont elle était jonchée se présentèrent à sa vue. L'infortunée s'arrêta les yeux égarés, les cheveux épars, le visage empreint de tous les symptômes d'une effroyable agonie. En ce moment, quelques scélérats parurent sur les degrés, l'en précipitèrent et lui arrachèrent son enfant qu'ils écrasèrent contre le pavé. Quand la malheureuse mère le vit nager dans son sang, son œil étincela de colère et d'horreur ; et l'instant d'après, elle tomba morte sur le corps de son fils. En moins de deux heures six cents Turcs furent égorgés. Dans le nombre se trouvait celui qui servait la princesse de Galles, pendant son séjour dans Athènes. Le soir, les magistrats vinrent au Bazar et lurent à la foule une lettre d'après laquelle Chourshid, quoiqu'il eût passé les Thermopyles, était encore à quelque distance de Livadie. Les soldats poussèrent de grands cris, et se mirent à danser le romaïka, les pistolets à la ceinture, et leurs sabres ensanglantés dans le fourreau. Des chants sauvages retentirent dans toutes les parties de la ville, et la plus horrible joie succéda aux fureurs de cette journée.

Quelques Turcs profitèrent de la confusion pour se

réfugier chez les consuls de France, d'Autriche et de Hollande ; d'autres furent ensuite rachetés à prix d'argent, et transportés à Smyrne sur un bâtiment français.

Pour distraire mon esprit des scènes sanglantes dont j'avais été le témoin, je fis une courte excursion dans l'Archipel, et je rentrai dans le Pirée au moment où tous les Athéniens, la garnison exceptée, s'étaient retirés à Salamine, Égine ou Poros (l'ancienne Calauria), les Turcs ayant pénétré dans la Morée à travers l'Isthme. Depuis long-tems on s'attendait à l'invasion de l'Attique, soit du côté de la Morée et de Mégare, soit de la part des Turcs de Négrepont. Heureusement cette invasion n'eut pas lieu ; autrement la division qui existait parmi les capitaines grecs dans l'Acropolis, eut donné aux Turcs la facilité de la reprendre sans beaucoup de résistance. Ce qu'il y eut de plus important, pendant les trois mois que je séjournai dans Athènes, après le massacre, ce fut la découverte d'une source en dehors du château, près de la grotte de Pan et de la voie souterraine qui y conduisait autrefois.

Un passage de Pausanias, chapitre 28, fit faire cette découverte, et, chose singulière, la copie que j'en avais apportée, était la seule qui se trouvât dans Athènes à cette époque. Voici la traduction de ce passage :

« *En descendant, avant d'arriver dans la basse-ville,*
» *un peu au-dessous des Propylées, il y a une source,*
» *et tout près, un temple d'Apollon, dans la grotte*
» *de Pan.* »

On découvrit aussi les murs d'une vieille chapelle, décorés de peintures à fresque, du même style que celui qui domine encore dans les églises grecques. Cette enceinte contient la source qui était fort abondante, malgré la sécheresse. Les Grecs se hâtèrent d'élever une batterie pour sa défense, et la réunirent à l'Acropolis. On

fit des recherches infructueuses relativement à une autre source qui, toujours suivant Pausanias, se trouvait dans le temple de Minerve-Polias. Le superbe portique dont les Turcs avaient fait leur magasin à poudre, fut découvert de nouveau, et l'on transporta ce magasin dans un local plus convenable.

Toutes les citernes furent nettoyées, et remplies d'eau; le mur entre la ville et la citadelle, qui avait porté tant de préjudice aux Turcs, fut démoli, et les avenues de l'Acropolis dégagées de tout embarras. Le capitaine Gouras, homme dur, mais intrépide, fut nommé par Odyssée gouverneur de la forteresse; et, sous son commandement, il n'est pas douteux qu'au besoin elle ne fasse une longue et vigoureuse défense. Avant mon départ, je vis la cérémonie dans laquelle Odyssée fut proclamé commandant-général de la Grèce orientale, par les députés de Talanto, Livadie, Thèbes et les magistrats d'Athènes. Cette cérémonie eut lieu dans cette même cour où les Turcs avaient été massacrés. Odyssée était armé d'un sabre de damas qu'en présence de tout le peuple, il jura de n'employer que pour la défense de la foi et de la liberté. Depuis, il l'a tirée contre son pays, et une mort funeste a terminé la vie d'un homme qui, avec moins d'ambition et d'égoïsme, fût devenu l'un des plus beaux ornemens de la Grèce nouvelle.

La maison de M. Gropius, consul d'Autriche, qui, dans toutes les circonstances, a montré le plus vif intérêt pour la cause des Grecs, et qui m'avait reçu avec la plus parfaite obligeance, lorsque les Athéniens quittèrent la ville, devint encore, après l'embarquement d'une partie des Turcs échappés au carnage, l'asile de ce qui restait de ces malheureux. Le consul avait acheté la liberté d'un grand nombre, parmi lesquels se trouvaient plusieurs dames de distinction, telles que la femme de Hassan-Aga

et sa fille ; les deux sœurs de Mehemet-Aga, la femme du vaiwode avec deux esclaves Circassiennes, celle du dislar et celle du cadi. Comme elles étaient nées à Athènes, elles parlaient le grec aussi bien que leur propre langue ; quelques-unes savaient en outre l'arabe. Chacune avait sa part de désastres à raconter ; toutes avaient à déplorer la perte d'un frère ou d'une sœur ; leurs époux avaient péri, soit le jour du massacre, soit pendant le cours du siége. Les unes ignoraient où leurs enfans étaient esclaves ; d'autres demandaient en vain où l'on avait traîné leurs vieilles mères. Elles avaient, en général, cet air de dignité qui sied aux grandes infortunes. Quelquefois, pour se rendre mutuellement un peu de courage, elles se rassemblaient dans le même appartement. Mais comment se refuser aux sujets naturels de leurs tristes entretiens ? comment en détourner le souvenir ? Bientôt les larmes brillaient dans leurs yeux, et le sentiment d'une amère douleur se faisait apercevoir dans toute leur personne. Pendant qu'elles étaient renfermées dans l'Acropolis, un chant turc avait été composé sur les événemens de la guerre et sur leurs propres souffrances ; lorsqu'elles étaient réunies, elles le chantaient en chœur, et ce chant semblait adoucir un peu l'amertume de leur chagrin. D'autres fois elles chantaient ensemble, et de mémoire, des passages religieux du Koran. Quelques-unes étaient de brillans modèles de la beauté orientale, et elles avaient, en général, une grande vivacité d'imagination ; leur élocution était, si facile et si naturelle, qu'elles auraient pu, sous ce rapport, rivaliser avec les femmes les plus distinguées de l'Europe occidentale. Plusieurs fois je leur ai entendu débiter des contes charmans, dans le genre de ceux des Mille et une Nuits. Quoique leur chant ait d'abord quelque chose de désagréable, pour ceux qui sont accoutumés à la musique européenne, on ne peut nier cependant que plusieurs de

leurs mélodies n'aient une expression touchante ; leur danse est à la fois noble et gracieuse. Quand on leur parle des égards avec lesquels les femmes sont traitées parmi nous ; de cette déférence universelle dont elles sont les objets, et du rôle important qu'elles jouent dans notre société ; elles s'étonnent comme si nos usages étaient un renversement des lois de la nature. Avec toute la résignation que donne l'habitude, elles préfèrent la vie du harem, son indolence, sa sujétion, et ne désignent jamais leurs maris que par le titre de seigneur. Cependant elles aiment extrêmement la parure, et ne manquent point de goût, bien qu'étrangères à tous les journaux de modes; à peu près comme leur esprit amasse des trésors d'idées romantiques, sans le secours d'aucuns romans. J'ai remarqué que les Orientaux nous surpassent dans la connaissance de l'homme. Chez eux elle est le résultat de la conversation, de l'expérience, d'une observation fine et judicieuse, et se fonde sur les réalités de l'existence ; tandis que nos idées à cet égard sont presque toujours tirées des livres. Il est reconnu que dans les transactions diplomatiques, le sang-froid des Turcs, leur patience et leur jugement, ont souvent déconcerté l'adresse des négociateurs européens les plus déliés.

(*London Magazine.*)

JOURNAL D'UN ANGLAIS, PRISONNIER DE GUERRE, A PARIS, PENDANT LES QUATRE PREMIERS MOIS DE 1814.

(Troisième article (1).)

BATAILLE ET CAPITULATION DE PARIS.

Le 30 au matin, à six heures et demie, je fus réveillé, dans la rue Cérutti, où je logeais, par un tambour de la garde nationale qui battait isolément le rappel. Dans le même moment j'entendis gronder le canon dans la direction de Belleville. J'ouvris ma croisée ; le ciel était grisâtre. Le grand nombre de personnes des deux sexes qui se trouvaient à la fenêtre, avec leurs bonnets de nuit et dans un état de semi-nudité, produisait un effet singulier. Le 3e bataillon de la 2e légion de la garde nationale se rassemblait devant la maison de son chef de bataillon, le comte Alexandre de Laborde. On leur faisait une distribution de cartouches. M. Regnault, de Saint-Jean-d'Angely, chef de la 2e légion, caracolait, en donnant des ordres, sur un beau cheval café au lait.

M. L. vint me chercher, et nous nous rendîmes ensemble à la fontaine du boulevart Bondy. Nous n'aperçûmes point de troupes sur la butte Saint-Chaumont, que l'on découvre de cette partie des boulevarts. De là nous fûmes, par la rue des Vinaigriers, dans un champ situé derrière l'hopital Saint-Louis ; mais nous ne vîmes qu'une seule vedette sur la butte Saint-Chaumont. Quelques personnes se trouvaient réunies dans le même champ : je remarquai, entre autres, un marchand d'eau-de-vie qui criait : « *Prenez la goutte, cassez la croûte !* » d'un

(1) Voyez le premier extrait de ce journal, dans le n° 7, et le second, dans le n° 8.

air aussi tranquille que s'il eut été à une foire. Nous entendions cependant une forte canonnade sur notre droite, et le bruit était tel qu'il semblait que nous ne fussions séparés du point d'où il venait, que par la colline qui était près de nous.

Les gardes nationaux que l'on avait postés à la barrière voisine, ne laissaient sortir personne. Nous fûmes dans le haut du faubourg Saint-Martin, où un certain nombre de fiacres avaient été mis en réquisition par des agens de police, pour le service des blessés. Nous descendîmes ensuite le faubourg : aucune personne sans uniforme ne pouvait le remonter ou s'y arrêter. Les militaires avaient reçu ordre de forcer les habitans de fermer leurs boutiques et leurs portes cochères. Lorsque nous arrivâmes sur les boulevarts, nous trouvâmes des groupes nombreux qui allaient et venaient; mais ils ne paraissaient éprouver qu'un sentiment de vague curiosité : aucun enthousiasme patriotique, aucune consternation ne s'y faisaient remarquer. Les grisettes circulaient, en riant, au milieu des groupes; de petits pelotons de soldats sous les armes marchaient dans différentes directions. Je vis quelques gardes nationaux qui conduisaient à l'état-major trois prisonniers de guerre, dont l'un avait été blessé. Un homme du peuple proposa de les tuer; mais ils inspiraient, en général, de la commisération et de l'intérêt.

Je déjeunai avec M. L., à neuf heures. La canonnade cessa presqu'entièrement, de neuf heures et demie à dix heures ; mais ensuite elle reprit avec vivacité. Après déjeuner, nous fûmes chez la princesse de C., dont la cour était remplie de vaches que les gens de la campagne avaient été autorisés à y déposer. Nous fûmes ensuite dans la rue de Clichy : le 3e bataillon de la 2e légion s'avançait, dans cette rue, tambour battant, avec MM. Regnault de Saint-Jean-d'Angely et Alexandre de Laborde en tête. Le pre-

mier avait dans l'air quelque chose de solennel, et le second paraissait grave et sérieux. La majeure partie des simples gardes nationaux avaient des pains ou des gâteaux de brioches fixés sur leurs baïonettes, affectant d'imiter ainsi la manière dont les troupes réglées portent leur pain de munition, lorsqu'elles sont en marche. Ce bataillon s'arrêta dès qu'il fut arrivé à la barrière. Il y avait aussi deux autres bataillons à cette barrière. Quelques gardes nationaux sortirent volontairement, et sans que personne les y contraignît, et peu d'heures après trois ou quatre furent tués dans la plaine Saint-Denis.

Nous allâmes ensuite à la barrière de Mousseaux, par la rue du Rocher, où on nous dit qu'il n'y avait que les militaires autorisés à sortir de Paris. De là nous fûmes rue Cisalpine, espérant que nous pourrions entrer dans les jardins de Mousseaux, où se trouvait un poste de gardes nationaux; mais au coin de la rue de Courcelle, une sentinelle nous empêcha de passer. Nous retournâmes, en conséquence, dans un champ situé derrière Tivoli, dans lequel on construisait un aqueduc souterrain, parallélement au mur de la ville. La terre jetée sur les côtés, formait une élevation assez considérable pour nous permettre de voir au-dessus du mur, et de découvrir ce qui se passait dans la portion de la plaine Saint-Denis située à l'est. Nous nous déterminâmes à rester dans cet endroit, calculant que les alliés chercheraient à tourner Montmartre, et que de la position que nous occupions, nous pourrions voir cette manœuvre.

Dans ce moment, nous ne voyions que trois ou quatre soldats à l'ouest, sur les hauteurs de Montmartre. A midi la canonnade diminua, et le bruit de la mousqueterie se ralentit également; mais, à une heure et demie, le feu devint général sur toute la ligne qui s'étend depuis Mont-Louis jusqu'à la butte Saint-Chaumont. Entre Ménil-

Montant et Belleville, le feu paraissait être très-vif, parmi les arbres. Une maison était en flamme à Belleville ; la fumée qui en sortait, s'élevait fort au-dessus de celle de l'artillerie, et se distinguait facilement par sa couleur d'un brun foncé, de la fumée de la poudre. J'appris plus tard que cette maison était située à Belleville, rue Saint-Denis, n° 136, et qu'elle était occupée par une pension de jeunes personnes. Un obus, qui avait enfoncé la toiture, avait ensuite éclaté dans les appartemens. A trois heures le feu cessa presqu'entièrement dans cette direction.

A une heure, une centaine de gardes nationaux, précédés par leurs sapeurs, partirent par la barrière de Clichy, comme volontaires. Ils prirent la route de Saint-Denis, mais, comme ils la quittèrent au premier tournant à gauche, nous ne tardâmes pas à les perdre de vue. Une demi-heure après, nous vîmes des éclaireurs de la cavalerie alliée, sur le chemin de la Révolte, et dans la route qui s'embranche avec lui, près du parc de Saint-Ouen; en s'en approchant, ils échangèrent quelques coups de pistolets avec la cavalerie française. Plusieurs colonnes de l'infanterie alliée, arrivant par la même route, parurent ensuite, entre Saint-Ouen et Clichy. Les tirailleurs des deux armées se trouvaient répandus en grand nombre dans cet endroit. Ceux de l'armée française étaient des gardes nationaux. Nous vîmes alors des paysans et des paysannes qui fuyaient à travers les champs, et qui paraissaient venir de Clichy. Les alliées ne tardèrent pas à s'emparer de ce village : dès qu'il fut en leur pouvoir, ils s'avancèrent par la route qui conduit à Montmartre, et tirèrent un obusier et un canon dans cette direction. Un canon et un obusier, placés par les Français sur les hauteurs de Montmartre, près du moulin à vent qui est le plus à l'ouest, ripostèrent par cinq à six coups. En même tems, les artilleurs français démasquè-

rent deux pièces qui se trouvaient dans cette partie de la route où elle se croise avec le chemin qui va de Saint-Denis à la barrière.

La blancheur de la fumée du canon contrastait, d'une manière très-pittoresque, avec les teintes grisâtres du ciel et le bleu sombre des hauteurs de Montmorency que nous apercevions dans l'éloignement. La partie de la bataille que nous pouvions voir, s'étendait depuis le village de Clichy, jusqu'à l'endroit où l'élévation que forme la route qui conduit de Montmartre à ce village, interceptait notre vue : de tems en tems, un cavalier, conduisant son cheval blessé, paraissait derrière cette élévation. Quoique le spectacle que nous avions sous les yeux, ne répondît pas entièrement à l'idée que nous nous étions formée du tumulte d'une bataille; cependant, la nouveauté de la scène; ces décharges de canon qui retentissaient de tous côtés; ces bombes, ces obus qui sifflaient dans l'air; les progrès évidens que faisaient les alliés, et cette confiance des personnes qui m'entouraient, et qui, aveuglés par la vanité nationale, parlaient de cette affaire comme étant de peu d'importance; tout concourait à rendre cette scène l'une des plus singulières et des plus intéressantes de ma vie.

Un seul homme qui gardait le silence, paraissait profondément ressentir le malheur de son pays. La plupart examinaient tout ce qui se passait avec apathie; quelques-uns avec satisfaction. Tous ignoraient l'immensité des forces de l'ennemi; en général ils les supposaient peu considérables, et j'entendis même, à trois heures et demie, une personne répliquer à l'observation qu'on lui faisait que le feu devenait plus vif, que les alliés jouissaient de leur reste, et que bientôt ils seraient tous prisonniers. Dans ce moment une bombe, qui tomba sur les étables d'une maison des Batignoles, tout près de la barrière de

Clichy, y mit le feu ; mais heureusement les sapeurs de la garde nationale parvinrent à s'en rendre maîtres. Cette maison appartenait à M. Robin, notaire ; elle est remarquable par un belvedère hexagone, construit à son extrémité supérieure. Le dommage fut d'environ 3,000 francs. Un pauvre cheval, avec une jambe qui ne tenait plus qu'à un nerf, fut transporté dans l'endroit où nous nous trouvions. Un garde national, pour faire cesser ses souffrances, lui tira un coup de fusil.

A trois heures, nous fûmes à la barrière de Clichy, et nous vîmes environ une cinquantaine d'hommes, tant cavaliers qu'artilleurs, qui entraient avec un canon, un obusier et quelques caissons, prétendant que les pièces qu'ils avaient avec eux, étaient des pièces démontées, et qu'ils allaient chercher des munitions ; mais, comme un des gardes nationaux observa que les pièces étaient en bon état, et qu'en même tems un nombre considérable de cavaliers et de fantassins chercha à pénétrer dans Paris, on empêcha les premiers d'aller plus loin, et on se hâta de barricader la barrière pour que les autres n'entrassent pas. Nous retournâmes à notre première station, et nous venions d'y arriver, lorsqu'un corps considérable d'infanterie et de cavalerie française se présenta pour entrer dans la ville. La garde nationale fit des efforts pour s'y opposer, et parvint à en faire retrograder une partie. Un nouveau corps de gardes nationaux arriva, tambour battant, par la rue du Rocher : la plupart d'entr'eux n'avaient ni uniformes, ni fusils, et n'étaient armés que d'une pique à laquelle était attachée une oriflamme tricolore.

Mais la fortune de ce jour était maintenant décidée. Les gardes nationaux, qui étaient au-dehors des murs, rentraient en désordre. Un d'entr'eux nous dit que les troupes françaises évacuaient toutes leurs positions, et

que la route était encombrée de fusils que les soldats y avaient jetés. A cet égard, ils avaient été imités par les gardes nationaux eux-mêmes, car j'en vis plusieurs sans armes quoiqu'en uniforme. La cavalerie alliée, qui débouchait par Clichy, s'avança à travers les champs : un escadron français vint à sa rencontre. Nous croyions que nous allions voir une charge, mais lorsque les deux corps furent à environ cent toises de distance, les français se retournèrent et se retirèrent tranquillement et sans presser les pas. De leur côté, les alliés continuèrent à s'avancer sans se presser davantage, et pas un seul coup de pistolet ne fut tiré de part ni d'autre. A quatre heures nous vîmes les habitans de Montmartre qui fuyaient par la vieille route du *Poirier sans pareil*, et, derrière, quelques centaines de cavaliers français. Ils n'étaient pas encore à moitié du chemin, que les tirailleurs de l'ennemi parurent sur la hauteur, et firent feu sur les Français; quelques-uns de ceux-ci suspendirent un instant leur fuite pour leur riposter. L'inclinaison et les inégalités du terrain, ainsi que les détours formés par la route et les groupes animés qui s'y succédaient, donnaient à cette scène un effet pittoresque. Tout ce côté de la montagne se couvrit bientôt de troupes alliées qui, du haut des terrasses, firent d'épouvantables décharges de mousqueterie sur les troupes françaises qui se pressaient aux barrières.

A quatre heures vingt minutes, les alliés dirigèrent vers Paris l'artillerie que les Français avaient abandonnée à Montmartre, et commencèrent à tirer sur la ville. Un boulet passa au-dessus de nos têtes, et alla tomber à quelques toises derrière nous. Les enfans coururent après en jouant; mais les autres spectateurs s'empressèrent de s'en aller. Comme il y avait, à l'endroit où nous nous trouvions, un groupe nombreux de gardes nationaux, il est probable

que ce boulet et ceux qu'on tira ensuite, étaient dirigés contre eux. Un homme fut blessé dans une maison de la rue St-Nicolas. Un obus éclata dans les jardins de l'hôtel Thélusson; un autre tomba rue Clichy, dans les jardins de M. Greffulhes. Un boulet renversa une cheminée de la maison n° 8, de la rue Basse-du-Rempart, et alla tomber ensuite dans le jardin de l'hôtel de Gontaut. Nous nous en fûmes par la rue du Rocher. Quelques gardes nationaux qui passèrent près de nous, se plaignaient amèrement d'avoir été abandonnés par la troupe de ligne. Nous vîmes ensuite trois ou quatre femmes qui allaient à la barrière, pour tâcher de découvrir leurs maris, qui faisaient partie de la garde nationale. Comme nous étions convaincus que l'ennemi allait se précipiter dans Paris, nous les engageâmes, mais inutilement, à rétrograder. En revenant, nous entrâmes de nouveau chez la princesse de C.; elle nous dit que M. d'Herbouville venait de lui assurer que dans ce moment on discutait les articles d'une capitulation, ce qui me fut confirmé, peu d'instans après, par M. Lafitte, que je rencontrai rue Cérutti. Comme je passai dans la rue de Clichy, je vis les habitans qui en barricadaient l'extrémité inférieure avec des charrettes, des échelles, etc., dans la crainte que les alliés n'entrassent par cette rue.

A cinq heures le feu cessa, ou du moins on n'entendit plus que quelques coups tirés dans l'éloignement. Je fus sur les boulevarts, qui étaient remplis d'une foule de personnes, qui toutes paraissaient ignorer l'issue de l'affaire. Une partie de l'armée française défilait tristement, en se dirigeant, sans savoir pourquoi, vers les Champs-Élysées. J'aperçus deux soldats qui conduisaient un prisonnier russe à l'état-major de la place Vendôme.

J'allai dîner chez M. L., rue Trudon. Il résultait de

tous les renseignemens que nous pûmes recueillir, qu'avant cinq heures, il n'y avait qu'une suspension d'armes, et qu'on n'avait pas encore pu s'entendre sur les termes de la capitulation. Lorsqu'il fit nuit, nous montâmes aux étages supérieurs, et nous vîmes Montmartre tout couvert des feux de l'armée de Silésie : nous apercevions distinctement les soldats qui bivouaquaient tout autour. Je retournai chez moi, et je restai pendant long-tems à ma croisée, les yeux fixés sur les feux de Montmartre. Le ciel était très-pur; aucune voiture ne circulait dans les rues. Ce silence qui régnait, et qui n'était interrompu que par les sons lointains de la musique des alliés, produisait une impression d'autant plus profonde, qu'il faisait un singulier contraste avec le tumulte de la journée.

Voici ce que j'appris le lendemain sur l'affaire qui venait de se passer. Le duc de Raguse était arrivé le matin, sur les hauteurs de Belleville, à quatre heures moins un quart. Mais, comme les alliés l'avaient attaqué vingt minutes après, il n'avait pas eu le tems de faire des dispositions. Il n'avait aucune idée précise sur les forces de l'ennemi. Les siennes, en y comprenant le corps du maréchal Mortier et celui du général Compans, étaient de quinze à seize mille hommes; savoir : treize mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie. A cela, on pouvait ajouter quelques centaines de gardes nationaux de bonne volonté. Ce fut le duc de Raguse lui-même qui me donna ces détails.

Environ six mille hommes bivouaquaient dans l'intérieur des murs, près de la barrière St-Martin. On ne les fit sortir qu'à six heures et demie. Les dragons de l'impératrice se dirigèrent vers Belleville, et les cosaques français, vers les Vertus. A midi, ils rentrèrent dans Paris. La canonnade et le feu de mousqueterie furent terribles

à la butte St-Chaumont et aux prés St-Gervais, de huit heures et demie à neuf heures.

La garde royale prussienne avait passé la nuit du 29 à Ville-Parisis. A neuf heures du matin, elle reçut la nouvelle que l'armée de Silésie avait été repoussée devant Paris. Elle se mit aussitôt en marche, et se dirigea sur Pantin. Après s'y être reposée quelques instans, elle continua sa route avec la plus grande célérité; en arrivant devant les hauteurs de Belleville, elle fut exposée à un feu si meurtrier, qu'elle perdit deux mille hommes. Un officier me dit que c'était la première fois qu'elle s'était battue, dans tout le cours de la campagne.

Le colonel d'artillerie Paixhans commandait les batteries de Belleville et celles de la butte St-Chaumont. Les premières étaient servies par des conscrits et non pas, comme on le croyait, par les élèves de l'école Polytechnique. Les alliés qui venaient de Pantin, se rassemblèrent derrière quelques maisons, et s'avancèrent ensuite au pas de charge. Lorsqu'ils furent arrivés devant les batteries françaises, on les fit jouer, et elles firent un si grand ravage parmi les Prussiens, qu'ils se retirèrent en désordre, derrière les maisons, où, après s'être réunis, ils s'avancèrent de nouveau. Mais la batterie de la butte St-Chaumont, qui était la plus considérable et qui était servie par l'artillerie de la marine, fit un feu si terrible, que les Prussiens reculèrent une seconde fois. Alors la cavalerie et l'infanterie française les chargèrent, et les ramenèrent jusqu'à Pantin, où ils restèrent quelque tems. Vers une heure, le colonel Paixhans aperçut trois immenses colonnes; la première se développait entre Aubervilliers et Clichy; la seconde arrivait lentement de Pantin, en suivant la grande route; et la troisième faisait évidemment ses dispositions pour tourner les bat-

teries. Cela n'inspirait aucune crainte au colonel Paixhans, qui était convaincu que le bois de Romainville était rempli de tirailleurs français. Mais, quelle ne fut pas sa surprise, quand, entendant tirer un coup par derrière, il se retourna, et qu'il vit les tirailleurs ennemis tellement rapprochés de lui, qu'il fut obligé d'abandonner ses pièces et de se retirer en grande hâte dans Paris. En arrivant, il ne fut pas moins étonné de trouver inactives, sur les boulevarts, les troupes qui avaient été destinées à défendre le bois de Romainville.

Le général Michel, de la garde impériale, dit à un de mes amis, que c'était lui qui avait chargé les Prussiens jusqu'à Pantin. Une des maisons, derrière lesquelles les alliés s'étaient rassemblés, avait presque été renversée par les boulets, quoiqu'elle eût trois étages de haut, et qu'elle fût d'une construction solide. Depuis la troisième borne jusqu'à l'entrée de Pantin, tous les arbres avaient été renversés par le canon, ou percés par des balles : je comptai jusqu'à dix-sept balles dans un seul arbre; la plupart en avaient au moins cinq. J'en vis encore plusieurs fixées dans l'intérieur de ces arbres, le 17 avril. Le propriétaire du four à chaux, situé au pied de la butte St-Chaumont, me dit que, le 29, trente-quatre pièces de canon avaient été traînées sur la partie la plus escarpée de la butte, et que quatre autres avaient été mises en batterie au bas de la hauteur, près de l'endroit où on tue les chevaux. Ces canons furent encloués et abandonnés à deux heures de l'après-midi.

M. Casimir de Mortemart, qui était à cette époque officier d'ordonnance de l'Empereur, me dit qu'il se trouvait avec Jérôme et Joseph Bonaparte, à la *Maison-Rouge*, au pied de Montmartre, pendant l'affaire. Ils n'en bougèrent pas avant une heure et demie. Alors,

accompagués par leur suite, qui se composait d'environ une trentaine de personnes, ils longèrent les boulevarts extérieurs, et se rendirent au grand galop au bois de Boulogne. M. de Mortemart les suivit, croyant d'abord qu'ils ne se déplaçaient que pour voir la bataille de plus près; mais quand il vit qu'ils prenaient la route de Saint-Cloud, ils les quitta et s'en retourna chez lui. Le duc de Feltre, ministre de la guerre, était avec les deux princes à la *Maison-Rouge*.

M. Édouard Hocquart officier de la garde nationale, était à Montmartre, à cheval; Joseph Bonaparte y arriva à sept heures du matin, et il alla s'établir à la *Maison-Rouge*, d'où il ne sortit que pour se rendre à Saint-Cloud, comme nous venons de le voir. Vers huit heures, il envoya M. Hocquart aux ducs de Trévise et de Raguse, pour savoir ce qui se passait. Le premier était alors entre le bassin du canal de l'Ourcq et la route du Bourget, ayant à sa droite le canal et une batterie qui faisait un feu très-vif. Le duc de Trévise lui dit qu'il était dans une bonne position. M. Hocquart se rendit ensuite près du duc de Raguse, qu'il rencontra sur les hauteurs de Montreuil, avec quelques escadrons de cuirassiers près de lui. Le maréchal le chargea d'annoncer au roi que ses positions commençaient à être forcées et que les alliés étaient maîtres du bois de Romainville. En même tems il lui montra la campagne que les troupes qui s'avançaient noircissaient au loin, et il ajouta qu'il ne pourrait pas tenir, si on ne lui envoyait pas de renfort. M. Hocquart lui dit : « Il y a si long-tems que vous ne m'avez vu, que sans doute vous ne me reconnaissez pas; je suis le petit-fils de madame Pousat. — Ah! mon ami, répliqua le maréchal, nous renouvelons connaissance dans un fichu moment. » M. Hocquart retourna près du roi, et

s'acquitta de la commission du duc de Raguse. « Des renforts, s'écria Joseph, et où diable veut-il que j'en prenne! » Il était alors près d'une heure et demie. Peu d'instans après le roi lui demanda si son cheval était bon; et, sur sa réponse affirmative, il lui ordonna de le suivre, et il s'en fut à Blois, par Versailles et Rambouillet.

Le maréchal Marmont envoya à deux heures un officier au général Compans, qui commandait le corps d'avant-garde entre la Villette et Pantin, pour lui donner ordre de faire partir sur-le-champ un parlementaire, afin de proposer une capitulation. Quatre parlementaires furent successivement envoyés; mais il n'y eut que M. de Quélen (1), aide-de-camp du général Compans, qui put arriver au quartier-général des alliés. Ceux qui le reçurent, commencèrent par le désarmer. Lorsque M. de Quélen proposa l'armistice, l'empereur de Russie répondit qu'il n'était pas dans son intention de faire aucun mal à la ville de Paris; que ce n'était pas à la nation française qu'il faisait la guerre, mais à l'empereur Napoléon. « Pas même à lui, reprit le roi de Prusse, mais à son ambition. » L'empereur Alexandre dit ensuite que c'était avec un vif chagrin qu'il avait vu ce matin plusieurs centaines de gardes nationaux sortir des barrières; et il finit en ajoutant qu'aucun de ses soldats n'entrerait dans Paris, d'une manière hostile. M. de Quélen s'excusa de s'être présenté sans épée, et il en expliqua la raison. L'empereur ordonna qu'on lui remît sur-le-champ l'arme qu'on lui avait prise; mais on ne put jamais la retrouver. Les souverains envoyèrent deux officiers avec M. de Quélen, pour convenir des termes de la capitulation qui fut signée à cinq heures du soir à la Chapelle, dans la seconde maison à gauche, en sortant de la barrière Saint-

(1) Frère de l'archevêque de Paris.

Denis. Cette étrange inscription fut peinte, le mois suivant, sur le devant de cette maison :

AU PETIT
JARDINET
L'AN 1814
ICI LE 30 MARS (JOUR
A JAMAIS PROSPÈRE)
POUR LE BONHEUR
DE NOTRE NATION
LA PLUS SAGE
CAPITULATION
AUX FRANÇAIS
RENDIT UN PÈRE
THOURONT
Md. DE VINS
TRAITEUR.

Le duc de Rovigo arriva à cheval, vers midi, à la barrière de l'Étoile, et engagea les gardes nationaux à la défendre, en leur disant que l'Empereur marchait au secours de Paris. Il ordonna que les arbres de chaque côté de la route fussent coupés, pour intercepter le passage. Cet ordre fut exécuté sur le premier arbre du côté nord ; l'arbre correspondant ne fut coupé qu'à moitié. Deux ou trois cents toises plus loin, trois arbres furent également coupés de chaque côté. A trois heures et demie, les alliés se présentèrent près de l'entrée du bois de Boulogne. Ils s'étaient également présentés à Neuilly ; mais quarante grenadiers de la garde impériale firent une résistance si vigoureuse, qu'ils les empêchèrent de passer le pont. Peu de jours après, je vis quelques-unes des balles, tirées de part et d'autre, qui avaient pénétré dans l'intérieur des arbres.

Le duc de Mortemart me dit qu'il était à Montmartre à deux heures. Il n'y vit aucune troupe de ligne, mais seulement quelques gardes nationaux, des pompiers et des invalides mutilés qui se trouvaient près de deux

pièces de canon. Dans la plaine Saint-Denis, il y avait quelques escadrons de cavalerie, d'environ cent cinquante hommes chacun.

Soixante gardes nationaux étaient postés dans les jardins de Mousseaux. A deux heures, il n'y avait plus que deux cents gardes nationaux à Montmartre. Le fils d'un de mes amis faisait partie de ce détachement. Il me confirma ce que m'avait dit M. de Mortemart. Comme les Prussiens s'avançaient par pelotons réguliers dans la plaine Saint-Denis, M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely ordonna à trois gardes nationaux, de bonne volonté, d'aller faire une reconnaissance. Le comte Alexandre de Laborde voulut y aller avec eux.

Il n'y avait à Montmartre que huit pièces d'artillerie (six canons et deux obusiers), quoiqu'il y en eût plus de cent, au Champ-de-Mars, dont on ne faisait aucun usage. Une batterie de vingt-huit canons avait été dressée, par l'ordre du général d'Aboville, sur la route de Vincennes, près l'entrée du bois. Elle était commandée par le major Évain, pointée par les artilleurs de la Vieille-Garde, et manœuvrée par les élèves de l'école polytechnique, qui se trouvaient, dans cet endroit, au nombre de deux cent soixante-seize. Cette batterie fut attaquée à onze heures, par la cavalerie alliée ; ceux qui s'y trouvaient n'ayant pas d'infanterie près d'eux pour la défendre, ils furent obligés de s'enfuir ; mais comme les chevaux et leurs conducteurs n'étaient pas habitués à ce service, ils ne purent emmener les pièces de canon. Ils se retirèrent sous la protection de deux batteries placées près de la barrière du Trône ; l'une, forte de six pièces de canon, était manœuvrée par des artilleurs à cheval, et l'autre l'était par les artilleurs de la marine. Ces batteries firent un feu de mitraille, et une compagnie de cuirassiers chargeant en même tems

les alliés, les élèves de l'école polytechnique purent reprendre leurs pièces et les réunir à celles qui étaient à la barrière du Trône. Ils firent un feu de mitraille pendant tout le reste de la journée, et ce ne fut qu'à dix heures du soir qu'ils apprirent la capitulation, lorsqu'on vint leur dire de retourner à l'école. Ils reçurent ordre, pendant la nuit, de partir pour Fontainebleau; mais un tiers seulement obéit; les autres s'échappèrent et furent loger chez leurs parens ou leurs amis de Paris. A Fontainebleau, on voulut les incorporer dans la troupe de ligne; mais M. Durivan, inspecteur des études, s'y opposa, en produisant un décret impérial qui portait que dans le cas où les élèves seraient obligés de quitter l'école, ils devraient être dirigés sur Rennes, en Bretagne; en conséquence, il se rendit à Orléans, et réussit, de cette manière, à les sauver.

Pendant la bataille, soixante de ces jeunes gens étaient restés à l'école, en attendant des ordres. Ceux-ci étaient retournés le 29 au soir, après avoir été de service toute la journée. On répandit le bruit, dans Paris, que les canons manœuvrés par les élèves de l'école polytechnique avaient été obligés de cesser leur feu, pendant plus de deux heures, faute de munitions. Cela n'était pas exact; mais plusieurs caissons avaient été remplis de gargousses d'un trop fort calibre pour les pièces. « Ceci, me dit M. Antoine Lebrun, qui me communiqua tous ces détails sur ce que ses condisciples avaient fait, ne doit être attribué qu'à la précipitation avec laquelle les caissons avaient été chargés. »

Les gardes nationaux qui se rendirent dans la plaine Saint-Denis comme tirailleurs, n'y avaient nullement été contraints. A trois heures moins un quart, M. F. vit un corps considérable de cavalerie qui entra dans Paris, en

galopant, par la rue Rochechouart, et qui paraissait s'enfuir du champ de bataille. A trois heures, M. V. vit de l'artillerie que l'on ramenait à la barrière Rochechouart, et à quatre heures, un grand nombre de cavaliers se répandirent en désordre dans la rue. Le soir, deux conscrits furent placés en sentinelles près de la barrière, pour empêcher les habitans d'en approcher. Le feu ne cessa, aux extrémités de la ligne, qu'après six heures du soir. A trois heures un quart, miss M. avait vu de ses croisées, dans la rue de Charonne, la cavalerie française qui descendait, en galopant, de la butte Saint-Chaumont, qu'elle avait occupée pendant toute la matinée. Elle fut immédiatement remplacée par la cavalerie des alliés, qui s'y présenta en nombre bien plus considérable. Quelques minutes après, miss M. vit la garde nationale quitter le le cimetière du Père-la-Chaise, d'où elle avait tiré par des trous pratiqués dans le mur. Un quart d'heure auparavant, des cavaliers avaient traversé la rue de Charonne dans la plus grande confusion. Ils étaient précédés par un convoi d'artillerie qui venait de La Villette, et qui avait été obligé de faire le tour des murs, parce qu'il n'avait pas pu entrer par les autres barrières. A quatre heures, l'empereur de Russie et le roi de Prusse arrivèrent, avec le prince de Schwarzenberg, à la butte Saint-Chaumont. A la nuit tombante, cette hauteur se couvrit, de tous côtés, des feux des bivouacs.

Le côté de Ménilmontant, exposé au midi, fut occupé à quatre heures par les alliés. Le restaurateur Lefebre me dit que des dragons français s'étaient cachés dans sa cour, pendant la journée, afin de ne pas se battre. Les alliés furent deux fois repoussés à Belleville. Un colonel attaché à l'état-major du prince Schwarzenberg me dit qu'ils avaient perdu six mille hommes. Les Français perdirent

environ trois mille hommes. Il y eut, en outre, soixante gardes nationaux tués, et cent cinquante blessés. Parmi les morts, se trouvait Fitz James, le célèbre ventriloque qui tenait un café au Palais-Royal. La garde royale prussienne perdit beaucoup de monde. Cinq cent soixante-dix officiers prussiens furent tués ou blessés.

A une heure et demie, on vint annoncer, au palais du Luxembourg, que le roi de Prusse et son état-major avaient été faits prisonniers. C'était là le signal convenu pour le départ de la femme du roi Joseph; elle monta immédiatement en voiture, et s'en fut à Blois.

M. Frédéric Cuvier était de service le trente, comme garde national, à la barrière des Gobelins. Pendant la bataille, des officiers de la ligne firent le tour des barrières, et annoncèrent aux différens postes qui s'y trouvaient que l'Empereur était arrivé à Paris, et qu'il avait pris le commandement. A cinq heures, ils vinrent de nouveau, et ils dirent que l'ennemi avait été repoussé et le roi de Prusse fait prisonnier. Mais à sept heures du soir, l'évacuation de Paris commença, et elle se prolongea toute la nuit. Les troupes paraissaient fort abattues, et les soldats ou les officiers subalternes que nous interrogeâmes, attribuaient tous leurs revers à la trahison.

Tous les architectes de la préfecture de police s'y trouvaient réunis, par ordre du préfet, afin de parer de suite aux accidens qui pourraient résulter de l'explosion des obus. A dix heures du matin, l'appel suivant aux passions populaires fut apporté de l'imprimerie dans les bureaux de la préfecture. Des agens de police furent envoyés dans les différens quartiers pour en faire la distribution; mais à peine avaient-ils commencé, qu'ils reçurent ordre de revenir. On retira même cette proclamation des mains de ceux qui l'avaient déjà recue, et on brûla la totalité

de l'édition dans les bureaux de la première division. Je n'en ai jamais vu qu'un seul exemplaire : il est imprimé des deux côtés, dans le format in-12 :

« Nous laisserons-nous piller! Nous laisserons-nous brûler!

» Tandis que l'Empereur arrive sur les derrières de l'ennemi, vingt-cinq à trente mille hommes, conduits par un partisan audacieux, osent menacer nos barrières. En imposeront-ils à cinq cent mille citoyens qui peuvent les exterminer! Ce parti ne l'ignore pas, ses forces ne lui suffiraient pas pour se maintenir dans Paris ; il ne veut faire qu'un coup de main. Comme il n'aurait que peu de jours à rester parmi nous, il se hâterait de nous piller, de se gorger d'or et de butin ; et quand une armée victorieuse le forcerait à fuir de la capitale, il n'en sortirait qu'à la lueur des flammes qu'il aurait allumées.

» Non ! nous ne nous laisserons pas piller ! nous ne nous laisserons pas brûler ! Défendons nos biens, nos femmes, nos enfans, et laissons le tems à notre brave armée d'arriver pour anéantir, sous nos murs, les barbares qui venaient les renverser ! Ayons la ferme résolution de les vaincre, et ils ne nous attaqueront pas ! Notre capitale serait le tombeau d'une armée qui voudrait en forcer les portes. Nous avons en face de l'ennemi une armée considérable ; elle est commandée par des chefs habiles et intrépides ; il ne s'agit que de les seconder.

» Nous avons des canons, des baïonettes, des piques, du fer. Nos faubourgs, nos rues, nos maisons, tout peut servir à notre défense. Établissons, s'il le faut, des barricades ; faisons sortir nos voitures et tout ce qui peut obstruer les passages ; crénelons nos murailles ; creusons des fossés ; montons à tous nos étages les pavés des rues, et l'ennemi reculera d'épouvante.

» Qu'on se figure une armée essayant de traverser un de nos faubourgs au milieu de tels obstacles, à travers le feu croisé de la mousqueterie qui partirait de toutes les maisons, des pierres, des poutres qu'on jeterait de toutes les croisées ! Cette armée serait détruite avant d'arriver au centre de Paris. Mais non ! le spectacle des apprêts d'une telle défense la forcerait à renoncer à ses vains projets, et elle s'éloignerait à la hâte pour ne pas se trouver entre l'armée de Paris et l'armée de l'Empereur ! »

Trois espions de l'ennemi furent amenés à la Préfecture de police, d'où on les conduisit à l'état-major. On brûla un grand nombre de papiers dans la cour du ministère de la guerre, rue de Lille. Les portes de fer, les entrées latérales et les boutiques du Palais-Royal furent fermées pendant tout le cours de la journée, ainsi que la plupart des boutiques de la rue Saint-Honoré et des autres quartiers.

Tant que dura la bataille, le boulevart des Italiens et le café Tortoni furent remplis d'oisifs des deux sexes, assis, comme de coutume, sur les chaises qui s'y trouvent, et regardant d'un air indifférent, les Français blessés et les alliés qui passaient. Les officiers blessés étaient transportés sur des matelas. Un drapeau noir avait été placé au-dessus de chaque hôpital, afin que les obus ou les bombes ne fussent pas lancés dans cette direction.

Vers deux heures, un cri général de « Sauve qui peut » se fit entendre sur les boulevarts, depuis la porte Saint-Martin jusqu'aux Italiens. Chacun s'en fut en courant, et les ondulations de la foule s'étendirent jusqu'au-delà du Pont-Neuf. Mais cette terreur panique s'apaisa bientôt. Ce fait me fut confirmé par plusieurs personnes qui se trouvaient dans différens endroits, depuis les boulevarts jusque de l'autre côté de la rivière; il me fut impossible

d'en découvrir la cause. Suivant les uns, deux cavaliers autrichiens s'étaient précipités dans Paris par la barrière Saint-Martin, et avaient galopé sur les boulevarts, où on les avait tués. Suivant d'autres, un lancier polonais, ivre, avait descendu le faubourg Montmartre, au grand galop, en criant à tue tête « Sauve qui peut. »

Pendant toute la journée, des Français blessés se traînaient dans les rues de Paris, où plusieurs mouraient sans recevoir de secours. M. Favart en vit un qui était venu jusque dans la rue de l'Université et qui y était étendu sur le pavé. Comme quelques personnes compatissantes lui demandaient ce dont il avait besoin, il répondit que tout ce qu'il voulait, c'était de mourir tranquille; ce qu'il ne tarda pas à faire. Quelques-uns étaient soutenus par leurs camarades, et d'autres étaient portés sur le dos.

A quatre heures, le duc de Rovigo partit pour Blois. Un de mes amis le rencontra, rue des Saints-Pères, dans une calèche, avec sa femme. Derrière se trouvaient une autre calèche, et environ vingt gendarmes d'élite d'escorte. Tout ce cortége s'avançait au grand galop. Le comte A. de Girardin entra à Paris à trois heures de l'après-midi, annonçant que l'Empereur allait arriver, et engageant le peuple à se lever en masse. Après avoir vainement cherché le roi Joseph et le ministre de la guerre, il alla chez M. de Talleyrand, et ensuite dans son propre hôtel; il quitta Paris à minuit, pour retourner près de Napoléon.

M. A. de Laborde, se trouvait, à six heures, en dehors des murs, avec plusieurs gardes nationaux Les barrières ayant été barricadées, ils furent obligés de s'aider, les uns les autres, pour les franchir. Les Cosaques, qui étaient vis-à-vis, les regardaient sans essayer de les empêcher de passer. Les habitans des quartiers éloignés ignorèrent la capitulation pendant toute la soirée. Miss

M. me dit qu'on n'en avait aucune nouvelle, dans la rue de Charonne, lorsqu'elle s'était mise au lit.

Le maréchal Marmont me dit que Joseph Bonaparte lui avait donné ordre de capituler quand il jugerait que toute défense serait inutile, et qu'il ne s'y était résolu que lorsqu'il avait vu une colonne de troupes fraîches, forte de vingt-cinq mille hommes, qui s'avançait sur la gauche. A trois heures de l'après-midi, il était à l'extrémité de Belleville, tellement pressé par l'ennemi, que onze hommes furent tués tout près de lui, par des baïonnettes. Dans cette extrémité, se trouvant isolé de son corps d'armée, il s'ouvrit un chemin, avec un détachement de quarante hommes, à travers les rues de Belleville. M. de Quélen, qui avait réussi à pénétrer au quartier-général des alliés, revint, dans ce moment, avec les deux officiers dont nous avons dejà parlé. Le maréchal me dit que les alliés avaient perdu dix mille hommes, et les Français quatre mille, et que l'empereur Alexandre lui avait assuré que les alliés avaient deux cent mille hommes entre Meaux et Paris, et qu'ils étaient persuadés que Napoléon en avait au moins laissé cinquante mille pour défendre la capitale. Il ajouta que rien n'était plus absurde que l'attaque que l'ennemi avait faite, attendu qu'il aurait pu entrer à Paris, du côté du bois de Boulogne, où il n'aurait trouvé aucune résistance, tandis qu'il avait attaqué par le seul côté où on eut fait des préparatifs de défense.

Le *Moniteur* du 30 gardait un silence absolu sur la guerre et sur l'armée. Quatre colonnes un quart étaient remplies par un article sur des ouvrages dramatiques, et trois colonnes, par une dissertation sur l'existence de Troie. Les théâtres étaient annoncés comme de coutume.

Entre onze heures et midi, M. Favart vit un escadron de

carabiniers, près de la porte Saint-Martin; ils se rendaient sur le champ de bataille. Dans le même moment arrivèrent cinquante à soixante prisonniers qu'on venait de faire. Les carabiniers étaient pleins d'ardeur et disaient aux spectateurs que bientôt ils en enverraient davantage. Mais, àune heure et demie, M. Favart les vit revenir dans un grand accablement.

Plusieurs boulets tombèrent dans Paris. Je vis une croisée brisée dans une maison du faubourg Saint-Martin, située à la jonction des deux routes. Dans la rue Saint-Nicolas, entre la rue du Montblanc et la rue Thiroux, un homme fut blessé dans l'intérieur d'une maison; on le transporta à l'hôpital où il mourut. Pendant la bataille, le gouverneur et les régens de la Banque, avaient ordonné que les matrices de cuivre des billets de banque fussent brisées, et ils allaient faire brûler tous les billets, lorsque la nouvelle de la capitulation arriva.

Les drapeaux pris par les Français, dans le cours de leurs différentes campagnes, et placés dans l'église des Invalides, furent empaquetés à l'approche des alliés, afin qu'on pût les transporter ailleurs. Mais, dans la nuit qui suivit la capitulation, ces glorieux monumens de la valeur française, furent brûlés dans la cour de l'hôtel en vertu d'un ordre laissé par le duc de Feltre. L'épée et l'écharpe du Grand Frédéric, qui étaient suspendues au centre de l'arche qui conduit de la nef au dôme, furent détruites en même tems. (*London Magazine.*)

VOYAGES. — STATISTIQUE.

JOURNAL D'UN VOYAGE DE NEW-YORK A RÉAL DEL MONTE, AU MEXIQUE (1).

En vous envoyant cette relation, je dois d'abord vous prier d'avoir égard aux circonstances défavorables dans lesquelles je l'ai écrite. Nous avons traversé, dans un petit nombre de jours, un pays qui serait digne de l'examen le plus minutieux et le plus approfondi, et qui offre des sujets inépuisables d'observations. Ajoutez à cela que, par suite de la rapidité avec laquelle mes notes ont été prises, j'ai quelquefois de la peine à les déchiffrer. Aussi, ce serait leur donner plus d'importance qu'elles n'en ont, que de les présenter dans un ordre systématique, et je préfère leur conserver leur forme primitive, c'est-à-dire celle d'un journal.

4 *mai*. Nous nous embarquâmes à bord d'un petit bâtiment fin voilier, et comme le vent était favorable, nous perdîmes New-York de vue, avec une incroyable promptitude. Que la navigation de ces mers est délicieuse! Le ciel est presque toujours pur et brillant; les eaux sont du bleu le plus agréable; la brise est si douce qu'à peine on s'en aperçoit, quoiqu'elle fasse rapidement voler le navire à travers les flots. Nous faisions environ treize nœuds à l'heure, et cependant le mouvement de notre vaisseau était presqu'insensible.

La chaleur n'avait pas cessé de s'augmenter depuis notre départ de New-York. Le 13 mai, à la latitude de 26° et la longitude de 76°, le thermomètre était, le matin, à 80° de Fahrenheit, et à midi, à 82°. Nous étions,

(1) L'auteur de ce journal faisait partie du premier détachement de mineurs, envoyé par la compagnie anglaise des mines de Réal del Monte.

ce jour-là, sur des bas-fonds, de manière que nous distinguions parfaitement les tons blanchâtres du lit de la mer. De tems en tems, nous apercevions aussi de larges taches noires que l'on voyait à une grande distance ; c'étaient des masses d'éponges, que nous nous amusions souvent à retirer de l'eau. Nous en conservâmes une d'une beauté extraordinaire, et je crois qu'elle a été depuis envoyée au Musée britannique. Elle offrait l'aspect d'un groupe de serpens, et elle était d'un beau rouge pourpre. Elle conserva, en partie, cette couleur lorsqu'elle fut séchée.

Le 16 *mai*, nous nous trouvâmes en face de Cuba ; nous distinguions très-bien la Havane et une escadre qui quittait le port pour escorter des bâtimens marchands. Ce même jour, nous passâmes le tropique. Je commençais à éprouver le sentiment de l'ennuyeuse uniformité d'un voyage maritime, et même à désirer un peu de mauvais tems, afin de sortir de l'espèce de léthargie dans laquelle nous étions plongés ; cela aurait du moins diversifié ce bleu uniforme et inaltérable que nous voyions de tous côtés. Mais si, sous les tropiques, nos journées étaient ennuyeuses, la nuit nous apportait d'amples compensations. La température rafraîchie, et les brises embaumées qui soufflaient mollement autour de nous, faisaient éprouver à notre ame un sentiment de repos et de quiétude d'une douceur indéfinissable, et qui n'était interrompu que par l'émotion et l'étonnement dont nous ne pouvions nous défendre, en considérant le spectacle magnifique que le firmament étalait sur nos têtes. L'équateur s'élevait au-dessus de nous avec ses belles constellations ; chaque moment nous faisait découvrir des étoiles qui nous étaient inconnues, tandis que de l'autre côté, les étoiles que nous avions vues la veille, s'abaissaient majestueusement à l'extrémité de l'horizon. L'océan présentait un spectacle qui n'était guère moins curieux. Pendant les nuits chaudes et

tranquilles du midi de l'Europe, et principalement sur les côtes d'Espagne, j'avais vu souvent la mer illuminée d'une vive et belle lumière; mais jamais ce phénomène ne s'était présenté à mes yeux, sous un aspect aussi remarquable. Notre vaisseau, en courant légérement sur les flots, en faisait jaillir des milliers d'étincelles, et laissait derrière lui une longue trace lumineuse. Dans l'éloignement, l'extrémité des vagues paraissait festonnée avec des franges de feu, et en se heurtant l'une contre l'autre, elles projetaient, dans l'épaisseur des ténèbres, des reflets éblouissans (1).

22 *mai.* A mesure que nous nous approchions de la terre, le ciel se couvrait toujours davantage; lorsque nous en fûmes tout près, le tems était sombre, froid et pluvieux. Le rivage a un aspect misérable. On n'y voit point d'arbres, et les buissons qu'on y trouve, sont séparés par des sables stériles ou de petits rochers tout-à-fait nus. Le vent était vif; et comme le mouillage est peu sûr, nous fûmes obligés de nous tenir à la côte, pendant le reste du jour et de la nuit.

23 *mai.* Lorsque nous fûmes sur le point de franchir la barre de Tampico, le capitaine me montra le fort construit pour sa défense. A la distance où j'en étais, je ne pouvais me faire une idée exacte de cette forteresse, mais elle me paraissait ressembler à des habitations de pêcheurs. Le soir, nous jetâmes l'ancre sous ses murs. La force et la rapidité du courant de la rivière sont graduellement diminués par la résistance que lui oppose la mer, jusqu'à ce qu'il arrive à un point où les forces sont tellement balancées que le mouvement est à peine perceptible. Dans cet endroit, les eaux du fleuve ont déposé une couche de limon qui la forme d'un fer à cheval:

(1) Voyez une autre description de la phosphorescence de la mer et une explication de ses causes, pag. 401 du 8e numéro.

c'est ce qu'on appelle *la barre de Tampico.* Elle rend l'entrée du Panuco, c'est ainsi qu'on nomme le fleuve, impraticable pour les grands vaisseaux, et même très-difficile pour les petits.

Aussitôt que nous eûmes jeté l'ancre, nous tirâmes un coup de canon, pour avertir le pilote de venir nous trouver. Le droit de pilotage est la propriété exclusive d'un seul individu à qui elle est vendue par le gouvernement, personne ne peut passer sans son assistance, ou sans lui payer quatre *duri.* Il serait superflu d'insister sur les inconvéniens que ce monopole a pour le commerce, qui en a beaucoup souffert. Comme le pilote n'a que deux bateaux, et que souvent plusieurs vaisseaux se présentent à la fois pour passer la barre, il s'ensuit que quelque pressés qu'ils soient, ils sont obligés d'attendre assez long-tems. Après un délai considérable, nous aperçumes dans le lointain un petit point noir ; nous ne tardâmes pas à reconnaître que c'était une nacelle, d'un aspect probablement plus horrible que celle qui traverse le Styx. Lorsqu'elle fut près de nous, j'y vis une douzaine d'animaux que je ne savais comment caractériser ; on nous dit que c'était un mélange de nègres, de Sambos, de Métis, d'Indiens. Quoi qu'il en soit, leur air était vraiment effrayant ; et il y avait, dans leur physionomie, une expression singulère de tristesse et de férocité qu'on ne pouvait voir sans éprouver un sentiment pénible. Ceux qui étaient vêtus, ne portaient qu'une petite chemise courte. Ils avaient tous un teint plus ou moins noir, mais dont il me serait impossible de définir exactement les nuances. S'ils eussent eu des ailes de chauve-souris, Michel-Ange lui-même n'aurait pu parvenir à peupler les rives des fleuves infernaux de figures plus épouvantables.

26 *mai.* Je désirais prendre une esquisse de l'embou-

chure du Panuco et de la forteresse qui la protége ; mais on me dit de ne pas écrire, et surtout de ne pas dessiner, attendu que nous avions déjà excité les ombrages des habitans qui nous voyaient de mauvais œil. Ce fut pour moi une grande contrariété, non que mon esquisse aurait eu aucun intérêt, sous le rapport de l'art, mais parce que j'aurais voulu vous donner une idée de l'entrée de cette partie si extraordinaire du globe. Je suis tenté de croire que vous auriez cru difficilement à la fidélité de mon crayon, et peut-être m'auriez-vous accusé d'avoir pris un poulailler pour une forteresse. Je ne puis cependant résister à l'envie que j'éprouve de vous donner quelqu'idée de ces singulières fortifications. C'est sur la rive droite du fleuve que l'ingénieur a étalé sa science et son habileté, et qu'il a placé son chef-d'œuvre, qui est composé comme il suit :

1°. Quatre vieux troncs d'arbre, dont le choix a dû coûter beaucoup de tems et de soin ; car je crois qu'il serait difficile d'en trouver de plus noueux et dont la forme fût plus irrégulière. Ils sont enfoncés dans la terre de manière à soutenir une espèce de treillage, au-dessus duquel un soldat, à peu près nu, est en faction. Il arrive à son poste, par une échelle dont la construction est en harmonie avec le reste.

2°. Deux ou trois huttes construites en cannes plantées verticalement, réunies à d'autres disposées en travers, à des distances telles qu'on peut voir facilement tout ce qui se passe dans l'intérieur, en regardant par les interstices. Ces murs sont surmontés d'un superbe toit à l'épreuve de la bombe, qui se compose de feuilles sèches de palmier. Une de ces huttes qui est la maison de douane, surpasse les autres en splendeur, attendu qu'elle est en torchis.

3°. Quelques fascines mal faites, et encore plus mal

distribuées, qui cachent imparfaitement quatre ou cinq mauvais canons placés dans un endroit très-bas et fort mal choisi. La garnison se compose de trente soldats à demi-nus. On n'a pas pris autant de soins pour la défense de la rive gauche, qui est seulement gardée par quinze hommes.

On nous retint quelque tems dans le fort principal, tandis qu'on plaçait nos malles dans des canots, sur lesquels ils devaient descendre la rivière. Un officier, qui ne se distinguait du reste de la troupe que parce qu'il était un peu plus vêtu, fit l'inventaire de nos effets. Pendant la durée de cet inventaire, je fus reconnaître le pays. Ce ne fut pas sans émotion que je le vis, car la nature s'y présentait sous un aspect tout-à-fait nouveau. Je sentis que j'étais véritablement en Amérique, sentiment que je n'avais point éprouvé, lorsque j'étais à New-York.

Quand je revins, les canots étaient prêts, et nous nous embarquâmes dans le meilleur. Deux Indiens étaient placés, dans chacun d'eux, pour les faire marcher, et un troisième, armé d'un mousquet, était chargé d'empêcher la contrebande. Ces bateaux sont creusés dans le tronc d'un arbre. Les Indiens ne se servent pas de rames pour les manœuvrer, mais d'une longue perche, à l'extrémité de laquelle est fixée une petite planche plate; ils se tiennent debout, et, en inclinant leur dos contre la perche, ils font avancer leur petite embarcation, au moyen de la résistance que l'eau leur oppose. Cet exercice parait devoir être très-pénible pour le dos. Il faut que les bateliers aient grand soin de se tenir bien droits, car une légère inclinaison de côté suffirait pour renverser le canot.

Il me serait impossible de décrire les impressions si fortes et si variées que j'éprouvai, en remontant le fleuve. Mon étonnement croissait, à chaque instant, à la vue

des objets si nouveaux qui passaient devant moi, et qui absorbaient tellement mon attention, que je ne m'apercevais pas de l'intensité de la chaleur qui croissait sans cesse. Je vis un singe qui buvait tranquillement dans la rivière. Il s'élança, ou plutôt il jaillit dans le feuillage avec une étonnante prestesse, dès qu'il nous aperçut. Les deux rives étaient ornées d'un arbre singulier que les Indiens appellent *mangel ;* c'est le *rhizophora mangel* des botanistes, et l'un des plus bizarres caprices de la nature (1). Des branches de cet arbre sortent un grand nombre de petits rameaux, dont quelques-uns portent des feuilles, et dont les autres s'abaissent perpendiculairement, en paraissant chercher l'eau, pour laquelle ils ont une forte propension. Aussitôt qu'ils l'ont atteinte, les racines qui s'en échappent se fixent d'elles-mêmes dans le sol, et ils deviennent ensuite autant de troncs différens. Il en résulte que les bords du fleuve présentent l'aspect d'une immense colonnade, sous laquelle viennent s'abriter, contre les rayons d'un soleil de feu, une multitude innombrable de beaux oiseaux aquatiques nommés *ardea* par les naturalistes. Quelques-uns égalent le cygne par la blancheur délicate de leurs plumes, et le surpassent par l'élégance de leur forme. Nous en vîmes également dont le plumage était rose. Nos bateliers (*canoeros*) se tenaient près de la rive, afin de pouvoir appuyer leur perche contre la terre. Les bords du fleuve étaient couverts de deux espèces de homards, les uns rouges, et les autres d'une couleur bleue. Nous vîmes aussi voler, de compagnie, un nombre prodigieux de charmans papillons dont les ailes présentaient toutes les nuances imaginables.

Tout-à-coup la scène changea, et un roc escarpé,

(1) C'est probablement le même arbre qu'on nomme, dans l'Inde, arbre des Banians.

qu'ombrageait une forêt magnifique, remplaça le sol bas et marécageux que nous avions vu d'abord. Parmi les branches entrelacées des arbres, voltigeait une multitude d'oiseaux dont quelques-uns déploient un art admirable dans la construction de leurs nids. Ils ont la forme d'une longue bourse, et les œufs en occupent le fond. Un trou qui sert de porte est pratiqué à l'extrémité supérieure; mais il est sur le côté, afin que la pluie ne puisse pas pénétrer. Ces nids sont suspendus par quelques fils aux branches les plus hautes et les plus délicates, de manière à être inaccessibles aux quadrupèdes et aux reptiles. De tems en tems, nous apercevions près de nous quelque chose de noir, que nous reconnaissions bientôt pour un animal de la famille du caïman; quelques-uns étaient d'une énorme dimension.

Le Panuco est encore navigable pour les canots, à cinquante lieues au-dessus de son embouchure. Il abonde en poissons, et les pélicans qui sont en grand nombre sur les rives, profitent, pour les prendre, du moment où ils bondissent à la surface des eaux. Après avoir navigué quelque tems, nous laissâmes sur notre droite une branche du fleuve, sur laquelle est situé le village de *Pueblo Nuevo de Tampico*. Le riant paysage qui l'environne, et quelques-unes de ses maisons qui sont blanchies, lui donnent un aspect agréable. A la réunion des deux courans, se trouvaient amarrées deux vieilles goëlettes, dans le plus mauvais état, qui servaient de vaisseaux de garde, et qui n'auraient pu servir à aucun autre usage. La bannière républicaine, verte, blanche et rouge, flottait au-dessus. Ces couleurs signifient, dit-on, *Indépendance*, *Religion*, *Union*. Au milieu est peint un aigle placé sur une branche de nopal, et tenant un serpent dans ses serres.

A mesure que nous avancions, le Panuco devenait

plus tortueux et plus étroit; ses rives étaient entièrement composées d'écailles d'huîtres et de débris d'autres testacées, qui, dans certains endroits, formaient même des élévations assez considérables. Sur l'une de ces élévations, était construite une hutte dans laquelle on nous fit signer un papier qu'on nous avait remis à la maison de douane. De cette petite hauteur, la vue était vraiment délicieuse; nous apercevions toute la lagune, et, dans l'éloignement, Pueblo Viejo de Tampico, vers lequel nous nous dirigions.

Pueblo Viejo est une collection de misérables huttes dispersées, çà et là, sur les bords de la lagune. La rive, qui est couverte de gazon et ombragée par des arbres, s'élève par derrière. L'ensemble de cette bourgade a un air très-misérable. Quand, après un long délai, l'officier eut trouvé ses lunettes, et longuement examiné le papier que nous lui avions présenté, nous pûmes continuer notre voyage. Nous entrâmes dans la lagune, et nous nous trouvâmes en face de Pueblo Viejo. Nous passâmes devant le marché, situé sur le bord de la rivière, et qui forme une espèce de môle. Un peu plus loin, est la maison du consul des États-Unis, qui est incontestablement la meilleure de la bourgade. Nous y amarrâmes notre petite barque, après un voyage délicieux de quatre à cinq heures. Le curé du village et un employé de la douane devaient venir: le premier, pour examiner nos livres, et le second, pour visiter nos effets. Mais le révérend père ne se présenta point, et l'employé, quand nous lui eûmes glissé quatre ou cinq *scudi*, se trouva tout-à-coup doué d'une vue si perçante, qu'à travers nos malles fermées, il put se convaincre que nous n'avions pas de contrebande. L'un de nous accepta l'offre obligeante du consul de rester dans sa maison; les autres se rendirent dans les logemens qu'on leur avait préparés.

Il suffit d'un coup-d'œil pour se former une idée exacte de la bourgade, car toutes les maisons se ressemblent. Elles sont invariablement divisées en deux pièces, dont l'une est la chambre à coucher, et l'autre la cuisine. La première ne diffère de la seconde que parce qu'elle est plus spacieuse et qu'elle est quelquefois recouverte de torchis. La cuisine est du même style d'architecture que les constructions de la forteresse. Ces habitations sont tellement transparentes, qu'elles ressemblent plutôt à des cages qu'à des maisons ; et on y est si mal abrité contre le mauvais tems, qu'elles sont inférieures, même aux plus mauvaises chaumières de l'Irlande.

En traversant la *Piazza*, nous vîmes une cinquantaine d'Indiens qui couvraient la cathédrale avec des feuilles de palmier. Dès qu'ils nous aperçurent, ils s'avancèrent en poussant des cris étourdissans. On nous dit que c'était une marque de respect et d'égards pour nous. L'église est en harmonie avec les demeures des habitans. Cette bourgade a beaucoup souffert d'une incendie qui, il y a quelque tems, a détruit une soixantaine de ses meilleures maisons.

L'auberge où nous logeâmes était tenue par une négresse de Saint-Domingue, fort heureusement pour les Européens, car ils peuvent y trouver quelques-unes des aisances auxquelles ils sont accoutumés, et qui ne sont pas étrangers à cette bonne femme. Elle a passé quelque tems à New-York et à la Nouvelle-Orléans, et elle est meilleure cuisinière que nous ne l'espérions. Dans l'après-midi, nous nous présentâmes en corps chez le commandant, pour lui demander des passeports. Il nous reçut de la manière la plus inconvenante, en pantoufles et en bonnet de nuit, sans cravate, et dans une attitude aussi roide qu'une statue égyptienne. Il commença par nous

examiner attentivement, et, d'un ton impérieux, il nous demanda ensuite qui nous étions. Lorsque nous eûmes répondu à cette question, il nous dit : « Où est le capitaine de navire qui vous a amenés? » Nous répliquâmes qu'il était resté à son bord. « Il aurait dû, reprit-il, se présenter devant moi. » Puis il ajouta qu'il avait déjà donné ordre de nous arrêter ; que l'on disait que nous venions dans un autre but que celui que nous annoncions, et que ce capitaine, qui ne se présentait pas, aurait pu tout aussi bien amener des Espagnols, etc.

Une personne, attachée au consul américain, réussit cependant, par la douceur de ses manières, à calmer un peu cet irascible commandant. Il convint que notre capitaine avait fait, sans le vouloir, une grande omission ; mais il assura que nous étions tous des hommes respectables, et que nos intentions étaient très-pacifiques, ce dont il avait pu se convaincre, en lisant les lettres que nous avions soumises à son inspection. Le commandant réfléchit quelque tems, et nous dit de repasser le lendemain matin, et qu'il verrait alors ce qu'il devrait faire. Nous sortîmes, un peu confus d'une réception si étrange et si différente de celle à laquelle nous nous attendions. Il est vrai que le bruit s'était répandu que nous étions venus pour renverser l'ordre de choses existant, et nos outils les plus communs avaient été convertis, par l'imagination du peuple, en matériel de guerre.

Le soir je fus visiter le marché, où j'achetai des *lapotes chicos*, fruit qui ressemble beaucoup, par sa forme et sa couleur, à la nèfle d'Europe, mais dont le goût est bien supérieur ; il est si délicat, que je ne sais à quoi le comparer, pour vous en donner une idée.

Je profitai de la prolongation de mon séjour à Pueblo Viejo, pour en visiter les environs. Je gravis les hauteurs les plus élevées, et je pénétrai dans d'épaisses forêts qui

me paraissaient contemporaines du monde. Il me semblait que je me promenais dans un jardin botanique plus riche qu'aucun de ceux que j'avais visités précédemment. Chaque arbre, chaque buisson, chaque plante me rappelaient que j'étais dans un nouvel univers.

Les perroquets faisaient résonner l'air de leurs cris importuns, et d'autres oiseaux, en grand nombre, tout-à-fait nouveaux pour moi, excitaient mon admiration par leur beauté. La confiance avec laquelle ils s'approchaient de moi, prouvait qu'ils n'avaient pas encore appris à connaître l'homme, le plus formidable de leurs ennemis. Lorsque j'eus atteint une petite éminence qu'on nomme *la Mira*, je me crus transporté dans un séjour enchanté De cette colline, on découvre, à la fois, la plaine, la lagune, la forêt et les replis les plus éloignés du fleuve. Des montagnes parées des couleurs les plus vives et les plus harmonieuses, terminent ce paysage, le plus beau que j'aie jamais vu. Mais le plaisir que je trouvais à le contempler, ne fut pas sans mélange : tandis que j'étais « *estatico per nuova meraviglia* », un essaim d'insectes dont cette forêt fourmille, me couvrit de la tête aux pieds. Je ne m'en serais pas aperçu aussi promptement, si de petites fourmis rouges n'avaient pas pris soin de m'avertir de leur présence. Le plus incommode des insectes qui abondent ici, est le *garrapato ;* il engage sa tête et ses pattes de devant dans l'épiderme, et il arrive souvent qu'un mois après, la peau est encore dans un état d'irritation et de gonflement très-douloureux.

A mon retour à l'auberge, j'y trouvai une dame française fort laide, d'environ cinquante ans; elle parlait presque toutes les langues de la terre, et elle prétendait avoir des relations intimes avec les plus grandes dames des quatre parties du monde. Elle venait d'arriver par

terre de la Californie, où un de ses amis qui était également son compagnon de voyage, était mort. Elle avait traversé, sans aucune protection, des régions habitées par des cannibales; et, dans ce voyage, elle n'avait d'autre suite qu'une jeune fille indienne, dont le frère avait été mangé. Comme nous parlions de ce que nous ferions le soir, et que l'un de nous proposait, par forme de plaisanterie, d'aller au spectacle, à notre grande surprise elle nous dit qu'il y avait un théâtre à Pueblo Viejo; que le directeur se donnait pour le premier musicien de la cour de Madrid, et que ce soir même il y aurait une représentation. Comme elle était très-fatiguée, elle ne voulut pas sortir; mais j'étais trop curieux de savoir ce que pouvait être le théâtre de Pueblo Viejo, pour hésiter un instant à m'y rendre.

On me conduisit à un hangard construit de la même manière que les maisons du bourg. A la porte, se trouvaient une table avec une chandelle, et un enfant qui bâillait, en attendant les spectateurs. « Vous êtes le premier, me dit-il, et il est très-tard. — Bien, je reviendrai. » En effet, je revins une demi-heure après; mais malheureusement, il ne devait pas y avoir de spectacle, attendu qu'il ne s'était pas présenté de spectateurs. L'enfant me dit qu'on était allé à la fête de Pueblo Nuevo. Comme je voulais à toute force voir le théâtre, j'y entrai hardiment. Il n'y avait pas de plafond au-dessus du parterre; les murs étaient construits avec des cannes couvertes de feuilles de palmier; le théâtre, proprement dit, et les décorations étaient tout ce qu'on pouvait imaginer de plus misérable. La *Prima Donna*, qui, à défaut d'autre mérite, avait au moins celui d'être blanche, ôtait ses socques, son busc, et se débarrassait elle-même de toutes ses splendeurs, dans une petite chambre

où je l'aperçus. La maigreur de son visage me fit supposer que ce serait faire œuvre pie que de l'inviter à souper ; ce que je fis après l'avoir saluée.

On trouve peu de vieillards à Pueblo Viejo ; la fièvre et les autres maladies produites par le climat, mettent ses habitans à l'abri des maux de la vieillesse.

27 *mai.* Notre caravane se mit en route avec environ quarante mules de selle ou de bât. Nous étions divisés en deux corps : l'un, qu'on pouvait appeler l'état-major, partit le premier ; le second, dont je faisais partie, resta pour escorter les bagages. Après une heure de marche, nous passâmes devant Tampico, qui était à notre gauche. La beauté de sa situation et la blancheur de la plupart de ses maisons, lui donnent un aspect plus propre et plus agréable que celui de Pueblo Viejo. La route continuait à serpenter à travers ce jardin botanique, dont j'ai déjà parlé, et chaque pas nous faisait découvrir quelque nouvel objet qui excitait notre surprise et notre admiration. Le profond silence qui régnait parmi nous, silence qui n'était interrompu, de tems en tems, que par des exclamations involontaires, faisait voir l'état de notre ame.

Il était une heure, lorsque nous arrivâmes à *Los Ranchos de las Tortugas*. Les Indiens appellent leurs cabanes *ranchos*, et leurs villages ou bourgades, par le nom du lieu près duquel ils sont situés. Nous nous arrêtâmes devant la misérable hutte d'un de ces pauvres gens, auquel nous demandâmes l'hospitalité. Comme cette hutte était trop petite pour nous contenir, nous fûmes dans un hangard voisin qui servait ordinairement d'abri aux bestiaux, et qui était ouvert de tous côtés.

Notre dîner fut bientôt préparé, et grâce à la prévoyance de l'un de nous, ce fut un dîner européen. Toutes les fois que nous étions embarrassés pour nous

procurer des provisions, nous avions recours à deux merveilleuses caisses en étain qui avaient été préparées et remplies à New-York. Après que l'air en avait été retiré, on les avait hermétiquement fermées. Il ne nous fallait que de l'eau chaude, pour faire un bon repas d'excellente volaille, de viande de boucherie, de poisson, aussi frais que si on l'eût immédiatement retiré de l'eau, etc. Je ne pouvais m'empêcher d'être choqué des dédains et des préjugés des ouvriers anglais qui étaient avec nous : ils témoignaient leur dégoût pour les alimens qu'on leur présentait et pour notre humble logement, tandis que leurs supérieurs se rappelaient d'avoir été plus d'une fois beaucoup plus mal, au cœur même de l'Europe.

On venait de découvrir les restes d'une idole en pierre, grossièrement sculptée. Il est vraisemblable que cet endroit avait été autrefois consacré ; car il réunit tous les caractères des lieux ordinairement choisis par les nations sauvages, pour la célébration de leurs rites religieux. Nous nous trouvions sur le sommet d'une petite colline, près de laquelle il y avait une source et une forêt.

Aussitôt que la nuit commença à tomber, nous vîmes dans l'air un grand nombre de petites lumières flottantes qui paraissaient un moment, et disparaissaient ensuite : c'étaient des vers luisans. A mesure que l'obscurité augmentait, leur lumière devenait plus vive. Je donnais la chasse à ces insectes, pour satisfaire la curiosité de ceux d'entre nous qui n'en avaient pas encore vus. En les examinant, je les trouvai très-différens des vers luisans d'Italie. A proprement parler, ce ne sont même pas des vers, mais des scarabées, et leur lumière n'est pas située dans l'abdomen, mais sur les côtés du thorax. Au lieu d'avoir une teinte pâle et jaunâtre, cette lumière est

bleue et brillante. Je me rappelle qu'un soir d'été, dans le midi de l'Europe, je vis, après une forte averse, un essaim de vers luisans qui se balançait sur un champ de riz. On eût dit un voile d'or agité par le vent.

Le 28 *mai*, nous reprîmes notre route aussitôt que cela convint à nos muletiers. J'ai déjà observé qu'il y a beaucoup de perroquets dans cette contrée. Leurs cris discordans étaient insupportables. Dans cette saison, on les rencontre toujours par couple, et, lors même qu'ils volent en plus grand nombre, il est facile de distinguer ces couples les uns des autres. Pour comble de malheur, la plus criarde de toutes les espèces de criquets ne cessait pas un instant d'importuner nos oreilles. Mais c'étaient des afflictions légères, en comparaison de celles qui nous étaient réservées. Le ciel s'était couvert; une pluie violente commença à tomber, et elle nous accompagna jusqu'aux *Ranchos de Bicin*, où nous nous arrêtâmes, tout mouillés et tout transis, pour passer la nuit. La route était devenue presqu'impraticable, et une multitude de petits ruisseaux, gonflés tout-à-coup par la pluie, nous arrêtaient à chaque pas. Heureusement la campagne offrait d'amples compensations, et, en la regardant, j'oubliai une partie de mes souffrances : tantôt notre route s'avançait à travers un bois de cèdres, et tantôt à travers des bosquets de cannes, couverts d'un élégant feuillage, et disposés de la manière la plus pittoresque. Plus près de Bicin, la scène change de nouveau, et le paysage est orné de palmiers; ces palmiers sont comme le *chamœrops humilis* qui vient dans le sud de l'Espagne, et que les Espagnols appellent *palmito*. Les palmitos, cependant, ne sont pas armés d'épines comme ceux-ci. Nous rencontrâmes, sur notre route, quelques Indiens qui allaient à Tampico vendre des ananas. J'en achetai quelques-uns, et je les

trouvai très-supérieurs à ceux des serres d'Europe. Ces fruits sont certainement une des choses qui méritent le plus d'être regrettée, quand on quitte le Nouveau-Monde.

Le maître de la maison dans laquelle nous nous arrêtâmes, avait un air vraiment patriarcal. Il était impossible de le voir, sans éprouver un sentiment de vénération. C'était un beau vieillard, d'une santé robuste. Il portait une espèce de blouse, blanche comme la neige, au-dessus d'une paire de pantalons, également blancs. Ses cheveux gris tombaient sur ses épaules, et quand je le vis, sa tête levée, et la bouche entr'ouverte, pour nous adresser la parole, il me sembla que c'était le plus beau type de vieillard que j'eusse encore rencontré. Il nous accueillit avec une politesse noble et bienveillante, et il nous offrit quelques cœurs de palmiers qu'il avait réunis. Ils ressemblent à notre artichaut, mais la saveur en est plus agréable. On me dit que c'était un mets très-estimé au Mexique. Les Indiens de ces contrées boivent une liqueur fermentée qu'ils appellent *guarapo;* c'est un mélange de sucre qu'ils nomment *panela*, et de fleur de maïs.

29 *mai.* La pluie continua à tomber pendant toute la journée. L'aspect du pays est très-uniforme : c'est un bois continuel de palmiers, et cet arbre n'est point, comme le palmier à dattes, d'une forme agréable. Le tronc en est entièrement nu, et il est seulement couronné d'une touffe chétive de feuillage à son extrémité supérieure; il n'y a aucune harmonie dans ses proportions, et, ce qui est pire, aucune variété. Nous passâmes près de *Los-Esterillos* et de *Canchel*, misérables hameaux qui ne se composent que d'un petit nombre de huttes. Au milieu de la plaine que nous traversions se trouve le *Rico del Rancho Nuevo;* il n'est pas élevé, mais il est remarquable par son isolement absolu. De son sommet, nous

commandions une vue immense ; ce serait un point fort important pour faire des opérations géodésiques. A une demi-lieue de cette colline est situé le *Rancho de Buena Vista*, où nous nous proposions de passer la nuit. Dans le cours de la journée, notre guide nous avait constamment entretenu de la belle vue dont nous jouirions dans cet endroit, et en conséquence, lorsque nous y arrivâmes, chacun s'écria : « Que cela est beau! » Mais il me parut que mes compagnons se méprenaient sur leurs sensations, et donnaient à tort l'épithète de belle à une vue qui n'est que singulière. Vous pourrez en juger vous-même. Le Rancho de Buena Vista est sur une hauteur d'où vous apercevez une vaste étendue de pays, entièrement couverte de palmiers ; en un mot, une mer de palmiers, si je puis parler ainsi. Cette ennuyeuse uniformité n'est interrompue par aucune route, ni par aucune habitation, à l'exception de Rancho Nuevo, qui, semblable à une île, en occupe le centre, et de quelques montagnes qui se confondent avec les nuages, au bout de l'horizon. On pourrait sans doute pressentir ce que serait cette contrée, si elle était diversifiée par des routes, de belles cultures, des villes, des villages ; mais son insipide uniformité, qui n'atteste que trop l'indolence et la pauvreté de ses possesseurs, n'est pas faite pour mettre en jeu l'imagination.

Le maître de la maison montait à cheval au moment de notre arrivée. C'était un espèce de *bravazzo* espagnol ; il avait une longue épée suspendue à sa ceinture, et son air arrogant annonçait ses habitudes militaires. Il nous accorda l'hospitalité avec une répugnance évidente, et je suis convaincu qu'il l'eût refusée, si notre nombre ne lui en eût point imposé. Du reste, il ne voulut nous procurer aucun rafraîchissement, et quoiqu'il eût des poules en abondance, il refusa de nous en vendre. Un de mes

compagnons le mit dans l'embarras, en lui offrant, à son choix, un verre de vin ou d'eau-de-vie. Après avoir délibéré quelque tems, il sourit et il finit par se décider pour le premier. Aussitôt qu'il fut parti, sa femme, qui était plus polie, fit tout ce qu'elle put pour nous bien traiter.

Il me serait impossible de vous peindre tout ce que je souffris pendant la nuit. La chambre était trop petite pour nous permettre de suspendre nos hamacs, de manière que nous fûmes obligés de nous coucher tout habillés. Assurément, ni l'armée de Xerxès, ni celle des Myrmidons n'égalait en nombre les essaims de *garrapatos*, qui se répandirent sur nous. Je passai la nuit sans fermer l'œil, essayant vainement de repousser leurs attaques, et attendant avec impatience la naissance du jour. Ce dangereux insecte a la terrible propriété d'être invulnérable; il a à peu près la même forme et la même dimension qu'une punaise; mais sa peau est si dure qu'il est inutile d'essayer de l'écraser. Comme la sangsue qui « *non missura cutem nisi plena cruoris* », il adhère à la peau, jusqu'au moment où il meurt d'indigestion, ou que, gonflé comme un pois, son excessive pesanteur le fait tomber. Le maître revint dès le matin, et il fit un grand bruit; mais je ne pus savoir quelle en était l'occasion. Il tira son épée, et je l'entendis proférer d'effroyables juremens contre nos muletiers.

30 *mai*. Il continua à pleuvoir, et, partant, la route était très-mauvaise. Je dois au reste vous engager à ne pas donner, dans cette occasion, au mot route sa signification accoutumée. Celle que nous suivions était une espèce de tranchée, qui tantôt sert de chemin, et tantôt de lit à des torrens. Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes à celui de *Chicayan*, qui, dans les tems secs, est sans eau, mais que les pluies des jours précédens

avaient prodigieusement gonflé. Le torrent de *Rancho de Chicayan* est extrêmement pittoresque, et j'aurais beaucoup désiré le dessiner; mais la pluie m'en empêcha. Il nous aurait fallu trop de tems pour le passer avec un seul bateau. Nous déchargeâmes nos mulets, et nous ôtâmes leurs harnois, afin qu'ils traversassent ce torrent à la nage. Comme cela avait pris un tems considérable, nous ne pûmes pas, ce jour-là, aller plus loin que *Los Alacranes Ranchos*, qui n'était éloigné du torrent que d'une demi-heure. La maîtresse de la maison devant laquelle nous nous arrêtâmes, était fort agréable et fort polie; son mari ne l'était pas moins. Ils nous proposèrent de passer la nuit sous un hangard semblable à celui de Las Tortugas, et nous offrirent tout ce dont ils pouvaient disposer.

A quelque distance de la maison, je vis un énorme monceau de terre de forme semi-circulaire, et qui était si régulier, qu'il était évidemment le produit de l'art. Était-ce un tombeau, un autel, etc.? c'est ce que je laisse aux savans à deviner. Près de là, je vis quelques jeunes Indiens qui s'amusaient à jeter le *lasso.* Ils acquièrent une telle habitude dans cet exercice, qu'ils peuvent arrêter un animal dans sa course, quelle que soit sa force et la rapidité de sa marche.

Aussitôt que nous fûmes couchés, nos muletiers nous donnèrent une sérénade. C'étaient des complimens improvisés qu'ils nous adressaient, en chantant à la manière espagnole, et en s'accompagnant d'une mauvaise guitare qu'ils avaient trouvée dans un coin de la maison. Ils étaient en bonne humeur parce qu'ils allaient entrer dans les montagnes, qu'ils appellent *tierra fria.* Ils ont une excessive aversion pour la *tierra caliente*, et une grande crainte des dangereuses maladies qu'on y gagne.

31 *mai.* Le pays commence à être moins uni, et comme les Indiens préfèrent les montagnes à la plaine, nous rencontrions un plus grand nombre de leurs habitations. Nous traversâmes les *ranchos de san Rafael, de los Paderones, del Pavillon, de los Huevos, de los Potreros,* et quelques autres avant d'arriver à *Tantoyuca.*

La population de ce village n'est pas exclusivement indienne, et lorsque nous nous en approchâmes, nous fûmes frappés de la culture partielle des collines, et de l'amélioration des routes. Cela annonçait une population plus industrieuse, car, dans tous le pays que nous avions traversé, nous n'avions pas aperçu la moindre trace de culture. J'avais déjà observé que les indigènes avaient très-peu de curiosité; j'en acquis ici la preuve positive. J'étais avec le second détachement, et je demandai à tous ceux que je rencontrais, ou que je voyais assis devant la porte de leurs maisons, quelle direction avait prise *unos caballeros* qui nous avaient précédés. Ils paraissaient à peine savoir s'ils les avaient vus, et ils nous répondirent tous, en nous indiquant un toit plus élevé que les autres, que probablement ils s'étaient arrêtés à la *casa del comun.* En effet, à mon arrivée dans cette maison, nous les y trouvâmes établis.

La *casa del comun* est une hutte bâtie aux frais de la bourgade, et qui est destinée à recevoir les voyageurs *gratis.* La personne à laquelle elle est confiée, vit dans une maison adjacente, dont elle ne paie pas le loyer, sous la condition de veiller à l'entretien du tout. Cette situation est quelquefois très-avantageuse, à cause des nombreux présens qu'on fait à celui qui l'occupe. Mais celui qui en était en possession, lorsque nous y passâmes, n'avait pas même le courage de réunir quelques feuilles de palmier, pour réparer le toit qui tombait en ruine. Il y avait aussi, dans cet endroit, quelques boutiques et une église, qui

était le premier édifice construit en pierres que j'eusse rencontré. Nous entrâmes pour en voir l'intérieur, et je fus frappé de la surprise qu'éprouvèrent plusieurs d'entre nous, qui n'avaient pas encore vu d'églises catholiques. Celle-ci offrait à la vénération du peuple quelques-unes des images les plus extraordinaires qu'on pût voir; elles étaient vètues d'une manière si étrange, qu'en les regardant, on ne pouvait se défendre d'un mouvement d'hilarité.

La population de cette paroisse est d'environ 5,000 ames, mais la ville proprement dite, n'en contient guère que 300. La langue des Indiens est le *guastigo*. Je trouvai, dans cet endroit, à très-bon compte, une grande abondance de délicieux ananas, de plantains qui diffèrent du *ficus banana*, en ce qu'ils sont plus gros et moins doux, de *guava* et d'*ahuocates*. Ce fruit, qui est le mets de prédilection des indigènes, se mange soit avec de la viande bouillie, soit simplement avec un peu de sel. J'avoue que, pour moi, j'étais loin de le trouver agréable; il me paraissait fort insipide, et il a un goût de pourriture. On me dit qu'il inspirait d'abord du dégoût aux étrangers, et qu'ensuite ils finissaient par le trouver excellent. Je puis garantir la première partie de cette assertion, mais j'ai beaucoup de doutes sur l'exactitude de la seconde. Lorsque je fus couché, grâces à l'état de notre toit, je pus faire à mon aise des observations astronomiques. A propos d'astronomie, je dois vous dire qu'aujourd'hui à midi, le soleil était à notre zénith.

Le 1er juin, la pluie continuant à tomber, nous restâmes à Tantoyuca. Comme le lendemain, le tems parut s'éclaircir, nous reprîmes notre route. Tantôt elle passait à travers d'épaisses forêts, et tantôt elle longeait des prairies couvertes d'une verdure délicieuse. Le sol n'aurait besoin que de semences pour produire les plus riches

moissons, mais d'indolens paysans lui refusent même ce léger degré de culture. Chaque jour nous apercevions de nouvelles variétés d'arbres : le *ricino* est ici très-abondant; j'en cassai une branche, et je demandai à mon guide comment on l'appelait, et s'ils extrayaient l'huile précieuse qu'il renferme. « Ne la touchez pas, me dit-il, avec l'expression de l'effroi; jetez-là, ou elle vous fera du mal. » Les qualités malfaisantes que les indigènes attribuent à cet arbre, sont suffisamment caractérisées par le nom qu'ils lui ont donné : ils l'appellent *mala muger*.

Nous passâmes devant la route de *Huajutla* que nous aissâmes sur notre droite; puis nous traversâmes les *ranchos de Tepatlan*, et ensuite les *ranchos de Calabozo*, qu'arrose la rivière du même nom. C'est un torrent, et quelquefois son lit est absolument à sec. On y trouve des coquilles, dont le côté intérieur ressemble beaucoup à la nacre de perle. La chaleur était alors excessive, et le thermomètre marquait, à l'ombre, 89° de *Fahrenheit*. Tandis que notre bagage traversait la rivière dans deux bateaux, nous nous assîmes pour prendre quelques rafraîchissemens dans la cabane d'un Indien; elle était construite avec les matériaux ordinaires, mais elle était très-propre. Ces huttes sont, en général, carrées, et celle-ci était de forme circulaire. Le maître était absent, mais il nous fut facile de juger par la tenue de sa maison qu'il était un des plus industrieux de sa race. Il vend de l'eau-de-vie que sa femme distillait de la canne à sucre, dans un hangard voisin.

Malgré l'intensité de la chaleur, je ne vis pas beaucoup de papillons. En continuant notre chemin nous arrivâmes à un endroit où deux routes se rencontrent : la première, sur la droite, conduit à *Bagata;* la seconde, que nous prîmes, à la *Hacienda de Las Flores*.

Comme je traversais un bois, deux daims d'une espèce absolument différente de celles que j'avais observées en Europe, passèrent près de moi, à une demi-portée de pistolet; ils étaient d'une beauté extraordinaire; ils s'arrêtèrent un instant, me regardèrent avec attention, puis s'enfoncèrent dans les arbres. La Hacienda dè las Flores est grande et bien bâtie; elle est construite dans le style de quelques-unes des maisons de campagne de l'Espagne, et elle est habitée par le senor Herrera, qui la tient à ferme. Le terrain est plat et très-fertile; mais il est presqu'entièrement inculte. Les pâturages sont excellens, et ils suffisent pour la nourriture de 5,000 têtes de bestiaux, dont 2,000 chevaux. Un des grands avantages de cette Hacienda, est qu'elle est seulement à une heure et demie du Calabozo, qui conduit à Pueblo Viejo, et qui est navigable pendant les trois quarts de l'année. Cependant comme elle est située dans la plaine de la *Tierra caliente*, elle est seulement estimée dix mille *duri*, quoiqu'elle s'étende à plusieurs lieues dans chaque direction. A midi, le thermomètre était à 92° de *Fahrenheit*.

Je voudrais qu'une plume plus habile pût vous peindre le spectacle que j'ai vu aujourd'hui. Les montagnes qui sont maintenant près de nous, sont nuancées avec des couleurs que probablement on ne rencontre dans aucune autre partie de la terre. Elles s'élèvent comme des degrés; les plus rapprochées, obscurcies par les ombres du soir, faisaient ressortir le bleu si pur et si éclatant des plus éloignées. C'est vainement que je chercherais à vous donner une idée de l'enthousiasme que ce spectacle sublime avait excité parmi nous.

Derrière la maison, se trouve un arbre qui mérite de ne pas être passé sous silence. De même que celui de la lagune de Tampico, son vaste ombrage est soutenu par un grand nombre de troncs, qui forment une espèce de

colonnade ; mais il n'a pas, comme ce dernier, besoin du voisinage de l'eau. De légers filamens s'échappent de ses branches les plus hautes, et, en s'approchant de la terre, ils se divisent en un grand nombre de petites fibres encore plus menues et plus délicates. Dès qu'elles ont pris racine, le filament d'où elles sont sorties, acquiert de la force et de l'épaisseur, et il devient le support de nouvelles branches. L'arbre que j'avais sous les yeux couvre une étendue considérable de terrain ; je n'oserais pas soutenir cependant qu'il égale ce *ficus indica*, que Forbes a vu sur les bords de la Nerbudda, et qui peut procurer de l'ombre à une armée de 7,000 hommes.

3 *juin*. Notre route s'avançait à travers une atmosphère embaumée ; des fleurs charmantes, et des oiseaux couverts du plus riche plumage, venaient, à tout moment, frapper nos regards, et un ciel d'un éclat incomparable s'étendait au-dessus de nos têtes. Nous ne vîmes d'habitations qu'en arrivant à la rivière Tecoluco, où les montagnes s'élevèrent brusquement devant nous. Nous commençâmes à les gravir, en suivant un sentier très-roide. Mes compagnons, rebutés par la difficulté du chemin, ne paraissaient pas partager les délicieuses sensations dont j'étais enivré. En arrivant au sommet de la montagne, je me retournai, et je vis à mes pieds toute la contrée que nous venions de traverser ; cette mer de palmiers que je vous ai décrite, et dont les larges feuilles se balançaient comme des vagues ; la colline de Rancho Nuevo que j'apercevais au milieu, comme un point noir ; les replis du Tecoluco ; les riantes vallées qu'il arrose, les montagnes adjacentes, les chaumières des Indiens, à demi-cachées dans les bois, et ces champs cultivés de maïs, de cannes à sucre et d'ananas. Cette montagne se nomme la *Mesa de Gohautla ;* les maisons qu'on y trouve, étaient encore plus petites, plus basses et

plus malpropres que celles que nous avoins vues jusque-là. J'y mangeai une espèce de gâteau qu'on nomme *tortillas*, et j'y bus un peu de *pulque ;* ce ne sont pas précisément du nectar et de l'ambroisie : j'aurai occasion d'en parler plus loin.

Nous nous arrêtâmes, pour dîner, à *Gohautla*, village indien ; nous logeâmes à *la casa del comun*, qui est plus petite, mais en meilleur état que celle de Tantoyuca. Le village de Gohautla est agréablement situé ; les routes qui y aboutissent sont bonnes, et les maisons en sont très-propres. Les Indiens qui habitent les montagnes, sont, en général, plus industrieux que ceux de la plaine. Près de *la casa del comun*, est la demeure de celui qui en a la surveillance ; il était occupé à confectionner du savon, mais il quitta son ouvrage pour nous aider à faire notre cuisine. L'alcade ou *gobernador*, comme les Indiens l'appellent plus volontiers, avait une mine fort étrange ; il était très-brun ; il portait une paire de pantalons, et une chemise par-dessus ; il avait sur sa tête un mauvais bonnet noir, et dans la main le bâton, signe de sa magistrature. Il nous offrit ses services de l'air du monde le plus gracieux, et nous vendit quelques ananas à très-bon marché. Nous avions pour notre dîner une poule bouillie, et un fruit, également bouilli, qui était nouveau pour nous, mais dont malheureusement j'ai oublié le nom ; son goût ressemblait beaucoup à celui d'une certaine variété de la *nymphæa*, qui vient dans les marais de l'Italie, et que le peuple appelle *castagne d'aqua*.

Il existe, dans la Piazza, des traces d'une veine de fer qu'on pourrait probablement exploiter avec succès. On trouve, dans les environs, beaucoup d'obsidienne ; le Indiens l'emploient pour aiguiser la pointe de leurs dards. Un Américain, de race espagnole, vint nous faire

visite. Il nous fit tous les offres de services possibles, et en fin de compte, cela se réduisit à rien. Il s'attacha à moi d'une manière particulière, et malgré beaucoup d'incivilité de ma part, je ne pus pas parvenir à m'en débarrasser. Il me dit, avec une humilité affectée, que, tout insignifiant qu'il était, il avait plus de cent hommes sous ses ordres ; en un mot, qu'il commandait la milice nationale du village. Il m'assura que parmi les nombreux reptiles qui infestaient le pays, il y en avait un qui avait quatre bouches, et dont la morsure produisait les effets les plus extraordinaires et les plus funestes. Il portait dans sa main une baguette dont il semblait qu'on pouvait se procurer l'analogue dans tous les buissons ; mais il prétendait qu'elle possédait des propriétés plus merveilleuses que celle de Moïse. S'il fallait l'en croire, l'eau dans laquelle on en avait fait bouillir une petite portion, devenait un préservatif infaillible contre l'hydropisie, et en la tenant à la main, on n'avait rien à craindre des serpens les plus dangereux. Après une longue énumération de ses vertus, il ajouta qu'attendu l'affection qu'il se sentait pour moi, il consentirait à s'en défaire en ma faveur. Je le remerciai, et nous nous séparâmes. Cette paroisse contient environ quatre mille ames ; le sol est fertile, et la plus grande partie appartient à la commune, qui en traiterait à bon compte, si elle pouvait trouver des acheteurs. A partir de cet endroit, le pays est appelé *Tierra templada*.

La physionomie des habitans de Gohautla est remarquable ; ils ont le nez aquilin et des traits réguliers, au lieu des nez plats et des lèvres épaisses des habitans de la plaine. Ils laissent croître leur chevelure, et la tournent au-dessus de l'oreille gauche. J'oubliais de vous dire que près de *la casa del comun*, se trouve la prison, qui consiste en une hutte construite avec des cannes. La porte

n'est fermée que par une barre en bois. Cela peut vous donner une idée de la douceur du caractère des habitans de ces contrées. Les montagnes que nous traversions étaient cultivées ou facilement cultivables; le pays d'une beauté ravissante, et bien au-dessus des descriptions que je pourrais en faire.

Je souris involontairement, en voyant les phrases interrompues et les exclamations qui remplissent mon journal, et j'essayerais en vain de présenter à votre imagination les images qu'elles rappellent à la mienne. Je ne puis m'aider d'aucune comparaison pour décrire cette route magnifique, car, dans tous mes voyages, je n'ai rien vu qui lui soit comparable. Quelle plume, quel pinceau pourraient en peindre l'étonnante variété? Des tableaux gais, sombres, gracieux, terribles, sublimes, s'enchaînaient l'un à l'autre, et se déroulaient successivement devant nous. Nous passions immédiatement d'une clairière de cèdres, à l'épais ombrage d'arbres qu'environnait une plante parasite nommée *barba spagnola*. Ses festons et ses longues branches pendantes enlacés à la courge ou au lierre, forment d'immenses et sombres avenues que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer.

Les forêts que nous avons traversées, sont remplies également d'un arbre fort singulier, mais dont j'ignore le nom. Il s'attache si intimement à tout ce qui se trouve à sa portée, qu'il n'est pas rare de voir deux arbres courbés par sa force l'un vers l'autre, et qu'il est encore plus commun de rencontrer un groupe d'arbres tellement unis, qu'ils semblent n'en former qu'un seul. A *Los Alabrones*, sur l'élévation semi-circulaire que je vous ai décrite, se trouve un bouquet d'arbres, au milieu duquel s'élève un beau palmier qui domine les plus hautes branches. Malgré l'examen le plus attentif, je ne pou-

vais parvenir à en trouver le tronc. A la fin, je découvris qu'il était enveloppé dans les plis de l'arbre dont je vous parle, qui semblait sortir de la même souche, et s'alimenter de sa sève. Je vis un autre de ces arbres encore plus extraordinaire. Il avait été renversé sur le sol par un coup de vent; par suite de la facilité avec laquelle il prend racine, ses branches s'étaient introduites dans la terre, et étaient devenues autant d'arbres distincts dont les rameaux environnaient de leurs fortes étreintes les arbres voisins. Nous nous arrêtâmes quelque tems pour admirer ce monstre végétal.

Depuis que j'avais mis le pied dans le Nouveau-Monde, j'étais frappé de l'exactitude de l'observation de Buffon, qui a si bien caractérisé les productions de cet hémisphère, en disant que tout y a un caractère grandiose, à l'exception des habitans. Assurément ce n'est point sur le type de Praxitele que les femmes y ont été formées. Je ne m'étonne pas que ceux qui découvrirent les premiers ces contrées magnifiques, aient cru avoir retrouvé le jardin d'Éden; mais qu'ils méritaient peu de les posséder! Après trois siècles de domination, les Espagnols n'ont laissé derrière eux qu'un nom abhorré; aucun monument utile n'a été élevé par leurs mains, et ils n'ont donné aux indigènes que des exemples de superstition et de la plus honteuse indolence. Si un arbre tombe à travers la route, personne ne songe à l'enlever; les habitans aiment mieux faire un circuit pour l'éviter. Les Espagnols n'ont eu d'autre but que de perpétuer l'ignorance de ces malheureuses populations, pour conserver à jamais la possession des trésors de leur sol. Mais, grâce au ciel, leur avarice a été déçue dans ses calculs.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à *Huayahual*, petit hameau situé sur la rive gauche de la Garcès. Quel-

ques-uns de mes compagnons dormirent dans les meilleures cabanes, et les autres sous l'ombrage des arbres auxquels ils avaient suspendus leurs hamacs. Le thermomètre marquait à l'ombre 88° de *Fahrenheit*, et 100° au soleil; je préférai passer la nuit à l'air libre, que de rester enfermé dans une chambre basse et étroite. La maîtresse de la maison était assise à sa porte où elle tissait du coton; son métier était de la construction la plus simple; il consistait en deux morceaux de bois, sur lesquels la chaine était étendue. L'un de ces morceaux était fixé à un clou, et l'autre était attaché au corps de cette pauvre femme. Elle était obligée de soulever le peigne avec sa main gauche, chaque fois qu'elle voulait passer avec la main droite un grand dévidoir, autour duquel était roulé le coton qu'elle tissait. La machine était complétée par un bâton avec lequel elle battait la trame, pour rendre le tissu aussi égal que possible.

5 *juin.* A trois quarts d'heure de Huayahual, nous fîmes une halte dans un hameau nommé *Cuacoyuco*, pour demander si nous devions suivre la route du Cuchilla, ou celle de Canada. La première passe à travers des montagnes escarpées, et l'autre suit le cours de la rivière Garcès. Comme ses eaux avaient baissé, nous nous décidâmes à prendre cette seconde route. Le Canada est une énorme fissure qui traverse une haute montagne; au milieu coule la Garcès, qui cherche, par de nombreux détours, à sortir des limites tracées par les roches qui s'élèvent de chaque côté. Vous êtes obligé de surveiller tous les pas de votre mule, sans quoi vous seriez exposé à vous enfoncer dans le limon que le ruisseau dépose sur ses bords. Les dangers de cette route sont encore augmentés par les pierres, les troncs et les branches d'arbres dont elle est remplie.

Jamais la nature n'a rien produit d'aussi beau dans le

genre terrible. Les deux côtés du ravin sont si hauts et si rapprochés l'un de l'autre, qu'ils semblent menacer le voyageur d'une destruction imminente, et qu'il ne peut rien voir qu'une étroite portion du ciel qui se dessine sur sa tête comme une écharpe d'azur. La montagne est calcaire, et ses couches, qui sont horizontales, ou à peu près, semblent avoir été bouleversées par quelque convulsion subite. Tantôt elles s'élèvent perpendiculairement comme d'immenses murailles, et tantôt elles décrivent, en s'inclinant, les courbes les plus variées. Ces roches sont couvertes de nombreuses inscriptions; je m'arrêtai pour les lire, et je vis qu'elles avaient toutes été tracées par la même main. Elles étaient l'ouvrage d'un Indien amoureux. Dans l'une de ces inscriptions, il dit que si le visage de sa Rosa est noir, elle a du moins un cœur blanc et tendre. De petites couches de terre, dispersées au milieu des roches, alimentent une multitude de productions végétales. Quelquefois les arbres et les buissons sont si nombreux, qu'ils tapissent entièrement les côtés du ravin, depuis le sommet jusqu'à la base. La plante la plus remarquable est un *cactus* dont la tige forme des espèces de côtes verticales. Son diamètre est d'environ un pied, et sa hauteur de vingt-cinq ou trente. On l'appelle *organos;* et, dans le fait, il a quelque analogie avec les tubes de l'instrument dont il a emprunté le nom. De tems en tems, vous apercevez d'étroites et profondes percées dans l'épaisseur de la montagne, et souvent aussi, sur les plus hautes sommités, des huttes indiennes qui semblent inaccessibles, et qu'entourent de petites portions de terre cultivée.

A l'endroit où le ravin s'élargit, et forme une étroite vallée, est situé le village de *Tlacolula*, où nous nous arrêtâmes. Les cabanes dont il se compose, sont de forme circulaire et de l'apparence la plus misérable. J'avais cru

légèrement qu'il était impossible de rien voir de pire que les huttes de Pueblo Viejo ; mais je m'aperçus que je m'étais bien trompé. La *casa del comun* était si petite que nous jugeâmes à propos de nous diviser en deux bandes : la première resta à la *casa*, et la seconde fut à la maison du curé qui, à côté des habitations des Indiens, paraissait un palais magnifique.

Le prêtre était un frère augustin. En arrivant chez lui, j'étais tenté de croire que j'entrais dans un sérail, et non dans la demeure d'un saint personnage voué au célibat. Il était assis sous son porche, sans chemise, et entouré d'un groupe de servantes, toutes fort laides, comme cela est d'ordinaire ici. Lui-même était d'une excessive laideur. Il était trop adroit pour nous faire sentir que nous n'étions pas les bienvenus ; mais les femmes, et surtout deux d'entr'elles qui paraissaient investies de quelque autorité, ne faisaient aucun effort pour dissimuler leur mauvaise humeur, et elles nous dirent nettement que la *casa del comun* était la place destinée aux voyageurs. Il fut impossible de nous les concilier ; elles nous refusèrent jusqu'à des ustensiles de cuisine, et répondaient à nos questions avec la plus grande impolitesse. L'un de mes compagnons pensa qu'il pourrait les humaniser avec une bouteille de rosolio ; mais cette tentative n'eut aucun succès. Elles approchèrent la liqueur de leurs lèvres, et la rendirent sans en boire une goutte. Heureusement que le curé entra au moment de cette crise. Il venait de s'asseoir quelque tems sur les marches de l'église, où il avait lu ou fait semblant de lire son bréviaire, et donné sa main à baiser aux passans. Il goûta la liqueur, et en offrit ensuite à ses nymphes qui en burent avec un plaisir évident, et qui la lui rendirent avec un sourire significatif.

Le lendemain était un dimanche, et toutes les filles vinrent en troupe, avec des ballets de genets pour nettoyer

l'église ; les hommes s'y rassemblèrent le soir, et chantèrent en s'accompagnant de leurs rustiques instrumens. A la nuit nous nous couchâmes tout habillés dans l'une des pièces, tandis que le révérend père et ses deux principales odalisques occupaient la chambre voisine. Vous ne sauriez imaginer l'ascendant que les prêtres exercent sur ces bons Indiens. Notre hôte se plaignait de sa situation, et cependant le village entretenait trois filles pour le servir, indépendamment d'un homme et de sa femme qui changent chaque semaine. Le mari est obligé de fendre du bois, d'aller chercher de l'eau, tandis que la femme prépare *les tortillas*, et fait tous les ouvrages intérieurs de la maison. Lorsque le couple a des enfans, la paroisse fournit une fille pour en prendre soin, pendant que la mère travaille. Si une altercation s'élève entre deux personnes mariées, ils vont trouver le curé, lui comptent l'origine de leur querelle, et chacun expose ses griefs particuliers. Ce saint personnage, après les avoir admonestés, les fustige légèrement l'un et l'autre, et ces pauvres gens se retirent parfaitement réconciliés, et en bénissant la main qui vient de les châtier.

Le gouvernement actuel, lorsqu'il accorda des droits égaux à tous les citoyens de la république, dépouilla les prêtres de ces priviléges ; ils cessèrent d'être les souverains de leurs paroisses respectives et les arbitres suprêmes des contestations qui s'y élèvent. Notre astucieux curé, comme il me le raconta lui-même, communiqua cet acte du gouvernement à ses paroissiens, de la manière suivante : « Mes enfans, une loi vient d'être rendue qui me dépouille de tous les avantages que vos pères m'avaient accordés. Par suite de cette loi, je suis devenu votre égal ou plutôt je suis le dernier d'entre vous. Vous êtes maintenant citoyens, et par conséquent vous n'avez aucun devoir à remplir envers moi. Emmenez les personnes que

vous aviez, jusqu'à présent, consacrées à mon service; je n'y ai plus aucun droit. Désormais je dois traîner une humble et obscure existence. Je passerai de l'accomplissement des devoirs du sacerdoce aux travaux de mon ménage, et la même main qui sacrifie sur l'autel sera employée aux occupations les plus viles. Je ne serai plus votre conciliateur; car ces fonctions, si chères à mon cœur, m'ont aussi été retirées. » « *Totachi* (père), s'écrièrent les Indiens, *Totachi*, jamais nous ne sortirons de la route qu'ont suivie nos pères. Jamais nous ne cesseront de vous servir. Nous ne serons pas *citoyens*, nous resterons *Indiens*. Nous vous obéirons, comme nous vous avons toujours obéi, et vous nous châtierez, chaque fois que vous le jugerez nécessaire; telle est, *Totachi*, notre détermination invariable! » Aussi, grâces à la simplicité de ces innocentes créatures, le curé continuait-il à jouir des mêmes avantages qu'auparavant. Le village contient deux cents ames qui sont tous *gente de razon;* ce qui veut dire qu'ils sont chrétiens et qu'ils peuvent parler espagnol. Cette expression est d'un usage si général, que les Indiens eux-mêmes s'en servent, pour désigner, parmi eux, ceux qui parlent la langue de leurs conquérans.

Le gouvernement entretient ici un premier alcade; il en nomme aussi un second que les Indiens appellent *gobernador*, comme je l'ai déjà observé. Près de la maison du dernier est un instrument de supplice, qui me fit frémir, quand je reconnus sa ressemblance avec un autre que j'avais vu en Hongrie. Il consiste en deux gros blocs de bois, dont l'un est placé sur le sol, et l'autre au-dessus. Dans celui qui est en bas, se trouvent deux trous. En Hongrie, le supplice des *ceps*, c'est ainsi qu'on le nomme, consiste à introduire les bras et les jambes du patient dans quatre trous semblables; l'autre bloc

est ensuite appliqué sur son corps; et après qu'il a été placé dans cette douloureuse position, on le frappe inhumainement avec des bâtons. Je ne pouvais concilier l'existence d'un supplice aussi barbare avec les mœurs douces et innocentes des Indiens. Je fus soulagé en apprenant que l'instrument que j'avais sous les yeux, servait seulement à retenir les coupables par un pied, ou tout au plus par les deux, lorsque la faute était plus grave. Mais il faut qu'ils donnent au *gobernador* deux bouteilles de vin, quand ils sont remis en liberté. A la vérité, le magistrat a le droit de les faire fustiger, mais il en use très-rarement. Lorsque cependant cela a lieu, celui qui a été battu est obligé de donner aussi deux bouteilles, à chacun de ceux qui l'ont frappé. Les habitans sont extrêmement indolens, comme on peut s'en convaincre, en voyant leurs misérables demeures. La terre est si fertile que, si je dois en croire le curé, on ne lui fait subir d'autre préparation que de brûler les herbes qui sont à sa surface; après quoi on jette la semence sans employer ni bêche ni charrue. L'*indigofera* vient naturellement autour du village, mais personne ne songe à mettre à profit ce précieux arbuste.

6 *juin*. Quelques présens que nous leur avions faits, avaient rendu les femmes de la maison un peu moins farouches. Nous ne pouvions partir avant que le curé eût dit la messe, sous peine de commettre un crime irrémissible aux yeux de nos muletiers. Lorsque l'heure de la messe sonna, tout le corps des autorités entra dans l'église, précédé du *gobernador*, qui tenait à la main un gros bouquet de fleurs disposées avec beaucoup d'élégance et de goût, et mêlées à des pailles de nuances très-variées. Il présenta ces fleurs au curé; puis, après avoir baisé sa main, il tomba à genoux. Chacun s'empressa d'imiter son exemple. Un manteau bleu jeté sur

les épaules des fonctionnaires publics et un bâton qu'ils tiennent à la main, sont les signes de leur autorité. La messe commença. J'ai souvent entendu avancer d'étranges doctrines et vu de singulières cérémonies, dans le cours de mes voyages, mais jamais je n'avais été témoin d'un spectacle plus bizarre. Comme il me serait difficile de concilier, dans mon récit, la discrétion dont je suis obligé d'user, avec une parfaite exactitude, je me contenterai de vous dire que le service dura beaucoup plus long-tems que nous ne l'aurions désiré, attendu qu'il fut fort alongé par des mariages, des bénédictions, etc. Il est impossible de ne pas être édifié de l'inépuisable dévotion des indigènes. Ces pauvres créatures se tinrent à genoux, sans interruption, pendant deux à trois heures, et, pendant ce tems, une grêle de coups résonnait par intervalles sur leurs épaules et sur leur poitrine. Après la messe, le *padre* fut consulté par le corps entier des autorités, sur une difficulté qui s'était élevée à l'occasion de deux poules. Je ne me rappelle pas précisément l'affaire en litige; mais ce qui est certain, c'est que le lord chancelier n'aurait pu rendre une décision plus prompte et plus satisfaisante.

Il était tard lorsque nous nous mîmes en route, de manière que ce jour-là nous ne pûmes pas aller plus loin que *Chapula*, situé sur les bords de la Garcès, qu'on appelle maintenant le Canada, du nom du défilé qu'elle traverse. Ce village, qui n'est éloigné que d'une heure et demie de Tlacolula, est encore plus misérable. Nous logeâmes à la *casa del comun*. Je ne pus pas parvenir à connaître exactement la population de Chapula. Le gobernador répondit à mes questions dans un jargon mêlé de latin et d'espagnol, dans lequel je ne pus rien comprendre, si ce n'est que cela devait m'être indifférent. Peut-être au fond ignorait-il ce que je lui demandais; il

est possible aussi qu'il ne voulut pas me le dire, car les Indiens sont si défians dans leurs relations avec les Européens, et ils ont tant de raisons de l'être, que la question la plus insignifiante les alarme et leur porte ombrage. Autant que je pus en juger par moi-même, la population de Chapula devait être d'environ cent individus. Après dîner, je fus me promener sur une montagne que je trouvai couverte de fleurs communes en Italie, et de plantes alpines. Il y avait un grand nombre de pins et de chênes : l'écorce des derniers était percée d'une multitude de trous, dans lesquels se trouvaient des glands qui y était étroitement enchâssés. C'était évidemment l'ouvrage d'un oiseau qui avait fait ses provisions pour la mauvaise saison. La températuie était délicieuse.

7 *juin.* Notre route présentait toujours plus de variété et d'intérêt. Dans les belles forêts que nous traversions, je vis plusieurs coqs d'Inde dans leur état sauvage : ils se laissèrent approcher de si près, que je tirai sur deux avec mon pistolet, mais je n'en atteignis aucun. Le passage le plus dangereux du Canada est appelé le *Caracol;* c'est le cinquième après Chapula et le dernier avant Amajague. Je crus que nous ne pourrions jamais le franchir. Ce fut dans cet endroit, que nous quittâmes cette rivière, beaucoup plus tortueuse que le Méandre : nous l'avions traversée *cent quatorze fois* ; savoir : deux fois avant Huayahual ; soixante fois avant Tlacolula ; trente fois avant Chapula, dans le court espace d'une lieue ; et vingt-deux fois avant Amajague. Pour augmenter les embarras de cette route, une autre rivière, l'*Embocadero,* la traverse quatre fois, avant que vous puissiez atteindre le côté de la montagne où est situé le Pinolco. Ce village se compose de cinq ou six maisons, dont une seule mérite ce nom. Cette maison est construite avec des

pierres et du mortier, et d'une dimension considérable. La toiture se compose de planches très-minces, réunies ensemble par des chevilles en bois. En arrivant à Pinolco, je fus tenté de croire que j'étais de retour en Europe. Le climat et les productions sont précisément les mêmes que dans le Tyrol italien ; la température était celle d'un jour de septembre un peu frais, dans nos contrées. Le sol y est bon et léger. Une charrue de bois sans fer, suffit pour retourner la terre : ce qui paraît fort singulier à un homme né dans un pays où il n'est pas rare de voir vingt-quatre bœufs péniblement employés à faire ce qui s'exécute si facilement ici.

8 *juin.* Nous vîmes plusieurs portions de route en bon état. La campagne, au milieu de laquelle sont dispersés de petits villages et des maisons isolées, est cultivée avec assez de soin. Notre attention était souvent attirée par la vue d'un champ de froment mûr, placé immédiatement à côté d'un champ de froment vert. Rien n'est plus commun ici que de voir la fleur et le fruit sur le même arbre.

La joie des croisés, en présence de la ville sainte, ne fut pas plus grande que la nôtre quand nous aperçûmes *Cicualtipan*; et je m'écriai intérieurement avec le Tasse :

Ecco apparir Cicualtipan si vede,
Ecco additar Cicualtipan si scorge,
Ecco da mille voci unitamente
Cicualtipan a salutar si sente.

Les demeures des habitans ressemblent à des maisons et non pas à des trous de souris ; elles sont fermées par des portes et des croisées ; plusieurs même ont deux étages. La *piazza* est ornée d'arcades, et ses deux églises sont beaucoup plus grandes et beaucoup plus élevées que celles que nous avions vues jusque-là. Après les misérables villages que nous avions traversés, cela nous pa-

raissait merveilleux. On arrive à la ville, à travers des vergers remplis de raisins, de figues, de pommes, de pêches, d'abricots et autres fruits de l'Europe. La population est d'environ 8,000 ames. Jamais il ne se passe une année sans neige, quelquefois même il en tombe à une épaisseur de deux *braccia*, mais elle tient peu sur le sol. Le pays commence ici à prendre le nom de *tierra fria*.

9 *juin*. Dès le matin, le thermomètre était à 60°, et plus tard à 68°. Lorsque nous arrivâmes à New-York, la chaleur nous paraissait insupportable à 70°, et maintenant nous souffrions du froid. Cicualtipan semble être placé sur les limites de deux mondes : l'un couvert de la plus belle et de la plus riante végétation ; l'autre sublime dans sa majesté terrible. Cette partie du pays a été évidemment bouleversée par quelqu'éruption volcanique. Les rochers qui sont presque tous de basalte, ajoutent encore, par leurs teintes lugubres, à l'effet de cette scène. Nulle part le sol n'est couvert de gazon ; on n'y voit que des lichen, des buissons rabougris et épineux, quinze ou seize espèces de cactus, et quelques autres plantes qui ne croissent que dans les terrains arides. Jamais je n'avais vu la nature dans un aussi grand désordre. Tous les rochers se trouvaient placés dans des positions singulières et insolites. C'était avec un sentiment d'effroi dont nous ne pouvions nous rendre maîtres, que mes compagnons et moi nous contemplions en silence ce triste paysage. Mais nos yeux ne tardèrent pas à être réjouis par la vue d'une jolie vallée, vers laquelle nous nous dirigions. Elle est formée par la petite quantité de terre végétale qui tombe des montagnes voisines, et qui vient se réunir dans cet endroit qu'arrose l'Ocucalco. Malheureusement nos jouissances ne tardèrent pas à être interrompues ; car après avoir traversé cette rivière, il fallut gravir des montagnes

du même caractère que celles dont nous venions de descendre. Mais bientôt nous aperçûmes une autre vallée plus belle et plus grande que la première, au milieu de laquelle le fleuve de Rio Grande épand paisiblement son onde. La largeur de ce fleuve, au point où nous le vîmes, n'est que d'un demi-mille. Le sol qu'il traverse est tellement uni, qu'on dirait qu'il a été nivelé par la main de l'homme.

Que cette vallée est belle et fertile! quel agréable contraste elle forme avec les affreuses montagnes qui la bordent! que la verdure qui la tapisse est brillante! et quelle fraîcheur délicieuse procure l'épais ombrage des bouquets d'arbres qui y sont dispersés! Ces arbres sont principalement des hêtres, sur lesquels on recueille une grande quantité de cantharides remarquables par leur forte odeur. Il serait peut-être difficile de trouver un sol plus fertile. Le maïs y atteint le double de sa hauteur ordinaire; le coton, les légumes, les arbres à fruit font voir par le développement qu'ils acquièrent, toute la force de la végétation. Quoique cette vallée ait plusieurs lieues de longueur, elle appartient à un seul propriétaire. Ce qui en diminue beaucoup la valeur, c'est que, dans les tems de pluie, le fleuve grossit d'une manière si subite, qu'il enlève une partie et quelquefois la totalité des récoltes. Nous nous arrêtâmes non loin du village de San Pedro, qui était un peu hors de notre route, dans un petit hameau composé de quelques maisons blanches et très-propres, et qui, au lieu de toits, avait des terrasses semblables à celles du midi de l'Europe ou des côtes de Barbarie.

A quelque distance de ce hameau, la campagne redevient triste et stérile; elle n'offre pas cependant le même aspect que dans les montagnes. Le sol y est plat et les cactus ont disparu; vous n'y voyez pas un seul arbre,

et les herbes rares et brûlées qu'on y rencontre, ne fournissent qu'une nourriture malsaine et insuffisante à de malheureux bestiaux qui se fatiguent pour les découvrir. Dans la *tierra caliente*, vous apercevez souvent de petites élévations ; elles sont le produit d'une grosse espèce de fourmi. Ici, au contraire, une autre espèce, nommée *arieros*, nivelle le terrain autour de la fourmilière, et laisse un espace circulaire entièrement nu, tellement régulier qu'il semble avoir été tracé avec un compas.

Le village d'*Attomilco el Grande*, où nous devions passer la nuit, s'aperçoit à une grande distance. Peu de tems après notre arrivée, l'alcade et le curé vinrent nous faire visite. Quel couple ! Le premier, bizarrement habillé à la mexicaine, et couvert d'ornemens d'argent, ressemblait à un courtisan de Montezuma ou de Guatimozin. J'aurais été frappé de son embonpoint, sans la présence du curé, qui est un véritable hippopotame. Ses yeux sont presque fermés par la graisse ; le dessous de son menton est aussi volumineux que le fanon d'un bœuf de Hongrie ; son col de taureau est plus large que celui de l'Hercule Farnèse, et on est obligé de soutenir son énorme ventre ; en un mot, cette masse de chair ne peut pas se conduire elle-même, et ce n'est qu'à grand' peine qu'il parvient à faire sortir les paroles de sa bouche à demi entr'ouverte. Il se plaignait que tout le monde était riche autour de lui, et que lui seul était misérable. Le pauvre homme ! ce sont sans doute les jeûnes qui l'ont mis dans cette condition déplorable. Il faut reconnaître cependant qu'il a une qualité qui, à mes yeux, compensait ce que son air avait de désagréable. C'est un libéral enthousiaste et un excellent patriote. Après dîner, je vis manœuvrer des Indiens demi-nus qui apprenaient à faire l'exercice.

10 *juin*. Je commençais à sentir que les habits d'été n'étaient plus de saison. Mes compagnons examinaient

avec la plus vive attention un pays qu'ils étaient si intéressés à trouver beau ; malheureusement il répondait bien peu à notre attente, car nous étions entrés dans le district des mines ; et, au Mexique, le règne végétal expire là ou le règne minéral commence. A midi, nous fîmes notre entrée triomphale à *Réal del Monte*, ou plutôt dans le lieu où Réal del Monte existait jadis, et où, avant qu'il soit peu, il existera de nouveau. On dirait que cette bourgade a été saccagée par une troupe de cosaques, et nulle part le *tempus edax* des poètes ne s'est servi plus impitoyablement de sa faulx. Les toits sont percés ; les murs sont écroulés en grande partie ; en un mot, ce n'est plus qu'un amas de ruines. Les deux ou trois maisons qui sont considérées comme les meilleures, sont à peine habitables. Ce district n'a d'autre ressource que ses mines, et comme l'exploitation en a été à peu près abandonnée, depuis le commencement des troubles, il est facile de s'expliquer les causes de la triste situation où se trouve Réal del Monte.

On nous reçut au son des cloches, et on nous logea dans la maison du comte de Regla, propriétaire des mines. Cette maison est un peu meilleure que les autres. Le peuple se rassembla dans l'église, où il fit des prières très-sincères et très-ferventes pour le succès de notre entreprise. Une heure ne s'était pas encore écoulée, que les *sacri bronzi* résonnèrent de nouveau, en l'honneur de M. le comte lui-même. La nouvelle de notre arrivée était parvenue à San Janvier, où il se trouvait. Faute de lits, nous fûmes obligés de dormir sur le sol, enveloppés dans nos manteaux.

11 *juin.* Le froid devenait toujours plus vif, et il fallut recourir à nos habits d'hiver, pour pouvoir supporter le climat de la zone torride. M. le comte de Regla insista pour que nous fussions tous visiter sa

maison de campagne. Mais on convint qu'il n'y aurait que quatre d'entre nous qui s'y rendraient, et j'eus la bonne fortune d'être *del bel numer uno*. La maison de campagne du comte est appelée la *Hacienda di San Miguel.* Avant dîner, nous nous promenâmes dans un petit bois délicieux, dont de beaux jets d'eau augmentaient l'agrément.

12 *juin*. Nous visitâmes la *Hacienda de Beneficio*, qui appartient aux mines. Les constructions qui s'y trouvent ont dû coûter des sommes immenses; elles sont aujourd'hui en fort mauvais état, mais il ne serait pas difficile de les réparer. L'architecture en est très-vicieuse, et on dirait qu'elles ont été placées au hasard. Celui qui en a tracé le plan était, sans aucun doute, un ennemi juré des angles et de la ligne droite.

13 *juin*. Nous retournâmes à Réal del Monte, et nous fûmes ensuite à Pachuca, où nous dînâmes dans une autre maison qui appartient également au comte de Regla. Pachuca n'est qu'à une lieue et demie de Réal, mais la température en est totalement différente, et elle est beaucoup plus douce. Il pleut fréquemment, et, pour ainsi dire, tous les jours, à Réal; tandis que le ciel est presque toujours serein à Pachuca. Ses maisons blanches avec leurs toits en terrasse, lui donnent l'aspect d'un village turc. Elle a trois grandes églises et deux grands monastères. Le comte nous conduisit dans l'un de ces couvens que son père a fait construire.

C'est là que vingt frères franciscains (jadis ils étaient deux cents) coulent paisiblement leur vie, dans de pieux loisirs. On nous recommanda de marcher légèrement sur la pointe du pied, afin de ne pas troubler les révérends pères qui s'étaient assoupis après le dîner. Cependant le prieur était éveillé, et il nous fit voir un grand jardin bien cultivé qui sert à l'approvisionnement du monastère.

Il tira ensuite majestueusement, de ses énormes manches, un certain nombre de petits livres de prières qui y tenaient sans peine, et qu'il nous distribua. Les frères sont tous Espagnols, à l'exception d'un seul qui, dit-on, a beaucoup à souffrir des persécutions des autres. Ces saints personnages ressemblent à cette souris de la fable, qui abandonne le monde et toutes ses affaires, pour vivre en ermite au milieu d'un fromage de Parmesan, tandis que les autres courent la chance de tomber dans les griffes du chat, en cherchant à se procurer un peu de lard rance, ou quelque bout de chandelle. Les bons pères, avec un désintéressement fort édifiant sans doute, avaient renoncé à un monde où ils n'avaient rien, pour se renfermer dans un cloître, et y vivre dans l'aise et le repos aux dépens des autres ; et ils s'étaient approprié jusqu'à la dernière ressource du pauvre, celle de mendier.

Dans l'après-midi, nous prîmes congé de ceux d'entre nous qui allaient à Mexico, et nous retournâmes à Réal del Monte, après les avoir embarqués dans une immense voiture, qui ressemblait parfaitement à celles que les Espagnols avaient originairement apportées au Mexique. J'ai peu de chose à vous dire de ma nouvelle résidence, si ce n'est qu'il y pleut sans cesse, et que tandis que vous vous rafraîchissez probablement avec des glaces, je suis obligé de couver le feu. J'attends, pour vous entretenir du pays, que je le connaisse davantage. Nous avons fait quelques observations pour corriger la carte que nous avons apportée d'Angleterre, qui est entièrement fausse et par conséquent inutile.

Quant à la situation politique de l'union mexicaine, je ne vous en dirai rien, attendu que je considère comme un des plus grands avantages de ma situation présente, de n'avoir point à me mêler de la politique d'aucune des parties du monde. Je vous envoie, cependant, un exem-

plaire de la constitution. En la parcourant, il m'a paru qu'elle était copiée de celle des États-Unis, à l'exception de quelques-uns des plus mauvais articles de la constitution espagnole, et entr'autres celui qui place à perpétuité la nation dans une dépendance servile de la cour de Rome. Je vais terminer en vous communiquant quelques observations que j'ai faites sur le caractère et les mœurs des Indiens.

Ce sont, autant que j'ai pu voir, les plus douces créatures du monde; et le portrait qu'en a fait Las Casas, n'a pas cessé d'être ressemblant. Ils ne sont pas beaux, mais leur physionomie n'a rien de désagréable, et leurs yeux noirs ont même quelque chose d'expressif et d'intéressant. La plupart sont sans barbe, et ils ont un petit son de voix aigu. On s'aperçoit de la mansuétude de leur caractère, rien que dans le choix de leurs expressions : ceux qui parlent espagnol, réduisent presque toujours les mots à des diminutifs. Ils sont un peu défians; mais il est impossible d'en être surpris, quand on se rappelle tout ce qu'ils ont souffert.

Leur première réponse a toujours quelque chose de négatif. Si vous leur demandez l'hospitalité, ils n'osent pas vous la refuser, mais vous pouvez voir dans leur air la répugnance avec laquelle ils vous l'accordent. Toutefois, lorsque vous les traitez avec douceur, et que vous leur dites que vous n'êtes pas un *gachupin* (un espagnol), ils prennent un air amical; ils parlent et rient avec vous, et mettent à découvert toute l'innocence et la simplicité de leur cœur.

Leur vêtement est on ne peut pas plus simple, surtout dans la *tierra caliente*, où ils vont à peu près nus. Les femmes ne sont guères plus vêtues. Dans les contrées plus froides, ils portent une espèce de manteau qu'ils ne quittent jamais, même lorsqu'ils travaillent, ce qui leur

donne quelque chose de mou et d'efféminé qui est choquant pour un Européen. Quant aux gentilshommes de campagne, d'origine espagnole, leurs habits, le harnachement de leurs chevaux, leurs éperons, etc., sont encore les mêmes que du tems de Cortez.

La crainte des mauvais traitemens fait préférer, aux Indiens, le séjour des montagnes à celui des plaines, et ordinairement ils construisent leurs maisons au milieu des rochers les plus inaccessibles. Ce n'est pas tout, ils ont soin d'en masquer l'entrée par des arbres, afin d'en rendre l'accès encore plus difficile. Si, *frai moltiplici errori labirintei*, vous parvenez à découvrir leur retraite, toutes les femmes s'enfuient à votre approche, et vont se cacher dans le bois ; mais personne ne vous fait de mal. Lorsque vous les rencontrez avec une corbeille de fruits, ou tout autre genre de provisions, et que vous leur demandez de vous les vendre, ils témoignent beaucoup de répugnance, attendu qu'ils craignent de ne pas être payés; mais ils n'osent pas refuser ouvertement, car une loi rendue par leurs tyrans, vous autorise, en cas de refus, à vous emparer de ce qu'ils ont, sans leur donner d'indemnité. L'espèce humaine, sous toutes les formes et sous toutes les couleurs, est assez mauvaise, mais je crois que la couleur blanche est la pire de toutes.

Les Indiens aiment beaucoup la paix et le repos. Rien n'est moins en harmonie avec leur goût et leurs habitudes, que la vie militaire ; aussi l'introduction de la conscription leur est elle très-désagréable. Pendant notre trajet, nos instrumens les plus délicats étaient transportés par un Indien. Lorsque nous arrivâmes à Cicualtipan, il disparut et nous laissa dans la plus grande anxiété ; mais nous ne tardâmes pas à recevoir un messager qui nous dit qu'il s'était caché dans la crainte d'être enrôlé.

Comment cet infortuné peut-il craindre d'être soldat, me disais-je? Il passe ses journées à porter de lourds fardeaux ; il vit de rien et n'est pas vêtu. N'importe, il préfère sa dure, mais tranquille existence, à la vie tumultueuse d'un soldat, qui cependant lui procurerait une plus grande somme de jouissances.

Ils détestent le travail, et sont extrêmement opposés à toutes les innovations. Chaque chose se trouve précisément dans le même état qu'à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde. Après la tyrannie des Espagnols, le plus grand obstacle à l'amélioration de leur condition, a été, sans contredit, la modération de leurs désirs. Lorsque les besoins sont en petit nombre, les arts utiles doivent nécessairement être considérées avec indifférence ou dégoût. Les Indiens se couchent sur un banc, et lorsqu'ils n'en ont pas, sur le sol. Nous avons vu quelle était la simplicité de leur costume. Quant à leur nourriture, elle se compose de quelques fruits et de *tortillas*. Leur boisson ordinaire est le *pulque,* pour lequel ils ont un goût passionné. Tout cela peut être obtenu sans beaucoup d'efforts.

On prépare les tortillas, en jetant du maïs dans l'eau chaude. Lorsqu'il est suffisamment attendri, on le retire et on le broie sur une pierre légèrement concave, appelée *metate,* au moyen d'un cylindre que l'on tient par les deux extrémités. Ces ustensiles sont ordinairement en basalte. Cet ouvrage est exécuté exclusivement par les femmes qui s'en occupent une grande partie de la journée. Elles travaillent à genoux, de la même manière que l'on broie le cacao en Italie, pour faire le chocolat. Elles ont près d'elles quelques charbons allumés sur lesquels est placé un grand plat de terre cuite. Aussitôt qu'elles ont donné à la pâte le degré de consistance convenable,

elles en prennent une portion et l'étendent sur le plat pour la faire cuire. Il en résulte des gâteaux d'un goût très-agréable, même pour nous autres.

Le pulque est extrait d'une espèce d'aloès nommé le *magey*. Il suffit, pour en obtenir le jus, de percer la plante, lorsqu'elle atteint le degré de maturité convenable : il coule en si grande abondance, qu'une seule de ces plantes suffit quelquefois pour donner cent quarante bouteilles par jour. Le liquide est recueilli dans un cuir de bœuf, dans lequel on le fait fermenter. Cette liqueur serait assez agréable, si elle ne contractait pas dans le cuir une odeur et un goût de viande en putréfaction, très-dégoûtant pour les Européens. Les Indiens trouvent, au contraire, ce goût fort agréable. Ils font une consommation de pulque vraiment prodigieuse : à Mexico, le droit perçu, à l'entrée de la ville, sur ce liquide, produit 5,200 *duri* par jour. Le gouvernement espagnol avait voulu, dans sa haute sagesse, interdire l'usage du pulque, mais les paisibles Indiens qu'aucune autre injure n'avait émus, se soulevèrent, et leur insurrection prit un caractère si menaçant, qu'il fallut se hâter de révoquer cette ordonnance.

Je vous ai dit qu'ils étaient entièrement dépourvus de curiosité; ils voyaient, avec la plus complète indifférence, nos instrumens qui, en Europe, auraient suffi pour rassembler autour de nous des centaines de curieux. Les baromètres étaient les seuls dont ils désirassent connaître l'usage. Ce désir avait été excité par les recommandations que nous avions faites à celui qui les portait; afin de l'engager à en prendre plus de soin, nous en avions exagéré l'importance. J'étais fort embarrassé de faire comprendre mes réponses aux Indiens, lorsqu'ils m'interrogaient sur l'utilité de ces instrumens.

Ils sont extrêmement honnêtes, et ont un grand res-

pect pour la propriété d'autrui. Un jour nous rencontrâmes une poule égarée, à une distance considérable de toutes les habitations. « Prenez-la, dit l'un de mes compagnons à un Indien. — Non, monsieur, répliqua-t-il, elle appartient à quelqu'un. — Si on la réclame, vous la rendrez. » L'Indien, après avoir hésité, la prit et l'emporta chez lui. « Voilà, dis-je, les premiers fruits d'une leçon de morale européenne. »

Je finis comme j'ai commencé, en réclamant votre indulgence pour le journal que je vous envoie. Songez combien un voyageur, à cheval dès la pointe du jour, et qui ne s'arrête que pour prendre les alimens et le repos indispensables, a peu de loisir pour observer. Ajoutez à cela que les torrens de pluie qui tombaient souvent pendant tout le cours de la journée, m'ôtaient quelquefois le pouvoir, comme la volonté, d'examiner la contrée que je traversais.

Réal del Monte, 16 juillet 1825.

(*London Magazine.*)

VOYAGE DU CAPITAINE LORD BYRON (1) AUX ÎLES SANDWICH.

La frégate *la Blonde*, revenue depuis peu des îles Sandwich, y a transporté les restes mortels du roi et de la reine de ces îles, ainsi que les divers officiers qui avaient accompagné le couple royal, dans le voyage qu'il fit en Angleterre, il y a deux ans. Cette frégate, commandée par le capitaine lord Byron, quitta l'Europe en 1824, et arriva, en mai dernier, au mouillage de Woahou, où elle fut accueillie par une salve de dix-neuf

(1) C'est le cousin du poète; il a hérité de son titre.

pièces de canon, tirée du fort de ce nom. Le lendemain, lord Byron et ses officiers eurent une audience du régent, nommé Karaimokou, auquel il remit les présens qu'il apportait de la part du roi son maître. Le 23 mai, quatre jours après l'arrivée de *la Blonde*, les cadavres du roi et de la reine furent débarqués et reçus par les autorités du pays. Après qu'on les eut placés sur deux chars funèbres, les chefs indigènes, rangés au nombre de quarante à chaque char, les traînèrent jusqu'à la demeure du régent. A la tête du convoi funèbre, marchaient Kaukiauli, frère du roi défunt, et la princesse Nahieraena; après eux venaient la capitaine lord Byron et les officiers de *la Blonde;* puis quelques-uns des principaux chefs de l'île. Les cercueils resteront déposés au palais du régent, jusqu'à ce que le tombeau qu'on leur prépare, soit achevé. Lord Byron séjourna dans l'île, pendant six semaines, durant lequelles il assista à une réunion tenue par les chefs, pour délibérer sur la succession au trône, vacant par la mort du feu roi. Cette affaire importante qui, dans les cas précédens, s'était décidée par la voie des armes, s'est terminée dans celui-ci en faveur de la légitimité et des droits du sang, c'est-à-dire en faveur du plus proche parent du feu roi, qui est son frère. C'est un enfant âgé de onze ans. Cette île de Woahou est, dit-on, la plus fertile de toutes les îles Sandwich. Sa population, d'après un recensement récent, s'élève à 40,000 ames.

La Blonde passa de l'île de Woahou à celle d'Owhyhé, où elle fut radoubée; elle y mouilla dans une baie qui est une des plus belles du monde, baie dans laquelle le navigateur anglais Vancouver n'osa pénétrer, à cause d'un banc de corail qui paraissait en rendre l'entrée dangereuse, mais qui est reconnue maintenant pour être la cause principale de sa sûreté. On a donné à cette baie

le nom de Byron. La beauté de cette île, jointe à la fertilité extrême de son sol, l'a fait appeler l'Éden des îles Sandwich. Les naturels du pays ont été trouvés à peu près dans l'état où ils étaient en 1779, époque où leur île fut d'abord découverte par le capitaine Cook. En quittant la baie de Byron, *la Blonde* retourna à Woahou, où lord Byron prit congé du roi et des différens chefs de l'île. La frégate fut chargée, à son départ, d'approvisionnemens de tout genre, sans que les habitans de Woahou voulussent accepter en échange aucune indemnité. De Woahou, lord Byron repassa de nouveau dans l'île d'Owhyhé pour visiter la baie Karakokou, où le capitaine Cook périt si malheureusement. Là il éleva à la mémoire du célèbre navigateur un simple monument, non sur le lieu même où il fut tué, puisque ce lieu étant sous l'eau, cela n'était pas praticable; mais dans celui où son cadavre fut ensuite mis en pièces; c'est-à-dire sur le sommet d'une colline, à environ un mille du rivage. Il se trouve qu'on a conservé le poignard dont le capitaine Cook fut frappé. Un littérateur distingué, compagnon de lord Byron dans cette expédition, s'en est rendu le possesseur. Ce même littérateur a recueilli, tant sur la mort de cet homme célèbre que sur les mœurs des habitans des îles Sandwich, un grand nombre de faits curieux qu'il se propose de publier incessamment.

CONGRÈS DE PANAMA (1)

L'ALLIANCE que les nouvelles républiques américaines vont contracter par l'entremise de leurs délégués au

(1) NOTE DU TR. C'est à la *Revue de l'Amérique du Nord* (North-American Review) que nous empruntons cet article, et nous puiserons, de tems en tems, à la même source, ainsi que nous en avons pris l'engagement dans l'avertissement qui précède notre 7e numéro. Cet ouvrage périodique, publié à Boston depuis quelques années, peut être comparé aux *Revues* anglaises les plus estimées : tous ses numéros se font remarquer par une saine critique et par des discussions judicieuses. La presse périodique des États-Unis est, à proportion, encore plus occupée que celle de la Grande-Bretagne ; chaque jour, elle s'enrichit de feuilles nouvelles ou de productions plus importantes. Toutes ces publications pourraient être rédigées sur les lieux, dans un pays où les matériaux indigènes abondent ainsi que les correspondances, et où l'instruction généralement répandue a multiplié, au-delà du besoin, le nombre des rédacteurs Cependant les Américains ne dédaignent point de réimprimer quelques-uns des meilleurs journaux de l'Angleterre. Ils rendent cet hommage à la *Revue d'Édinbourg* et à la *Quarterly Review*, dont 4,000 exemplaires imprimés à Boston, vont se répandre dans tous les états de l'Union. Dans la même ville, un autre libraire s'empare du *New Monthly Magazine*, pour le multiplier au profit des lecteurs américains. A New-York et à Philadelphie, des publications trimestrielles recueillent ce que les journaux anglais contiennent de plus important pour les progrès des sciences médicales. Dans la première de ces villes, un journal religieux (*The Christian Observer*), sorti des presses de Londres, est reproduit avec succès, et pénètre jusque dans les forêts nouvellement défrichées et dans les cabanes des nouveaux colons. Enfin, deux entreprises littéraires analogues à la nôtre, font un choix parmi les diverses productions de la presse périodique anglaise; à Boston, on publie deux fois par mois un *Athenæum, or Spirit of the English Magazines* ; à Philadelphie, un autre recueil intitulé *The Museum of Foreign Litterature and Science*, puise dans les sources qui lui sont ouvertes en Europe, mais beaucoup plus abondamment dans celles de la Grande-Bretagne. Les États-Unis, avec dix millions d'habitans, réimpriment ou publient au moins autant d'écrits périodiques que la France avec ses trente millions d'ames. Mais, tandis que parmi nous les écrits périodiques les plus accrédités, n'ont que mille ou douze cents abonnés au plus, aux États-Unis, le *North American Review* en compte de quatre à cinq mille ; et,

congrès de Panama, est un des événemens les plus remarquables de l'histoire des associations politiques. Dans tous les tems, des états indépendans se sont réunis pour des intérêts communs : c'est ainsi que les divers gouvernemens de la Grèce formèrent des alliances mutuelles, et maintinrent assez long-tems le conseil des amphictyons et la ligue achéenne. Quelques-uns des petits états de l'Europe suivirent, dans les tems modernes, l'exemple de l'ancienne Grèce ; et, de nos jours, les grandes puissances européennes se sont unies par une alliance qui n'a été formée que dans l'intérêt du pouvoir absolu. Toutes ces confédérations ont eu plus ou moins d'influence, en raison de leur étendue et de leur objet ; mais aucune ne fut amenée par des circonstances aussi imposantes ; aucune ne fut fondée sur des principes de justice politique aussi universels que le congrès de Panama, et n'exerça sur l'avenir une aussi puissante action que celle que ce congrès est destiné à exercer un jour.

Polybe nous dit que lorsque le sage et habile Aratus était à la tête de la ligue achéenne, cette institution politique se glorifiait d'être fondée sur la liberté et l'égalité, d'en tirer toute sa force, et de lui être redevable des progrès qu'elle avait faits et de l'influence qu'elle avait acquise. Mais chacun sait ce qu'était la liberté des Grecs, aux époques les plus brillantes de leurs républiques : jamais les droits du peuple et ceux de ses chefs n'y furent bien réglés ; le droit des gens, trop restreint dans ses applications, ne pouvait être bien connu ; un commerce étendu n'avait point encore révélé les principes sur lesquels tous les peuples doivent établir leurs rela-

comme nous venons de le voir, on place un nombre à peu près égal d'exemplaires des réimpressions de la *Revue d'Édinbourg* et de la *Quarterly Review*. Dans ces heureuses contrées, chacun a sa part d'instruction et cherche incessamment à l'accroître.

tions mutuelles. Trop souvent la liberté n'y fut que le mot d'ordre de ceux qui supportaient moins patiemment le pouvoir des lois que celui de la tyrannie, et les cris d'égalité ne se firent entendre que contre des gouvernemens établis qu'il fallait faire tomber en ruines, afin que quelques ambitieux pussent en partager les débris. Ces inconvéniens, et quelques autres de même nature, résultaient de l'organisation vicieuse des institutions, dites républicaines, de l'ancienne Grèce et de quelques autres parties de l'Europe, dans des tems plus modernes. Trop d'obstacles s'opposaient, chez les anciens, aux combinaisons capables de réunir avec sagesse des forces isolées, et de rendre leur action également profitable à toute la confédération.

Les alliances formées par le despotisme sont encore moins heureuses. Elles ne peuvent être durables; les intérêts et les vues qui les ont fait contracter changent à chaque règne, car elles n'ont embrassé que les intérêts et les vues des souverains contractans. Dans leurs conseils, c'est l'avis du plus fort qui l'emporte; mais pour sauver les apparences, la force ne dédaigne point les secours de l'éloquence, ni les prestiges des formes du raisonnement, et prend soin d'en avoir toujours à sa disposition; tant que ces unions subsistent, l'état le plus puissant en est le maître, quoiqu'il paraisse se borner aux fonctions de régulateur. Le rôle auquel les autres états sont réduits ne peut flatter leur amour-propre; ils subissent une protection toujours onéreuse, et qui ne leur procure pas une entière sécurité. Moins considérés au dehors, sans être plus forts au dedans, ils doivent sentir péniblement la réalité des pertes qu'ils ont faites, et l'illusion des avantages qu'ils voulaient acheter au prix de leur indépendance.

La confédération de l'Amérique du sud n'a point à

redouter les inconvéniens que l'on a remarqués jusqu'ici dans les associations d'états ; les annales du monde n'offrent rien qui lui soit comparable. Après une lutte prolongée dont l'amour de la liberté a pu seul faire supporter les fatigues, un continent immense a brisé le joug qui l'accablait. Cette terre que le souffle de la tyrannie frappait de stérilité depuis trois siècles, désormais cultivée par des mains libres, va nourrir six grandes républiques aussi bien organisées que la position de chacune l'a permis, et dont la population et la force augmenteront rapidement, parce que leurs constitutions dérivent de principes et sont composées d'élémens républicains. Affermir ces constitutions ; achever ce que des circonstances impérieuses ont forcé d'y laisser imparfait ; corriger des vices d'abord inaperçus, et que l'expérience a fait découvrir ; rechercher et préparer ce qui peut être le plus utile aux intérêts communs de vingt millions de citoyens ; pourvoir aux moyens de défense contre les attaques du dehors et contre les agitations intestines ; assurer le repos des citoyens sous la protection des lois ; garantir à chacun des états confédérés, l'observation rigoureuse, de la part des étrangers, des égards que les nations civilisées se doivent mutuellement ; établir sur une base solide les maximes politiques qui régleront, dans le plus long avenir, les rapports entre des peuples dont l'enfance sera suivie presqu'immédiatement de toute la force de l'âge viril ; en un mot, faire en sorte que, dans tout ce qui peut contribuer à la prospérité de la confédération et de chacun de ses membres, il y ait union et sagesse dans les projets, union et persévérance dans l'exécution : tels sont les objets dont le congrès de Panama va s'occuper. Cette assemblée et ses délibérations offriront un spectacle aussi imposant que nouveau. Ses membres seront les véritables législateurs du continent.

Bolivar ne s'est point trompé, lorsqu'il a dit que cet événement serait une époque mémorable dans l'histoire de la diplomatie américaine ; que dans quelques siècles, lorsqu'on voudrait remonter à l'origine du droit public entre les états du sud, on s'appuierait sur l'autorité des procès-verbaux du congrès. La lumière de ce fanal éclairera tout le continent américain, et se propagera jusque dans l'ancien monde ; des états que l'interposition des mers semble soustraire à l'influence des événemens qui s'accomplissent en Amérique, feront voir un jour la forte impulsion qu'ils en reçoivent dès à présent ; elle sera durable et salutaire ; elle pénétrera dans tout le corps social pour le ranimer ou pour accélérer son développement.

Comme un sujet d'une aussi grande importance doit être discuté avec lenteur et maturité, nous y reviendrons plus d'une fois. Nous nous bornerons, quant à présent, à recueillir quelques faits dignes de l'histoire, et à communiquer à nos lecteurs quelques réflexions relatives à ces faits. Il paraît que les derniers troubles des républiques du sud ont fait naître simultanément la pensée d'unir ces républiques par le lien d'une fédération, et que les auteurs des troubles ont été les premiers interprètes de ce vœu général ; mais c'est à Bolivar qu'il était réservé de commencer, et de préparer l'exécution de ce grand projet. S'il réussit, ce dont ses amis ne doutent point, il sera véritablement l'Aratus de la nouvelle ligue. Avant que le Pérou fût délivré du joug des royalistes, en 1821, que l'indépendance *nominale* qu'il avait reçue de San Martin, fût devenue *réelle* et définitive, et que le burlesque empereur Iturbide cessât d'exercer, sur le Mexique, son extravagance et sa tyrannie, on ne pouvait espérer aucun bien réel et durable d'un projet d'union entre les nouveaux états libres. Mais

lorsqu'en 1823, la vieille Espagne eut perdu ses dernières ressources en Amérique, lorsque chacune des républiques du sud se sentit affermie sur sa base, et put porter avec confiance ses regards sur l'avenir, Bolivar ne laissa point échapper une aussi belle occasion d'exécuter son grand et noble projet ; il adressa, comme président de la Colombie, aux gouvernemens du Mexique, du Pérou, du Chili et de Buenos-Ayres, l'invitation formelle d'envoyer à Panama, ou dans tel autre lieu qui serait désigné, des délégués munis d'instructions, afin de discuter en commun, avec sagesse et maturité, les moyens d'unir les nouvelles républiques par une confédération profitable pour chacune d'elles. Le Mexique et le Pérou s'empressèrent d'accepter ; leur consentement fut remis aux plénipotentiaires de la Colombie, avec les formalités que l'on aurait observées pour un traité. Les parties contractantes s'engagèrent à se faire représenter par des délégués au congrès fédéral. Buenos-Ayres et le Chili différèrent d'envoyer leur adhésion, on ne sait par quel motif ; et même, ils ne paraissent point encore disposés à faire partie de l'alliance républicaine. Il y a tout lieu de penser que ces difficultés ne proviennent que de causes passagères, qu'elles disparaîtront avec le tems, et que le projet d'union générale n'est qu'ajourné.

Il fallait bien que l'une des républiques fît les premières démarches, et se chargeât de préparer les moyens d'exécution. Au commencement de décembre 1824, Bolivar, qui se trouvait alors à Lima, envoya de cette ville une circulaire où il rappelait ce qui avait été fait jusqu'alors, et proposait aux gouvernemens disposés en faveur du projet de fédération, d'envoyer sur-le-champ leurs délégués à Panama. « Rien ne nous oblige, disait-il, à nous priver plus long-tems, par déférence pour ceux qui ne sont pas de notre avis, des avantages qui résulte-

ront infailliblement de notre union. » La Colombie et le Mexique accédèrent sur-le-champ à l'invitation du libérateur du Pérou, et deux délégués, de chaque état, partirent pour le lieu du congrès. Il paraît certain que la république de Guatimala a pris la même résolution, et qu'elle aura ses représentans à Panama.

Les opérations préliminaires dont le futur congrès devra s'occuper, avant de commencer ses travaux définitifs, sont indiquées dans la réponse de Santander, vice-président de la Colombie, à la circulaire de Bolivar. On y propose d'autoriser les plénipotentiaires du Pérou et de la Colombie, immédiatement après leur arrivée à Panama, à se mettre en correspondance directe avec les autres républiques, pour annoncer l'ouverture des conférences, et renouveler l'invitation d'y envoyer des représentans. On laissait aux mêmes plénipotentiaires le soin de choisir dans l'Isthme le lieu le plus convenable pour la tenue des conférences préparatoires. On ajoutait que la réunion des délégués de trois états, suffirait pour que le conseil de la féderation fût regardé comme installé, et pût s'occuper des affaires dont il est chargé. Le président du Mexique et le vice-président de la Colombie exprimaient aussi le vœu que chacun de ces gouvernemens chargeât son ministre plénipotentiaire à Washington, d'inviter le gouvernement des États-Unis à prendre part aux délibérations du congrès de Panama.

Nous regrettons de ne pouvoir exposer, avec plus de développemens, l'origine de cette assemblée qui ne tardera pas à faire connaitre son caractère, par ses discussions et ses actes, et son importance, par son action politique sur les Deux-Mondes. En attendant, nous hasarderons quelques réflexions sur les objets dont elle va s'occuper, quoique l'on n'en soit informé que très-imparfaitement, et que les intérêts particuliers de chaque république y répandent

quelque confusion. Une brochure publiée l'année dernière à Lima, jette quelque jour sur cette matière ; elle est intitulée : *Ensaye sobre la necessidad de una federacion jeneral entre les estados Hispano-Americanos, y plan de su organizacion. Obra postuma del H. Coronel D. Bernado* MONTEAGUDO, 1825. Quoique l'auteur de ce petit ouvrage n'ait pas eu le tems d'en soigner la rédaction, il y a déposé des connaissances précieuses sur la politique de l'Amérique du sud. L'éditeur anonyme attribue cette brochure au colonel Monteagudo. Mais peu nous importe, puisque le sujet y est traité d'une manière spéculative et conjecturale, et que le nom de son auteur ne saurait, par conséquent, en augmenter l'importance. Monteagudo parut avec assez d'éclat dans les affaires de l'Amérique du sud, principalement au Chili et au Pérou. Ses talens l'avaient fait sortir de l'obscurité ; les événemens romanesques des campagnes de San Martin lui procurèrent l'occasion de se distinguer encore davantage. Son général lui confia le commandement du Pérou, avec une très-grande latitude de pouvoir, dont il ne fit point un bon usage. Ceux qui ont le mieux observé sa conduite, lui font des reproches très-sévères. Les clameurs du peuple qu'il avait soulevé contre lui le contraignirent à donner sa démission, avant que San Martin eût quitté le Pérou. Depuis ce tems, il cessa d'exercer des fonctions publiques. Au mois de janvier 1825, il fut assassiné dans les rues de Lima.

Mais laissons l'auteur présumé de la brochure, pour nous occuper de ce qu'elle nous apprend sur le congrès de Panama. Les trois points sur lesquels cette assemblée doit fixer l'attention de toutes les républiques sont l'*indépendance*, la *paix*, la *sûreté*. Établir l'indépendance, conserver la paix, assurer, par un système de garanties mutuelles, la jouissance paisible de ces biens, tels sont

les premiers besoins des nouveaux états, les premiers devoirs de leurs gouvernemens; aucune voie plus directe, mieux connue et plus sûre, ne peut les conduire à leur but, que la tenue d'un congrès où tous ces états soient également représentés, où leurs relations mutuelles soient établies, où l'on détermine le mode d'intervention, et les règles à suivre pour ramener la paix dans le cas où quelques dissentions l'auraient momentanément troublée. « Ce corps politique, dit Bolivar dans sa circulaire aux nouvelles républiques, sera notre conseil dans le malheur, notre point de ralliement dans les dangers communs, l'arbitre auquel nous soumettrons avec confiance ce qui pourrait être obscur dans nos transactions mutuelles, le médiateur qui fera cesser nos débats. » Le libérateur du Pérou a renfermé dans ce peu de mots tous les motifs qui doivent déterminer l'établissement d'une confédération : il ne s'agit plus maintenant que d'arrêter les détail du plan général, et de convenir des moyens d'exécution.

L'*indépendance* est le besoin commun, le premier besoin des républiques du Sud de notre continent. Sans indépendance, elles ne pourraient compter sur l'avenir, ni jouir du présent; autant vaudrait qu'elles n'eussent pas même existé; point de sacrifices qu'elles ne doivent être disposées à faire, point de précautions qui soient inutiles pour la conservation d'un bien aussi précieux. Le même ennemi les menace également; des projets d'asservissement et des vengeances sont également redoutables pour toutes : la prudence la plus ordinaire leur conseille de réunir leurs forces, leurs ressources de tout genre, et de se fortifier mutuellement, en agissant de concert, à propos, avec ordre et sagesse. Pour que cette coopération soit efficace, un congrès paraît indispensable; et quand même on pourrait y suppléer par quelqu'autre

moyen, on n'en trouverait point qui fût aussi sûr, aussi digne de la confiance des peuples et de leurs gouvernemens. Dans un congrès, les délégués de tous les états discuteraient les mesures à prendre, régleraient les contingens, pourvoieraient aux cas imprévus et ne craindraient point de se charger d'une grande responsabilité, pour que les intérêts communs fussent hors de danger. On pourrait rappeler au congrès de Panama, pour faire sentir la nécessité de cette institution politique, les dissertations éloquentes et d'une logique si victorieuse que Jay et Hamilton firent insérer dans *le Fédéraliste,* pour réclamer la formation du nœud fédéral qui nous met, pour toujours, à couvert des invasions étrangères. Voulez-vous conserver la paix? Soyez forts, et ne laissez à vos ennemis aucun moyen de penser que vous pouvez être faibles.

En ce moment, les nouvelles républiques américaines n'ont rien à craindre. Qu'elles se tiennent cependant sur la défensive, comme en présence de l'ennemi. Les faibles mains de la Vieille-Espagne ne soutiennent plus son épée, ni dans l'ancien ni dans le Nouveau-Monde: l'éclatante victoire d'Ayacucho efface les derniers vestiges de sa domination sur le continent occidental; elle arrache à la métropole le sceptre sanglant dont la funeste domination, établie par tant de crimes, fut, pendant trois siècles, le fléau du Nouveau-Monde. Saint-Jean d'Ulloa s'est rendu; et qu'était-ce que ce poste, dans une petite île, sur les côtes du Mexique? Peu importe que le sauvage Rodil tienne encore dans Callao; que des troupes espagnoles, en très-petit nombre, n'aient point encore évacué l'île de Chiloé: on ne s'occupera de ces faibles débris des armées espagnoles, que dans le cas où ils recevraient des renforts assez considérables pour que l'on daignât enfin les attaquer.

Ainsi, l'Espagne est trop humiliée, trop faible, pour

qu'elle puisse, en ce moment, inspirer quelque crainte à l'Amérique; mais elle conserve ses ressentimens, ses prétentions qu'elle nomme des droits; son immobilité n'est pas un sommeil. Si elle peut retrouver ses forces, qu'on s'attende à une violente explosion de l'orgueil blessé, de l'espoir déçu, de la vengeance long-tems impuissante. La couronne d'Espagne revendiquera tout ce qu'elle tenait de la munificence d'Alexandre VI; elle produira la fameuse bulle de ce pape, où les limites des possessions espagnoles, dans le Nouveau-Monde, sont fixées avec autant de précision que de grandeur. Un point d'honneur mal entendu prolongera son obstination; elle renouvellera ses téméraires expéditions, dès que les circonstances lui paraîtront moins défavorables, dès qu'elle pourra se faire illusion et se flatter de quelque succès.

D'un autre côté, l'attitude de la Sainte-Alliance n'est pas propre à rassurer les Américains. A la rigueur, l'Amérique n'a rien à démêler avec cette confédération des puissances continentales de l'Europe; mais les exemples de Naples et de l'Espagne, ne laissent point apercevoir distinctement jusqu'où cette confédération peut étendre son droit d'intervention dans les affaires intérieures des gouvernemens et des peuples; l'orage qui se formerait dans le continent européen, pour éclater en Amérique, peut être détourné par la prévoyance et le courage; mais il faut que les nouvelles républiques soient assez fortes pour en soutenir la commotion. C'est contre ce danger qu'elles ont le plus besoin des secours mutuels qu'un congrès peut leur assurer.

Ces républiques porteront aussi des regards attentifs sur le nouvel empire du Brésil, dont l'immense étendue confine à la Colombie, au Pérou et à l'état de Buénos-Ayres. La nature et les formes de son gouvernement, représentent l'Ancien-Monde, transporté dans le Nouveau; ce

rapprochement et ce contraste ne seront pas sans influence, ni peut-être sans inconvénient. Il est vrai que l'empereur Don Pèdre connaît bien ce que les circonstances exigent, et paraît s'y prêter sans répugnance : nous avons même entendu parler d'une constitution libre, pour le Brésil; mais nous autres républicains, nous n'avons qu'une manière de concevoir la liberté, et nous ne savons pas associer cette notion avec celle d'un empire. Suivant nous, une constitution libre ne peut être que l'application rigoureuse et complète de l'égalité des droits; elle ne peut admettre aucun pouvoir héréditaire. Comme celle du Brésil n'aura point ce caractère, il est impossible que cet empire entretienne une paix durable avec les républiques voisines; les sujets de contestation ne manqueront point, la guerre sera le seul moyen de les terminer, et la communauté d'intérêts, entre les trônes, décidera les puissances de l'Europe à venir aux secours du Brésil, le seul point d'appui qu'elles aient en Amérique. Cet état sera nécessairement, pour ceux qui l'entourent, un voisin fort incommode. Les relations avec son gouvernement ne peuvent être discutées et réglées que dans un congrès général.

Voilà déjà quelques-uns des avantages que les nouveaux états indépendans trouveront dans la réunion de leurs délégués. C'est principalement à une époque si rapprochée de leur naissance, dans un tems où l'on peut douter qu'aucun d'eux ait pu prendre assez de force pour résister seul à tout ce qui peut menacer son existence, qu'ils sentiront l'utilité de cette réunion. Lorsque leur sûreté sera bien garantie, ils s'occuperont des moyens d'entretenir la paix au-dedans et au-dehors; c'est le second objet qui réclamera l'attention du congrès. Il est de la plus haute importance que, dès leur début dans la carrière politique, ils se concertent et s'entendent sur les principes

qui détermineront leurs obligations mutuelles, et sur les mesures qui seront adoptées en commun. De sages précautions prises d'avance peuvent éloigner presque tous les sujets de discorde entre les diverses républiques : une heureuse conformité de pensées et de vues s'établira peu à peu ; les habitudes se rapprocheront ainsi que les opinions ; chacun pourra voir distinctement quelle est sa part dans l'intérêt de tous, et ce que lui vaudront les sacrifices particuliers qui lui sont imposés. Les états de l'Amérique du sud ont brisé le même joug ; leurs gouvernemens sont établis sur la même base, et à très-peu près, sur le même plan ; la langue, les mœurs, la religion, les difficultés à vaincre, les périls à redouter, tout est commun entr'eux ; cette ressemblance pourrait et devrait peut-être s'étendre aux lois et aux institutions politiques, à quelques nuances près. Ce qui convient au Mexique, ne doit pas être déplacé au Chili ; ce qui réussit à Buénos-Ayres, ne peut manquer d'obtenir aussi quelques succès dans la Colombie ; mais, à la longue, l'interposition d'une grande distance produira son effet ordinaire. L'empreinte d'une commune origine s'effacera peu à peu ; chaque peuple prendra un caractère distinctif ; les intérêts ne seront plus communs, des germes de discorde commenceront à se développer, la paix intérieure sera menacée. Il est peut-être hors du pouvoir humain d'empêcher que ces tems de désastres n'arrivent un jour ; mais on peut les éloigner plus ou moins. En mettant à profit les puissans motifs d'union qui subsistent en ce moment, et que les circonstances viennent seconder si à propos, on peut espérer de prolonger cet état des choses, de maintenir les heureuses dispositions des peuples, et de recueillir abondamment les fruits d'une longue paix et d'une bienveillance mutuelle, entre des nations assez sages pour savoir conserver tous ces biens. Une assemblée représentative, telle que

celle de Panama, peut seule, garantir aux républiques du Sud, la paisible continuation du bien-être dont elles jouissent. C'est en établissant un tribunal suprême, qu'on évitera de terminer les contestations par la voie des armes. En présence d'une magistrature aussi vénérée, les animosités personnelles garderont le silence, les convenances et les égards seront observés, les malentendus seront expliqués, et les misérables causes de tant de guerre sanglantes en Europe, ne feront point la honte et le malheur de l'Amérique.

Il y a plus : c'est dans l'institution d'un congrès général que chaque état peut trouver la garantie la plus sûre de sa propre indépendance et de la plénitude de ses droits. Les élémens qui composent une telle assemblée, les principes qui la dirigent et les décisions qui en émanent, ne sont autre chose que l'égalité politique réalisée, et ses diverses applications ; mais cette précieuse égalité ne peut être maintenue que par l'union et par un congrès. Aussi longtems que ce lien commun subsistera, les intérêts et les droits de tous, seront en sûreté, sous la même protection. Dans les délibérations, la majorité appartient nécessairement aux intérêts généraux, et l'on ne conçoit pas comment cet ordre naturel serait interverti, à moins qu'une majorité corrompue ne voulût préparer la ruine commune, pour satisfaire quelqu'intérêt particulier de ses membres.

La navigation et le commerce des nouvelles républiques, ne sont point encore sortis de l'enfance : on ne peut y avoir que des notions imparfaites des principes de droit public appliqués au commerce, à ses franchises, aux droits des neutres en tems de guerre. Un tribunal qui posséderait ces connaissances, et qui serait investi de l'autorité nécessaire pour en faire usage, épargnerait aux états confédérés des erreurs et des fautes qui furent, de tout tems,

le plus grand obstacle au bonheur des nations. L'Amérique espagnole est encore administrée suivant les formes de l'ancien gouvernement ; ses codes sont ceux de la Vieille-Espagne : tout cela doit faire place aux institutions d'un peuple libre; mais il faut procéder avec une prudente lenteur. Le concours de toutes les lumières est, pour les grands travaux législatifs, la première condition du succès; l'intervention d'un congrès est donc au moins très-utile, et, peut-être, indispensable.

Suivant les écrits publiés dans l'Amérique du Sud, dont quelques-uns nous sont parvenus, le futur congrès doit s'occuper des objets dont la Gazette de la Colombie (*Gaceta de Colombia*), du 27 février 1825, contient l'énumération, ou tout au moins d'une partie de ces objets. Voici quelle est cette énumération :

« 1. Unir les nouvelles républiques par une alliance solennelle contre l'ennemi commun, l'Espagne d'Europe; contre toute puissance qui viendrait à son secours, ou qui, sous quelque prétexte que ce soit, se mettrait en hostilité contre les états confédérés ;

2. Rédiger et répandre un manifeste, au nom de tous les états, pour faire connaître à tous les peuples, la justice de la cause américaine, et les relations que les confédérés désirent établir, et conserveront soigneusement avec les puissances chrétiennes ;

3. Stipuler avec les nations commerçantes, les conventions relatives à la navigation et au commerce ;

4. Examiner s'il convient de soustraire au joug de l'Espagne, les iles de Porto-Rico et de Cuba; et dans le cas où cette résolution serait prise, régler le contingent de chaque état ;

5. Pourvoir aux besoins d'une guerre maritime, portée jusques sur les côtes de l'Espagne ;

6. Décider si cette guerre ne s'étendra point aux Canaries et même aux Philippines ;

7. Prendre en considération les moyens de donner toute sa valeur et toute son influence à la déclaration du président des États-Unis, qu'il ne serait permis à aucune puissance étrangère de fonder une colonie sur aucun point du continent américain, et de repousser toute tentative de s'immiscer dans les affaires intérieures des états confédérés ;

8. Fixer, par une discussion solennelle, et par l'unanimité des avis, les points obscurs du droit des gens ;

9. Décider ce que devront être les relations politiques et commerciales avec les parties du continent américain qui sont actuellement libres, ou qui le deviendront par la suite, mais dont l'indépendance ne serait pas reconnue généralement par les états de l'Amérique et de l'Europe, comme Haïti. »

On demandera sans doute s'il convient aux États-Unis d'entrer, dès à présent, dans la confédération du sud ? La réponse à cette question ne se fera point attendre. Dès que la session sera ouverte, le congrès de Panama donnera ses premiers soins aux affaires des nouvelles républiques ; notre intervention serait plus gênante qu'utile ; nous ne devons ni la proposer ni l'accorder, dans le cas où elle nous serait demandée. De plus, nos relations actuelles avec l'Espagne d'Europe sont pacifiques, et, par conséquent, si nous aidions ses ennemis soit par nos conseils, soit de toute autre manière, ce serait faire la guerre sans l'avoir déclarée. Que les républiques du sud se rappellent les promesses que leur fit, il y a deux ans, le président Monroë, dans son message à notre congrès ; elles sont inviolables, et l'enthousiasme qui les accueillit dans toute l'étendue de notre république, leur imprime

un caractère national. Dans ce message qui fut entendu de toute l'Amérique, qui étonna la diplomatie européenne, et fit changer plus d'une résolution, le président disait avec une noble fermeté : « La franchise de » notre politique et les relations amicales qui sont établies entre les puissances de l'Europe et les États-Unis, » nous imposent l'obligation de déclarer que nous regarderons, comme dangereuses pour notre repos et notre » sûreté, toutes les tentatives de ces puissances pour » établir leur domination sur quelque partie de cet hémisphère. Nous avons respecté leurs colonies et leurs » établissemens actuels; nous n'avons pris aucune part » aux démêlés entre ces colonies et la métropole ; mais » quant aux gouvernemens qui se sont déclarés et maintenus indépendans, et que nous avons reconnus » comme tels, conformément aux principes de la justice, et par de hautes considérations, si quelque puissance européenne prétendait les soumettre à une autorité qu'ils ne reconnaissent point, influer, de quelque manière que ce soit, sur leurs affaires intérieures » et sur leur état futur, une telle entreprise nous » paraîtrait dirigée contre les États-Unis. »

L'Amérique du sud ne peut désirer une manifestation plus franche et plus expresse de l'intérêt que nous prenons à sa cause. Nous avons reconnu toutes les républiques qu'elle a formées ; nous traitons avec elles comme avec des nations indépendantes et souveraines. Si la liberté américaine était menacée, soit au nord, soit au sud, nous ne serions pas les derniers à prendre les armes ; les défenseurs de cette belle cause, dans tout le continent, peuvent compter sur nous. Les périls communs exigeraient la convocation d'un congrès général ; les délégués arriveraient de toutes les parties de l'Amérique. Il est probable que le congrès de Panama ne sera

pas, comme ceux des souverains de l'Europe, une réunion déterminée par les circonstances et pour les affaires du moment, mais une institution stable, un corps politique dont les sessions seront régulières et périodiques. A mesure que son influence se fera sentir, les intérêts locaux se confondront de plus en plus avec l'intérêt général. Lorsque l'union sera bien formée et consolidée dans l'Amérique du sud, il sera tems de procéder à la grande confédération de tout le continent.

Mais quoiqu'il nous semble que dans les circonstances actuelles, il ne convient point encore aux États-Unis de se joindre à la confédération du sud, nous ne doutons point qu'il ne soit avantageux, à tous égards, que notre gouvernement ait ses délégués au congrès de Panama; qu'il les charge d'assister aux discussions, d'y prendre part en tout ce qui pourra nous concerner, et d'être ses interprètes lorsque l'on traitera des intérêts généraux. Les actes de ce congrès ne peuvent nous être indifférens; tôt ou tard, ils exerceront sur notre patrie une influence utile ou funeste : il est en notre pouvoir de préparer le bien et d'éviter le mal. Ne refusons donc point de coopérer, par de sages conseils, aux travaux d'une assemblée qui doit combiner, pour l'utilité commune, les mouvemens de six grandes républiques, dont quelques-unes ont déjà déployé leurs forces, et qui toutes, s'éléveront en peu de tems au plus haut degré de puissance et de prospérité (1).

(*North American Review.*)

(1) Note du Tr. On sait que, depuis, les États-Unis ont décidé qu'ils auraient des ministres au congrès de Panama.

MÉLANGES.

FRAGMENT INÉDIT, TROUVÉ DANS LES PAPIERS DE LORD BYRON.

Je réfléchissais, l'autre jour, aux différentes comparaisons qu'on a faites de moi, dans divers journaux, anglais ou autres. Ce qui m'y a porté, c'est que le hasard (car je ne les cherche pas, bien que je les examine quand elles se présentent) m'en a fait encore rencontrer une, ces jours derniers, dans une feuille étrangère.

Pour commencer, donc, je me suis vu comparer, dans le cours de ces neuf dernières années, en anglais, en français, en allemand, en italien et en portugais, à Rousseau, à Goëthe, à Young, à l'Arétin, à Timon d'Athènes, à un vase d'albâtre éclairé en dedans, à Satan, à Shakspeare, à Napoléon, à Tibère, à Eschyle, à Sophocle, à Euripide, à Arlequin, à Pierrot, à Sternold (1) et à Hopkins (2), à une fantasmagorie, à Henri VIII, à Chénier, à Mirabeau, au jeune Dallas (qui est encore au collége), à Michel-Ange, à Raphaël, à un petit-maître, à Diogène, à Childe Harold, à Lara, au Comte, dans le poème de Beppo, à Milton, à Pope, à Dryden, à Burns, à Savage, à Chatterton, au poète Churchill, à l'acteur Kean, à Alfiéri, etc., etc. Ma ressemblance avec Alfiéri m'a été affirmée très-sérieusement par un Italien qui, alors, n'était point de mes amis, et qui l'avait connu dans sa jeunesse.

Celui qui a fourni le sujet de tant de comparaisons con-

(1) Poète du XVIe siècle, qui a mis les Psaumes en vers anglais.

(2) Autre traducteur des Psaumes.

tradictoires, doit sans doute ressembler à quelque chose. Ma mère, avant que je fusse âgé de vingt ans, voulait absolument que je ressemblasse à Rousseau, et madame de Staël fesait la même comparaison, en 1813. L'*Edinburgh Review* a dit quelque chose de semblable, dans sa critique du quatrième chant de Childe Harold. Pour moi, je ne vois de ressemblance, entre nous, sur aucun point. Rousseau écrivit en prose, moi j'ai écrit en vers; il était du peuple, moi je suis de l'aristocratie; il était philosophe; je ne le suis nullement. Il publia son premier ouvrage à l'âge de quarante ans; j'en avais dix-huit, quand je fis paraître le mien. Son coup d'essai lui procura des éloges universels; le mien eut un sort tout contraire. Il épousa sa ménagère; je n'ai pu faire ménage avec ma femme. Il crut que le monde entier complottait contre lui; mon petit monde paraît croire que j'ourdis constamment des trames contre son repos: du moins si j'en puis juger d'après ce qui se dit et s'imprime sur mon compte. Il aimait la botanique; moi, j'aime les fleurs, les arbustes; mais sans rien comprendre aux genres, aux espèces, etc., etc. Il écrivit de la musique; je borne mes connaissances, sur cet art, à ce que l'oreille me met à portée de saisir. Je n'ai jamais voulu rien apprendre par principe, pas même une langue. J'ai appris par routine, par l'oreille et de mémoire. J'en avais une très-bonne, au témoignage du poète Hodgson, qui, lui-même, en avait une excellente. Rousseau écrivait avec hésitation et labeur; moi, avec rapidité, et généralement sans peine. Il ne voulut jamais ni monter à cheval, ni nager, et il n'entendait rien à l'exercice des armes; moi, je suis bon nageur, et quoique je ne sois pas très-hardi à cheval (m'étant enfoncé une côte, dans une course que je fis à l'âge de dix-huit ans), je suis assez bon écuyer, et de plus, je fais assez bien des armes, surtout à l'espadon, quand je

sais me posséder, ce qui m'est difficile, mais ce que je m'efforce toujours de faire, depuis le jour où, en 1806, luttant contre M. Purling, dans les salles d'Angelo et Jackson, à Londres, je le fis tomber et lui démis la rotule. J'ai été en outre, très-fort au jeu de *cricket*, et l'un des onze qui, en 1805, soutînmes une joute contre pareil nombre d'étudians du collége d'Éton. Rousseau, d'ailleurs, par son pays, son genre de vie, ses habitudes et son caractère, avait si peu de rapport avec moi, que j'ai peine à concevoir d'où est venue cette comparaison, qui a cependant été faite à trois *reprises différentes*, et toujours d'une manière remarquable. J'ai oublié de dire qu'il avait la vue courte, et que la mienne est au contraire parfaite; elle l'est au point, qu'étant un jour au grand théâtre de Bologne, et placé dans une des loges les plus éloignées, j'ai pu lire des inscriptions qui étaient tout près de la scène; tandis que d'autres personnes occupant avec moi la même loge, et qui étaient jeunes et pourvues d'excellens yeux, n'y pouvaient démêler une seule lettre, et croyaient que ce que j'en fesais, n'était que pour les mystifier. A tout prendre, je me crois fondé à dire que cette comparaison est inexacte de tout point. Ce n'est pas qu'elle ait rien dont je sois piqué. Rousseau était un grand homme, et si la comparaison était juste, je ne pourrais que m'en tenir honoré. Mais je n'aime pas à me complaire dans une idée fausse. (*Representative.*)

NATURALISATION DU CHAMOIS EN ANGLETERRE.

Quatre individus vivans de l'espèce *rupicapra*, ou chamois des Alpes en Suisse, ont été envoyés il y a quelque tems, de Suisse en Écosse, et on les a depuis peu

transportés, de ce pays, en Angleterre. C'est le comte de Fife, seigneur écossais, qui les a fait d'abord venir de Suisse, et qui vient d'en faire hommage au roi, pour orner le parc de Windsor. Ces animaux sont les premiers de leur espèce qui soient arrivés vivans en Angleterre. Ils se composent de deux femelles, un mâle et un de leurs petits. Leur grosseur est à peu près celle du chevreuil ou de la chèvre ordinaire; ils sont de forme élégante et leurs cornes, légèrement inclinées en arrière, sont recourbées à leur extrémité.

Les détails suivans nous sont fournis par M. Lowther, de Wolvesey, qui a été le premier propriétaire de ces animaux.

Pendant un séjour qu'il fit dans les Alpes, M. Lowther voulut essayer de priver le chamois, animal qui, par les habitans de ces montagnes, est regardé comme le plus farouche et le plus ombrageux de tous ceux qu'on y rencontre. S'étant d'abord procuré un très-jeune individu de l'espèce, et, quelque mois après, un second, il confia le soin de les élever à une femme de chambre anglaise, qui servait dans sa famille, et qui remplit cette tâche avec un succès complet. Par leurs mœurs singulières, ces animaux offraient un sujet continuel d'intérêt et d'observations aux habitans du château de Blonay, résidence de la famille de M. Lowther : ils mettaient une grande curiosité à examiner, en flairant, tous les meubles du château; ils s'établissaient sur les coussins des fauteuils, et quand ils le pouvaient, ils se glissaient dans les lits. Cependant ils ne souffraient guère qu'on les approchât, et jamais qu'on mît la main sur eux. Leur principale nourriture se composait de son mêlé avec un peu de sel, mais ils se refusaient à en prendre dans les vases qui avaient été récemment touchés par qui que ce fût. Lorsque la cuisinière revenait du marché, les chamois examinaient

avec soin ce qui se trouvait dans son panier, et ils témoignaient leur goût ou leur éloignement par des mouvemens de tête ou par l'extension des narines. Quand on portait du charbon au château, ils montraient beaucoup de colère contre le charbonnier. Le mâle prenait alors une attitude fière et menaçante; il frappait la terre du pied, son poil se hérissait, et il semblait vouloir attaquer le marchand de charbon. Mais ces signes de courage n'étaient qu'apparens; car, dès que cet homme s'avançait sur lui, le chamois, d'un seul bond plus semblable au vol qu'au saut, se perchait comme un oiseau, sur quelque point en saillie du château, à vingt ou trente pieds de distance; puis il revenait aussitôt que le charbonnier s'était éloigné. Quoique ces chamois parussent d'un caractère sociable, et vinssent se placer volontiers près du jardinier quand il travaillait à la terre, ou du cocher lorsqu'il était occupé de sa voiture, jamais personne de la famille ne pouvait les toucher, même du bout du doigt. Ils laissaient approcher peu à peu la main jusqu'à environ un pouce de leur corps; puis, tout-à-coup, ils s'élançaient vers quelque angle du château, situé à plusieurs toises de leur point du départ; et le moment d'après, ils revenaient à la personne qu'ils avaient fuie, comme pour la défier de les toucher. Ces animaux sensitifs ont propagé leur espèce à Blonay, et on a pu élever leurs petits. Il est arrivé que l'un d'eux s'est échappé une fois du château et a gagné les montagnes; mais la femme de chambre a mis tant de persistance à le chercher qu'elle a fini par le rencontrer. Appelé plusieurs fois par le nom de *Lolotte* que cette femme lui avait donné, il suivit peu à peu celle-ci jusqu'au château, et rendu dans sa demeure accoutumée, il parut très-content de s'y retrouver.

MALADIES ORDINAIRES DES IMPRIMEURS.

La première chose dont on est frappé, en considérant les maladies auxquelles ceux qui travaillent dans les imprimeries sont sujets, c'est la longue et pénible application de la vue que l'exercice de leur profession exige, et qui est la cause ordinaire des affections ophthalmiques dont cette classe d'ouvriers est si fréquemment atteinte. L'habitude de tenir l'œil constamment fixé sur des types ou caractères noirs, devient une source d'irritation pour cet organe, et y produit à la longue une inflammation lente et chronique qui altère les tissus de ce même organe, en trouble les fonctions, et amène enfin la perte de la vue, soit par l'opacité du cristallin ou de sa capsule, soit par la goutte sereine ou paralysie du nerf optique.

Pour prévenir ces affections ophthalmiques, on recommande communément l'usage des conserves; mais je doute beaucoup de leur efficacité comme *préservatif*, et je n'en conseillerais guère l'emploi qu'aux personnes dont la vision a déjà éprouvé un certain degré d'affaiblissement. Il me semble que, comme moyen préventif, une expérience bonne à tenter, serait de peindre en vert le chassis dans lequel les imprimeurs tiennent leurs caractères; cette couleur serait plus agréable et moins irritante pour les yeux, que l'aspect noir que présentent ordinairement les chassis d'imprimerie. On pourrait aussi peindre en vert les murs de la pièce dans laquelle ils travaillent; ce qui leur procurerait sans doute, pour la vue, un autre soulagement. Dans le cas où l'ouvrier n'éprouverait qu'un sentiment de faiblesse dans les yeux, sans qu'il y eût maladie, il suffirait le plus souvent, pour

rendre à ces organes, du ton et de la vigueur, de les baigner un peu dans de l'eau fraîche, soit pure, soit animée de quelques gouttes d'eau-de-vie.

Le Dictionnaire des sciences médicales rapporte un effet assez singulier, que la nature des travaux des ouvriers imprimeurs produit quelquefois sur leur physionomie. Accoutumé à prononcer chaque lettre dont il fait usage, l'ouvrier fait, en même tems, deux ou trois efforts pour saisir le caractère dont il a besoin; chaque effort, dans ce cas, s'accompagne d'un mouvement dans les muscles du visage et ce mouvement est une grimace qui, souvent, lui devient habituelle.

Ce genre d'occupation était autrefois extrêment pénible, et il en résultait généralement, pour la santé, des suites assez fâcheuses; l'ouvrier était sujet à des hernies et à des dilatations des vaisseaux sanguins, appelées anévrismes; il souffrait de maladies de poitrine qui provenaient souvent de ce que, échauffé et en sueur après un grand travail, il s'exposait aux influences d'un air froid et humide. Mais, de nos jours, par suite de l'immense perfectionnement qui s'est fait dans tous les procédés mécaniques, et spécialement dans la construction des presses, le travail des imprimeries est fort allégé, et les maladies en question sont beaucoup plus rares. Le teint cadavéreux, les indigestions, les rhumatismes, l'hydropisie et les affections scrophuleuses, autrefois si communes dans cette classe d'hommes, ne se rencontrent plus que parmi ceux d'entr'eux qui mènent une vie débauchée et usent avec excès des boissons spiritueuses, ou parmi ceux qui travaillent dans des lieux humides et malsains. Quant aux ouvriers imprimeurs de notre ville (Glasgow), je leur dois la justice de dire qu'ils se distinguent généralement par de bonnes mœurs, et qu'ils font beaucoup moins usage de liqueurs spiritueuses que ceux de Londres,

ou ceux des grandes villes du continent, telles que Vienne et Paris.

L'habitude qu'ont les hommes employés dans les imprimeries, de travailler debout, leur cause souvent aux pieds et aux chevilles, des engorgemens qui, s'ils ne sont pas soignés à tems et convenablement, sont quelquefois suivis de varices et d'ulcères. Une autre cause assez commune de maladies, c'est le plomb qui entre dans la composition des caractères qu'ils sont obligés de manier constamment : ce plomb produit, sur l'économie, des effets délétères; il est cause de coliques douloureuses et de paralysies aux extrémités inférieures, contre lesquelles tous les secours de l'art sont souvent impuissans. Les moyens préservatifs à employer contre les effets du plomb, consistent simplement à éviter de porter à la bouche les caractères d'imprimerie, et à se laver toujours les mains avant de manger, et en quittant le travail. Il serait bon aussi de se frotter les mains, soir et matin, avec un peu d'huile. Quant aux engorgemens des jambes dont j'ai parlé plus haut, on les prévient assez bien en portant habituellement des bas de peau lacés, ou un bandage convenablement appliqué.

Les ouvriers imprimeurs ont, parmi eux, un illustre exemple des bons effets de l'économie et de l'abstinence. Si jamais ils se sentent disposés à rester oisifs ou à céder au goût des plaisirs, ils n'ont qu'à se rappeler la vie de Benjamin Franklin, qui avait commencé par exercer leur profession. (*Glasg. Mech. Mag.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

ASTRONOMIE.

Taches solaires. — Les taches solaires, dit la *Gazette littéraire de Londres*, ont été plus grandes dans le cours du mois dernier (mars) que pendant plusieurs des mois précédens. Le noyau d'une de ces taches, qui ne pouvait avoir moins de 22,000 milles de diamètre, était brisé en trois pièces distinctes, et l'ombre qu'il projettait avait une limite circulaire bien définie. Pendant le court espace de quelques heures, on put observer un sillon qui partait de cette tache et s'étendait à une grande distance et avec une rapidité extrême sur le disque solaire. Ce phénomène indique sans doute l'existence de quelque agent plus puissant qu'aucun des agens analogues qui exercent de l'influence sur notre planète.

Pour l'expliquer, nous soumettrons une hypothèse à laquelle nous sommes loin d'attacher de l'importance, mais qui vaudra peut-être autant que la plupart des théories par lesquelles on cherche à expliquer les phénomènes extraordinaires que présente quelquefois le disque solaire.

Il est remarquable que ce sillon a traversé le disque solaire, le même jour (10 mars) et à la même heure où les conjonctions des deux planètes inférieures, Mercure et Vénus, ont eu lieu. Ces planètes sont non-seulement les corps les plus voisins du soleil, mais aussi les plus denses de tous ceux qui appartiennent au système plané-

taire ; car la densité du soleil étant supposée à 1 $\frac{1}{15}$, celle de Mercure sera de 9 $\frac{1}{6}$ et celle de Vénus de 5 $\frac{11}{15}$. L'atmosphère solaire est un fluide élastique qui s'étend à une hauteur qui n'est pas moindre de 1843 milles, ni supérieur à 2,765 ; or, en se rappelant l'effet connu des attractions lunaires sur la mer et sur l'atmosphère de notre planète, et en considérant les lois de l'attraction d'après lesquelles cette force s'exerce toujours en raison de la distance des corps et de la quantité de matière qu'il contiennent, ne pourrait-on pas chercher l'explication du phénomène en question dans l'action combinée de ces deux planètes (si rapprochées du soleil et beaucoup plus denses que lui) sur l'atmosphère solaire, et supposer que cette action a été telle qu'elle a déplacé cet atmosphère, et mis à découvert son noyau?

HISTOIRE NATURELLE.

Du crocodile en Égypte.—Le crocodile, dit le docteur Richardson, dans son *Voyage en Égypte*, est généralement accompagné d'un petit oiseau qui s'alarme au moindre bruit, et qui, agitant ses ailes près de lui, le réveille quand il dort, et le met, de cette manière, à même de fuir ceux qui guettent le moment de le tuer.

Couleuvres à plusieurs têtes. — Les couleuvres à deux têtes ont toujours excité vivement la curiosité des naturalistes. D'après la grosseur que quelques-uns de ces reptiles atteignent, et la facilité avec laquelle ils remplissent toutes les fonctions de la vie, on a été quelquefois tenté de les regarder comme une race distincte et parfaite dans leur genre. Cependant, M. de Lacépède professait une opinion contraire, et cette opinion s'appuyait sur beaucoup de faits connus, auxquels on peut joindre les suivans, qui paraissent assez concluans. On prit dernièrement, en

Amérique, sur la rivière Noire, près du lac Ontario, un serpent à trois têtes. Dans l'une des îles Féji (Polynésie), on trouva, il y a quelques années, une couleuvre à deux têtes; sa longueur était de quatre pieds trois quarts; elle avait deux paires de mâchoires, deux paires d'yeux, et deux têtes complètes et bien distinctes, de même grandeur et de forme parfaitement symétrique. De l'extrémité antérieure de l'épine dorsale, partaient deux cols courts, mais égaux en longueur, et unis par une membrane intermédiaire et une peau inférieure non interrompue. Le naturaliste français Redi, nous a laissé un compte détaillé d'un reptile de ce genre, trouvé près de Pise, sur les bords de l'Arno. L'animal vécut après avoir été pris, depuis le mois de janvier jusqu'à celui de février, et, lorsque la vie l'abandonna, la tête droite parut mourir sept heures avant la gauche. Aldrovandus conservait un reptile de ce genre, dans son cabinet, à Bologne, et l'on en voit un semblable dans le Musée royal, à Paris. Edwards, dans son Histoire des Oiseaux, fait mention d'un serpent anglais à deux têtes, qu'on lui apporta un jour, et il décrit un autre individu de ce genre, qui lui fut envoyé de la Barbade. Il paraît donc qu'on a trouvé des couleuvres à deux têtes dans les Antilles et dans la Polynésie, dans la Grande-Bretagne, en Italie, et dans l'état de New-York, au Nouveau-Monde. Il est très-probable que des couleuvres à deux têtes, trouvées ainsi dans des lieux si éloignés, n'appartiennent pas à une seule et même espèce, mais qu'ils sont des individus, non-seulement d'espèces, mais peut-être même de genres différens; que ce sont, en un mot, des êtres monstrueux et des jeux de la nature. Cette conclusion doit paraître plus raisonnable que l'hypothèse selon laquelle ces productions bizarres formeraient une race *sui generis*, et propageraient leur espèce dans l'ordre habituel.

Cadavre trouvé récemment dans une fondrière, en Irlande. — On a trouvé dernièrement, dans une fondrière, aux environs de Newton-Bellew, dans le comté de Galway, en Irlande, un cadavre d'homme, auquel se rattachent quelques circonstances singulières. Ce cadavre était placé à environ neuf pieds au-dessous de la surface de la fondrière, qui avait elle-même douze pieds et demi de profondeur. Quand on le trouva d'abord, il paraissait être celui d'un homme récemment mort, si ce n'est que les parties de l'abdomen étaient complètement affaissées; mais, lorsqu'il fut exposé aux influences de l'atmosphère, il se désorganisa rapidement. Les traits du visage étaient réguliers, et la physionomie avait un caractère étranger. Les cheveux, qui étaient noirs et longs, flottaient sur les épaules. La tête, les jambes et les pieds étaient à nu; mais le corps était enveloppé d'un vêtement serré, qui recouvrait aussi les membres jusqu'aux coudes et aux genoux. Ce vêtement se composait d'une peau d'animal, qui était lacée par-devant avec un cordon de la même matière, et dont le côté velu était tourné en dedans. Cette peau paraissait être celle d'une bête fauve. Il n'y avait aucune arme près du cadavre, mais, de chaque côté de lui, se voyait un long bâton en forme d'échalas ou de perche. Comme ce cadavre gissait près d'un ruisseau, il est assez probable que l'individu avait péri accidentellement, en cherchant à le franchir. La propriété anti-septique des fondrières étant connue, et la découverte fréquente de cadavres dans les lieux de ce genre, en Irlande, étant une chose déjà constatée, on aurait attaché peu d'importance à celle-ci, si d'ailleurs la circonstance du costume, dont le cadavre était revêtu, n'avait paru mériter une attention particulière. Ce cadavre est sans doute d'une grande antiquité. La profondeur où il a été découvert en fait foi jusqu'à un certain point: cependant, cet indice peut être

regardé comme vague, puisque la formation des fondrières dépend de circonstances diverses, telles que la situation des lieux, l'humidité de l'atmosphère, la nature du sol; mais le vêtement grossier dont il était vêtu, paraît dénoter, d'une manière incontestable, son ancienneté. On peut être assuré d'abord que ce cadavre appartient à une époque antérieure à la conquête de l'Irlande par Henri II (douzième siècle), puisque Giraldus Barry, dans sa *Topographia Hiberniæ*, écrite à cette même époque, rapporte que les habitans de l'Irlande étaient vêtus alors en habits de laine, taillés d'une manière bizarre, et généralement de couleur noire, attendu que c'était la couleur la plus commune des moutons du pays. Remontant donc à une époque antérieure au douzième siècle, on serait peut-être fondé à penser que ce cadavre est celui de quelques-uns des habitans belges de l'Irlande, puisqu'ils occupaient le district où il fut trouvé, et que l'on sait qu'ils portaient communément des vêtemens de peau.

Effets de la lumière sur les plantes.—M. Henri Philips, a prouvé, par une expérience curieuse, que la lumière naturelle et la lumière artificielle, n'exercent pas le même effet sur les plantes. Il prit plusieurs *mimosa elegans, spinosa* et *decurrens*, au moment où leurs feuilles étaient étendues, et les plaça dans une chambre obscure. Aussitôt ces feuilles tombèrent comme les baguettes d'un éventail, ou comme les ailes d'un oiseau qui se plient l'une sur l'autre. La lumière artificielle, la plus forte qu'on put faire arriver sur ces plantes, ne produisit aucun effet sur leur mouvement automatique, et les feuilles restèrent abaissées jusqu'au moment où on les exposa à la lumière du soleil. Alors leurs propriétés sensitives devinrent perceptibles, et on vit toutes les feuilles reprendre leur direction na-

turelle, avec la même régularité qu'un régiment de soldats qui se met en marche au commandement.

SCIENCES MÉDICALES.

Effets du Radsyge, maladie endémique en Norwège. — On apprend qu'une maladie appelée le *Radsyge*, qui a quelque rapport avec la lèpre, mais qui est inconnue partout ailleurs qu'en Norwège, s'est répandue dernièrement dans quelques parties de ce royaume, et y a fait les plus grands ravages. Il paraît que cette maladie ne s'étend guère au-delà des côtes, et que, là même, elle est bornée aux endroits les plus stériles, où les habitans se nourrissent presqu'exclusivement de poisson et d'une sorte de pain fait avec la farine d'orge, au lieu de farine de froment. Comme, sur ces mêmes côtes, le bétail est nourri, dans l'hiver, de restes de poissons macérés, il y a lieu de croire que le lait y est de mauvaise qualité et que cet aliment, par l'usage qu'on en fait, contribue aussi à répandre cet horrible maladie.

VOYAGES.

Nouveaux projets de voyages. — Il est maintenant décidé que le capitaine King, qui a si bien rempli la mission dont il était chargé, d'explorer les côtes de l'Australie, repartira prochainement pour un voyage de découvertes qui pourra durer cinq années. Sa première opération sera d'examiner la côte de l'Amérique du sud, depuis Rio de la Plata jusqu'au cap Horn, et de chercher à ouvrir des communications avec les peuples qui occupent cette vaste péninsule, encore si peu connue de l'Europe. Le voyage récent du capitaine Weddel, au pôle Antarctique (1), et les relations que cet intrépide marin a établies avec les habitans de la Terre-de-Feu, paraissent avoir éveillé l'at-

(1) Il en a été rendu compte dans le 4e numéro de la REVUE BRITANNIQUE.

tention du gouvernement britannique, sur l'hémisphère méridional, et l'avoir décidé à ordonner cette expédition, qui ne formera cependant qu'une partie du projet général de découvertes que ce gouvernement est dans l'intention de faire faire dans ces régions. On ne peut qu'être surpris que pendant que de si grands efforts ont été dirigés, dans ces derniers tems, vers le pôle du nord, il ne se soit fait, depuis la mort du capitaine Cook, aucune tentative d'investigation dans le sud. Il est incontestable cependant que les connaissances géographiques, sur cette portion du globe, sont très-arriérées; d'ailleurs il est vraisemblable que si la Grande-Bretagne parvenait à établir des relations avec les peuples de ces contrées, elle pourrait en tirer beaucoup de fourrures et d'huiles animales. Il résulte, dit-on, du dernier voyage du capitaine King, que les côtes orientales et septentrionales de l'Australie, sont extrêmement désertes, et que le petit nombre d'habitans qu'on y trouve, sont dans l'état le plus sauvage. Dans le cours de l'examen qu'il a fait de ces côtes, il n'a vu aucune embouchure des grands fleuves que l'on croyait devoir s'y trouver. Il ne reste sur ces mêmes côtes qu'un seul bras de mer non exploré, où des fleuves pourraient se rencontrer. Le voyage du capitaine King est sous presse et ne tardera pas à être publié.

Accroissement de l'empire de Russie. — D'après les tableaux statistiques de M. Hassel, publiés à Weimar, il paraît qu'à la mort de Catherine II, en 1796, la population de l'empire russe s'élevait à 33,000,000 d'ames, et qu'à la mort d'Alexandre, en 1825, elle était de 50,000,000 d'ames. Dans l'espace de trois siècles et demi, la population de la Russie est devenue huit fois plus forte, rien que par ses propres développemens; et elle s'est

accrue de près de vingt fois, par suite de l'extension qu'a reçue le territoire de l'empire.

LITTÉRATURE.

La littérature a ressenti le contre-coup de la Bourse. Les libraires, dit le *London Magazine*, semblent décidés à laisser périr d'inanition les lecteurs anglais. Tel a été, selon toute apparence, l'état de leur commerce, qu'aucun d'eux n'ose publier un ouvrage, de crainte que ses confrères ne viennent à déclarer leur faillite avant le jour du réglement. Toutes les entreprises de ce genre qui étaient commencées, et qui, suivant l'ordre naturel des choses, devaient arriver à leur maturité dans le courant de ces deux ou trois derniers mois, se trouvent suspendues pour le moment. Les grosses maisons n'ont absolument rien mis au jour, et les petites, presque rien qui mérite l'attention. M. Colburn, comme de coutume, s'est montré le plus actif, et nous a donné le seul ouvrage dont on ait parlé dans la société, les *Mémoires de la margrave d'Anspach*, insipide commérage qu'on n'a lu qu'à cause du nom de l'auteur. Les *Promenades de Waterton dans l'Amérique méridionale*, qui, bien que publiées depuis plusieurs mois, viennent seulement de nous tomber sous la main, sont à la fois si amusantes et si instructives, qu'il serait fort injuste de les passer sous silence. Nous devons aussi mentionner, d'une manière spéciale, la relation si curieuse du voyage et des découvertes du major Denham, du capitaine Claperton et du docteur Oudney, dans le nord et au centre de l'Afrique.

La traduction de l'*Histoire de la Révolution française*, par M. Mignet, vient d'être mise en vente. « Nous avons plusieurs fois, disent les éditeurs du recueil cité plus haut, recommandé cet ouvrage; c'est le tableau rapide

d'une époque de l'histoire extrêmement remarquable, et fort mal comprise en Angleterre. Ce livre est rempli de faits et de mouvement; et il nous instruit et nous attache, au moins au même degré qu'un roman. La traduction en est sans contredit très-supérieure à celles qui se fabriquent journellement à Londres. La meilleure néanmoins que nous ayons vue, depuis quelque tems, est celle des *Mémoires de madame du Hausset*. Cet ouvrage curieux est reproduit en anglais avec une grâce et une fidélité que nous avons bien rarement rencontrées dans les traductions.

Cette branche de la littérature, continue le *London Magazine*, s'exploite d'une manière scandaleuse dans ce pays. Hommes, femmes, enfans, tout le monde s'y croit en état de traduire. Une légère connaissance de la langue dans laquelle est écrit l'original, un dictionnaire et une grammaire, sont les seuls moyens qu'on suppose nécessaires. Cependant nous affirmons, et notre propre expérience nous y autorise, que c'est très-difficilement que l'on acquiert ce talent, et qu'on ne parvient pas toujours à l'acquérir Il faut beaucoup d'usage et d'attention, et une extrême flexibilité de style, pour transporter les idées d'un auteur étranger dans une traduction correcte, élégante et facile. Bien des gens capables de donner à leurs pensées les formes dont elles sont susceptibles, se trouvent fort embarrassés quand il s'agit de revêtir les pensées d'autrui d'un style énergique ou gracieux, selon le caractère de l'original. Nous ne parlons ici que des difficultés qui se présentent au traducteur instruit d'ailleurs, mais peu familiarisé avec son métier. Que doit-on attendre de ceux qui, habituellement employés à cette tâche, ne la remplissent qu'en manœuvres et en luttant contre une foule d'obstacles, outre celui de leur incapacité? Ce qu'ils ne pourraient bien faire, même avec

du tems et de la réflexion, il faut qu'ils l'exécutent à la hâte. Pour cela, ils n'ont aucun des secours que leur donneraient la suite des idées, la connaissance de l'ensemble de l'ouvrage; car il est bon qu'on le sache, parmi les traductions dont nous sommes inondés, il n'en est presque pas une qui ne soit fabriquée par un *grand nombre* de mains différentes. Tel libraire, M. Colburn, par exemple, dispose d'un régiment de traducteurs, toujours prêts au premier commandement. Le continent lui envoie-t-il un ouvrage de quelqu'intérêt, pour peu qu'il craigne d'être prévenu, il dépèce bien vite son exemplaire, dont il distribue les feuillets à sa troupe affamée. Que résulte-t-il de là? L'un finit une page par la première partie d'une phrase dont il ignore la suite; l'autre commence la page suivante par la seconde moitié de cette même phrase, sans se douter de ce qui précéde. L'imprimeur réunit ces fragmens épars, et les trois quarts du tems, le lecteur aux abois se voit réduit à chercher, souvent sans le trouver, ce que l'auteur à voulu dire. A cette première cause d'erreurs et de quiproquos, s'en joignent beaucoup d'autres. C'est ainsi qu'en lisant les détestables versions que l'on nous donne des meilleures productions des littératures étrangères, il nous est presque toujours impossible de nous rendre compte des causes qui ont déterminé le succès de ces ouvrages, dans la langue originale (1).

COMMERCE.

Parmi les diverses causes par lesquelles on cherche à expliquer la crise que vient d'éprouver le commerce anglais, il en est deux en particulier, qui, au premier coup-

(1) NOTE DU TR. On voit, d'après les observations du *London Magazine*, que les ouvrages du continent se traduisent, à Londres, à peu près comme on traduit en France les ouvrages anglais.

d'œil, paraissent contradictoires, mais qui, lorsqu'on les examine de plus près, se concilient parfaitement. Ces causes sont : 1° les emprunts récens faits par l'étranger, lesquels, dit-on, ont trop diminué, dans le pays, la masse d'argent mise en circulation ; 2° une surabondance des moyens d'échange, par suite d'une trop grande émission de papier-monnaie.

Les emprunts, fournis à l'étranger, n'ont pu être remplis qu'en valeurs métalliques ou en marchandises ; mais principalement dans ce premier genre de valeur. Le vide causé par cet emploi du numéraire, a dû se combler aussitôt, ou il en serait résulté une baisse proportionnelle dans le prix général de toutes les marchandises ; or, dans les circonstances d'alors, ce vide ne pouvait se combler que par une nouvelle émission de papier-monnaie, soit de la part de la banque d'Angleterre, soit de celle des banques provinciales. C'est précisément ce qui est arrivé. Séduits par les bénéfices que les emprunts à l'étranger faisaient espérer, les spéculateurs, tant dans la capitale que dans les provinces, ont provoqué l'émission de ce papier ; et ils l'ont emprunté sur la foi de lettres-de-change hasardées, ou plutôt qui ne représentaient aucune valeur réelle.

Si cependant ces spéculateurs s'étaient bornés à remplacer, par une somme égale en papier, la somme des valeurs métalliques passées au-dehors, il est possible que le premier accident propre à ébranler la confiance publique, n'eût pas nécessairement entraîné leur ruine. Mais ils ne se sont pas contentés de courir ces chances déjà assez fortes : par leurs emprunts successifs, ils ont porté le papier des banques provinciales à quelques millions st. au-delà du montant des valeurs métalliques exportées.

Plus cet excédant était grand plus les bases sur les-

quelles reposait le papier des spéculateurs étaient mal affermies; plus, un léger souffle de vent pouvait déranger l'équilibre; et la balance, une fois penchée, n'avait ni force ni élasticité pour se redresser.

Voyons un peu comment le papier-monnaie se crée et se met en circulation. La banque d'Angleterre n'émet le sien, dit-elle, qu'en échange de *valeurs reçues;* les banques provinciales assurent qu'elles suivent la même marche. Mais il n'est pas toujours facile de déterminer si ce qui est offert à ces banques, comme valeurs, a quelque chose de *réel* et de *positif*. Les motifs qui portent à tromper sur ce point, sont généralement en raison des occasions réelles ou imaginaires qu'on a, pour faire des placemens avantageux.

Prenons, pour exemple, un emprunt de dix millions st., à fournir à l'étranger; nous admettrons que deux millions de cet emprunt seront remplis en marchandises, qui, faute d'acheteurs, languissent dans nos magasins. Ainsi, deux millions sur les dix resteront chez nous, pour solder les marchandises exportées; il faut toutefois considérer que, dans ce cas même, l'argent en circulation ne demeure pas dans le *statu quo;* car ces deux millions ont une fonction nouvelle à remplir: celle de payer ce surcroit de marchandises lancé dans le marché.

Mais les huit millions restant et qu'on porte à l'étranger, diminuent nécessairement, dans une proportion correspondante, les valeurs métalliques du pays; ils y produisent, par conséquent, une baisse dans le prix général des diverses marchandises, et gênent le commerce d'*autant*, à moins qu'on ne substitue à ces huit millions, quelque équivalent.

Or, quel est l'équivalant qu'on y substitue? Ce ne sont pas des billets de banque ordinaires, mais un papier-

monnaie chimérique; un papier qui ne représente aucune valeur réelle.

Au surplus, comment cela serait-il autrement? Puisque tous les billets qui représentaient quelque chose, ont dû passer antérieurement dans la circulation.

L'acte par lequel on prête au dehors une portion de la richesse publique, c'est-à-dire une portion des valeurs métalliques du pays, n'augmente point le capital général de la nation; au contraire, son effet est de diminuer d'autant la portion qui était disponible; si donc on remplace cette portion de la richesse publique par un papier-monnaie qui y est nominalement égal, on la remplace par une chose qui ne représente *rien*. Mais ce sera bien pire, si non content de créer un papier-monnaie qui soit nominalement égal aux valeurs métalliques enlevées à la circulation, on en crée un qui les excède de plusieurs millions : ce qui, comme nous avons vu, est le cas où nous nous sommes trouvés.

Ce qui est illusion dans le principe, doit, de nécessité, se terminer par des mécomptes, et ces mécomptes seront d'autant plus grands, que l'illusion a été plus complète.

La simple absorption de tant de millions, par suite des emprunts étrangers, ne pouvait tarder à amener une baisse générale dans le prix de toutes les marchandises, et par conséquent, un certain embarras dans le commerce; en un mot, une crise.

Mais lorsque les moyens d'échange ont été augmentés par des valeurs chimériques, et cela dans le moment même où les valeurs réelles diminuaient, y a-t-il lieu de s'étonner que, dans ce cas, la crise ait été portée à son comble?

— La confiance, dit le *Price Current*, se rétablit peu à peu, et notre commerce commence à renaître. Il se fait des commandes plus considérables pour la consommation

intérieure du pays, et les exportations deviennent aussi plus fortes. Quant au système prohibitif adopté par le gouvernement français, à l'égard de nos produits coloniaux, il ne peut y avoir qu'une seule et même opinion. Dans un moment où le gouvernement britannique fait tout ce que les circonstances lui permettent pour établir la *liberté du commerce*, on devait peu s'attendre à cette mesure de la part du ministère français. Nous recevons dans nos ports tous les objets d'industrie française, et la France exclut des siens toutes les productions coloniales venant des possessions britanniques en Europe! Heureusement que le ministère français sera trompé dans ses calculs. Il est hors de doute que cette mesure sera éludée; notre commerce a déjà fait pour cela toutes les dispositions nécessaires. Toutes nos productions coloniales, destinées à être consommées en France, seront expédiées à Ostende ou dans d'autres ports de la Belgique, d'où il sera facile ensuite de les faire arriver, en France, par terre. Un autre effet de cette loi, sera de faire perdre aux Français, le cabotage qu'ils font entre nos ports et les leurs; puisque par suite de ces mêmes dispositions, il passera nécessairement aux Belges et aux Hollandais.

États de la valeur comparative des produits exportés du royaume Uni, aux Indes orientales et occidentales; tiré de documens parlementaires dont l'impression a été ordonnée le 17 *février* 1826.

Valeur des exportations aux Indes Orientales et à la Chine.

Années.	Productions étrangères et coloniales.	Britanniques et Irlandaises.	Total des exportations.
	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
Au 5 javier 1824	604,047	3,753,469	4,357,516
1825	710,575	3,498,325	4,200,900

Valeur des exportations au cap de Bonne-Espérance.

1824	59,661	334,967	394,628
1825	30,966	245,054	276,020

Valeur des exportations aux Antilles Anglaises.

1824	285,247	3,678,120	3,963,367
1825	324,374	3,827,489	4,151,863

Valeur des marchandises britanniques réexportées des Antilles Britanniques en pays étrangers.

1824	1,519,350
1825	1,014,152

Il résulte des états précédens que le terme moyen annuel de la valeur des produits exportés aux Indes Orientales et à la Chine, y compris le cap de Bonne-Espérance, a été de .... 4,614,532 Liv. st.

Et que le terme moyen annuel des produits exportés aux Antilles Britanniques, y compris les réexportations a été de 2,790,864

Balance en faveur du commerce des Indes Orientales. 1,823,668

Commerce anglais dans la Baltique. — On pourra se former une idée de la prodigieuse extension que prend ce commerce, par l'état, ci-dessous, des bâtimens anglais qui ont passé le Sund, dans cinq années différentes :

Années.	Nombre des navires.
1816	1,848
1820	3,597
1822	3,097
1824	3,540
1825	5,186

BOURSE DE LONDRES.

Prix des actions dans les différens canaux, docks, travaux hydrauliques, Compagnies des mines; etc., etc., pendant le mois de mars 1826.

	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires.	Cours en Février 1826.
CANAUX.			
Ashton	•	110	200
Birmingham	•	17 10	320
Coventry	•	100	1100
Elesmere et Chester	•	133	115
Grande Jonction	•	100	260
Huddersfield	•	57	24
Kennet et Avon	•	40	22
Lancaster	•	47	40
Leeds et Liverpool	•	100	375
Oxford	•	100	700
Régent	•	40	42
Rochdale	•	85	98
Stafford et Worcester	•	140	800
Trent et Mersey	•	100	2000
Warwick et Birmingham	•	100	265
Worcester et *idem*	•	78	51
DOCKS.			
Commercial	•	100	67
Indes orientales	•	100	95
Londres	•	100	86
Ste.-Catherine	100	20	2
Indes occidentales	•	100	185
TRAVAUX HYDRAULIQUES.			
Londres (orientale)	•	100	115
Grande Jonction	•	50	75 1/2
Kent	•	100	37
Londres (méridionale)	•	100	95
Middlesex occidental	•	65	65
COMPAGNIES DU GAZ.			
Cité de Londres	100	90	155
Nouvelle cité de Londres	100	50	85
Continentale	100	8	1
Impériale	50	44	40
Générale unie	50	18	12
Westminster	50	50	54
COMPAGNIES D'ASSURANCE.			
Albion	500	50	58
Alliance	100	10	10 5
Id. maritime	100	5	4 10
Atlas	50	5	7
Globe	—	100	140
Gardien	100	10	16 15
Hope	50	5	4 15
Impériale	500	50	102
id. sur la vie	100	10	10 10
Londres	25	12 10	20
Protectrice	20	2	1 5
Rock	20	2	3 12 6
Echange Royal	—	100	260

COMPAGNIES DES MINES.	Prix primitifs des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Février 1826.
Anglo-Mexicaine	100	45	30
Id. Chili	100	5	1
Bolanos	400	50	60
Brésilienne	100	10	7
Castello	100	5	2
Chilienne	100	7 10	4 20
Colombienne	100	7 10	3 10
Mexicaine	100	10	2
Real del monte	—	400	380
Mexicaine-Unie	40	15	13
SOCIÉTÉS DIVERSES.			
Compagnie d'Agriculture Australienne	100	6	15
Id. *id.* du Canada	100	10	19
Id. *id.* de la Colombie	100	5	3
Id. *id.* de Rio de la Plata	100	5	1
Exploitation du fer anglais	100	30	14
Navigation par la vapeur	100	5	2
Banque d'Irlande	100	15	10
Compagnie de la terre de Van Diemen	100	2 10	3
Id. des Indes occidentales	100	5	2 15

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 février 1826 jusqu'au 23 mars 1826.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
3 pour o/o consolidés	78 1/2	75 3/4	78 »
Nouveau 4 p. o/o	96 1/8	94	95 1/2
Fonds de l'Inde, 10 1/2 p. o/o	3 s. p.m.	10 s. dis.	3 s. dis
Billets de l'Échiquier, 2 d. par jour	6 s. p.m.	4 s. dis.	4 s. pr.
FONDS ÉTRANGERS.			
Obligations autrichiennes, 5 p. o/o	86 1/2	86	86 »
Id. du Brésil ... *id*	56 1/2	53	55 1/4
Id. de Buenos-Ayres ... 6 p. o/o	60	58 3/4	58 3/4
Id. du Chili ... *id*	51 1/2	46	50 1/2
Id. de Colombie, 1822 .. *id*	52	46 3/4	51 3/4
Id. *id.*, 1824 .. *id*	50 1/2	45 1/4	50 1/4
Id. du Danemarck ... 3 p. o/o	55 3/4	50 5/8	55 1/2
Rentes françaises ... 5 p. o/o	97	96	96 1/4
Id. ... 3 p. o/o	66	64	65 »
Obligations grecques ... 5 p. o/o	18 1/2	17 1/4	17 3/4
Id. Mexicaines ... 5 p. o/o	59	54 1/2	59 »
Id. *Id.* ... 6 p. o/o	67 1/4	58 1/2	66 1/2
Id. Napolitaines ... 5 p. o/o	75 »	73 »	73 »

		Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Id. Péruviennes.........	6 p. o/o......	33.....	30 »...	31 »
Id. Portugaises..........	*id*...........	75......	71 »...	71 »
Id. Prussiennes, 1818....	*id*...........	89 3/4...	89 1/4.	89 1/4
Id. *id.* 1822......	*id*...........	88 1/4...	87 3/4.	87 3/4
Id. Russes..............	*id*...........	78 3/4...	78....	78 »
Id. Espagnoles..........	*id*...........	10 3/4..	9 3/8.	10 1/4

REVUE

BRITANNIQUE.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

DES INSTITUTIONS DE CHARITÉ.

L'existence des sentimens bienveillans est si essentielle au bonheur de l'espèce humaine, que sans doute on ne regardera pas comme inutiles les efforts que nous allons faire pour indiquer la manière dont ces sentimens doivent être dirigés et encouragés, afin de produire le plus de bien possible. En faisant ces recherches, nous serons probablement obligé de nous éloigner des sentiers battus, et de considérer, sous de nouveaux rapports, beaucoup d'institutions pour lesquelles on professe une admiration et un respect de tradition. Mais, comme notre seul but est de concourir au bien général, et que c'est aussi dans l'intention d'atteindre ce but qu'on a établi ces institutions, nous considérons comme un devoir d'exprimer avec franchise ce que nous en pensons. Nous espérons que, de leur côté, nos lecteurs ne rejetteront pas nos opinions, par cela seul qu'elles sont nouvelles, et qu'ils se garderont de les condamner, avant d'en avoir fait un examen attentif et impartial.

Ce qui nous a surtout déterminé à entreprendre ces recherches, c'est que nous connaissons un grand nombre de personnes très-disposées à améliorer la condition des pauvres, et qui désespèrent de pouvoir y parvenir. Ils voient le nombre des institutions de charité s'accroître incessamment, et la misère rester la même : ils en concluent que toute intervention de leur part serait inutile, et ils demeurent inactifs. Un des principaux objets que nous avons en vue, c'est de les faire sortir de leur inertie et de leur montrer qu'ils peuvent rendre à l'humanité des services aussi durables qu'étendus.

Il importe, d'abord, de nous rendre compte de la véritable signification des mots *charité* et *charitable*. Suivant le docteur Johnson, *charitable* veut dire libéral envers les pauvres; bon, bienveillant; qui est disposé à juger les autres avec indulgence. Mais la bonté et la libéralité ne sont pas toujours utiles, et souvent même elles ont des résultats funestes. Tel individu dont le cœur est rempli de sentimens bienveillans et affectueux, peut quelquefois faire plus de mal que le coquin le plus endurci. Dans tous les États qui sont tolérablement gouvernés, les lois limitent le pouvoir du dernier, tandis que l'autre est presque toujours encouragé par ceux dont il ambitionne le suffrage. Celui-ci, par les aumônes qu'il distribue sans choix, devient le patron de la paresse, de la mendicité et de la fraude, et par les primes qu'il accorde au vice, il tend à décourager les sentimens honnêtes, et à diminuer le nombre des hommes industrieux.

La bonté n'est utile que lorsqu'elle est réunie à des connaissances et à un esprit judicieux. En nous servant du mot de connaissances, nous ne le prenons pas dans son acception vulgaire, et nous ne voulons pas parler de cette instruction frivole au moyen de laquelle on peut scander un vers grec, et construire tant bien que mal un hexa-

mètre latin. Nous ne considérons comme de véritables lumières que celles qui nous mettent à même d'être utiles à nos semblables. La valeur d'un membre de la société ne dépend point de la vivacité de ses impressions, et de la facilité avec laquelle il pleure sur les misères qu'il rencontre, mais des moyens dont il peut diposer pour le soulagement de ces misères. Rien n'est plus aisé que d'intéresser dans le monde, avec une sensibilité facilement excitable; mais pour être véritablement utile aux autres, il faut du soin, de l'étude et de la persévérance.

Les moyens qui ont été employés pour soulager la misère du pauvre, sont en grand nombre, et la compassion des classes supérieures envers celles qui sont moins fortunées, s'est manifestée sous tant de formes, et a créé des institutions d'une nature si diverse, qu'il serait impossible de les mentionner toutes, sans sortir de nos limites. Cela serait au reste tout-à-fait superflu. Le petit nombre d'exemples que nous citerons à l'appui de nos observations, suffiront pour guider dans l'appréciation des établissemens dont nous ne parlerons pas. Il y a trente ans, lorsque l'on voulait convaincre le public du mérite d'une charité, on se bornait à prouver que celui ou ceux qui avaient été soulagés, étaient réellement malheureux. Tout ce qu'on exigeait alors, c'étaient des garanties effectives contre la fraude, et dès le moment où ces garanties étaient obtenues, l'utilité du bienfait ne paraissait plus susceptible d'être controversée. Mais aujourd'hui que les causes qui influent sur la condition du pauvre, sont mieux connues, l'ancienne manière de voir est nécessairement fort ébranlée. La première de ces causes est sans contredit le taux des salaires, toujours déterminé par la proportion qui existe entre la demande pour le travail et le nombre de bras disponibles. Plus le capital destiné au paiement des salaires sera considérable, et le nombre des bras limité,

plus les ouvriers auront de moyens d'aisance. Si, par exemple, le capital destiné au paiement des gages est de vingt millions sterling, et que le nombre des ouvriers soit d'un million, chacun d'eux recevra un salaire annuel de 20 liv. sterl. Ce salaire ne sera plus que de 10 liv. sterl., si le capital n'est que de deux millions. Le capital étant fixé, les ouvriers se nourriront de viande et de pain, et habiteront dans des cabanes convenablement appropriées, ou vivront de pommes de terre dans des chaumières en torchis, selon qu'ils seront plus ou moins nombreux. Si la population avait toujours les alimens qui lui sont nécessaires, elle doublerait tous les vingt ou vingt-cinq ans; mais il est impossible que les denrées alimentaires puissent augmenter pendant long-tems d'une manière aussi prompte. Il en résulte que la population a une tendance à s'accroître dans une proportion plus forte que le capital. C'est là le grand principe de la population; principe dont il est impossible d'exagérer l'importance.

M. Mill a mis cette vérité dans tout son jour, dans un article sur les caisses d'épargne, inséré dans le supplément de l'*Encyclopédie Britannique*.

« Pendant long-tems, dit M. Mill dans cet article remarquable, on a considéré comme un point incontestable en économie politique que, dans chaque nation, la population se nivelle toujours avec les moyens de subsistance; que l'espèce humaine, selon l'ingénieuse expression de Burcke, se propage par la bouche; qu'il n'y a d'autre obstacle à ses progrès que l'insuffisance des denrées alimentaires; et que, sans cela, le nombre des hommes doublerait tous les vingt ou vingt-cinq ans, comme le prouvait l'exemple de l'Amérique. »

M. Malthus alla plus loin. Ce fut lui qui établit la grande loi de la population. Il a démontré qu'elle ne s'arrêtait pas au niveau des moyens de subsistance,

comme on l'avait cru jusqu'alors; mais qu'elle tendait toujours à le dépasser, et que cette disposition était la source de beaucoup de vices et de misères.

Cette doctrine fut d'abord vivement contestée. A la fin on reconnut qu'en effet, par suite de la disposition que l'espèce humaine a à se marier, et des facultés prolifiques dont elle a été douée par la nature, le nombre des consommateurs s'accroît beaucoup plus rapidement que les denrées alimentaires, excepté dans les pays nouveaux, où il existe un grand nombre de terres fertiles inoccupées, que l'on met en culture, à mesure que la population s'augmente.

Les conséquences de cette vérité sont immenses, car elle doit nécessairement faire modifier la plupart des projets conçus pour améliorer le sort de l'espèce humaine. Il est évident qu'au lieu de favoriser les progrès de la population, il faut, au contraire, veiller à ce qu'elle ne s'augmente pas plus vite que les alimens. Tous les bons esprits doivent s'occuper activement à rechercher les moyens de maintenir l'équilibre entre les consommateurs et les objets de consommation. La découverte de ces moyens est la condition indispensable de toutes les améliorations à venir.

Il est vrai qu'il existe certaines personnes qui nient encore l'existence du principe sur lequel repose cette doctrine. Leur autorité n'est pas d'un grand poids; mais sur un sujet d'une aussi haute importance, il ne faut pas dédaigner de réfuter les objections, même les plus frivoles. Ces personnes prétendent que tant qu'il existera des terres incultes dans le royaume, la crainte de l'insuffisance des denrées alimentaires sera tout-à-fait chimérique. Il ne sera pas difficile de leur répondre. Le produit de la terre, qui est la récompense du travail employé à son exploitation, ne s'obtient qu'à la fin de

l'année agricole; et les ouvriers dont on se sert doivent être entretenus pendant le cours de cette année. Le capitaliste qui entretient ces ouvriers, compte sur la moisson, pour rentrer dans son capital *avec profit.* C'est l'espoir de ce profit qui l'a déterminé à employer son capital de cette manière, sans quoi il lui aurait cherché un autre placement. Il est évident, par conséquent, que la terre qui n'est pas susceptible de donner un produit plus considérable que la somme nécessaire pour son exploitation, ne doit pas être cultivée. Dartmoor, les bruyères d'Hounslow, et une grande partie du territoire des montagnes d'Ecosse, sont dans ce cas.

Les terres fertiles ne se trouvent pas dans une proportion illimitée. A mesure que l'on mettra en valeur des terrains, de jour en jour moins productifs, la population continuera à s'accroître dans une effrayante progression. Le taux des salaires baissera; et à moins que l'on n'avise à des moyens d'arrêter la multiplication du nombre des habitans, la misère ne tardera pas à se répandre dans tout le pays.

On peut conclure de ces prémisses que si le capital d'une nation s'élevait tout-à-coup de 20 à 25 millions, le taux des salaires hausserait dans la même proportion; mais le stimulant que le haut prix des salaires donnerait à la population, et la diminution temporaire de la mortalité des enfans, empêcheraient que ces résultats fussent durables. Le capital serait, il est vrai, augmenté d'un quart, mais comme la population éprouverait promptement une augmentation correspondante, la condition du peuple serait bientôt la même que jadis. Peut-être dira-t-on que ces vérités sont tellement palpables qu'elles auraient pu se passer des développemens que nous leur avons donnés; et cependant un noble lord, qui se pique de bien connaître l'Irlande, soutenait dernièrement, dans une

occasion solennelle, que si un certain nombre de capitalistes anglais allaient s'établir dans ce malheureux pays, et que ses propriétaires consentissent à y vivre au milieu de leurs paysans, la situation des habitans ne tarderait pas à éprouver les plus heureuses modifications. Nous avons pensé qu'il serait bon de donner une petite leçon d'économie politique à sa seigneurie et à ceux qui partagent sa manière de voir, afin qu'à l'avenir elle ne s'exposât pas à reproduire en public les mêmes erreurs.

Il résulte de ces observations que le bonheur des ouvriers dépend surtout de la proportion qui s'établit entre leur nombre et les denrées alimentaires; et que par conséquent toutes les hypothèses dans lesquelles cette proportion n'est pas mise en ligne de compte, porte sur une base fausse. Nous ne pouvions nous dispenser d'établir avant tout cette vérité, car c'est sur elle que reposeront tous les raisonnemens que nous allons faire.

La plus ancienne institution de charité dont on ait conservé le souvenir à Londres, y fut établie en 1102. Avant cette époque, il paraît que les habitans n'étaient secourus que par des charités individuelles, ou par les distributions qui se faisaient à la porte des monastères. L'aumône étant le plus ancien de tous les genres de secours accordés au pauvre occupera d'abord notre attention. Qu'elle produise des effets satisfaisans dans ses conséquences immédiates, c'est ce qu'on ne saurait contester; mais ce n'est point là la question : en faisant le bien, nous devons suivre la même règle que lorsque nous faisons du mal à un individu, à cause du bien qui doit en résulter. Comme nous ne jugeons convenable de punir que lorsque la peine que nous infligeons au coupable, est contrebalancée par les avantages que le reste de la société en retire, de même, nous ne devons céder à nos sentimens de bienveillance pour nos semblables, que

lorsqu'il est évident qu'un plus grand mal à venir ne balancera pas le bien immédiat que nous allons faire. C'est donc de la manière suivante que la question doit être posée : L'aumône est-elle utile dans ses résultats éloignés, comme dans ses effets immédiats ?

Les observations que nous faisions tout-à-l'heure sont également vraies, soit que les moyens de subsistance des prolétaires résultent de la charité publique ou individuelle, soit qu'ils les obtiennent par leur travail. Prenons l'hypothèse la plus favorable, et supposons que l'argent que l'aumône distribue dans les classes pauvres, ait été épargné sur des dépenses improductives; les moyens de subsistance des individus qui appartiennent à ces classes, seront sans doute augmentés, mais leur nombre s'augmentera dans une proportion correspondante, et probablement même dans une proportion beaucoup plus forte. Neuf fois sur dix, ces aumônes seront distribuées dans des familles nombreuses, et seront surtout considérées comme utiles, quand elles permettront aux parens d'élever leurs enfans. Qu'en résultera-t-il? Que de nouveaux ouvriers grandiront; qu'ils auront des enfans; et qu'ils calculeront à leur tour sur la bienfaisance du riche. De quelque manière que les aumônes soient réparties, c'est toujours une prime donnée à l'imprévoyance. Il est évident que plus les maux qui en résultent ordinairement seront soulagés, plus elle deviendra générale. Les jouissances immédiates ont toujours une grande séduction; celles du mariage sont de ce genre : il est donc indispensable, tant dans l'intérêt des parties que dans celui de la société toute entière, que les compensations de ces jouissances puissent être convenablement appréciées : ces compensations sont la difficulté d'élever et d'entretenir une famille considérable. Comme s'il n'était pas presque certain que l'attrait du bien présent empêchera un igno-

rant prolétaire de songer au mal à venir, un homme qui devrait être plus sage que lui, et qu'il est habitué à considérer avec un sentiment de respect, va, par une bienfaisance indiscrète, détruire le peu de prudence qui lui reste. L'apothicaire du village est chargé de lui fournir gratis des médicamens; on prépare du linge pour les enfans qu'il doit avoir, et de malheureux petits êtres sont mis au jour pour suivre cette carrière de misère, dans laquelle leurs parens les ont précédés. Le soulagement des souffrances est un grand bien, sans doute; mais quand ces souffrances sont des sauve-gardes contre de plus grandes, il n'y a pas à hésiter, et si on ne peut pas à la fois faire cesser les deux maux, il faut laisser subsister le plus petit.

Si une somme quelconque devait être annuellement répartie dans les classes ouvrières, sous une autre forme que celle de salaire, il vaudrait mieux qu'elle le fût en primes accordées à titre de récompense à ceux qui posséderaient les meilleures chaumières ou qui auraient les enfans les plus sains et les mieux élevés. Il serait également préférable qu'elle fût divisée en sommes de 20 à 30 liv. st., que de l'être, comme cela est d'usage, en une multitude de petites cotes. Dans le premier cas, on aurait créé un certain nombre de rentiers, inutiles à la vérité et même onéreux à la société, mais le mal s'arrêterait là. Dans le second, on encouragerait l'esprit d'imprévoyance, source féconde de vices, de crimes et de misère. L'argent qui se distribue en aumônes n'est point, comme les salaires, la récompense du travail; et attendu que le travail est un exercice pénible, les ouvriers trouveront en général fort doux de se procurer de l'argent en restant oisifs. Mais les sommes répandues par la charité ne peuvent jamais être en quantité suffisante pour soulager toutes les misères; aussi est-on obligé de les diviser le plus possible. Cette allégation n'est point une

vaine hypothèse, et de nombreux exemples en prouvent la vérité. Le voisinage des monastères a toujours été rempli de pauvres et de mendians, et cela à cause des distributions qui s'y font tous les jours ou toutes les semaines. Dans les villes capitales des états despotiques, où le gouvernement croit de son intérêt de faire parmi le peuple des distributions gratuites de grains, on trouve également beaucoup d'oisifs et de misérables. Il en est de même dans les grandes villes des pays plus civilisés, où les riches ont coutume de venir au secours des classes moins bien partagées : la misère y croît inévitablement avec l'aumône.

Nous connaissons personnellement un propriétaire d'une fortune modérée, qui vit près d'un petit village, et qui, il y a quelques années, résolut de faire, aux fêtes de Noël, une distribution annuelle de toiles et de charbon, pour une valeur de 10 liv. st. La première année, la portion de chacun fut assez forte; la seconde, le nombre des demandeurs s'était fort accru; la troisième, il était tellement considérable, qu'il fut obligé de dépenser 20 liv. st. Les années suivantes, comme il n'était pas en mesure d'augmenter davantage ses distributions, il fut forcé de renvoyer un grand nombre d'individus mécontens, tous aussi malheureux que ceux auxquels il avait donné. Il est inconcevable qu'un homme, doué d'une intelligence ordinaire, ait pu rester plusieurs années, sans reconnaître qu'il était lui-même le créateur de cette misère dont le spectacle l'affligeait, et qu'il cherchait vainement à soulager.

Mais quoi, nous dira-t-on, serez-vous assez insensible pour laisser mourir de faim, en votre présence, un de vos semblables? Resterez-vous étranger à ces tendres sympathies qui font le charme de l'existence, et qui répandent des teintes douces et harmonieuses sur les traits trop pro-

noncés de la nature humaine? En proscrivant la charité, voulez-vous briser les seuls anneaux qui unissent le pauvre et le riche? Avant de répondre, nous demanderons d'abord que l'on écarte de cette discussion toutes les expressions de désapprobation ou de censure. Nous avons résolu d'éclairer cette question avec les lumières de la raison, afin que ceux qui se laissent habituellement guider par elle, puissent être convaincus. Assurément nous n'avons point la prétention de persuader les *sentimentalistes* de profession, et ceux qui veulent avoir constamment à leurs côtés un petit fonds de misère pour exercer leurs dispositions charitables. C'est le suffrage des personnes susceptibles de raisonner que nous désirons obtenir; et nous espérons les convaincre que c'est à tort qu'on nous taxerait de manquer d'humanité. Tandis que nos adversaires sont satisfaits lorsqu'ils ont apporté quelques palliatifs aux maux du pauvre, nous avons une ambition beaucoup plus haute : c'est de faire entièrement cesser la pauvreté.

L'utilité du bienfait ne peut être appréciée que par ses résultats définitifs, et non pas par le montant de la somme donnée. Supposons un district très-exposé aux orages : il est évident que celui qui donnerait 500 livres, *une fois payées*, pour faire élever des conducteurs sur les demeures des habitans, leur rendrait plus de services que celui qui dépenserait annuellement la même somme pour faire reconstruire les maisons qui auraient été consumées par la foudre.

Malgré tout ce qu'il y a d'étroit dans cette inepte bienfaisance qui crée ou qui propage les maux qu'elle a la prétention de soulager, elle a cependant trouvé un apologiste dans un écrivain qui a acquis une assez grande célébrité. Paley, dans sa *Philosophie politique et morale,* s'exprime de la manière suivante :

« Il y a beaucoup de choses que l'on ne fait que pour se conformer à l'usage. Nous allons nous expliquer par un ou deux exemples. Un mendiant se présente avec toutes les apparences d'une extrême misère, et implore notre charité. Si nous nous demandons : sa misère est-elle réelle? n'est-ce pas lui qui en est l'auteur? est-il avantageux pour la société d'accueillir de pareilles demandes, et n'est-ce pas encourager l'oisiveté et le vagabondage? dans l'intérêt général, notre argent ne pourrait-il pas être plus convenablement employé? Nous trouverions peut-être autant de raisons pour ne pas faire que pour faire l'aumône. Mais quand nous considérons que le malheureux qui est en notre présence excite, malgré nous, notre pitié; qu'il est de la plus haute importance de cultiver les sentimens affectueux de notre cœur; que c'est en leur cédant qu'on les cultive, et non point en y résistant sans cesse; alors nous faisons pour nous-mêmes ce que nous aurions hésité à faire dans le seul intérêt de celui qui réclame notre compassion, et nous ne nous sentons pas la force de résister à l'exemple général. »

Dans le passage ci-dessus, Paley reconnaît qu'il est douteux que les aumônes aient réellement des résultats utiles. S'il eût exprimé ses véritables sentimens, il est vraisemblable qu'il aurait dit, avec tous les hommes de sens, qu'elles ne peuvent avoir que des conséquences funestes. Suivant lui, c'est pour cultiver nos sentimens de bienveillance que nous devons faire la charité. Mais qu'est-ce que la bienveillance? Le désir de faire le bien. Ainsi, nous devons faire le mal, pour cultiver dans notre cœur notre disposition à faire le bien. Il faut convenir que voilà une étrange manière de raisonner.

Ce sont les tristes résultats de cette bienveillance mal-entendue qui ont fait créer, à Londres, la société pour

l'abolition de la mendicité. Si les patrons de cette société eussent craint, comme Paley, de détruire les sentimens affectueux de leur cœur, tout le bien qu'ils ont fait n'aurait pas eu lieu; et l'oisiveté et le vagabondage qu'ils ont découragés, existeraient encore, pour exciter la compassion de ceux qui font métier de leurs beaux sentimens. Ces plaies de l'ordre social ont été, en partie, guéries parmi nous, grâce à des hommes qui pouvaient faire quelque chose de mieux que de mettre leurs mains dans leurs goussets; car ils pouvaient raisonner, et avant de céder à leur bienveillance naturelle, calculer de quelle manière ils devaient s'y prendre pour être vraiment utiles à leurs semblables.

En raisonnant comme Paley, on ne devrait jamais hésiter à cacher un voleur ou un meurtrier qui réclamerait un asile, quelqu'avantageuse que pourrait être à la société la répression de leurs crimes; car la nécessité de punir les méchans pour assurer le repos des gens de bien n'est pas digne d'être prise en considération par des hommes doués d'une sensibilité aussi exquise. Quelque grande que soit l'autorité de Paley, nous ne croyons pas cependant que la satisfaction de notre sensibilité doive être le but de nos actions. C'est vers le bien général que tous nos efforts doivent être dirigés; et l'on mérite le mépris ou l'estime, selon qu'on contribue à la diminuer ou à l'accroître. Donner asile à un coupable ou alimenter un fourbe, sont des actions également répréhensibles. Quand donc nous nous sentons émus par l'aspect de ces misérables, il faut, pour prévenir une faiblesse, nous éloigner promptement de ces indignes objets de notre compassion.

Quoique l'usage de faire l'aumône soit aujourd'hui moins général dans les villes, nous croyons qu'il est bien loin d'avoir diminué dans les campagnes. Il y a quelque

chose de si doux, de si flatteur, pour nos petits aristocrates de province, d'être les objets du respect et de la reconnaissance de quelques misérables paysans ; ces mots, « Dieu vous bénisse » et d'autres formules équivalentes résonnent si agréablement à leur oreille, quand avec une douce majesté, il se promènent dans les rues du village, qu'il n'est pas étonnant que cet usage se soit maintenu. D'ailleurs, les journaux du comté ne manquent pas de dire qu'aux fêtes de Noël, la cour de ces respectables gentilshommes offrait une scène de joie et de bonheur. On y distribuait gratis du charbon, du linge, de la soupe, des pommes de terre : peut-on douter, après cela, de leur humanité et de l'intérêt qu'ils portent aux classes inférieures? Il est vrai que ces mêmes hommes vous disent que l'instruction n'est pas faite pour le peuple. « Un peu de savoir est une chose dangereuse. » Il tend à rendre le peuple mécontent de son sort; à lui faire croire que les lois sur la chasse sont cruelles et oppressives; que les magistrats locaux devraient être responsables ; et qu'on devrait rendre la justice accessible au pauvre comme au riche : donc il faut que le peuple reste dans l'ignorance.

Il existe une classe de personnes charitables qui se piquent de prévoyance, et dans l'opinion desquelles des aumônes faites sans choix ne peuvent être que préjudiciables à la société. Selon elles, il ne faut pas soulager indistinctement tous les malheureux qui se rencontrent. Elles vous proposent de former des associations de districts, de faire des souscriptions, et de consentir à ce que votre nom soit placé sur la liste de ceux qui vont visiter à domicile les pauvres et les malades. Les associations de ce genre sont également en vogue, à la ville et à la campagne; tellement qu'il n'y a peut-être pas une famille, ayant quelque prétention à être à la mode, qui n'ait un ou deux de ses membres affiliés à ces sociétés, si ce n'est à

titre de visiteurs, au moins en qualité de souscripteurs. La main de la charité, dit-on, doit soulager les malheureux qui craignent l'éclat, qui se cachent et souffrent en silence dans la solitude. Les romanciers du jour ont aussi contribué à mettre en crédit ceux qui vont visiter les pauvres à domicile, et plusieurs de leurs scènes les plus touchantes se passent dans l'intérieur de quelque misérable chaumière. Une jeune personne, belle comme le jour, et dont le cœur n'est pas moins céleste que la figure, emploie une partie de son tems à pourvoir aux besoins des nécessiteux. Elle est courbée sur le lit d'une malheureuse mère qui se meurt, ou elle tient sur ses genoux un enfant au front pâle, lorsqu'en se retournant elle s'aperçoit qu'un intéressant jeune homme a été le spectateur silencieux de cette scène attendrissante. Embarras, excuses de la part de celui-ci qui s'était introduit dans la chaumière sans dessein prémédité. De son côté, la jeune personne n'est pas moins troublée, et son front se couvre d'une rougeur qui l'embellit encore. Lorsque l'étranger est parti, on apprend, *par hasard,* qu'il est aussi très-charitable, et que de plus, il est fort riche. Le mariage de ce couple intéressant ne tarde pas à se conclure, malgré quelques obstacles qui s'y opposaient, mais que l'amour parvient à surmonter. La morale de la fable est qu'en faisant la charité, on peut quelquefois faire de fort bons établissemens.

Qu'on ne nous accuse pas de chercher à décrier les sentimens bienveillans : nous avons reconnu qu'ils étaient indispensables au bonheur des sociétés. Encore une fois, ce que nous désirons, c'est que les personnes humaines ne fassent pas le mal en cherchant à faire le bien. Pour cela, il faut, en considérant le sujet qui nous occupe, faire abstraction de tout ce qui lui est étranger. Il faut surtout le dégager de cette fausse enluminure que lui ont

donnée les personnes qui se piquent d'une grande sensibilité. Quand une raison froide, mais éclairée, aura posé les principes et tracé la route de manière à ce qu'il ne soit plus possible de s'égarer, les sentimens tendres, les affections sympathiques seront de saison, et devront être accueillis avec empressement, car ils ne pourront plus faire que du bien.

Mais revenons, et continuons notre examen de quelques-unes des institutions de charité.

Les plus nombreuses et les plus importantes sont, sans contredit, celles qu'on a établies pour procurer l'instruction *gratis* aux enfans des pauvres. Les avantages de l'instruction sont si généralement admis, qu'il serait tout-à-fait superflu de chercher à les démontrer. Nous nous bornerons à indiquer quels sont les meilleurs moyens à employer pour l'instruction des classes inférieures.

Il y a deux espèces d'écoles, dont les principes sont fort différens. Dans les écoles de la première espèce, on ne donne que l'instruction; dans celles de la seconde, les enfans sont à la fois instruits et entretenus. Supposons que l'instruction soit la même dans toutes, leurs avantages relatifs ne peuvent être appréciés que par les bons ou mauvais effets qui résultent de l'entretien des enfans; pour apprécier convenablement ces effets, il faut recourir à la grande loi de la population. Nous avons déjà vu que chaque accroissement de la population qui n'est pas accompagné d'un accroissement correspondant dans les moyens de subsistance, doit être suivi d'une diminution générale d'aisance dans la classe des prolétaires. Or l'entretien gratuit des enfans, dans les écoles, agit sur la population de deux manières : 1° c'est un encouragement direct au mariage; 2° il en résulte qu'il meurt un moins grand nombre d'enfans.

En premier lieu, personne ne peut nier que s'il était

possible de trouver les fonds nécessaires pour pourvoir à l'entretien de tous les enfans des pauvres, rien ne s'opposerait plus aux mariages précoces. La population doublerait tous les vingt ou vingt-cinq ans. Des masses d'ouvriers, sortis des écoles, se présenteraient perpétuellement sur le marché, pour se disputer les travaux qu'il y aurait à exécuter. Les denrées alimentaires restant au même niveau, ou ne recevant pas d'accroissement proportionnel, ils ne tarderaient pas à se trouver dans une situation déplorable. On va nous répondre que ces craintes sont chimériques, attendu qu'il n'y a nul moyen de se procurer tous les fonds qu'il faudrait pour pourvoir à l'entretien de la totalité des enfans des ouvriers. D'accord; mais si on n'en entretient que la centième partie, la centième partie du dommage aura lieu. La proportion de ce dommage sera même beaucoup plus forte, car on sait combien les hommes sont, en général, disposés à s'exagérer les chances qui sont en leur faveur. Chaque couple supposera que ce seront ses enfans qui seront choisis pour être instruits et entretenus gratis; et, indépendamment de tous les autres inconvéniens que nous avons signalés, on aura fait naître des espérances qu'il ne sera pas possible de réaliser.

L'autre conséquence des écoles où l'on entretient des enfans gratis, ne saurait être contestée. Ces enfans y respirent un air plus pur que chez eux; ils y sont plus propres, mieux nourris, mieux vêtus et mieux soignés, quand ils sont malades. Si nous admettons que la mortalité des enfans élevés dans les écoles gratuites soit moindre d'un quart que s'ils avaient été élevés chez eux, il faudra admettre également qu'il y aura un accroissement correspondant dans le nombre des consommateurs; cette augmentation sera même plus considérable, car les parens pourront faire plus de dépense pour élever leurs autres enfans, et en prendre plus de soin; et partant,

il y en aura davantage qui deviendront adultes. Jusque-là tout est bien ; mais les conséquences définitives ne peuvent être envisagées sans effroi : ces conséquences inévitables sont la baisse des salaires, la hausse des denrées alimentaires et l'appauvrissement général.

Les patrons des écoles de charité protesteront probablement contre les observations que nous venons de faire. Ils répondront que non-seulement ils élèvent les enfans dont ils se chargent ; mais qu'ils leur assurent des moyens d'existence, en leur faisant apprendre différens métiers. Ils oublient que les travaux exécutés par leurs protégés, l'auraient été par d'autres, qui, de cette manière, se trouvent sans emploi, et qui, par conséquent, sont obligés, pour vivre, de recourir à la charité publique.

Il reste maintenant à décider si les écoles où on se contente de donner l'instruction gratis, n'ont pas aussi des inconvéniens. Pour résoudre cette question, il faut examiner quelles sont les idées des classes inférieures au sujet de l'éducation. En général, elles ne la considèrent pas comme indispensable, ni même comme nécessaire au bien-être de leurs enfans. Il en résulte que lorsqu'elle sera gratuite, elle n'aura pas pour résultat de favoriser le développement exagéré de la population. En effet, comme les parens n'auraient pas envoyé leurs enfans à l'école, s'il eut fallu payer pour le faire, la possibilité de les y envoyer, sans rien donner, n'apportera pas de diminution dans leur dépense. L'éducation gratuite pourra donc produire beaucoup de bien, sans aucun mélange de mal.

C'est dans cette direction que doit s'exercer la bienfaisance des personnes charitables. Que des écoles soient établies par leurs soins, en assez grand nombre pour que tous les enfans qui naissent en Angleterre puissent apprendre à lire et à écrire. L'instruction primaire peut

être maintenant donnée à si peu de frais, qu'un village sans école devrait être considéré comme l'opprobre du comté où il se trouve. Mais ce n'est pas là que doivent s'arrêter nos efforts. La lecture et l'écriture ne peuvent être considérées que comme des moyens, et non pas comme le but de l'enseignement. Une instruction plus étendue pourra, sans inconvénient et à peu de frais, être mise à la portée du peuple; déjà des écoles pour les ouvriers s'organisent dans les différentes villes de la Grande-Bretagne; Glasgow a donné l'impulsion, et Londres, Leeds, Liverpool, etc., l'ont reçue. Il faut que des institutions semblables soient organisées dans toutes les villes du royaume, et que chaque village ait sa *société de lecture* (1). Lorsque, grâce à une philantropie active et éclairée, d'utiles lumières se seront répandues dans tous les rangs de la société, nous n'entendrons plus parler de métiers et d'instrumens aratoires brisés ou livrés aux flammes par une populace furieuse. Les malheureux qui commettent ces violences, apprendront qu'elles ne sont pas moins préjudiciables à eux-mêmes qu'aux autres.

Nous allons parler maintenant des hospices établis pour les femmes en couche. La plupart des observations que nous avons faites sur les dangers des écoles où on entretient gratuitement les enfans des pauvres, sont également applicables à ces hospices, et il nous serait impossible d'en développer les inconvéniens, sans tomber

(1) NOTE DU TR. En anglais *book-society*. On appelle ainsi des associations volontaires qui se forment entre un plus ou moins grand nombre de personnes, pour acheter en commun les meilleurs livres et les meilleurs écrits périodiques. Ces associations sont extrêmement multipliées en Angleterre et en Écosse, même dans la classe ouvrière. Elles ont eu des résultats immenses pour l'instruction du peuple : il n'y a pas de bourg et de petite ville qui n'ait une ou plusieurs de ces sociétés. Genève et quelques autres villes de la Suisse ont imité l'exemple de l'Angleterre. S. F.

dans des redites. Afin cependant de donner une idée de la misère dont ces derniers établissemens sont le principe, nous croyons devoir citer le passage suivant d'un livre publié en 1810, par M. Highmore, sous le titre de *Pietas Londinensis*. A la page 189, après avoir parlé de l'hospice de la Reine, il dit : « Un hospice semblable était très-nécessaire dans cette partie du nord-ouest de la ville. Avant qu'il fût fondé, les pauvres femmes enceintes n'avaient point, au sud de la métropole, d'asile plus rapproché que celui qui est près du pont de Westminster; et au nord, que celui de *Brownlow-street*. Lorsqu'elles ne pouvaient pas trouver de recommandation pour s'y faire admettre, elles étaient obligées d'aller jusqu'à l'hospice de la *City-road*. Il est inutile d'insister sur les inconvéniens, et même sur les dangers que cela avait, pour de malheureuses femmes à la veille d'accoucher. »

Nous ne contesterons pas ces inconvéniens; mais nous demanderons à M. Highmore si, par hasard, ils ne seraient pas le résultat de l'établissement de ces hospices. Il y a lieu de croire que, sans eux, les femmes réfléchiraient davantage aux embarras et à la gêne qu'occasionne nécessairement une grossesse dans un pauvre ménage. La vérité de ces assertions nous serait facile à démontrer par la théorie; mais comme certaines personnes ont une grande aversion pour tout ce qui est spéculatif, c'est à l'expérience que nous emprunterons nos preuves. A la page 193 du même ouvrage, M. Highmore, après avoir fait la description de l'hospice de Brownlow-street, ajoute: « Par suite du renchérissement de toutes les denrées et de la bonne réputation qu'avait acquise cet hospice, il s'y présentait, chaque semaine, un plus grand nombre de femmes qu'on ne pouvait en recevoir. Les gouverneurs furent, en conséquence, obligés d'abolir l'ancien mode d'admission par ballotage, et on statua, qu'à l'avenir,

chaque personne qui souscrirait pour cinq guinées, pourrait faire recevoir deux femmes tous les ans. »

Dans le compte qu'il rend de l'hospice de la cité de Londres, il dit, page 195 : « Le nombre toujours croissant des personnes qui se présentaient pour être admises dans cet hôpital l'ayant rendu insuffisant, après les dix-huit premières années qui suivirent sa fondation, on résolut d'en fonder un nouveau.

Il est vraiment inconcevable que l'accroissement continuel et progressif des femmes qui se présentent pour faire leurs couches dans ces hospices, n'ait point ouvert les yeux des personnes charitables qui les soutiennent par des contributions volontaires. Ils voient qu'il est impossible d'admettre toutes celles qui désirent y être reçues, et au lieu d'attribuer cette impossibilité à sa véritable cause, l'excès de la population, ils se plaignent de l'insuffisance des fonds. Ils ne s'aperçoivent pas que le nombre des demandes croîtrait avec le montant des souscriptions ; et que, quand bien même celles-ci seraient doubles, triples, quadruples, ils ne se trouveraient pas plus rapprochés du but qu'ils se proposent d'atteindre.

Les inconvéniens des hospices pour les enfans-trouvés sont précisément les mêmes, en ce sens qu'ils tendent également à accroître le mal qu'on voudrait guérir. L'hospice pour les enfans-trouvés de *Lambs' conduit fields* fut établit en 1739. Avant l'année 1762, les gouverneurs avaient reçu 1040 enfans. En 1766, il réclamèrent un secours du parlement, qui leur accorda 10,000 liv. st. En 1767, il y avait 5,500 enfans dans cet établissement. En 1760, il y en avait 6,000, et les fonds disponibles se trouvèrent insuffisans. A cette époque le parlement donnait cependant à cet hospice un secours annuel de 33,000 liv. st. (825,000 fr.). Ce secours lui fut accordé pendant

quinze ans, jusqu'en 1771. Ces détails sont extraits de l'ouvrage de M. Highmore, qui, en les donnant, éprouve, à ce qu'il dit, un vif sentiment de satisfaction. En vérité, le cœur de M. Highmore (pour nous servir de la phraséologie ordinaire) paraît être excellent, mais il est impossible d'en dire autant de sa tête.

Benjamin Franklin écrivait de Paris, le 23 mai 1775 : « Je vous envoie la note du nombre des enfans reçus à l'hospice des Enfans-Trouvés, depuis 1741 jusqu'en 1755 inclusivement, à laquelle j'ai ajouté les années suivantes, jusqu'en 1770. Je n'ai pu me procurer de renseignemens postérieurs. J'ai noté à la marge les accroissemens successifs des enfans qui sont, de cette manière, mis à la charge du public : dans le principe, il y en avait un sur dix ; postérieurement, il y en a eu un sur trois ; peut-être, depuis les derniers comptes, y en a-t-il un sur deux. Il paraît que les neuf dixièmes ne tardent pas à mourir, ce qui est un grand soulagement pour l'institution, dont les fonds seraient bien loin de pouvoir suffire. »

Les patrons des hospices et des hôpitaux voyant, mais sans s'expliquer les causes de cette apparente anomalie, que le nombre de ceux qui réclamaient la charité publique s'augmentait, au lieu de diminuer, songèrent à l'établissement des dispensaires.

« Les ouvriers, dit M. Highmore, dans son introduction au compte qu'il rend des établissemens de ce genre, sont exposés à des maladies particulières qui résultent de l'intempérie des saisons, des habitations malsaines dans lesquelles ils sont entassés, de leurs occupations sédentaires : à cela il faut ajouter la nécessité de s'occuper de leurs travaux respectifs, lorsqu'ils sont malades, et souvent même lorsqu'ils suivent un traitement. Ce sont ces

considérations qui ont fait reconnaître l'utilité des dispensaires.

« Ces établissemens sont très-nombreux dans la métropole, et, indépendamment des prescriptions qu'ils font aux malades qui peuvent se déplacer pour venir les recevoir, les médecins des dispensaires vont aussi visiter à domicile ceux auxquels la gravité de leur mal ne permet pas de sortir. C'est ainsi que depuis l'extrémité orientale de Limehouse, jusqu'à Milbank, et au nord, depuis Islington et Somers-Town, jusqu'au midi à Lambeth, en y comprenant Greenwich, Newington et Peckham, il existe, dans un espace d'environ trente milles carrés, un système de secours médicaux pour les pauvres, dont on ne pourrait trouver le modèle dans aucune autre partie du monde. »

Nous engageons nos lecteurs à ne pas s'associer à la joie de l'auteur de ces paragraphes, avant de se demander auparavant pourquoi les ouvriers sont exposés à des maladies qui leur sont propres? pourquoi ils sont entassés dans des habitations malsaines? et pourquoi les changemens de tems les affectent d'une manière particulière? Il n'est pas difficile de trouver la solution de ces questions. La rémunération de leur travail est si peu considérable, qu'ils ne peuvent pas se procurer la nourriture, les vêtemens et le logement nécessaires pour se bien porter. Avec les nouveaux instrumens aratoires et la *Mule Jenny,* on produit deux fois plus que jadis. Comment se fait-il donc que la situation de l'ouvrier soit moins heureuse? C'est que malheureusement leur nombre augmente dans une proportion encore plus forte que les produits de la terre ou de l'industrie. Si l'on n'avise pas à un moyen de mettre un terme aux progrès indéfinis de la population, rien ne pourra arrêter les ravages du

mal qui nous dévore, et qui prend de jour en jour un caractère plus alarmant.

Lorsque la population est surabondante, une partie des habitans doit nécessairement être pauvre, et mourir d'une mort prématurée. Si l'art des médecins pouvait détruire toutes les maladies que produit la misère, tous ceux qu'elles tuaient auparavant mourraient de la famine. La faim deviendrait la seule maladie; mais, à elle seule, elle ferait précisément le même nombre de victimes que toutes les autres ensemble.

Le manque de connaissances utiles dans les classes supérieures de la société est vraiment déplorable. Le tiers de leur vie s'écoule à l'école ou dans les universités. Si ceux qui dirigent leur éducation ont pour but de les empêcher d'apprendre ce qui pourrait les mettre à même de rendre des services à la société, ils doivent être bien satisfaits du résultat de leurs efforts; car il est impossible de réussir plus complètement.

Le 12 février 1824, les protecteurs et souscripteurs du *dispensaire royal* se sont réunis, au nombre d'environ deux cent cinquante, pour prendre connaissance de sa situation. S. A. R. le duc d'York occupait le fauteuil; il avait, à sa droite, un certain nombre de baronets et de chevaliers philantropes; et, à sa gauche, quelques autres individus, également satisfaits de voir réfléchir sur eux l'éclat de la royauté.

Ce dispensaire a été établi en 1816. Tous les convives attendris, depuis le plus humble jusqu'au royal duc, déclarèrent, comme de juste, que c'était le plus beau et le plus utile de tous les établissemens de charité de la Grande-Bretagne. S. A. R. fut même si pathétique, dans cette occasion, que des larmes involontaires coulèrent des yeux de plusieurs des assistans. Mais nous défions

nos lecteurs de deviner quel a été plus particulièrement le texte des éloges prodigués à cette institution ! Ils supposeront probablement qu'on aura reconnu que le nombre des malades diminuait de jour en jour, et que, par suite des moyens qu'on emploierait pour le réduire encore, on pourrait bientôt fermer le dispensaire, attendu que le but qu'on s'était proposé en l'établissant serait atteint. Mais ce n'est point ainsi que les choses se sont passées. Qui le croirait? on s'est félicité, au contraire, de ce qu'en 1823 le nombre des malades secourus par l'association surpassait de 9,840 celui des malades soignés en 1816.

En raisonnant de la même manière, jamais les souscripteurs des dispensaires n'auraient autant à se féliciter que lorsqu'une maladie contagieuse règnerait dans le pays. Tandis qu'elle y étendrait ses ravages, ils auraient la satisfaction de voir le nombre de leurs malades s'augmenter dans une proportion toujours croissante. Et qu'on ne croie pas que l'exemple que nous avons cité soit un fait isolé, et qu'il ait été choisi à dessein pour jeter du ridicule sur les banquets des institutions de charité. Il ne s'écoule pas une semaine où les journaux ne nous donnent de nouvelles preuves de l'ignorance de ceux qui sont à la tête de ces établissemens. Le 5 avril dernier, il y a eu un dîner anniversaire *du dispensaire général de Londres*, à la taverne d'Albion. C'était le duc de Sussex qui occupait le fauteuil. « Ce dispensaire, dit S. A. R., dans un discours qu'elle prononça à cette occasion, a été établi en 1770, et, depuis cette époque, il a donné des secours à plus de 170,000 individus. *Chaque année le nombre des malades s'est accru*, et nous pouvons nous glorifier d'en avoir eu, dans le courant de celle-ci, 450 de plus que l'année précédente ! »

Toutefois il serait injuste de confondre toutes les institutions de charité dans une réprobation générale. Il en est plusieurs dont les avantages ne sont pas balancés par des inconvéniens. Et d'abord il convient de faire une exception en faveur des hospices pour les sourds et muets, et pour les aveugles indigens. Le bien qu'ils produisent est sans aucun mélange. Assurément nous nous garderions d'en faire l'éloge, si les secours qu'ils donnent aux malheureux pour lesquels ils ont été établis, devaient en augmenter le nombre. Mais aucun individu ne se mariera sans avoir le moyen de subvenir aux dépenses de son ménage, parce qu'il calculera que si, par hasard, il a un enfant muet ou aveugle, il pourra le faire entrer à l'hospice; car il sait très-bien qu'il n'y a pas un enfant sur dix mille qui soit dans l'une ou l'autre de ces catégories.

Par des raisons analogues, nous excepterons aussi les hôpitaux établis pour la guérison des blessures, des fractures et des fortes contusions. De pareils accidens ne sont pas de nature à être prévus, et par conséquent on peut ne pas avoir les moyens nécessaires pour se faire soigner, sans pour cela avoir manqué de prudence. Si les blessures étaient aussi communes que les fièvres, les rhumatismes, etc., ce serait avec les économies faites par les ouvriers, sur leurs salaires, qu'elles devraient être traitées; car alors elles tomberaient dans le lot ordinaire de la nature humaine.

On peut conclure de toutes ces observations, que ceux qui ont concouru à l'établissement des institutions de charité, ont presque toujours fait plus de mal que de bien; car, au lieu de chercher à établir un juste équilibre entre les consommateurs et les objets de consommation, ils ont imprudemment favorisé les progrès de la popula-

tion, et encouragé l'imprévoyance et les prodigalités des classes inférieures. Règle générale; il ne faut administrer de secours gratuits que pour les maux et les accidens que la prudence humaine ne peut pas prévoir; nous en avons déjà indiqué quelques-uns; les autres se présenteront d'eux-mêmes à l'esprit de ceux de nos lecteurs qui nous ont bien compris. Mais c'est surtout à répandre, parmi le peuple, les bienfaits de l'instruction, que doivent s'appliquer ceux qui désirent véritablement améliorer le sort de leurs semblables. Lorsque le peuple aura plus de lumières, il cessera de nuire à ses propres intérêts, et de compromettre l'aisance et la sécurité des autres classes, par des unions précoces, et en donnant le jour à des enfans qui restent en grande partie à la charge de la société (1). (*Westminster-Review.*)

(1) Note du Tr. Pour mieux comprendre l'article que nous venons de traduire, il faudrait lire l'ouvrage de Malthus sur la population, dont il n'est qu'un superbe corollaire. Beaucoup d'objections frivoles qu'on ne manquera pas sans doute d'élever contre cet article, ont été réfutées d'avance par Malthus, qui a signalé le premier l'un des plus grands périls qui menacent l'avenir des sociétés. C'est en lisant l'ouvrage que nous indiquons, que l'on verra combien l'accroissement de la population est un signe trompeur de la prospérité publique. Il suffit, au reste, pour s'en convaincre, d'examiner la situation de l'Irlande; c'est peut-être le pays le plus pauvre de l'Europe, et proportionnellement elle en est le plus peuplé. En Angleterre, il y a, terme moyen, 207 individus par mille carré; en France, il n'y en a que 144, et 223 en Irlande. Les habitans s'y propagent au sein d'une misère que leur multiplication augmente tous les jours. La doctrine de Malthus peut servir à expliquer ce qui se passe actuellement en Angleterre. La population s'y est accrue, depuis 1792, d'environ 40 pour 100. Malgré les perfectionnemens continuels de son industrie et de son agriculture, il ne paraît pas que ses consommations y aient suivi la même progression ascendante. En effet, on a calculé que les accroissemens de la population auraient dû élever à trente-cinq mille boisseaux par an la consommation de la drèche; elle n'y est que de vingt-cinq mille boisseaux. Celle des liqueurs spiritueuses est restée à peu près stationnaire. L'importation du thé et des produits coloniaux est, sans doute, beaucoup plus grande depuis quelques années,

HISTOIRE NATURELLE.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPÈCE HUMAINE.

L'HOMME, soumis par son organisation à naître, à croître et à mourir, subit des lois communes à tous les êtres animés; mais un caractère si particulier et si sublime le distingue, qu'il est impossible de supposer le rapport, même le plus éloigné, entre lui, né pour le commandement, et les brutes, bornées uniquement sur la terre au soin de se nourrir et de se propager. Son attitude droite et élevée, qui indique le courage en même tems que la dignité; ses mains, instrumens dociles de sa volonté, qui exécutent les plus magnifiques et les plus utiles ouvrages; ses yeux, qui s'éloignent de la poussière, et dont le regard intelligent peut sonder l'immensité des cieux; ces organes qui lui permettent d'exprimer sa pensée par des sons articulés d'une variété infinie; l'union

mais non pas dans la proportion de 40 pour 100; il en résulte que, quoi qu'il en entre davantage dans ses ports, l'un portant l'autre, chacun de ses habitans n'en consomme point une quantité aussi considérable qu'avant 1792. En résumé, tandis que la masse des richesses de la nation s'accroissait, l'aisance individuelle éprouvait au contraire une diminution. Aussi, quand une circonstance quelconque vient ralentir l'activité des fabriques, et faire baisser le taux des salaires, comme les nécessités de chaque jour n'ont pas permis aux ouvriers de faire des économies, ils se trouvent tout-à-coup dans l'impossibilité de pourvoir à leurs besoins et à ceux de leurs nombreuses familles, et ils réclament, en menaçant, les secours de la société. La France n'est peut-être pas si éloignée qu'on le croit, d'une situation semblable. Le prodigieux renchérissement des denrées alimentaires, depuis un ou deux ans, peut du moins faire supposer que la masse de la population s'est accrue dans une proportion supérieure à celle des articles de consommation. S. F

admirable de la force et de l'agilité dans tous ses membres; enfin l'harmonie et la perfection de tous ses sens, lui assignent le premier rang parmi les êtres créés, et lui donnent le droit de réclamer, aussi bien que le pouvoir de retenir, l'empire de la terre.

Les recherches des anatomistes et physiologistes ont établi ces vérités d'une manière incontestable; il est donc évident que lorsque certains naturalistes ont cherché à confondre l'espèce humaine avec celle des singes, malgré une différence essentielle dans les pieds, les organes de la parole et les sons de la voix, ils ont plutôt cédé à un accès de misanthropie, qu'ils n'ont été guidés par une connaissance des vrais principes de la classification des êtres. Il faut même reconnaître que les désavantages apparens de notre organisation contribuent puissamment à hâter le perfectionnement de notre espèce, et par là son bonheur. Si l'homme eût été doué de la force du lion, défendu par une cotte de mailles comme l'éléphant, ou couvert d'une peau également impénétrable au froid et à l'humidité, il est probable que, pendant toute la durée de son existence, il serait resté plongé dans un engourdissement intellectuel, et dans l'ignorance de tous les arts de la vie civilisée. L'extrême faiblesse de la machine humaine au moment de sa naissance, la lenteur de son accroissement, la multiplicité de ses besoins, sont, avec les maladies et les infirmités, cortége ordinaire de notre vie, autant d'aiguillons qui éveillent nos facultés assoupies, et autant de liens par lesquels l'homme est, pour ainsi dire, enlacé avec l'homme. De là l'origine de la société civile. La faiblesse prolongée des enfans qui leur rend si long-tems nécessaire le secours de leurs parens, établit entre les uns et les autres des rapports d'affection sur lesquels se fonde ensuite l'union permanente des époux. Cette union des familles devient, à son tour,

la base des associations humaines en tribus et en nations. C'est en se rapprochant de ses semblables et en vivant sous une loi commune que l'homme est devenu ce qu'il est, et s'est tant élevé au-dessus des autres animaux; c'est en inventant des instrumens, pour venir au secours de sa faiblesse, qu'il a réussi à maîtriser et à diriger les forces inférieures de la nature; il a senti sa misère, et l'aiguillon de ce sentiment l'a mis en possession de sa véritable richesse.

L'homme, distingué, par ces divers caractères, des autres animaux, forme, dans l'échelle générale des êtres, un *ordre* isolé, qui ne renferme qu'un *genre* et qu'une *espèce;* les différences observables dans les grandes familles de la race humaine ne peuvent être considérées comme une différence d'espèces, parce qu'elles sont bornées à des qualités que nous voyons varier chaque jour, selon la nature des alimens, et sous les diverses influences des climats et des maladies. Ces différences se font surtout apercevoir dans la stature, la physionomie, la couleur de la peau, la nature des cheveux et la forme du crâne. Mais il est bien reconnu qu'une vie simple, une nourriture abondante et un air salubre, donnent à tous les êtres organisés des formes larges et gracieuses. Pour en avoir la preuve, comparons entre eux les Lapons et les Hongrois : la ressemblance du langage indique clairement que ces deux peuples, dont l'un habite le nord et l'autre le midi de l'Europe, ont une origine commune. Ils appartiennent également à la grande famille finnoise. Cependant quelle différence de taille et de conformation! Les Lapons sont cités pour la petitesse de leur taille et pour leur difformité, tandis que les Hongrois sont grands, beaux et bien faits; en faut-il davantage pour prouver que la même race modifie ses formes avec le climat et les qualités propres à chaque contrée?

Les habitans de l'Allemagne, civilisée et cultivée comme elle l'est aujourd'hui, ne ressemblent plus aux Germains tels que Tacite les a représentés, au tems où les Romains envahirent cette partie de l'Europe. Le Hollandais, qui, dans son pays, n'est pas au-dessus de la taille ordinaire, a pris, au cap de Bonne-Espérance, une taille presque gigantesque. Combien de contrastes semblables chez une seule nation et à des distances fort rapprochées! Les paysannes dans la Westrogothie sont d'une beauté remarquable; celles de la Dalécarlie sont en général fort laides, et cependant ces deux provinces de la Suède occupent également le centre de l'ancien pays des Goths. Mais pourquoi chercher des différences dans la même partie du globe, dans la même nation, ou dans la même tribu, lorsque nous en trouvons si souvent dans la même famille? Il est bien difficile de reconnaître les causes de ces différences, surtout dans les pays civilisés. Des passions violentes, des occupations variées ou monotones, une vie active ou indolente, donnent à la physionomie d'une nation toute entière un caractère particulier. L'on accorde aussi que plusieurs différences physiques ne sont pas uniquement l'ouvrage de la nature. De nombreux témoins oculaires nous assurent que les nègres, les habitans du Brésil et les Caraïbes, les peuples de Sumatra et des îles de la Société, aplatissent avec grand soin le nez de leurs enfans, aussitôt après leur naissance; or, quoique cet usage ne suffise pas pour rendre héréditaire une pareille configuration du visage, il contribue cependant à rendre les exceptions impossibles ou extrêmement rares.

La différence de couleur semble aussi dépendre, en grande partie, de circonstances extérieures, puisqu'on l'observe souvent dans les individus d'une même nation. Tandis que les dames mauresques, qui restent enfermées

dans leurs maisons et sont rarement exposées au soleil, ont le teint d'une blancheur éblouissante, les femmes du peuple que rien ne protège contre les ardeurs d'un ciel brûlant, en éprouvent les effets ordinaires, et leur peau contracte, dès l'enfance, une couleur approchant de celle de la suie. Les montagnards ou habitans des hautes terres dans l'Abyssinie sont aussi blancs que les Espagnols ou les Napolitains; les habitans des plaines sont, au contraire, presque noirs.

Autre exemple : on reconnaît les femmes créoles à la vivacité de leur regard et à leurs cheveux noirs comme l'ébène, qui les distinguent de leurs sœurs nées en Europe. L'application des principes que nous devons aux découvertes de la chimie moderne, nous permet non-seulement d'expliquer ce changement de couleur par les circonstances de la chaleur du climat, et par son action sur les substances dont le corps est composé, mais encore de comprendre pourquoi, dans certaines maladies, la peau des hommes blancs prend une couleur plus foncée, tandis que celle des nègres devient blanche ou plutôt jaune par l'effet des mêmes maladies. Il y a néanmoins une difficulté à cette explication qui a donné lieu à de grandes discussions entre les savans. On dit que si les nègres descendent d'une race originairement blanche, il a dû s'écouler des millions d'années avant que l'action continue du climat ait pu rendre la couleur noire héréditaire parmi eux. Mais des monumens géologiques, indépendamment du témoignage de la révélation, montrent que l'antiquité de la race humaine ne remonte pas à beaucoup près aussi haut. Choisissez, nous disent quelques philosophes, ou admettez que les causes qui ont produit les différentes races d'hommes ont dû agir pendant une suite immense de siècles, ou reconnaissez que, si elles n'existent que depuis cinq ou six mille ans, ces

races ont une origine distincte. Quelque formidable que puisse paraître cette objection, il ne sera pas difficile d'y opposer des raisons et des faits très-concluans.

En effet, le docteur Dwight, américain, dans un ouvrage qui a pour titre *Voyage dans la Nouvelle Angleterre,* rapporte un changement physiologique qui s'est opéré sous ses yeux. Il dit avoir vu, dans la Virginie, un nègre dont la couleur avait blanchi graduellement sans aucune cause apparente. Cet homme n'avait éprouvé aucune altération de santé, et la peau était restée également saine; selon son rapport, il avait aperçu d'abord ce changement s'opérer au-dessous et autour de la racine des ongles, et s'étendre ensuite rapidement, surtout aux endroits où la peau n'était pas exposée à l'air. Dans l'espace de quatre ans la poitrine, les bras, les jambes et les cuisses avaient totalement blanchi; les mains, les pieds et le visage, étaient couverts de taches d'un aspect très-désagréable; des taches semblables couvraient également la tête, et, en général, tous les endroits du corps où la peau avait changé. Les cheveux n'étaient plus noirs ni crêpus, mais ils étaient devenus blonds et lisses. Le ci-devant nègre était né avec une constitution robuste et vigoureuse; il conserva la même manière d'être, et il n'éprouva aucune sensation particulière, si ce n'est qu'en se décolorant, sa peau acquit un degré de sensibilité qu'elle n'avait pas auparavant. Un Indien civilisé avait offert un exemple de ce phénomène, et l'on en avait observé le commencement chez trois autres Indiens.

Le docteur Dwight conclut de ces faits et d'autres semblables, que la différence de couleur entre les hommes ne prouve pas une différence d'origine. Il observe que les juifs ont toutes les nuances de teint, depuis le teint blanc qu'ils ont en Pologne, en Allemagne et en Angleterre, jusqu'à la couleur tout-à-fait noire des juifs

de l'Hindostan ; et que les habitans de la Colchide, qui étaient noirs du tems d'Hérodote, sont maintenant aussi blancs que les Européens.

Les nombreuses variétés des chevelures dépendent également de l'action chimique des substances élémentaires dont le corps humain est composé.

Deux lois générales, mais qui souffrent des exceptions, servent à expliquer les différences dans la stature et dans la couleur. Quand à la stature, on observe qu'elle diminue en proportion de ce que les habitans des différentes contrées se rapprochent davantage du pôle, et qu'elle augmente à mesure qu'ils sont plus près de l'équateur. Nous trouvons également que la couleur de la peau, et surtout celle des cheveux, sont plus claires lorsque nous allons vers le nord, et qu'elles prennent une teinte plus foncée lorsque nous avançons vers la zone torride. Néanmoins il y a des faits contradictoires qui sembleraient indiquer, pour la teinte des cheveux, l'action de causes étrangères. Chez les nations civilisées de l'Europe, la couleur des cheveux devient plus claire à mesure que l'on avance vers le nord, et cette loi est invariable. Mais chez les nations barbares de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, on trouve la même couleur de cheveux dans des climats très-différens. Tandis que l'Italien aux cheveux bruns, et le blond Scandinave, quoique appartenant à la même race, montrent les effets de l'action du climat, les Lapons d'Europe et les Samoïèdes d'Asie ont les cheveux aussi noirs et aussi roides que les habitans du Mongol et de la Chine.

Les variétés dans la forme du crâne paraissent être d'une plus grande importance que toutes celles dont nous avons parlé. Mais comme les recherches des *phrénologistes* ont démontré que la configuration extérieure du crâne dépend de la forme du cerveau, il est difficile

de supposer qu'une substance si molle et susceptible de prendre toutes sortes de formes puisse présenter dans aucun cas un caractère assez distinct pour marquer sans équivoque une variété d'espèces. La forme du crâne, disent les métaphysiciens, dépend autant que la physionomie du caractère moral des individus; et quoiqu'il soit impossible d'assigner à chaque passion et à chaque faculté un organe séparé dans le cerveau, cependant il est certain que les hommes qui ont des talens supérieurs et des passions fortes, ont la tète semée de plu de protuberances que le commun des hommes.

Il est remarquable que chez les peuples dont les individus ont entr'eux les traits de ressemblance les plus prononcés, et qui se sont le moins mêlés avec d'autres races, il semble que les crânes aient été jetés dans un même moule qui est, en quelque sorte, national. Quand nous voyons la tête d'un Hindou, nous voyons les têtes de toute la nation; en Europe, au contraire, où il règne une si grande variété de caractères et de physionomie, nous trouvons mille formes de crânes, et même celle qui s'éloigne le plus de ce que nous estimons être le type régulier.

Indépendamment de cette cause générale à laquelle il faudrait ajouter les effets de la nourriture et du climat, il arrive fréquemment que la forme de la téte est modifiée par des moyens artificiels. En tenant comprimée, pendant plusieurs années, la tète des enfans, on donne aux os encore tendres une forme particulière, qui, avec le tems, peut devenir nationale. Cet effet est quelquefois produit par la manière dont on place les enfans dans le berceau, et d'autres fois par la simple pression de la main prolongée pendant long-tems. On dit que les Allemands, il y a plusieurs siècles, avaient la tète aplatie par derrière, tandis que les côtés en étaient élargis, parce que

dans le berceau ils étaient toujours couchés sur le dos. Les Belges, au contraire, accoutumés, dès l'enfance, à dormir sur le côté, avaient la tête d'une longueur remarquable. En Amérique, les sauvages, depuis la Caroline du sud jusqu'au Nouveau-Mexique, ont tous le crâne déprimé, parce qu'ils placent leurs enfans dans le berceau de manière que le sommet de la tête, portant sur un sac rempli de sable, soutienne presque tout le poids du corps. Un usage fort commun autrefois, et qui existe encore aujourd'hui, était de donner à la tête d'un enfant une forme nationale, au moyen de bandes et d'instrumens, ou bien en la pétrissant avec les mains. Si barbare que paraisse cette coutume, on l'observe encore dans plusieurs parties de l'Allemagne, chez les Belges, les Français, dans certains cantons de l'Italie, parmi les insulaires de l'archipel grec et chez les Turcs. Elle existait aussi chez les anciens habitans des rivages du Pont-Euxin; elle a régné jusqu'à ce jour parmi les habitans de Sumatra et des autres îles des Indes orientales; parmi les Chactes, les Géorgiens, les Waclaws de la Caroline, les Caraïbes, les Péruviens et les nègres des Antilles. A la vérité, elle fut interdite dans l'Amérique espagnole, par un décret d'un concile national. Des voyageurs, dont l'autorité est irrécusable, ayant attesté le fait, il ne reste plus qu'à déterminer si la forme de la tête, obtenue par ces moyens artificiels, devient naturelle et héréditaire après une longue suite de générations.

(*Glasg. Mech. Mag.*)

SCIENCES MEDICALES.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA VACCINE (1).

Il y a environ vingt ans, lorque l'on proposa de relever la profession de médecin, en la distinguant, par des actes législatifs, de l'ignorance et du charlatanisme, feu le docteur Gregory, dans une lettre qu'il écrivit à ce sujet, observa « que l'Angleterre est un pays libre; et qu'il n'y a pas de genre de liberté dont un Anglais fasse plus de cas, que de celle de faire toutes les sottises et les folies qui lui passent par la tête, et d'aller au diable comme bon lui semble. » L'état comparatif de la vaccine dans la Grande-Bretagne, et dans quelques autres parties de l'Europe, est une preuve frappante de la vérité de cette observation.

Sur le continent, la vaccine a été, en général, recommandée ou prescrite par les gouvernemens. Ceux qui n'avaient pas eu la petite vérole naturelle, ou qui n'avaient pas été vaccinés, ne pouvaient être confirmés, mis à l'école, en apprentissage ou mariés. L'inoculation fut défendue; lorsque la petite-vérole était dans une maison, cette maison était mise en quarantaine; et il y a même des pays où personne n'est reçu avec une affection variolique. Par suite de ces diverses mesures, la mortalité occasionée par cette maladie avait prodigieusement diminué en 1818.

(1) Note du Tr. La nouvelle épidémie variolique qui s'est déclarée dans Paris, depuis environ trois semaines, ne donne malheureusement que trop d'apropos à cet article. Dans notre quatrième numéro, nous avons déjà publié des observations fort curieuses, empruntées à la *Revue d'Edinbourg*, sur la petite vérole et la vaccine. S. F.

A Copenhague, elle avait été réduite de 5,500, pendant douze ans, à 158 pendant seize ans. En Prusse, au lieu de 40,000 personnes qui mouraient tous les ans de la petite-vérole, il n'y en eut plus que 3,000, et à Berlin, en particulier, il n'y en eut que 25 en 1819. Il n'y en eut que 5 en Bavière, pendant onze ans, et pas un seul dans la principauté d'Anspach. Et cependant en Angleterre, la terre natale de cette inappréciable découverte, où chacun est libre de faire ce qu'il veut, il y a une multitude d'individus qui ne sont pas vaccinés. Non-seulement ils peuvent contracter la petite-vérole, mais ils peuvent aussi la répandre et la propager autour d'eux. Il y a quelques années, qu'à Norwich, elle fit plus de ravages dans l'espace de quelques mois, qu'aucune autre maladie n'en avait jamais fait dans la même ville; et, l'an dernier, elle n'a pas fait périr moins de 1,300 personnes à Londres.

Avant l'introduction de l'inoculation, la petite-vérole était la maladie la plus dangereuse de toutes celles de la Grande-Bretagne. Elle tuait au moins le quart des individus qu'elle attaquait, et une partie de ceux qui survivaient avaient les yeux malades ou le visage sillonné par de hideuses cicatrices. Lorsque l'inoculation fut introduite en Angleterre, on s'en félicita comme d'une heureuse amélioration. Par ce moyen, et après que les Suttons l'eurent perfectionnée, une maladie qui faisait périr autrefois le quart des malades, n'en détruisit plus qu'un sur cent. Ce résultat était sans doute très-avantageux; mais malheureusement, comme on ne tarda pas à le reconnaître, le bien était plus que balancé par le mal. Auparavant, cette maladie ne se manifestait qu'à des époques plus ou moins éloignées; depuis, l'inoculation en entretint constamment le foyer, et il en résulta que le nombre de ses victimes, au lieu de diminuer, s'accrut dans une forte proportion.

Il n'est pas étonnant, d'après cela, que lorsque Jenner annonça qu'au moyen d'une petite maladie qui n'avait aucun danger, nous serions préservés des atteintes de cette horrible contagion, sa découverte fut accueillie avec un enthousiasme général. Au milieu de ces transports, on s'exagéra même les avantages du préservatif : les partisans de la vaccine prétendirent qu'elle mettait entièrement à l'abri de la petite-vérole ; et chaque fois que cette maladie se manifestait sur des sujets vaccinés, ils ne manquaient jamais de contester le fait. Mais ces faits sont maintenant si nombreux, qu'il n'est plus possible de les nier, et l'on a été forcé de reconnaître que des personnes vaccinées par les plus habiles vaccinateurs, et par Jenner lui-même, avaient ensuite été atteintes par la contagion variolique.

Depuis vingt-sept ans que la vaccine a été éprouvée par des expériences faites sur une grande échelle, nous avons assez réuni de données positives pour déterminer, si ce n'est avec une précision mathématique, au moins avec une exactitude qui en approche, jusqu'à quel point la vaccine a rempli notre attente, et pour juger s'il y a lieu de renoncer à ce moyen curatif, ou de continuer à en faire usage. Cette question peut elle même se diviser en deux autres : 1° Quel est la proportion des sujets vaccinés susceptibles de contracter la petite-vérole ; 2° souffrent-ils autant que les individus qui avant d'avoir eu la petite-vérole n'avaient pas été vaccinés.

Depuis l'introduction de la vaccine jusqu'à cette époque, on a reconnu plusieurs fois qu'une maladie semblable à la petite-vérole s'était manifestée chez des sujets vaccinés. Mais nous négligerons des faits isolés qui ne seraient pas assez concluans, pour ne parler que des circonstances où l'efficacité de la vaccine a été mise à de fortes épreuves. Nous parlerons d'abord de l'épidémie

variolique qui a exercé ses ravages à Norwich, en 1819, et qui a été décrite par M. Cross, chirurgien très-actif et très-éclairé de cette ville.

La petite-vérole n'avait pas paru à Norwich, depuis 1813 jusqu'en 1818, lorsqu'une jeune fille de la campagne, en revenant du Yorkshire, la prit dans le marché d'une petite ville qu'elle traversa, et tomba malade immédiatement après son arrivée à Norwich. Cette jeune fille fut la cause très-innocente de la mort de plus de 500 personnes, qui toutes auraient été sauvées, s'il y avait eu une maison de quarantaine pour la petite-vérole. Pendant plusieurs mois, elle s'étendit de maison en maison, comme une étincelle qui suit une traînée de poudre; mais, en février 1819, ayant atteint une école de charité, cette école, produisit en quelque sorte l'effet d'un dépôt de combustibles gagné par la flamme; la contagion devint générale, et elle exerça à la fois ses ravages dans toutes les parties de la ville. Plus de 3,000 personnes tombèrent malades; 530 moururent; 43 furent enterrées dans une seule semaine; 156 en juin; et 142 en juillet. Il y avait dans Norwich environ 10,000 personnes vaccinées. Voyons maintenant combien il y en eut parmi elles qui résistèrent à cette redoutable épidémie.

Dans quarante deux familles pauvres, il y avait quatre-vingt-onze individus vaccinés à différentes époques, depuis 1798 jusqu'au commencement de l'épidémie. Ils couchaient, en général, dans les mêmes chambres, et souvent dans les mêmes lits que ceux qui avaient la petite-vérole. Sur ces quatre-vingt-onze personnes, il n'y en eut que deux atteintes par la contagion; mais, indépendamment de ceux qui y étaient immédiatement exposés, plusieurs centaines de sujets vaccinés tombèrent également malades. Il paraît que, chez les personnes soumises antérieurement à l'opération de la vaccine, la

petite-vérole se déclara sur un peu plus de deux individus par chaque centaine.

Maintenant quel fut le degré de malignité de la maladie chez ceux qui se trouvaient dans cette catégorie? « Je n'ai pas été personnellement dans le cas, dit M. Cross, d'observer chez aucun des sujets vaccinés les caractères de la petite-vérole régulière. Presque toujours les pustules se séchaient au bout de quatre ou cinq jours, et en général elles étaient en fort petit nombre. » Il paraît cependant que six personnes vaccinées, soignées par d'autres médecins, eurent une véritable petite-vérole, et même que deux en moururent; mais la petite-vérole s'était aussi déclarée chez d'autres qui l'avaient eue antérieurement, et qui même en étaient marqués. M. Cross cite un individu qui se trouvait dans ce cas, et qui en mourut, et il ajoute que de pareils faits ne sont pas très-rares. Lorsque des personnes qui l'avaient déjà eue, l'avaient une seconde fois, elle était loin d'avoir un caractère de bénignité aussi remarquable que chez les sujets vaccinés.

Voici quels furent les résultats de l'épidémie variolique de Norwich. Trois mille individus qui n'avaient pas eu la petite-vérole antérieurement, ou qui n'avaient pas été vaccinés, furent atteints par la contagion, et cinq cent trente moururent; ce qui fait plus d'un par demi-douzaine. La petite-vérole se déclara chez plusieurs de ceux qui avaient déjà été atteints auparavant, avec les mêmes caractères de gravité que chez d'autres qui ne l'avaient pas encore eue. Sur dix mille sujets vaccinés, il y en eut un peu plus de deux cents qui tombèrent malades; et il n'y en eut que deux qui moururent; ce qui, certes, est bien peu sur dix mille.

Dans le 52e volume du journal de Huféland, le docteur Gitterman a fait l'histoire d'une épidémie variolique qui a eu lieu, à Emden, en 1819 et 1820. Dans un hô-

pital où se trouvaient deux cents enfans la plupart vaccinés, huit furent atteints par la contagion ; mais leur maladie, qui n'avait aucun caractère grave, ressemblait beaucoup plus à la varicelle qu'à la petite-vérole proprement dite. L'auteur d'une lettre citée dans l'ouvrage du docteur Thompson, d'Edinbourg (1), dit qu'il a inoculé la petite-vérole à cent trente nègres qu'il avait vaccinés auparavant, et que six seulement eurent une petite-vérole d'un caractère très-benin, ce qui ne fait pas un sur vingt.

L'année dernière (1825) une épidémie variolique, d'un caractère très-grave, exerça ses ravages dans la métropole. Avant la découverte de la vaccine, le terme moyen de la mortalité produite par la petit-vérole avait été, à Londres, de 1,809 personnes. Ce nombre diminua successivement, depuis la découverte de la vaccine, jusqu'à ce qu'en 1818, il ne fut plus que de 421, malgré les progrès continuels de la population. L'année précédente, la petite-vérole ne fit pas mourir moins de 1,299 personnes. On reçut, à l'hôpital établi pour la petite-vérole, 419 malades; dans le nombre, il y en avait 263 qui n'avaient pas eu entièrement la petite-vérole, et qui n'avaient pas été vaccinés : 107 moururent, ce qui fait 41 pour cent, mortalité vraiment effrayante. Deux avaient eu la petite-vérole, et il y en eut un qui succomba; 147 déclarèrent qu'ils avaient été vaccinés. Sur ce nombre, 122 n'eurent qu'une petite-vérole discrète, du caractère le plus benin ; chez 25, elle eut tous les symptômes d'une véritable confluente, et 12 d'entr'eux moururent. Si nous admettons que ces 147 personnes avaient réellement été vaccinées, il faudrait en conclure que, sur douze

(1) Vid. *Historical Sketch of the opinions of medical men, on the secondary occurrence of small-pox, by doctor* Thompson, page 379.

sujets vaccinés, il en serait mort un; mais, sur ces douze individus, combien y en avait-il chez lesquels l'opération avait été faite d'une manière convenable? C'est ce qu'il eût été fort important de savoir.

« J'ai pris pour règle, dans tous le cours de cette année, dit le docteur Georges Gregory, médecin de l'hôpital de la petite-vérole, de n'exclure de la classe des vaccinés aucun de ceux qui avaient une cicatrice, ou qui, manquant de cette indication, conservaient un souvenir distinct d'avoir subi l'opération. Dans plusieurs des cas où la maladie s'est terminée par la mort, les preuves de la vaccine étaient fort imparfaites; mais, dans d'autres, elles étaient distinctes et incontestables.

Le docteur Georges Gregory dit que, chez cinq sujets, les cicatrices n'étaient pas perceptibles; ce qui signifie probablement qu'il n'y en avait pas. Chez le sixième, la cicatrice ressemblait à une brûlure; chez les deux autres, elles n'avaient pas les signes caractéristiques. Tous avaient été vaccinés à la campagne.

Dans beaucoup d'occasions, il est fort difficile de s'assurer positivement qu'un individu malade de la petite-vérole a été précédemment vacciné. Un rustre arrive à la ville, y gagne la petite-vérole, va à l'hôpital, déclare qu'il a été vacciné auparavant, et montre son bras, sur lequel il y a quelquefois une grande cicatrice, quelquefois une petite, et d'autre fois rien du tout. La seule conclusion qu'on puisse tirer de sa déclaration, c'est que quelqu'Esculape de village l'a piqué avec sa lancette.

Quand les pauvres sont vaccinés en grand nombre, il n'est pas facile de constater d'une manière positive les résultats de l'opération. Lorsque la petite-vérole exerçait ses ravages à Norwich, en 1819, M. Cross vaccina cinq cents individus; l'opération ne produisit que des résultats imparfaits sur vingt-huit; sur trente-cinq, elle n'en

produisit aucun ; vingt-quatre ne se présentèrent pas après l'opération, de manière que M. Cross n'eut aucun moyen de savoir quels effets le vaccin avait produits. Nous sommes bien éloigné de prétendre que toutes les fois que la petite-vérole se déclare chez des personnes vaccinées, c'est que la vaccine n'avait pas été parfaite ; mais nous croyons, avec M. Cross, que le nombre des personnes vaccinées, chez lesquelles on ne peut pas constater, d'une manière positive, si l'opération a été suivie d'un plein succès, est égal au nombre des personnes qui ont eu la petite-vérole après la vaccine.

Il résulte de ces faits, et de beaucoup d'autres analogues que nous pourrions citer ; 1° que dans un grand nombre de cas, la vaccine est un préservatif absolu contre la petite-vérole ; 2° qu'il arrive cependant que des personnes vaccinées sont atteintes par cette maladie : mais que dans les épidémies les plus intenses, ce nombre ne dépasse guère un sur vingt, et que même dans ce cas la maladie est presque toujours très-bénigne et de fort courte durée ; 3° qu'à la vérité elle a quelquefois un caractère grave, et qu'il est même arrivé qu'elle a été suivie de la mort, mais que ces cas sont si rares qu'ils méritent à peine qu'on en fasse mention.

Des médecins ont témoigné de l'étonnement de ce que l'existence de la petite-vérole, chez des personnes vaccinées, est plus fréquente maintenant qu'autrefois, et de ce que c'est surtout chez des individus vaccinés, depuis plusieurs années, que la maladie se produit. Rien cependant n'est plus facile à expliquer. Il y a un plus grand nombre de personnes vaccinées qui prennent la petite-vérole que jadis, parce qu'on vacoine davantage. Le nombre des sujets vaccinés n'a pas cessé de s'accroître depuis la découverte de la vaccine ; car ceux que la mort enlève sont remplacés, et bien au-delà. Pour se convaincre que

le bienfait de ce préservatif est, de jour en jour, administré à un plus grand nombre d'individus, il suffit de comparer la mortalité produite par la petite-vérole, dans les dix premières années qui ont suivi la découverte de la vaccine, avec celle des dix années plus récentes. Dans les premières, elle s'éleva, à Londres, à 13,690; et, dans la seconde, seulement à 8,720. Mais, dit-on, la petite-vérole fait plus de victimes parmi ceux qui ont été vaccinés anciennement, que parmi ceux qui l'ont été récemment; la raison en est simple, c'est que les premiers sont plus nombreux que les seconds. Tandis que les uns sont le produit d'un assez grand nombre d'années, les autres sont seulement le produit de quelques-unes. A l'époque de l'épidémie de Norwich, les sujets vaccinés récemment étaient aux autres, dans la proportion d'un à dix, et cependant l'effroi qu'avaient fait naître ses ravages, avait augmenté bien au-delà de la proportion ordinaire, le nombre des individus qui se firent vacciner pendant sa durée.

Certaines personnes supposent que la vaccine n'est qu'un préservatif temporaire, que son influence diminue graduellement, et quelques médecins ont même prétendu déterminer, d'une manière positive, combien d'années elle se maintient dans toute sa force; combien elle en met à s'affaiblir; et quand son action s'arrête entièrement. Si on consulte l'analogie, cette opinion paraîtra peu probable; car toutes les maladies qui empêchent leur propre reproduction, l'empêchent pour toute la vie. La petite-vérole naturelle, la fièvre scarlatine, la rougeole, etc.; ne garantissent pas seulement le malade pour quelques années, mais pour toujours. Quelques individus ont sans doute ces maladies deux fois; mais ces faits, très-rares, ne doivent être considérés que comme des exceptions à une règle générale. D'ailleurs, cette allégation

est démentie par les faits; si elle était exacte, ce ne serait jamais que plusieurs années après l'opération de la vaccine, que l'on pourrait tomber malade de la petite-vérole. Or, ce n'est point ainsi que les choses se passent : on a vu, au contraire, des femmes vaccinées dans leur première jeunesse, à l'époque de l'introduction de la vaccine, allaiter, douze ou quinze ans plus tard, leurs enfans malades de la petite-vérole, sans la contracter.

Que ceux qui voudraient qu'on abandonnât l'usage de la vaccine, parce que ce n'est point un préservatif infaillible, réfléchissent un moment aux conséquences inévitables de cette résolution. Si on proscrivait à la fois la vaccine et l'inoculation, la nation se trouverait sans aucune protection contre une maladie qui tue le quart de ceux qu'elle attaque, et qui altère la santé de la moitié de ceux qui survivent. Voudrait-on seulement revenir à la pratique exclusive de l'inoculation? Cette résolution serait encore plus dangereuse; car, si l'inoculation rend la maladie plus bénigne, d'un autre côté, en entretenant perpétuellement la contagion, elle augmente la mortalité.

Que si, par suite de leurs aveugles préjugés contre la vaccine, certaines personnes persistent à vouloir absolument inoculer la petite-vérole, nous les engageons à suivre du moins la méthode indiquée par le docteur Ferguson, dans l'excellent écrit qu'il a publié l'année précédente (1). Il a observé que, lorsqu'une personne qui est vaccinée, est inoculée quelques jours après, les deux maladies marchent de front. Mais la vaccine atténue tellement la gravité de la petite-vérole inoculée, que

(1) *A Letter to sir Henry Halford, bart. président of the college of physicians, proposing a method of inoculating the small-pox, wich deprives it of all its danger, but preserves all its power of preventing a second attack* By R. Ferguson M. D., member of the college of physicians of London and Edinburgh, 1825.

celle-ci perd plus de la moitié de ses dangers et de sa durée ordinaire. Le docteur Ferguson propose de tirer parti de ce fait curieux et fort important; il voudrait qu'en inoculant quelques jours après l'opération de la vaccine, on communiquât une maladie aussi benigne qu'une petite-vérole volante, et qui fût cependant un préservatif aussi puissant qu'une confluente. L'exposé qu'il a fait de ce projet, annonce un esprit très-éclairé, très-judicieux et très-observateur.

Le fait qui lui en a donné la première idée est fort remarquable. Il y avait trois enfans dans une pauvre famille, dont deux encore très-jeunes, et le troisième à la mamelle. Les deux aînés eurent la petite-vérole; la mère craignant que le plus jeune ne gagnât cette redoutable maladie, consentit à ce qu'on le vaccinât. Malheureusement il avait déjà le germe de la petite-vérole, et quelques jours après l'opération, l'éruption se manifesta. Mais, quoique la vaccine eût été administrée trop tardivement, elle diminua tellement la gravité du mal, que malgré que cet enfant fût tombé malade plus tard que les deux autres, il entra en convalescence beaucoup plus tôt. On peut conclure de ce fait que la vaccine est nonseulement un préservatif, mais un remède.

Des faits antérieurs aux expériences du docteur Ferguson, et qui ne sont dus qu'au hasard, tendent également à démontrer que lorsque la vaccine et la petite-vérole se trouvent à la fois dans le même sujet, la première diminue infailliblement la violence de la seconde. Peu de tems après la découverte de la vaccine, le docteur Woodville vaccina cinq cents personnes dans *l'hôpital de la petite-vérole*, et au bout de quelques jours il en inocula plusieurs. Les trois quarts eurent une éruption analogue à celle de la petite-vérole, mais qui dura peu, et qui, chez la plupart, n'était pas accompagnée de fièvre. La maladie

fut même si légère et si courte, que le docteur Woodville la prit pour l'effet de la vaccine. Il est maintenant démontré que ces individus avaient réellement gagné la petite-vérole, et que l'éruption était le résultat de la maladie atténuée par la vaccine. Il y a quelques années, le docteur Willan publia quelques observations semblables, dont il donna la véritable explication. Il démontra que si la petite-vérole était inoculée dans la semaine qui suivait l'opération de la vaccine, il y avait une éruption variolique; mais que si l'inoculation était retardée jusqu'au neuvième jour, elle ne produisait aucun résultat.

Ainsi le fait avait été démontré par de nombreuses expériences. Mais le docteur Ferguson a eu la gloire d'en conclure le premier que la vaccine pouvait être employée comme moyen curatif, afin de diminuer la malignité de la petite-vérole; ce qui tend à augmenter beaucoup l'utilité de la découverte de Jenner.

Avant d'adopter la méthode du docteur Ferguson, le lecteur aura cependant à se demander; 1° si l'opération de la vaccine, faite antérieurement, atténue réellement la petite-vérole; 2° si cette petite-vérole bénigne préserve de la petite-vérole ordinaire. Des faits nombreux ne permettent pas de résoudre d'une manière négative la première de ces questions. Quant à la seconde, nous avons toutes les preuves que la nature du sujet comporte. Depuis l'introduction de la vaccine jusqu'à cette époque, on a pu se convaincre par des preuves multipliées, que lorsque la vaccine ne prévenait pas absolument le mal, du moins elle en diminuait la gravité. L'ensemble de ces faits ne peut être que très-favorable à la méthode du docteur Ferguson.

Lorsque l'on se propose d'inoculer la petite-vérole par des méthodes ordinaires, on commence par faire prendre des médicamens pour diminuer, autant que possible, la

violence et le danger de la maladie; mais aucun de ces médicamens ne peut égaler les avantages de l'opération antérieure de la vaccine.

Notre intention n'est point cependant de proposer d'abandonner la pratique de la vaccine pour la méthode du docteur Ferguson. Nous la recommandons seulement aux personnes timorées que la vaccine ne suffit pas pour rassurer. Elle a d'ailleurs, en commun avec l'inoculation ordinaire, l'inconvénient d'entretenir perpétuellement la contagion, et de cette manière de tendre à augmenter le nombre des victimes de la petite-vérole parmi ceux qui, par suite de leurs préjugés, ou d'une funeste incurie, se refuseront à faire usage de ses préservatifs.

(*Quarterly Review*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

JOURNAL D'UN ANGLAIS, PRISONNIER DE GUERRE, A PARIS, PENDANT LES QUATRE PREMIERS MOIS DE 1814 (1).

(Quatrième article.)

LES DEUX PREMIERS JOURS DE LA RESTAURATION.

31 *Mars.* Le tems était beau; M. T. vint me trouver à six heures et demie. Nous nous dirigeâmes vers la barrière Montmartre, qui était fermée. Nous nous rendîmes ensuite à la barrière des Martyrs; elle était ouverte et gardée par un poste de gardes nationaux. Après l'avoir passée, nous nous trouvâmes au milieu de l'armée alliée,

(1) Voyez le commencement de ce Journal dans le N° 7.

et, en nous voyant sous sa protection, nous éprouvâmes un sentiment de satisfaction bien naturel, après une détention arbitraire de onze années. Près de la barrière, il y avait un corps de musiciens russes qui jouaient; quelques français des deux sexes, et plusieurs soldats de l'armée alliée écoutaient tranquillement. Tout à côté se trouvaient quelques chevaux tués, dans la bataille.

Nous nous rendîmes à Montmartre : les rues étaient remplies de soldats russes, prussiens et allemands. C'étaient les Russes qui étaient les plus nombreux. Plusieurs étaient endormis; d'autres s'habillaient; quelques-uns ciraient leurs moustaches ou rasaient leurs camarades. La plupart avaient une branche de buis à leur bonnet, et un linge blanc autour du bras gauche : ils avaient adopté ce dernier signe, trois semaines auparavant, pour que les différens corps de l'armée alliée pussent se reconnaître entr'eux, attendu que la variété des uniformes avait occasioné plusieurs erreurs qui avaient eu des suites fatales. Un corps mort, à demi-nu, était étendu au bord de l'ancienne route, près du *poirier sans pareil;* c'était probablement celui du dernier Français tué la veille, dans sa fuite vers Paris. Dans le fossé, à la gauche de la route, se trouvaient un grand nombre de soldats endormis, au milieu de leurs armes réunies en faisceau. Le sommet de la montagne était couvert de troupes, et de tous côtés nous apercevions les feux des bivouacs qui s'éteignaient et qui étaient entourés d'un grand nombre de bouteilles vides.

Nous fûmes frappés des manières paisibles des soldats et de l'expression de douceur de la physionomie des Russes. Quoique nous fussions les seules personnes de la ville qui eussent osé venir jusqu'à Montmartre, aucun d'eux ne paraissait faire attention à nous. Jamais je n'avais regardé une réunion d'hommes, avec un plus grand

intérêt. C'était à eux que je devais ma délivrance; ils avaient vengé leur pays et relevé l'Europe continentale (du moins je le supposais alors), de l'état d'abaissement où Napoléon l'avait tenue. Ces troupes, quelques heures auparavant, avaient été des instrumens terribles de destruction; mais rien ne le rappelait dans leur air, et on n'y apercevait même aucun signe de l'exaltation de la victoire.

En descendant de l'autre côté de la montagne, j'aperçus, dans la plaine, à une distance d'un demi-mille, une batterie et un camp qui composaient un tableau très-pittoresque. Les canons et les caissons avaient des inscriptions russes; ils étaient d'un verd éclatant. On voyait confondus avec eux, des canons enlevés aux Français, d'une couleur plus sombre, et sur lesquels on lisait l'ancienne inscription républicaine : « Liberté, Égalité. » Cette scène était si nouvelle pour moi que les circonstances les plus minutieuses attiraient fortement mon attention.

Nous liâmes conversation avec un officier russe d'un grade supérieur; lorsqu'il sut que nous étions des prisonniers anglais, il fut très-affable, et nous donna des détails intéressans sur l'armée alliée. Il nous dit que Napoléon marchait sur Saint-Dizier; que Witzingerode avait été chargé de le suivre, et que, s'il voulait revenir à Paris, le corps de Sacken, qui était à Meaux, lui disputerait le passage de la Marne. Il ajouta qu'il n'y avait plus rien à craindre de l'armée française, qui avait été presqu'anéantie par ses derniers désastres, et que la plus grande partie de son artillerie était tombée dans les mains des alliés. Il paraissait désirer que nous crussions que toute la gloire de la campagne appartenait aux Russes, et ne parlait des Prussiens que comme dignes d'exciter l'intérêt par leurs longues infortunes. C'était en

ennemi qu'il s'exprimait sur les Français. Les différens ordres, dont lui et les autres officiers russes étaient décorés, ayant excité notre attention, il nous en indiqua les noms. Je m'intéressais surtout à la médaille portée par tous ceux qui avaient fait la campagne de Moscow. Elle était en argent et suspendue à un ruban bleu de ciel. D'un côté se trouvait un triangle environné de rayons, avec l'œil de la Providence au centre, et au-dessus le millésime de 1812. Au revers on lisait, en caractères russes, l'inscription suivante : CE N'EST PAS A NOUS, SEIGNEUR, CE N'EST PAS A NOUS QUE LA GLOIRE APPARTIENT; MAIS A TON NOM!

J'appris plus tard, par le général Mufflin, que le 22 mars, un courrier français avait été enlevé par les Cosaques, entre Vitry-le-Français et Sesanne. Il était porteur d'une lettre autographe de Napoléon pour Marie-Louise. Il lui mandait qu'il voulait se rapprocher de ses forteresses, et qu'il marchait sur Saint-Dizier. Ce dernier mot, qui était d'une si grande importance, était si mal écrit, qu'on fut plusieurs heures avant de parvenir à le déchiffrer. Cette lettre fut transmise, le même jour, à Blucher, qui se trouvait à Fismes. Ce dernier, après en avoir pris connaisance, l'envoya à l'impératrice Marie-Louise, en lui écrivant en allemand que, comme elle était la fille d'un *respectable* souverain qui était l'allié de son maître, il avait cru devoir lui envoyer cette lettre; et que si, ce qui était vraisemblable à cause de la position qu'il occupait, il lui en tombait d'autres dans les mains, elles lui seraient régulièrement transmises.

Nous retournâmes par la nouvelle route; les canons pointés sur Paris la bordaient d'un extrémité à l'autre. Ils y avaient été placés la veille au soir, aussitôt après que les alliés s'étaient emparés de la hauteur. J'appris également, par le général Mufflin, que l'empereur Alexan-

dre avait donné ordre de canonner Paris, si la capitulation n'était pas ratifiée à minuit. Mais lorsque Mufflin lui demanda s'il faudrait *bien allumer la ville*, l'empereur répondit : « Non, je ne veux que les effrayer, en leur faisant voir que nous sommes les maîtres. » Comme on ne devait pas bombarder Paris, on plaça seulement cinquante pièces de douze, de manière à en dominer les différentes parties. La postérité aura peine à croire qu'une armée aussi considérable ait pu arriver à dix milles de la capitale, sans que ses habitans aient soupçonné l'imminence et l'étendue du danger qui les menaçait.

Des corps de musique jouaient de différens côtés. Je vis un officier général russe, en grand uniforme; il était à cheval et accompagné d'un aide-de-camp. Lorsqu'il passa près de nous, nous le saluâmes, et nous lui dîmes que nous étions Anglais. Comme il n'entendait pas le français, son aide-de-camp lui traduisit ce que nous avions dit. Il nous tendit aussitôt la main, de la manière la plus polie et la plus cordiale.

Nous déjeunâmes chez M. L.; après quoi nous nous rendîmes, avec lui, miss L., miss D. et M. D., au jardin des Tuileries, dont nous trouvâmes les portes fermées. De là, nous allâmes à la place Louis XV; il était dix heures un quart. Nous vîmes sur cette place quelques gardes nationaux et environ une centaine de personnes, dont dix ou douze avaient des cocardes blanches. MM. du Dresnay, de Guerry et de Vauvineux étaient du nombre. Nous demandâmes à un pauvre vieillard qui, au lieu de cocarde, avait seulement un petit morceau de linge blanc à son chapeau, ce que cela signifiait. Il nous répondit que Louis XVIII venait d'être proclamé, mais qu'il ne savait pas par qui. Quelques-uns de ceux qui avaient pris la cocarde, semblaient dire en regardant la foule : « nous avons fait cela; y a-t-il quelqu'un qui le

trouve mauvais ou qui soit disposé à imiter notre exemple? » Cependant une légère dispute qui s'éleva près de moi, en détermina plusieurs à remettre leurs cocardes dans leurs poches. M. de Choiseul Praslin, qui portait son uniforme de colonel de la garde nationale, prit à part un de ceux qui avoit arboré la cocarde blanche, et il parut lui faire des observations à cet égard; mais elles n'eurent aucun succès.

Nous quittâmes la place Louis XV, et lorsque nous eûmes atteint l'extrémité de la rue Royale, près des boulevarts, nous vîmes M. Finguerlin, le banquier, avec quatre autre personnes; ils avaient des cocardes blanches, et ils se rendaient à cheval à la mairie du premier arrondissement, dans le faubourg Saint-Honoré, suivis d'une cinquantaine d'individus à pied. Ils restèrent environ cinq minutes à la mairie, et lorsqu'ils en sortirent, ils agitèrent dans l'air leurs chapeaux en criant : « *Vive le Roi! vive Louis XVIII! à bas le tyran!* » Ces cris furent répétés par plusieurs témoins de cette scène et par quelques gardes nationaux qui se trouvaient au poste de la mairie, et qui arrachèrent leur cocarde tricolore, et foulèrent aux pieds l'oriflame attachée à leur pique.

Dans ce moment, je vis paraître un groupe assez nombreux à pied. M. Édouard (duc) Fitz-James, en uniforme de garde national, M. Thibaut de Montmorency, M. Gilet et M. de Morfontaine, marchaient en tête avec des cocardes blanches à leur chapeau, et en criant : « *Vive le Roi! vive Louis XVIII! vivent les Bourbons!* Ils venaient des boulevarts; quelques hommes du peuple qui les suivaient, répétaient leurs acclamations. Je vis aussi M. Louis de Châteaubriand seul, à cheval, et criant courageusement *vive le Roi!* Le père de ce jeune homme, frère de l'écrivain, a péri sur l'échafaud pendant la révolution. Un autre groupe de trois in-

dividus, dont l'un avait une paire de pistolets, vint se réunir au premier qui se trouva alors composé d'environ une douzaine de personnes; ils firent deux étendards en attachant des mouchoirs de poche à des cannes. Parmi eux se trouvaient M. Archambaud de Périgord, frère du prince de Bénévent, et M. de Maubreuil, qui avait placé sa croix de la Légion-d'Honneur à la queue de son cheval. Ils suivirent les boulevarts, jusqu'à la rue Montmartre, accompagnés de quelques autres qui criaient avec eux : « *Vive le Roi! vivent les Bourbons! à bas le tyran!* »

Plusieurs personnes présentes ne paraissaient pas comprendre ce que cela voulait dire; d'autres regardaient avec indifférence; quelques-unes semblaient craindre les ressentimens de Napoléon; la plupart témoignaient de la pitié. Il était, en effet, difficile de ne pas en éprouver pour les auteurs de cette périlleuse entreprise, en voyant le peu d'appui qu'ils trouvaient dans la multitude au milieu de laquelle ils s'avançaient. La froideur générale avait elle-même gagné une partie des principaux acteurs, qui ne paraissaient soutenir qu'avec peine le rôle qu'ils s'étaient imposé. Cependant on ne leur fit aucun mal, et je n'entendis pas un seul cri de *vive l'empereur!* Quelques officiers de l'armée alliée se promenaient à cheval, ou suivis d'un seul soldat. A midi, les boulevarts commencèrent à se couvrir d'une multitude de personnes de toutes les classes, qui paraissaient fort impatientes de connaître ce qui allait se passer. Le nombre des cocardes blanches s'augmentait lentement : plusieurs avaient été faites avec des pièces arrachées à des mouchoirs de poche, et même avec des morceaux de papier; car, comme les boutiques étaient fermées, on ne pouvait pas se procurer de ruban.

A midi dix minutes, Veyrat, dans son uniforme d'in-

specteur-général de la police, arriva à cheval sur les boulevarts, accompagné de deux gendarmes; les seuls que je vis pendant tout le cours de la journée. Il ne parut pas faire attention aux cocardes blanches et à la petite cavalcade des partisans des Bourbons. Cette cavalcade se composait de seize à dix-huit personnes; elle n'avait pas cessé d'aller et venir sur les boulevarts, jusqu'au moment où les trompettes des alliés se firent entendre. Elle fut alors se mettre en tête de l'armée conquérante, qui, à midi vingt minutes, arriva devant le théâtre des Italiens.

Un corps nombreux de trompettes ouvrait la marche. Après eux se trouvaient des cavaliers qui marchaient quinze de front. Les officiers engageaient les spectateurs d'une manière fort polie à faire place, attendu qu'aucun corps de troupes ne bordait les boulevarts; ils dirent que l'empereur Alexandre, monté sur un cheval blanc, était derrière le 3e régiment. En effet, nous ne tardâmes pas à voir un groupe magnifique, composé de l'empereur de Russie, du roi de Prusse, du prince Schwarzenberg, de l'hetman Platoff, du général Mufflin, de lord Cathcart, de lord Burgersh, de sir Charles Stewart et de plusieurs autres, tous vêtus de brillans uniformes et montés sur des chevaux superbes. L'empereur portait un uniforme vert avec des épaulettes d'or. Sur son chapeau était un plumet assez semblable à la queue d'un coq. Il souriait avec beaucoup de grâce. Le prince de Schwarzenberg était à sa droite. A sa gauche se trouvait le roi de Prusse, qui portait un habit bleu et des épaulettes d'argent; son air paraissait grave. Lord Cathcart, avec son uniforme écarlate et son petit chapeau plat, faisait un singulier contraste avec les autres. Sir Charles Stewart était couvert de rubans, de plaques, de croix, et son costume fantastique était évidemment composé de ce qui lui avait plu davantage dans les uniformes des différentes armées.

Aussitôt que les souverains parurent, on commença à crier : *Vivent les alliés! vivent nos libérateurs! à bas le tyran! vivent les Bourbons!* Les officiers répondaient par des saluts gracieux aux acclamations de toutes les classes, et principalement à celles du beau sexe. Un d'eux dit en souriant : « Vous voyez que nous ne mangeons pas les hommes, » faisant allusion à quelques articles des journaux français. L'empereur Alexandre ne paraissait pas remarquer les cris de *vivent les Bourbons!* qui se faisaient entendre de tems en tems. Les officiers qui s'approchaient, criaient : *Vive la paix!* l'un d'eux, en entendant crier : *vivent nos libérateurs!* dit : « Nous espérons l'être. »

Cette pompe militaire surpassa beaucoup mon attente par sa magnificence; il lui fallut quatre heures pour défiler. J'estimais à environ 45,000 hommes les troupes qui passèrent sur les boulevarts; suivant les estimations les plus faibles, elles se composaient au moins de 35,000 hommes. Ils étaient tous très-propres, bien portans et bien vêtus. Le caractère de leur physionomie indiquait fortement les différentes nations auxquelles ils appartenaient, et les pays si éloignés les uns des autres d'où ils étaient venus pour assister à cette scène extraordinaire. Les casques de la cavalerie étaient très-variés; quelques-uns se faisaient remarquer par l'éléganee des formes, qui se rapprochaient de l'antique. La précision avec laquelle l'infanterie marchait fut généralement admirée. La plupart des soldats avaient un morceau de linge blanc autour du bras et une branche de buis sur la tête. Beaucoup de Russes portaient la médaille de la campagne de 1812; il n'y avait guère d'officiers qui n'eussent plusieurs ordres. En voyant le nombre considérable des troupes, le peuple s'écriait : « Combien nous avons été trompés! » Ce superbe cortége se terminait par des chevaux que con-

duisaient en laisse des domestiques fort mal vêtus, et par un grand nombre de mauvaises voitures de voyage extrêmement sales. Dans quelques-unes se trouvaient des officiers blessés; mais la plupart étaient vides.

Le grand-duc Constantin se sépara du cortége près de l'église de la Madeleine, et se plaça sur un des côtés du boulevart, pour inspecter les troupes qui défilaient. Il entra familièrement en conversation avec M. de Gontaut et quelques autres personnes de la même classe, qui s'étaient approchés de lui. A mesure que les régimens passaient, il en disait le nom. Il indiqua particulièrement un corps russe dans lequel il observa qu'il y avait beaucoup de musulmans, mais je ne pus entendre le nom de la province où on les avait levés. « Celui-ci, ajouta-t-il, en en montrant un second, est celui qui s'est si bien battu à Pantin, et qui a été au moment de forcer l'entrée de Paris. » Il fut suivi d'un autre dont les bulletins français avaient annoncé l'entière destruction. « Vous voyez, reprit le prince, avec un rire sardonique, qu'il n'est pas toujours vrai que les morts ne reviennent pas. » Il arrêta un officier général qui passait, et le présenta aux personnes qui se trouvaient là, en disant : « Voilà le héros qui a battu Vandamme; » cet officier s'inclina, et rougit. La simplicité des manières du grand-duc Constantin encouragea un homme du commun à lui demander s'il était vrai que Vandamme fût en Sibérie? « Non il est à Moscou, répondit-il. » Un autre demanda si Moreau était mort? Il témoigna sa surprise qu'on en doutât. Comme la foule se poussait en avant, il engagea, d'un ton poli, les personnes qui s'y trouvaient, à se retirer un peu, pour laisser passer la cavalerie. En voyant des hommes placés devant une femme, il observa qu'il croyait les Français plus galans. Le peuple, enchanté de son affabilité, témoignait toute son indignation contre le gouvernement

impérial, qui avait répandu tant d'impostures contre les alliés. Le grand-duc serra affectueusement la main à un grand nombre d'officiers; ceux-ci baisaient avec respect une médaille d'or suspendue sur sa poitrine, où se trouvait le portrait de l'empereur Alexandre. Il souriait et faisait des signes de tête à beaucoup de simples soldats, qui témoignaient, par la plus risible grimace, la satisfaction qu'ils éprouvaient de cette distinction.

M. Sosthènes de la Rochefoucauld s'avança près de lui, et lui parla quelques instans : le grand-duc accueillit avec beaucoup d'indifférence et une froideur marquée la communication de M. Sosthènes. Celui-ci se retira d'un air fort contrarié. J'appris ensuite que la populace avait, à son instigation, attaché des cordes à la statue de Napoléon placée au-dessus de la colonne de la place Vendôme, et qu'il s'était rendu près du grand-duc pour lui apprendre ce qu'il venait de faire, et lui demander des troupes pour protéger son entreprise. Le prince répondit qu'il ne pouvait pas lui en donner, attendu qu'il n'avait pas reçu d'ordres à cet égard.

Le grand-duc paraissait attacher beaucoup d'importance aux détails les plus minutieux de l'uniforme. Lorsqu'un nœud de sabre était dénoué, ou que le cornet que les cavaliers portent par derrière, pendait un peu trop bas, il en faisait sur-le-champ l'observation. Lorsque son régiment de cuirassiers passa, il se mit à la tête, et alla rejoindre son frère, qui, avec le roi de Prusse et les généraux en chef, s'étaient rendus aux Champs-Élysées, pour voir défiler leurs troupes. Le grand-duc Constantin est grand, fort et bien fait; mais son profil a à peine une forme humaine. Il a la vue très-basse, et lorsqu'il regarde quelque chose, il contracte ses yeux, qui sont couverts en partie par d'énormes sourcils blonds; il a la

voix forte et rude; son sourire est affable, quoique sardonique; ses manières sont brusques et militaires.

M. de Gontaut me donna un morceau de ruban blanc, que je pris, moins comme partisan de la maison de Bourbon, que comme signe de ma haine pour le despotisme de Napoléon.

Lorsque les troupes eurent fini de passer, je me rendis à la place Louis XV, où je trouvai les souverains qui revenaient des Champs-Élysées. L'empereur de Russie tendait affectueusement la main au peuple enivré qui se pressait autour de lui. Il se rendit à l'hôtel de Talleyrand, au coin de la rue Saint-Florentin, où il établit son quartier-général. Le roi de Prusse alla loger à l'hôtel du prince Eugène, rue de Lille, n° 82. Toutes les rues voisines de la place Louis XV se remplirent tout-à-coup d'officiers et d'hommes à cheval qui prenaient le plus grand soin de ne pas blesser les personnes à pied au milieu desquelles ils se trouvaient.

M'étant tiré, non sans quelque peine du milieu des chevaux, je suivis la rue de Rivoli, et, en arrivant dans la rue de Castiglione, je vis un homme monté sur l'acrotérium de la colonne de la place Vendôme, qui essayait avec un gros marteau de détacher la statue de Napoléon. La petite statue de la victoire, placée dans la main gauche, avait déjà été enlevée, attendu que c'était vers trois heures qu'on avait commencé à s'occuper de cette besogne. Une échelle placée dans la galerie, au-dessus du chapiteau, donnait accès à la statue, dont le cou avait été environné par une corde qui pendait jusqu'en bas. Après que l'homme eut martelé pendant quelque tems, la populace, qui était en-dessous, fit quelques efforts infructueux pour renverser la statue. Deux hommes recommencèrent à frapper sur les tenons. Dans le même tems, un autre individu monta sur les épaules de

l'effigie de Napoléon, s'assit sur sa tête, et, après lui avoir fait la plus grossière des insultes, il agita un mouchoir blanc, en criant : *Vive le Roi!* L'outrage fait à la statue de cet homme, naguère encore si puissant, fut accueilli par les acclamations de la multitude. On y attacha une nouvelle corde ; d'autres cordes avaient été attachées à celles qui tenaient au monument, pour que plus de gens pussent tirer à la fois. Après de nouveaux efforts, tout aussi infructueux que les premiers, la foule se retira à la nuit tombante.

Je m'approchai alors de la colonne : le gardien qui était dans l'intérieur de la grille, prétendait que tout cela se faisait par ordre de l'empereur Alexandre. Une énorme cruche remplie de vin était placée sur les marches de la colonne, et un homme en offrait poliment à tous ceux qui paraissaient en désirer. Un misérable, en guenille, dit : « Voyez ce que c'est que d'être traité par des gens comme il faut! ils nous donnent des verres ; tandis que cette canaille, dont nous allons jeter la statue par terre, nous laissait boire comme nous pouvions. » MM. de Maubreuil, et Sosthènes de Larochefoucauld s'attribuaient également l'honneur d'avoir ameuté la populace, autour de la colonne de la place Vendôme ; ce qui est certain, c'est que je les vis l'un et l'autre distribuer de l'argent parmi le peuple.

Tandis que cela se passait, M. Léopold de Talmont, aide-de-camp du ministre de la guerre, avec un petit nombre d'hommes qui avaient des cocardes blanches à leur chapeau, et quelques femmes élégantes, se trouvaient dans la rue de Castiglione, près la rue Saint-Honoré. Un autre groupe se tenait à peu de distance. Chaque groupe avait des adresses en faveur du Roi, qu'ils lisaient alternativement, après quelques minutes d'intervalle. A la fin de chaque lecture, ils criaient : *Vive le*

Roi! vivent les Bourbons! Mais ces cris n'étaient que faiblement répétés par la foule. On ne temoignait cependant aucune opposition.

Voici quelle était cette adresse :

AUX HABITANS DE PARIS!

« Habitans de Paris! l'heure de votre délivrance est arrivée; vos oppresseurs sont pour toujours dans l'impuissance de vous nuire :

» VOTRE VILLE EST SAUVÉE !

» Rendez grâces à la Providence! Adressez ensuite d'éclatans témoignages de votre reconnaissance aux illustres monarques et à leurs braves armées, si lâchement calomniés ; c'est à eux que vous devrez la paix, le repos et la prospérité dont vous fûtes privés si long-tems.

» Qu'un sentiment, étouffé depuis tant d'années, s'échappe avec les cris mille fois répétés de *vive le Roi! vive Louis XVIII! vivent nos généreux libérateurs!*

» Que l'union la plus touchante, et l'ordre le plus parfait règnent parmi nous, et que les têtes couronnées qui vont honorer vos murs de leur présence, reçus comme vos sauveurs, reconnaissent que les Français, et surtout les Parisiens, ont toujours conservé, au fond de leur ame, le respect des lois et l'amour de la monarchie. »

Paris, 31 mars 1814.

Un de ces messieurs qui remarqua mon ruban blanc, se détacha des groupes pour venir à moi, et me dit : « Je suppose, monsieur, que vous savez qu'il doit y avoir, ce soir, rue du faubourg Saint-Honoré, n° 45, une réunion de toutes les personnes décidées à soutenir la bonne cause : nous espérons que vous ne manquerez pas d'y venir. »

Un grand nombre d'officiers alliés circulaient à cheval dans les rues; les uns pour satisfaire leur curiosité et les

autres en cherchant leurs logemens. L'un d'eux, en voyant mon ruban blanc, s'inclina et dit : « Ah la belle décoration ! » Tous avaient un morceau de linge autour du bras gauche. Ce signe de ralliement avait fait prendre le change, pendant tout le cours de la journée, sur les intentions des souverains. J'entendis M. de Talmont demander à l'un de ses compagnons, s'il était bien certain que cette écharpe blanche annonçât l'intention d'appuyer la maison de Bourbon ; témoignant en même tems quelques doutes à cet égard.

La crainte du pillage avait fait fermer les boutiques de la rue Saint-Honoré. Mais quoique les rues fussent encombrées d'une foule immense, il ne se commettait de désordre d'aucun genre. On placarda un petit nombre d'exemplaires de la proclamation suivante ; c'était la seule publication officielle de la capitulation, dont la nouvelle ne pénétra pas dans plusieurs parties du faubourg Saint-Jacques, avant le milieu du jour.

PRÉFECTURE DE POLICE.

« *Citoyens de Paris!* Les événemens de la guerre ont amené à vos portes les armées des puissances coalisées.

» Leur nombre et leurs forces n'ont pas permis à nos troupes de continuer la défense de la capitale.

» Le maréchal qui la commandait a dû faire une capitulation : il l'a faite fort honorable.

» Une plus longue résistance eût compromis la sureté des personnes et des propriétés.

» Elle est aujourd'hui garantie par cette capitulation, et par la promesse de sa majesté l'empereur Alexandre, qui a donné ce matin au corps municipal les assurances les plus positives de sa protection et de sa bienveillance pour les habitans de cette capitale.

» Votre garde nationale demeure chargée de protéger vos personnes et vos propriétés.

» Restez donc calmes et tranquilles dans ce grand événement, et montrez dans cette occasion le bon esprit qui vous a toujours signalés. »

Signé LE BARON DE PASQUIER,
Préfet de police.
ET LE BARON CHABROL,
Préfet du département de la Seine.

Après dîner, je fus au Palais-Royal : les boutiques étaient toutes fermées, hors celle de Mothet, le gantier, qui était remplie d'officiers qui y faisaient des emplettes. Tous les cafés étaient ouverts, à l'exception de celui de Lemblin ; ils étaient encombrés d'officiers de l'armée alliée (la plupart russes), de gardes nationaux et d'autres habitans de Paris. La plus grande harmonie régnait parmi eux ; la guerre paraissait oubliée ; c'était à qui parlerait et rirait le plus haut.

J'entrai au café de la Rotonde, celui de tous où il y avait le plus de monde. J'y trouvai le capitaine Backer et sa femme, l'un et l'autre américains, qui prenaient du punch avec deux officiers russes ; ils m'engagèrent à me joindre à eux. L'un était un officier supérieur de cosaques ; il était couvert de décorations. L'autre était un général, nommé Macdonald, d'origine irlandaise, et actuellement au service de Russie. Il parlait très-bien français ; mais ne savait pas un mot d'anglais. Il m'engagea à ôter mon ruban blanc, en me disant que les intentions de l'empereur Alexandre à l'égard de la maison de Bourbon n'étaient pas encore connues, et que, d'ailleurs, il était fort douteux que les alliés pussent se maintenir dans Paris. En nous promenant dans le jardin, j'observai que les élégantes courtisanes qui s'y trouvent ordinairement n'y étaient pas venues ; mais il était rempli de grisettes qui paraissaient fort surprises de la retenue

et de la modestie des officiers alliés. Lorsque je m'en fus, je trouvai la déclaration suivante de l'empereur Alexandre, affichée rue du Lycée.

DÉCLARATION.

Les armées des puissances alliées ont occupé la capitale de la France. Les souverains alliés accueillent le vœu de la nation française.

Ils déclarent :

Que si les conditions de la paix devaient renfermer de plus fortes garanties, lorsqu'il s'agissait d'enchaîner l'ambition de Bonaparte, elles doivent être plus favorables, lorsque, par un retour vers un gouvernement sage, la France elle-même offrira l'assurance du repos. Les souverains proclament en conséquence qu'ils ne traiteront plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec aucun membre de sa famille; qu'ils respectent l'intégrité de l'ancienne France telle qu'elle a existé sous ses rois légitimes; ils peuvent même faire plus, parce qu'ils professeront toujours le principe que, pour le bonheur de l'Europe, il faut que la France soit grande et forte.

Ils reconnaîtront et garantiront la constitution que la nation française se donnera. Ils invitent par conséquent le sénat à désigner sur-le-champ un gouvernement provisoire, qui puisse pourvoir aux besoins de l'administration, et préparer la constitution qui conviendra au peuple français.

Les intentions que je viens d'exprimer me sont communes avec toutes les puissances alliées.

Signé ALEXANDRE.

Par S. M. I., le secrétaire-d'État, comte de NESSELRODE.

Paris, 31 *mars* 1814, *trois heures après-midi.*

Imprimerie de Michaud, imprimeur du Roi.

J'allai au café des Arts, et de là, à dix heures et demie,

du soir, je me rendis avec Favart et Gautherot, le peintre, sur la place du Carrousel, qui était couverte de voitures de bagages. Les chevaux n'étaient point harnachés, et telle était déjà la sécurité générale, que les conducteurs dormaient à côté, sans qu'il y eût sur la place une seule sentinelle. Toute la cavalerie était également endormie sur le quai du Louvre, et ne paraissait pas avoir pris plus de précaution pour se garder. Les casernes du quai Bonaparte étaient remplies de cavalerie et d'infanterie russes. Un corps considérable de soldats russes bivouaquaient sur le bord de la rivière. Les uns étaient endormis autour des feux; les autres faisaient leur cuisine; plusieurs nettoyaient leur linge; quelques-uns se nettoyaient eux-mêmes de la manière suivante: ils tenaient leurs chemises au-dessus du feu, en les faisant tourner rapidement, pour qu'elles ne s'enflammassent pas. Quand elles étaient brûlantes, ils les roulaient autour d'eux pour détruire la vermine dont ils étaient remplis.

Après nous être amusés quelque tems du coup-d'œil pittoresque des rives de la Seine, nous retournâmes, par le même chemin, à travers des lignes de soldats profondément endormis et les chariots de la place du Carrousel. Nous ne vîmes pas une seule lumière dans l'intérieur des Tuileries, et nous ne rencontrâmes dans les rues que quelques petites patrouilles de cavalerie alliée. Mais sur le boulevart des Italiens, il y avait un nombre considérable de voitures, chargées de fourrage, escortées par des Cosaques, qui se dirigeaient vers l'ouest.

Le 30, le sénat était assemblé pendant la bataille. Les douze maires de Paris et le conseil municipal étaient également réunis à l'Hôtel-de-Ville. Le préfet de police et celui du département parcoururent la ville à cheval, et furent voir les deux maréchaux, pendant la durée de l'affaire.

A 6 heures du soir, les maires n'avaient encore reçu aucune communication; et le bruit d'une capitulation étant parvenu à l'Hôtel-de-Ville, ils envoyèrent une députation au maréchal Marmont. Celui-ci était à dîner, lorsqu'elle arriva près de lui; il dit : qu'il avait seulement capitulé pour l'armée, et que c'était à l'autorité municipale à faire ce qu'elle pourrait pour la ville. En conséquence, huit maires de Paris ou membres du conseil municipal, M. de Chabrol, préfet de la Seine, le baron Pasquier, préfet de police, le comte A. de Laborde et M. Tourton, banquier, qui représentaient la garde nationale, sortirent de Paris entre une heure et deux heures, avec le comte Orlow et un autre officier qui avaient été remis comme otages pour l'exécution de la capitulation. Ils arrivèrent à quatre heures du matin au château de Bondy, où l'empereur Alexandre avait établi son quartier-général. Pendant qu'on leur servait du thé, en attendant que l'empereur se réveillât, le duc de Vicence arriva de la part de Napoléon.

A sept heures du matin, la députation fut introduite dans le salon où se trouvait l'empereur Alexandre. Elle réclama sa protection pour la ville de Paris. L'empereur accueillit cette députation avec beaucoup de bienveillance, et lui dit qu'il l'attendait la veille au soir. La députation observa que ce n'était que fort tard qu'elle avait été informée de la capitulation. Le baron Thibon réclama une sauve-garde pour la Banque de France. Alexandre répliqua que cela n'était pas nécessaire, attendu qu'il prenait toute la ville sous sa protection. Il dit ensuite que Napoléon avait, sans aucun motif, envahi ses États, et que ce n'était que par un juste arrêt de la Providence qu'il se trouvait sous les murs de Paris; qu'il espérait ne pas avoir d'ennemis dans cette ville, et que, dans le reste de la France, il n'en avait qu'un seul. Il

ajouta qu'aucun soldat de son armée n'entrerait à Paris avant le retour de la députation. Il entra alors en conversation avec quelques-uns de ses membres. Il demanda à M. Barthélemy où etait M. de Talleyrand, et si on connaissait ses dispositions. M. Tourton témoigna alors le désir que la garde nationale fût autorisée à continuer son service ; l'empereur y consentit.

A huit heures, la députation se retira, émue jusqu'aux larmes, et pénétrée de reconnaissance pour une réception si différente de celle qu'elle attendait. M. de Caulincourt fut alors admis chez l'empereur, qui ne voulut entendre aucune proposition, et qui déclara qu'il ne ferait point la paix avec Napoléon. L'air abattu du duc de Vicence, lorsqu'il sortit, annonçait assez le peu de succès de sa négociation.

M. de Laborde raconta, en ma présence, qu'à l'arrivée de la députation, M. de Nesselrode, qu'il avait connu antérieurement, l'avait pris à part dans l'embrasure d'une croisée, et lui avait demandé quel était l'état de l'opinion publique à Paris, et ce qu'il fallait faire, ou plutôt ce que les Français voulaient qu'on fît. M. de Laborde répliqua qu'avant de lui répondre il désirait que M. de Nesselrode lui déclarât, sur son honneur, quel était le nombre d'hommes que les alliés avaient en France. M. de Nesselrode assura qu'il y avait cent cinquante mille hommes devant Paris, et que l'empereur d'Autriche avait cinquante mille hommes avec lui. M. de Laborde dit alors que les hommes distingués par leurs lumières étaient fort attachés aux intérêts de la révolution, et qu'en général ils penchaient pour la régence ; que les salons de l'ancienne noblesse désiraient les Bourbons, *sans condition*, et que le reste de la nation les recevrait sans déplaisir, avec un gouvernement limité ; mais que s'il désirait des renseignemens plus étendus,

personne n'était plus à même de lui en fournir que M. de Talleyrand, tant à cause de son expérience personnelle qu'à cause des hommes d'État qui se réunissaient habituellement chez lui. M. de Nesselrode demanda s'il était à Paris ; M. de Laborde répondit qu'il y était la veille au soir, mais que Napoléon lui avait donné ordre de se rendre à Blois.

Cette conversation terminée, M. de Nesselrode envoya immédiatement M. de Laborde à Paris, pour dire à M. de Talleyrand de ne pas s'en éloigner, et pour le retenir par force, s'il voulait en partir. Le comte de Dunow, aide-de-camp du prince Wolkonski, fut chargé d'accompagner M. de Laborde, afin qu'on ne l'arrêtât pas aux avant-postes. L'empereur de Russie envoya un autre messager pour annoncer à M. de Talleyrand qu'il descendrait chez lui ; ce qui avait été arrêté antérieurement par l'intermédiaire de la duchesse de Courlande, belle-mère du comte Edmond de Périgord qui a épousé une de ses filles.

M. de Laborde et M. de Dunow se rendirent à Paris, à cheval, suivis d'un seul Cosaque, le premier qui entra dans la ville. Ils rencontrèrent sur la route le duc de Vicence, qui se rendait, d'un air très-agité, près de l'empereur Alexandre ; ils le saluèrent en passant, mais sans lui parler. M. de Laborde arriva chez M. de Talleyrand vers sept heures du matin : il le trouva, en robe de chambre, dans son cabinet de toilette. Après qu'il lui eut raconté sa conversation avec M. de Nesselrode, et qu'il lui eut dit que le troisième bataillon de la deuxième légion, qui était dans ce moment sur la place Vendôme, lui était entièrement dévoué, M. de Talleyrand l'engagea à passer dans le salon, pour faire la même communication aux personnes qui s'y trouvaient, et demander au baron Louis ce qu'il en pensait. M. de Laborde trouva dans

le salon, indépendamment du baron Louis, M. de Pradt archevêque de Malines, et le duc de Dalberg, qui y étaient depuis environ deux heures. Lorsque M. de Laborde eut raconté son entrevue avec M. de Nesselrode, le baron Louis lui présenta une cocarde blanche, en lui disant : « Prenez cela ; » ce que cependant il ne jugea pas à propos de faire M. de Dunow, après avoir déjeûné avec M. de Laborde, repartit pour annoncer à l'empereur Alexandre que M. de Talleyrand ne quitterait pas Paris.

Dès le matin, avant que les barrières fussent ouvertes, les soldats de l'armée alliée avaient grimpé au-dessus des palissades de la barrière Rochechouard, pour regarder dans Paris. Ils jetèrent la proclamation suivante, du prince Schwartzenberg, au-dessus du mur, et à travers la porte en fer :

HABITANS DE PARIS !

« Les armées alliées se trouvent dans Paris. Le but de leur marche vers la capitale de la France est fondé sur l'espoir d'une réconciliation sincère et durable avec elle. Depuis vingt ans l'Europe est inondée de sang et de larmes. Les tentatives faites pour mettre un terme à tant de malheurs ont été inutiles, parce qu'il existe dans le pouvoir même du gouvernement qui vous opprime un obstacle insurmontable à la paix.

» Les souverains alliés cherchent de bonne foi *une autorité salutaire en France*, qui puisse cimenter l'union de toutes les nations et de tous les gouvernemens avec elle. C'est à la ville de Paris qu'il appartient, dans les circonstances actuelles, d'*accélérer la paix* du monde. Son vœu est attendu avec l'intérêt que doit inspirer un si immense résultat ; qu'elle se prononce, et dès ce moment l'armée qui est dans ses murs devient le soutien de ses décisions.

» Parisiens, vous connaissez la situation de votre patrie ; la conduite de Bordeaux, l'occupation amicale de Lyon, les maux attirés sur la France, et les dispositions véritables de vos concitoyens. Vous trouverez, dans ces exemples, le terme de la guerre étrangère et de la discorde civile ; nous ne saurions plus le chercher ailleurs.

» La conservation et la tranquillité de votre ville seront l'objet des soins et des mesures que les alliés s'offrent de prendre avec les autorités, et les notables qui jouissent le plus de l'estime publique ; aucun logement militaire ne pesera sur la capitale.

» C'est dans ces sentimens que l'*Europe en armes* devant vos murs s'adresse à vous : hâtez-vous de répondre à la confiance qu'elle met dans votre amour pour la patrie et dans votre sagesse !

Signé LE MARÉCHAL PRINCE DE SCHWARZENBERG,
commandant en chef des armées alliées.

Pendant que la garde de l'empereur entrait en triomphe à Paris, l'armée de Silésie suivait les boulevarts extérieurs, traversait la Seine sur le pont d'*Iéna*, en face de l'École Militaire, et allait prendre position sur la route d'Orléans, à gauche de la vallée arrosée par la petite rivière de Bièvre. Dans le même moment, l'armée autrichienne traversait le pont d'Austerlitz, et allait s'établir sur la route de Fontainebleau, sur la même ligne, à droite de la vallée et de cette rivière. Cette position, me dit le général Mufflin, était excellente ; car, si Napoléon fut arrivé par l'une ou l'autre de ces routes, tandis qu'il aurait été aux prises avec l'une des deux armées, l'autre serait tombée sur ses flancs et sur ses derrières. C'est ce même plan qui fut ensuite exécuté, avec tant de succès, à Waterloo.

Après que la garde russe eut défilé devant l'empereur,

et que le général Mufflin l'eut reconduit à l'hôtel de Talleyrand, ce général retourna à Montmartre, où Blucher était resté toute la journée, à cause, disait-on, d'un mal d'yeux. Le fait est que l'agitation de la campagne avait mis un peu de trouble dans le cerveau de Blucher. Probablement cette indisposition avait recommencé lorsque, l'année suivante, il se fit donner, à Oxford, le titre singulier de *docteur en droit canon.*

Lorsque l'empereur arriva chez M. de Talleyrand, il se retira quelque tems avec lui, dans son cabinet. M. de Talleyrand était un peu effrayé, et il hésitait à demander la déposition de Napoléon. L'empereur l'encouragea, en disant qu'il avait toutes les forces nécessaires pour lui résister, et qu'il était décidé à ne pas traiter avec lui.

A l'issue de cette conférence, on tint, en présence de l'empereur, un conseil auquel assistèrent le roi de Prusse, le prince de Schwarzenberg, MM. de Nesselrode, Pozzo di Borgo, le prince de Lichtenstein, M. de Talleyrand, le baron Louis et M. de Pradt. Ces deux derniers ne se trouvaient pas à l'ouverture du conseil, et ils ne furent introduits qu'à la fin. La restauration de la maison de Bourbon fut demandée par les Français. L'empereur répondit que quelque conforme que cela serait à son sentiment particulier, il devait avouer cependant que rien ne l'autorisait à croire que ce fût le vœu de la nation; et que, quelques jours auparavant, de malheureux conscrits qui venaient d'être enlevés à la charrue, s'étaient encore fait hacher, à la Fère-Champenoise, pour la cause de Napoléon, tandis qu'un cri de *vive le Roi!* aurait pu les sauver. On parvint toutefois, par de nouvelles observations, à le décider à déclarer qu'il ne traiterait ni avec Napoléon, ni avec aucun des membres de sa famille. M. de Pradt se retira dans une autre pièce avec M. Michaud, et la déclaration dont nous avons donné le texte plus haut,

fut rapidement écrite avec un crayon, et deux heures après, placardée dans tout Paris.

J'appris depuis, par sir Neil Campbell, que la proclamation du roi, datée d'Hartwell, avait été apportée à l'armée par S. A. R. Monsieur. Sir Neil l'avait vue dans les mains du général bavarois de Wrède, qui la lui montra d'une manière mystérieuse, et comme en secret. Les alliés, avant d'arriver à Paris, étaient si loin d'avoir arrêté d'une manière définitive la restauration de la maison de Bourbon, que le commandant autrichien fit arracher la proclamation d'Hartwell, qui avait été affichée sur les murs de Dijon.

On arrêta la composition du gouvernement provisoire, dont M. de Talleyrand eut la présidence. M. de Pradt vit avec beaucoup de dépit qu'il n'en faisait pas partie. Le soir, lorsqu'il commença à faire nuit, un nombre considérable de troupes alliées qui n'étaient pas complètement habillées, entrèrent dans Paris. Aucun des corps vêtus de grandes capottes brunes, ne s'était trouvé à l'entrée triomphale.

Le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld, accompagné de M. Talon, et suivi de deux domestiques, avait distribué des cocardes blanches dans les rues qu'il avait traversées, pour aller rejoindre la calvacade des partisans de la maison de Bourbon qui parcourait les boulevarts. Quand les souverains se furent arrêtés au côté nord des Champs-Elysées, pour passer leurs troupes en revue, il se dirigea vers eux, et leur demanda la restauration des Bourbons. En même tems, un certain nombre de personnes de l'ancien régime, qui entouraient les souverains, firent la même demande. L'enthousiasme pour les alliés était tel que la belle comtesse de Périgord (1) était

(1) Elle porte aujourd'hui le titre de duchesse de Dino.

à cheval montée derrière un cosaque; mais quoique les souverains, et surtout l'empereur de Russie, accueillissent tout le monde d'une manière fort gracieuse, ils ne faisaient aucune réponse à ces demandes; et M. Sosthènes crut que leur sentiment particulier n'était point favorable à la restauration. Il s'adressa alors aux généraux qui entouraient l'empereur, et leur demanda ce qu'il fallait faire pour changer ses dispositions. L'un d'eux répondit que l'intention de S. M. I. n'était point d'imposer un gouvernement au peuple français, mais d'attendre qu'il exprimât son vœu.

M. Sosthènes parla au peuple; mais le peuple conserva le plus morne silence. Sosthènes dit que ce silence devait être attribué à la crainte; et que si les souverains annonçaient l'intention de ne pas traiter avec « l'Usurpateur, » le peuple n'hésiterait pas à se déclarer. Il proposa de renverser la statue de Napoléon, élevée au-dessus de la colonne de la place Vendôme. Un aide-de-camp de l'empereur Alexandre approuva cette idée. Alors M. Sosthènes remonta sur son cheval blanc, harangua le peuple, et en jetant quelque argent, lui dit de le suivre à la place Vendôme. Dans le trajet, ils se procurèrent des cordes; et, en arrivant, ils forcèrent la porte de bronze piédestal, malgré la résistance d'un individu qui essaya inutilement de s'y opposer.

Dans la soirée, M. Sosthènes de Larochefoucauld vint à la réunion de M. de Morfontaine qui présidait, mais qui cherchait vainement à établir un peu d'ordre dans les délibérations. On faisait un vacarme épouvantable; chacun criait à la fois; c'était à qui parlerait de ses services, de ses droits, de l'époque de son émigration, et se vanterait d'avoir servi l'Usurpateur, pour mieux le trahir. M. Sosthènes sauta sur une table, et dit d'une voix forte que l'on perdait un tems précieux, et que la

seule chose qu'il y eût à faire, c'était d'envoyer une députation à l'empereur Alexandre, et il offrit d'en faire partie. Cette proposition fut approuvée. On lui adjoignit M. Ferrand, M. Cæsar de Choiseul, et un troisième dont j'ai oublié le nom. En sortant, ils rencontrèrent M. de Châteaubriand qui arrivait, et l'engagèrent à venir avec eux. Ils entrèrent chez l'empereur à 9 heures; comme il s'était déjà retiré, ils furent reçus par M. de Nesselrode. M. de Châteaubriand ne voulut pas parler; M. Ferrand ne le put pas; ce fut M. Sosthènes qui prit la parole. M. de Nesselrode répondit :

« Je quitte à l'instant l'empereur Alexandre, et c'est en son nom que je vous parle. Retournez vers cette assemblée et annoncez à tous les Français que l'empereur, touché des cris qu'il a entendus ce matin et des vœux qui lui ont été si vivement exprimés, va rendre la couronne à celui à qui seul elle appartient. Louis XVIII va remonter sur son trône. »

Ils retournèrent à l'assemblée, et furent reçus avec de bruyantes acclamations. Le tumulte était pire que jamais : tous voulaient se faire écouter. Comme cette réunion se prolongeait sans aucune utilité, M. Talon, afin de forcer ceux qui en faisaient partie de se séparer, éteignit les lumières.

Le *Moniteur* du 31 n'avait qu'une demi-feuille; il ne contenait pas un seul mot sur les armées. Il était rempli par des décisions du Grand-Juge sur des réclamations individuelles; l'indication des lettres en paiement à la dette publique; des vers et la relation d'un voyage en Italie. Les théâtres étaient annoncés comme s'ils étaient ouverts. On y lisait en outre l'avis suivant des hospices civils :

« Le conseil des hospices de Paris invite les habitans à faire le plus promptement possible, vu l'urgence, en

leurs municipalités respectives, de nouveaux envois aussi abondans qu'ils pourront, de linge à pansement, charpie, draps, chemises, et autres objets de fournitures utiles aux blessés. »

La seule chose qui pût indiquer aux départemens qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire à Paris, c'est que les fonds publics n'étaient pas cotés.

M. de Juigné s'était fait voir à 9 heures du matin, sur la place Vendôme, avec une cocarde blanche à son chapeau. Morin, qui avait été autrefois employé dans l'administration de l'armée, et deux autres individus qui avaient également arboré la cocarde blanche, furent arrêtés dans la rue Montmartre. On les conduisit à la mairie du 3e arrondissement. Les gardes nationaux arrachèrent les cocardes de leurs chapeaux, et les foulèrent aux pieds. Le marquis de la Grange alla immédiatement trouver le général Plateau, officier du palais du roi de Prusse, qui était déjà arrivé à Paris, et qui les fit mettre en liberté. Le marquis de la Grange présenta Morin le même jour au général Sacken, qui venait d'être nommé gouverneur de Paris, et qui donna l'ordre suivant :

« Ordre de son excellence le général en chef gouverneur militaire de la place de Paris, le baron Sacken :

« Tous les journaux qui s'impriment à Paris sont, dès ce moment, mis sous la police de M. Morin, qui ne fera rien imprimer et qui ne laissera rien imprimer sans que lesdits journaux et autres papiers publics ne me soient représentés et soumis à mon approbation.

« Tous les agens et toutes les autorités obtempéreront aux ordres de M. Morin pour cet objet de police et d'imprimerie. »

(*Signé*) SACKEN.

Paris, le 31 *mars* 1814.

Morin nomma Demersan, censeur du *Journal des Débats ;* Salgues, censeur du *Journal de Paris ;* Michaud, censeur de la *Gazette de France ;* et il leur prescrivit, en même tems, d'annoncer que la cocarde blanche avait été prise à Paris, et que les armées alliées avaient été accueillies aux cris mille fois répétés de *Vive le Roi ! vivent les Bourbons !*

1er *avril.* — A huit heures du matin, je me rendis à la place Vendôme. Les cordes étaient toujours attachées à la statue de Napoléon ; mais une sentinelle de la garde nationale, placée au bas de la colonne, empêchait qu'on ne fît de nouveaux efforts pour la renverser. Les portes des Tuileries continuaient à être fermées. Dans la rue Saint-Honoré, il y avait quelques boutiques ouvertes. Un grand nombre d'officiers russes parcouraient cette rue à cheval ; chacun d'eux était suivi par un ou plusieurs cavaliers armés de piques de douze à quinze pieds de long.

La foule lisait, avec la plus vive curiosité, la déclaration de l'empereur Alexandre ; plusieurs personnes en prenaient des copies. Celle du prince de Schwarzenberg, qui était également affichée, excitait moins d'intérêt.

En me promenant dans les rues de Paris, je vis plusieurs personnes qui portaient des cocardes blanches, insultées par le peuple ; quelques gardes nationaux arrachaient même ces cocardes. Dans le cours de ma promenade, je rencontrai, sur le quai Voltaire, l'empereur Alexandre avec cinq personnes de suite. La plupart des marchands de la rue de Thionville avaient étalé. Les théâtres furent rouverts. L'affiche de Feydeau, au lieu de *Théâtre impérial de l'Opéra-Comique,* portait seulement *Théâtre de l'Opéra-Comique.* Il y avait toujours sur celle de l'Opéra, *Académie impériale de Musique.* L'empereur de Russie, le roi de Prusse, le prince de Schwarzenberg et un grand nombre d'officiers géné-

raux de l'armée alliée, vinrent le soir à l'Opéra. Ils furent reçus avec enthousiasme par la foule qui s'y trouvait. Dans les entr'actes on joua l'air de *Vive Henri IV*. On demanda avec force les paroles. Lays se présenta tenant un papier à la main, et chanta, sur cet air, l'impromptu suivant :

Vive Guilllaume
Et ces guerriers vaillans ;
De ce royaume
Il sauve les enfans.
Par sa victoire
Il nous donne la paix,
Et compte sa gloire
Par ses nombreux bienfaits.

Vive Alexandre !
Vive ce Roi des Rois !
Sans rien prétendre,
Sans nous dicter des lois,
Ce prince auguste
A le triple renom,
De héros, de juste,
De nous rendre un Bourbon.

Les dames qui étaient dans les loges, firent pleuvoir des cocardes blanches dans le parterre, qui les reçut avec de bruyantes acclamations. On avait annoncé le *Triomphe de Trajan ;* mais comme l'empereur ne voulut pas recevoir en face l'encens un peu usé de cette pièce célèbre, on joua *la Vestale* à la place. Le public demanda qu'on renversât les insignes qui décoraient la loge de Napoléon : on se contenta de les couvrir avec un drap, attendu que cela aurait interrompu le spectacle trop long-tems.

Prix des fonds. — 5 p. °/₀ ; 49, 50, 51. Actions de la Banque, 640, 681, 675.

Le *Moniteur* contenait ce petit article :

Avis. Le public est prévenu que le départ des cour-

riers de la poste aux lettres aura lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire.

Le duc de Vicence ayant demandé une audience à l'empereur de Russie, il l'obtint entre trois et quatre heures, pendant que M. de Talleyrand était au sénat.

Le sénat s'était assemblé à trois heures et demie, sous la présidence de M. de Talleyrand; il vota la formation d'un gouvernement provisoire, composé de cinq membres, et chargé de présenter un projet de constitution pour la nation française. Les cinq membres élus étaient M. de Talleyrand, prince de Bénévent; le comte de Beurnonville; le sénateur comte de Jaucourt; le duc de Dalberg, conseiller d'état; M. de Montesquiou, ancien membre de l'assemblée constituante. Il y avait 61 sénateurs présens.

Les grands changemens qui venaient de s'opérer furent annoncés dans les parties de la France où les journaux purent pénétrer, par l'insertion de la déclaration du prince de Schwarzemberg, et par celle des deux lettres suivantes que M. de Nesselrode adressa au préfet de police :

« Par ordre de S. M. l'empereur mon maître, j'ai l'honneur de vous inviter, monsieur le baron, à faire sortir de prison les habitans de Coulommiers, MM. de Varennes et de Grimberg, détenus à Sainte-Pélagie pour avoir empêché de tirer sur les troupes alliées dans l'intérieur de leur commune, et avoir sauvé ainsi la vie de leurs concitoyens et leurs propriétés.

» S. M. désire également que vous rendiez à la liberté tous les individus qui, par attachement à leur ancien et leur légitime souverain, ont été détenus jusqu'ici.

» Vous voudrez bien, monsieur le baron, faire insérer cette lettre dans tous les journaux. »

Paris, 31 *mars* 1814.

Signé Le comte de Nesselrode.

« Monsieur le baron, j'ai l'honneur de vous adresser une proclamation que M. le maréchal prince de Schwarzenberg vient de publier au nom des puissances alliées. Je vous ordonne de la faire insérer dans tous les journaux, de l'afficher aux coins des rues, en un mot, de lui donner immédiatement la plus grande publicité possible.

Agréez l'assurance de ma considération distinguée. »

Paris, 13 *mars* 1814.

Signé Le comte DE NESSELRODE.

L'empereur de Russie ayant témoigné l'intention de recevoir les officiers supérieurs de la garde nationale à l'état-major de la place Vendôme, ils se réunirent pour délibérer si, dans cette occasion, ils prendraient la cocarde blanche, et si on la ferait prendre aux gardes nationaux qui étaient de service près de lui. La majorité était en faveur de cette mesure; mais le chef de légion du faubourg St-Antoine et celui du faubourg St-Marceau observèrent qu'il y aurait de grands inconvéniens à ce qu'elle fût prise trop tôt. On décida en conséquence que l'on conserverait la cocarde tricolore jusqu'à nouvel ordre. La députation reçue par l'empereur se composait des douze chefs de légion et de quatre colonels de l'état-major. Ils furent parfaitement bien accueillis; l'empereur ne fit aucune observation sur leur cocarde, ni sur l'état de l'opinion. Tout se passa en félicitations de sa part, sur la tranquillité qu'ils étaient parvenus à maintenir dans Paris. Ils ne se rendirent pas chez le roi de Prusse.

(*London Magazine.*)

(La suite à un prochain numéro.)

VOYAGES. — STATISTIQUE.

NOUVELLES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE FAITES EN 1823 ET 1824,

Par le major Denham, le capitaine Clapperton, de la marine royale, et feu le docteur Oudney, en traversant le grand désert jusqu'au dixième degré de latitude nord, et de Kouka, dans le pays de Bournou, jusqu'à Sakatou, capitale de l'empire du Soudan. Londres, 1826.

Cet ouvrage est sans contredit le plus important de tous ceux qui ont été récemment publiés sur l'Afrique. Nous n'hésitons pas même à le mettre au-dessus de la relation des brillantes découvertes de Mungo Park, qui excitèrent un si grand et un si légitime enthousiasme. Nos intrépides voyageurs ne se sont point bornés à des recherches géographiques, quoiqu'ils eussent à remplir d'immenses lacunes, à rectifier les nombreuses erreurs des cartes, à fixer la véritable place d'une multitude de noms et de lieux. D'autres objets, non moins importans, ont aussi attiré leur attention; ils ont observé l'état moral et le degré de civilisation de ces nations africaines, dans des lieux où elles n'ont point éprouvé l'influence du commerce et du voisinage de l'Europe; où d'horribles déserts d'un côté, et de l'autre, de hautes montagnes habitées par des hordes inhospitalières, les tiennent séparées de tout le reste du monde. Des maladies, terminées par une mort funeste, ont privé l'expédition de l'un de ses membres les plus utiles; l'histoire naturelle ne fera pas les acquisitions précieuses que l'on avait espérées: heureusement ce que

cette division des sciences a perdu, se trouve plus que compensé, pour la généralité des lecteurs, par des objets encore plus attrayans, et d'un intérêt moins circonscrit.

Mais hâtons-nous de donner une idée sommaire de ce que contient le volume dont nous allons rendre compte. Nous y trouvons d'abord la relation d'un voyage de Mourzouk à Graat, ou Ghaat, ville des Tuariks, par le docteur Oudney ; puis un voyage au Bournou en traversant le désert; le récit de différentes expéditions au sud et à l'est, par le major Denham, et une excursion à travers le Soudan, jusqu'à la capitale des Felatahs, par le capitaine Clapperton. Un appendix contient des lettres du cheik de Bournou et du sultan Bello; un mémoire très-remarquable, composé par ce dernier, sur la géographie des pays conquis par son père, avec une carte tracée par le sultan lui-même; des notices sur l'histoire naturelle de ces contrées; des observations thermométriques ; des vocabulaires, etc. ; et, afin de répandre encore plus de jour sur tous ces objets, un grand nombre de dessins dont les sujets ont été habilement choisis et qui sont très-bien exécutés.

Après la mort de M. Ritchie, à Mourzouk, et le retour du capitaine Lyon, le comte Bathurst, d'après l'assurance positive donnée par le consul anglais à Tripoli, que la route de cette ville au pays de Bournou était aussi libre et aussi sûre que celle d'Edinbourg à Londres, résolut de faire partir sur-le-champ une seconde mission pour explorer ces malheureuses contrées, qui livrent annuellement aux chaînes de l'esclavage, des milliers d'hommes dont le sort est bien plus déplorable que celui des esclaves chrétiens en Afrique, car il ne laisse aucune espérance.

Le docteur Oudney, chirurgien de la marine royale, était envoyé à Bournou, pour y résider en qualité de consul ; il fut autorisé à se faire accompagner par

M. Clapperton, lieutenant de la marine royale, promu depuis au grade de capitaine. Le lieutenant (aujourd'hui major) Denham s'offrit, en qualité de volontaire, pour tenter le voyage de Tripoli à Tombuctou, par une route peu éloignée de celle que le major Laing suit en ce moment. Ce projet entrait dans les vues du comte Bathurst; et comme le major Denham devait étendre ses recherches à l'est et à l'ouest de Bournou, lieu désigné pour la résidence du consul, cet officier fut adjoint à l'expédition.

Le séjour assez prolongé que nos voyageurs ne purent éviter de faire à Tripoli, les contraria beaucoup. Le vieux pacha, toujours empressé de se rendre agréable au gouvernement britannique, et dont M. Warrington, notre consul, savait disposer à son gré, ne put vaincre la lenteur des Arabes, qui ne sont jamais pressés lorsqu'ils font leurs préparatifs pour une expédition lointaine. Ce pacha et ses sujets ont tant de respect et de déférence pour notre pavillon, que l'habitation du consul est, selon M. Denham, « un sanctuaire où des criminels, des meurtriers même, viennent se réfugier. Il se passe peu de jours sans que des juifs ou de malheureux esclaves ne se précipitent dans la cour du consulat pour échapper à la bastonnade. » Un jour, nos voyageurs rencontrèrent un condamné que l'on traînait à la place d'exécution; dans ce moment, l'enfant et le domestique du docteur Dickson vinrent à passer, et furent aperçus du criminel qui fit un effort violent, échappa des mains de ses gardes, saisit l'enfant, le mit sur ses bras, et fort de cette sauve-garde, il s'arrêta devant ceux qui le poursuivaient. Le pouvoir magique de cet emblème de l'innocence sauva le malheureux condamné; il alla sans obstacle, et comme en triomphe, se mettre sous la protection du pavillon britannique.

Il fallut aussi s'arrêter quelque tems à Mourzouk, et

MM. Oudney et Clapperton mirent ce retard à profit, en faisant une excursion à l'ouest, jusqu'à Ghaat, ville frontière des Tuariks, nation dont Horneman a fait l'éloge, et qu'il regarde comme la plus intéressante de toute l'Afrique. Il parle aussi de sa puissance; cependant ils ne peuvent avoir une population considérable, quoiqu'ils s'étendent très-loin vers le nord de l'Afrique, et qu'ils partagent avec les Tibbous les plaines immenses du Sahara. Les Tibbous, peuple nomade, pauvre et paisible, de race éthiopienne mélangée, occupe à l'est un territoire où l'on trouve des puits et quelques terres humides; les Tuariks vivent à l'ouest, au milieu de cette zone desséchée et d'une si affreuse stérilité, qui s'étend en longueur depuis la vallée du Nil jusquà l'Océan atlantique, sur une largeur de plus de 1,200 milles, entre Tripoli et les frontières du Soudan. Ce peuple, d'un caractère guerrier, est, pour ceux qui l'environnent, un voisin fort incommode; il pousse quelquefois ses déprédations jusqu'aux frontières du Bournou et du Soudan, et n'épargne pas les Tibbous, qui n'ont aucun moyen de faire cesser ses continuelles agressions.

La couleur de la peau varie beaucoup parmi les Tuariks: quelques individus sont presque noirs, et d'autres diffèrent peu des blancs. Ils paraissent attacher quelque prix à leur teint, quel qu'il soit; car ils le préservent soigneusement de l'action du climat: leurs vêtemens les couvrent de la tête aux pieds, et ils s'enveloppent le visage, jusqu'aux yeux, d'un mouchoir noir ou de couleur. Ils n'ont point embrassé l'islamisme, quoiqu'ils en pratiquent quelques rites; leur langue n'est point l'arabe, et paraît se rapprocher beaucoup de celle des Brebéres ou Berbéres, dont M. Marsden et d'autres savans voyageurs ont suivi les traces, depuis l'oasis de Siouah jusqu'aux pieds de l'Atlas, c'est-à-dire dans tout le nord

de l'Afrique. M. Marsden pense que cette langue peut avoir été celle de toutes ces nations établies entre l'Égypte et l'Océan, avant les conquêtes des musulmans; et il ajoute que des conformités assez nombreuses et assez remarquables avec les langues orientales, semblent la désigner comme l'un des idiomes de l'ancienne langue punique. M. Langlès penche aussi pour cette opinion.

Ce sujet d'importantes recherches et de graves discussions entre les savans de l'Europe n'a pas échappé à un savant Africain, le judicieux Bello, sultan des Felatahs. Voici ce qu'il dit dans son *Mémoire géographique*, dont M. Clapperton s'est procuré un extrait, pendant son séjour à Sakatou:

« Pendant qu'Africus régnait dans l'Yémen, et que les Berbéres étaient maîtres de la Syrie, les peuples de cette dernière contrée, accablés sous le joug impie et tyrannique de leurs oppresseurs, appelèrent à leur secours le roi de l'Yémen, et le reconnurent pour leur souverain légitime. En conséquence, Africus marcha contre les Berbéres, les vainquit et les extermina presque tous, à l'exception des enfans qu'il fit conduire dans l'Yémen pour y servir comme esclaves, ou dans ses armées. Long-tems après la mort de ce monarque, les descendans des captifs berbéres se soulevèrent contre Hémira, qui gouvernait alors l'Yémen, et qui les chassa de ses Etats. Ils se réfugièrent dans une partie de l'Abyssinie, vinrent ensuite à Kanoum, où ils s'établirent, comme étrangers, sous le gouvernement des *Téouariks*, tribu de même origine, et furent nommés Amakitans. » (Appendix, pag. 159.)

Ailleurs, le sultan dit encore que, « les Téouariks sont les restes des Berbéres, qui se répandirent autrefois dans le nord de l'Afrique, et en firent la conquête... Quel-

ques-uns les font descendre d'Abraham, et d'autres croient qu'ils sont de la race de Gog et Magog. »

Le docteur Oudney a recueilli ce qu'il nomme un alphabet de la langue des Tuariks. Quelques-uns des caractères qu'il lui attribue, ont beaucoup d'analogie avec les anciennes formes des lettres grecques ; ils peuvent être originaires de la Syrie. Au reste, comme le docteur ne nous a pas appris un seul mot de cette langue, et comme le capitaine Lyon n'en a pas fait imprimer le vocabulaire qu'il nous avait promis, nous sommes, à cet égard, dans une ignorance complète. Espérons que M. Laing profitera, pour remplir cette lacune, du long séjour qu'il va faire dans le pays des Tuariks. Certes, ce ne serait pas une vaine curiosité, que celle qui chercherait à reconnaître dans le langage de ce peuple et dans les écrits qu'il peut avoir conservés, s'il n'est point issu des Tyriens amenés en Afrique par la fondatrice de Carthage.

Après d'insupportables délais, la caravane quitta enfin Mourzouk, le 29 novembre 1823. Nos voyageurs avaient devant eux un désert de huit cent milles anglais, dans lequel aucun Européen n'avait encore porté ses pas, si ce n'est Hornemann. Il fallut soixante-six jours pour franchir cet espace; en sorte que chaque journée était d'environ douze milles, y compris des haltes fréquentes.

Contre l'ennui de ce triste et pénible voyage, on n'avait d'autre ressource que les querelles bruyantes des Arabes de l'escorte, leurs accès de gaîté, leurs chants et leurs contes. « Les chants des Arabes, dit M. Denham, vont droit au cœur et l'émeuvent fortement. J'ai vu des Arabes, rangés en cercle autour d'un chanteur, l'œil fixe, et dans l'attitude du recueillement, éclater de rire, fondre en larmes, battre des mains et manifester tous à la fois le plus vif enthousiasme. »

La terre se couvrait insensiblement d'une apparence de végétation : lorsque la caravane fut arrivée à Lari, elle aperçut le grand lac *Tsad*. « Mon cœur tré» saillit à cet aspect, dit le major Denham : le lac que » j'avais sous les yeux me parut ouvrir une voie facile » vers tous les objets de nos recherches. » Le peuple de Kanem ou Kanembou habite Lari. Les femmes y sont, suivant ce que rapportent nos voyageurs, d'avenantes et joyeuses négresses, absolument nues. On ne pouvait se dispenser de faire une visite au Tsad. En conséquence, dit le major Denham :

« Au lever du soleil, j'étais sur les bords du lac, armé pour la destruction des bandes nombreuses d'oiseaux qui, ne se doutant nullement de mes projets, semblaient se réunir exprès pour célébrer notre arrivée. Je voyais, à demi-portée de pistolet, des troupes d'oies et de canards du plus beau plumage, qui cherchaient tranquillement leur pâture. Comme je ne suis pas un chasseur déterminé et sans pitié, car l'un suppose l'autre, ma résolution de faire une guerre d'extermination était fort ébranlée. Lorsque je m'avançais à travers ces troupes ailées, une simple évolution les faisait passer de droite à gauche, sans qu'elles soupçonnassent aucune hostilité. Ce spectacle était si nouveau pour moi, que je m'assis pour le contempler à loisir : je me faisais un scrupule d'abuser de la confiance que ces créatures inoffensives me témoignaient. Des pélicans, des grues de quatre à cinq pieds de haut, grises, blanches ou de couleurs mélangées, se promenaient à quelques toises de moi ; des oiseaux qui tenaient de la bécasse et de la bécassine, mais plus grands que l'une et l'autre, des spatules de la plus haute taille, des foua, des sarcelles, des pluviers à jambes jaunes, d'autres espèces qui m'étaient inconnues, et qui manquent peut-être à toutes les collections, se jouaient sous mes yeux à

la surface des eaux : il me fallut du tems pour me résoudre à troubler par un coup de fusil l'heureuse tranquillité de ces habitans du lac. »

Au delà du lac Tsad, tout le pays est bien boisé. Nos voyageurs arrivèrent enfin à Kouka, résidence du cheik de Bournou.

« Je chevauchais à une petite distance de Bou-Kaloum; tous ses Arabes étaient à cheval, et en grande tenue. La forêt était si épaisse, que je les perdis bientôt de vue, sans que je m'en inquiétasse; il me semblait impossible que l'on s'égarât dans un pareil chemin. A une place où les arbres étaient moins serrés, et bornaient moins la vue, je ne fus pas peu surpris en apercevant quelques milliers d'hommes à cheval, et qui occupaient, à droite et à gauche, un espace dont je ne découvrais point les limites. Ces cavaliers étaient en ligne, et aucun d'eux ne quittait son rang : des officiers donnaient les ordres et maintenaient la discipline. J'arrêtai mon cheval, et j'attendis, à l'ombre d'un grand acacia, l'arrivée de mes Arabes, qui étaient à quelque distance. Dès que les troupes du cheik les aperçurent, un cri, ou plutôt un hurlement général retentit au loin, et de grossiers instrumens de musique augmentèrent encore le vacarme. Toute cette cavalerie s'ébranla et vint au-devant de Bou-Kaloum. Je la vis se former en pelotons, et exécuter des manœuvres qui m'étonnèrent par leur précision. En un moment nous fûmes entourés par ces petits corps, qui s'étaient portés avec une extrême rapidité sur nos flancs et derrière nous, brandissant leurs lances au-dessus de leurs têtes, et criant : *barca! barca! alla hiakum cha! alla cheraga!* bénédiction! bénédiction! enfans de votre pays! enfans de votre pays! Le cercle formé autour de nous se resserrait de plus en plus, et devint enfin si étroit, qu'il nous était impossible de remuer. Notre escorte arabe pouvait croire

qu'on insultait à son petit nombre, et que toutes ces démonstrations de bon accueil n'étaient qu'une dérision. Son chef était furieux; mais que pouvait-il faire? On ne l'eût point entendu au milieu des cris de tous ces hommes qui nous souhaitaient la bien-venue; tout mouvement lui était interdit par ces lances agitées en tous sens, et qui menaçaient continuellement nos têtes et nos chevaux. Heureusement cette pénible situation ne fut pas de longue durée : le signal de notre délivrance fut donné par Barca-Gana, général en chef des troupes du cheik, nègre de belle apparence, en habits de soie, et monté sur un très-beau cheval mandara. Le cercle s'élargit autour de nous, et il nous fut possible de faire quelque mouvement, mais lentement, parce que nous étions alors pêle-mêle avec ces rudes cavaliers, qui se trouvaient partout sur notre passage.

» La garde du cheik est une troupe d'élite, choisie parmi les plus braves. Ces guerriers portent des cottes de mailles en fer : quelques-uns ont aussi des casques ou des calottes de même métal. Leurs cottes de mailles sont ouvertes par derrière, et prolongées de chaque côté sur les flancs du cheval. On est surpris de retrouver au centre de l'Afrique presque toutes les pièces de l'ancienne armure du cavalier et du cheval, avant les changemens opérés dans l'art de la guerre par l'invention de la poudre. »

L'usage des cottes de mailles était assez répandu dans l'Orient parmi les Géorgiens et les Circassiens, qui l'ont transmis aux mameluks d'Egypte. Le docteur Meyrick a observé que les bas-reliefs de la colonne trajane représentaient des Parthes couverts, de même que leurs chevaux, d'armures composées d'écailles de fer, assez semblables à celles des gardes du cheik de Bournou, et que le casque ou la calotte de ceux-ci rappellent aussi les mêmes pièces

de l'armure des Parthes. Comme les Romains eurent également des corps de cavalerie armés de cette manière, on conçoit sans peine qu'ils ont pu être imités dans tous les lieux soumis à leur empire, et même par quelques-uns des peuples qu'ils ne purent subjuguer. Suivant Burckhardt, les armures dont nous parlons, sont connues partout sur les bords du Nil et du Bahrel Abiad.

La présentation de nos voyageurs à *El Kanemy*, *cheik du Koran*, ou *cheik des lances* (il prend ces deux titres) n'eut rien de remarquable; mais sa généreuse hospitalité fut très-utile à la troupe fatiguée par son long voyage. On leur envoya de jeunes bœufs, plusieurs charges de chameaux de riz et de froment, des outres pleines de beurre, des cruches remplies de rayons de miel, etc., etc. Après une semaine de repos, on se rendit à Birnie pour faire une visite au sultan. Cette résidence du souverain titulaire du Bournou est à seize ou dix-huit milles de Kouka. Le cheik auquel ce pays doit son indépendance, car il en a chassé les Felatahs, qui le tenaient sous le joug, a laissé le trône à celui que les droits de la naissance y appelait; mais il s'est réservé tout le pouvoir. C'est ainsi que dans l'Inde nous avons conservé le grand Mogol, les Nababs d'Oude et d'Arcate, et plusieurs autres princes de cette contrée. Avant qu'ils fussent introduits à l'audience du sultan, on leur servit un repas de 70 plats, suffisant pour 400 personnes. Les mets consistaient en volailles et moutons bouillis, rôtis et dépecés. Avant midi, on les conduisit en présence de cette ombre de souverain. Sa cour était assemblée; environ 300 hommes étaient accroupis devant lui, en lui tournant le dos.

» Il était dans une espèce de cage, près de l'entrée de son jardin. A une certaine distance, le lieu qu'il occupait paraissait couvert d'une étoffe de soie ou satinée. Les courtisans formaient un demi-cercle, qui s'étendait

jusqu'au lieu où nous attendions que le maître des cérémonies nous conduisît plus près de sa majesté noire. Rien de plus grotesque que quelques-unes des figures que nous avions sous les yeux. Le sultan ne règne qu'avec la permission du cheik, qui a dû conserver non-seulement tout le pouvoir effectif, mais toute la popularité. On amuse le prétendu souverain en se prêtant à ses extravagances et à son goût pour les vieilles superstitions. Il n'admet à sa cour que ceux qui se font remarquer par un gros ventre et une grosse tête : l'infortuné courtisan que la nature n'a point gratifié de cette conformation privilégiée, est réduit à se la procurer par des moyens artificiels. Dans les promenades à cheval, on voit des ventres rembourrés se projeter avec grâce sur le pommeau de la selle : une douzaine de chemises de différentes couleurs augmente encore cette apparence d'embonpoint. La tête est enveloppée d'une énorme quantité de linge, ordinairement blanc ; et, de cette manière, on lui donne une grosseur monstrueuse. Le turban est garni d'amulettes, renfermées dans un petit sac de cuir rouge ; le cheval en est encore mieux pourvu, car il en porte sur le cou, sur la tête et tout autour de la selle. »

Au retour, nos voyageurs passèrent à Angornou, la plus grande ville du Bournou. Elle contient environ 30,000 habitans ; c'est le principal marché du royaume.

« Le marché public se tient le vendredi, et réunit quelquefois jusqu'à huit cents marchands, lorsque la paix règne partout aux environs, disent les habitans. Mais il y a tous les jours un autre marché, sur une place découverte, au centre de la ville, où l'on voit du poisson, de la viande, des volailles en abondance, et point d'autres végétaux que des tomates et des ognons. La blancheur de ma peau fut un objet de surprise, de pitié, et d'épouvante ; une foule de curieux me suivit lorsque

je visitai le marché; d'autres prirent la fuite dès qu'ils m'aperçurent; des femmes furent si épouvantées, qu'en s'élançant hors de leurs places, elles renversèrent leurs marchandises. Deux d'entr'elles, plus courageuses, restèrent debout, les yeux fixés sur moi; mais dès que j'approchai, leur audace s'évanouit, et une fuite rapide les fit promptement disparaître. On peut juger par-là, de la terreur que je répandais partout sur mon passage. »

Un séjour de quelques semaines à Kouka fit découvrir les vrais motifs qui avaient déterminé le vieux pacha de Tripoli à fournir à nos voyageurs une escorte nombreuse. Bou-Khaloum, commandant de cette troupe, était chargé de négocier avec le cheik, et à frais communs, une *grazzie*, c'est-à-dire une levée d'esclaves nègres, à main armée, ou si l'on veut, une chasse, dont le pacha se promettait, pour sa part, deux ou trois mille esclaves. Quoique le cheik ne se prêtât pas volontiers à ces expéditions atroces, il consentit cependant à fournir un corps de trois mille pillards, dont il confia le commandement à son général favori, Barca-Gana. C'était un esclave né dans le Soudan, homme d'une bravoure extraordinaire, doué d'une grande finesse de coup-d'œil: ses manières étaient agréables comme celles de son maître. Le major Denham voulut accompagner cette expédition, afin d'observer tout ce qui s'y passerait. Voici comment il décrit la marche des troupes à travers un pays couvert de forêts.

« Dans cette partie de l'Afrique, les chefs militaires mènent avec eux un certain nombre de serviteurs, à cheval ou à pied, comme ils le jugent convenable. Quelques-uns de ces hommes contribuaient à nous tenir réunis, et à rendre la marche plus facile et plus régulière. Barca-Gana faisait marcher derrière lui cinq cavaliers, dont trois portaient une espèce de tambour, pendu à leur

cou, sur lequel ils frappaient de tems en tems pour accompagner des chants improvisés. Le quatrième avait une petite flûte de roseau, et le cinquième une corne de buffle dont il tirait un son grave et retentissant, lorsque nous passions dans un bois. Mais ceux qui nous rendaient le plus de services, c'étaient une douzaine de chasseurs à pied qui ouvraient la marche, servant à la fois de guides, de pionniers et de sapeurs. Ils étaient armés de longues fourches, dont ils se servaient avec beaucoup d'adresse pour saisir les branches d'arbres qui auraient embarrassé notre passage, les détourner et les disposer de sorte qu'elles ne pussent nous incommoder. Sans leur secours, la route eût été presque impraticable. Leurs cris d'avertissement ne nous étaient pas moins utiles que leur travail. Voici quelques-uns de leurs propos ordinaires pendant nos marches : — Prenez garde aux trous. —Écartez les branches.—Passez par ici.—Éloignez-vous du *tulloh*. — Ses branches sont comme des lances. — Pires que des lances. — Attention. — Barca-Gana (1) est comme le bruit de la foudre, dans un combat ; Barca-Gana nous conduit au Mandara. — Et ensuite chez les Kerdies. — Bientôt nous combattrons à coups de lances. — Qui est notre chef? c'est Barca-Gana. — Voici la place d'une mare, mais il n'y a point d'eau. — Gloire à Dieu ! — Dans un combat, Barca-Gana répand la terreur autour de lui comme un buffle en fureur... »

Les trois mille hommes envoyés par le cheik, étaient des cavaliers, à l'exception de quatre-vingts fantassins arabes. Lorsque cette troupe approcha de Mora, capitale du Mandara, le sultan noir de ce pays vint à sa rencontre.

« A la distance d'un mille, en vue de cette ville, nous

(1) On a vu plus haut que c'était leur chef.

aperçûmes le sultan entouré d'une troupe de cavalerie qui nous parut être de cinq cents hommes. Elle occupait un tertre où elle se disposait à nous recevoir, lorsque Barca-Gana nous fit faire halte. Quelques détachemens firent mine d'attaquer de front la troupe du sultan, et par une évolution rapide, de la prendre à dos. Les soldats du Mandara étaient très-bien vêtus; leurs habits bleu foncé rayé de jaune et de rouge, faisaient un bel effet. Ils étaient coiffés d'amples turbans blancs, ou de couleurs obscures. Nous fûmes frappés de la beauté de leurs chevaux qui, pour la grandeur et pour la force, étaient supérieurs à tous ceux du Bournou. Les cavaliers étaient fort habiles, et manœuvraient avec une grande précision. La garde du sultan était composée de ses trente fils, en habits de soie, et très-bien montés. Les schabraques de leurs chevaux étaient des peaux de panthères et de léopards qui pendaient de chaque côté. Lorsque nos détachemens eurent repris leur poste, nous approchâmes au galop de la garde du sultan. Les pourparlers commencèrent alors, et Bou-Kaloum ayant expliqué l'objet de sa visite, nous allâmes reprendre notre position, tandis que le sultan rentrait dans la ville, précédé d'une musique guerrière composée d'instrumens ornés de coquilles, assez semblables à des clarinettes, et d'énormes trompettes embouchées par des hommes à cheval. Ces trompettes gigantesques étaient un assemblage de pièces de bois creusées et ajustées les unes dans les autres, avec une embouchure de cuivre; elles n'avaient pas moins de quatorze pieds de long. Leur son n'était pas désagréable. »

Autour de Mora, toutes les hauteurs étaient chargées de villages kirdes ou kaffirs, sur lesquels Bou-Kaloum et ses Arabes jetaient des yeux avides, en se disant l'un à l'autre : Voilà ce qu'il nous faut. Mais les chefs du Mandara n'étaient pas disposés à permettre que l'on chassât

sur leurs terres, et que l'on fît une *battue* dans leurs meilleures *réserves*. Cependant, des forces aussi nombreuses bivouaquant dans la vallée, répandirent la consternation parmi les malheureux villageois ; on en vit qui prirent la fuite, et d'autres vinrent à Mora, apportant des présens et suppliant qu'on les épargnât. Voici ce que dit le major Denham sur ces infortunés :

« Les habitans de Mosgou croyant qu'ils allaient être pillés par les Arabes (ce qui était faux), envoyèrent au sultan un présent de deux cents des leurs, et de cinquante chevaux. Vingt ou trente cavaliers furent chargés d'apporter cette offrande : leurs chevaux étaient petits, vifs et très-bien faits. La figure et l'accoutrement de ces hommes étaient des plus extraordinaires : je les vis sortir du palais du sultan, et ils renouvelèrent la cérémonie qu'ils avaient déjà faite en entrant ; ils se prosternèrent, jetèrent du sable sur leur tête, en poussant les cris les plus lamentables. Ces cavaliers, tous chefs de tribus ou de villages, portaient pour unique vêtement une peau de chèvre ou de léopard jetée sur l'épaule gauche, et dont la tête couvrait la poitrine ; le reste enveloppait le milieu du corps jusqu'aux cuisses. La peau de la queue et des pates avait été conservée. Leur ample chevelure laineuse, ou plutôt hérissée, et qui leur couvrait tout le front, était surmontée d'un bonnet de peau de chèvre ou d'un animal du genre du renard. Leurs bras et leurs oreilles étaient ornés d'anneaux dont je ne pus reconnaître la nature ; je pense que c'était de l'ivoire ou des os. Chacun d'eux portait soit un seul, soit jusqu'à six colliers de dents, que l'on me dit être celles des ennemis qu'ils avaient tués dans les combats. Des dents et diverses pièces en os étaient aussi attachés à leur bonnet et à des mèches de leur chevelure. Ils avaient ajouté à cette parure des taches rouges, semées sur différentes

parties de leur peau noire, et une teinture rouge appliquée sur leurs dents : cet ensemble vraiment effrayant était le modèle le plus accompli de l'homme dans le dernier degré de barbarie, que nous appelons l'*état sauvage*. Une circonstance vint redoubler encore l'attention avec laquelle j'observais ces êtres singuliers : Bou-Kaloum m'assura positivement qu'ils étaient chrétiens. Je n'avais, pour le moment, rien à opposer à cette assertion, sinon que je ne voyais ni dans leur extérieur, ni dans leurs mœurs, rien qui annonçât qu'ils fussent chrétiens. L'Arabe en convint; mais il ajouta : *oualla insara*, ils sont chrétiens ! Pendant ce colloque, quelques-uns de ces hommes se détachèrent de leur troupe, et vinrent demander la permission de se régaler du cadavre d'un cheval qui était mort dans notre camp, la nuit précédente. Je crus avoir trouvé un argument sans réplique; ah ! dis-je à Bou-Kaloum, ces gens ne sont pas chrétiens, puisqu'ils mangent des chevaux morts. Cela ne fait rien, répondit le musulman; il est vrai que je n'ai point ouï dire que les chrétiens fussent dans l'usage de manger du cheval; mais je sais qu'ils mangent du cochon, ce qui, assurément, est bien pis. »

J'essayai, avec le secours d'un habitant de Mandara qui me servait d'interprète, de faire quelques questions à ces prétendus chrétiens; mais ce fut inutilement : ils ne voulurent communiquer avec personne; et dès qu'ils eurent obtenu la permission d'emporter le cheval mort, ils se hâtèrent de regagner leurs montagnes avec cette précieuse acquisition. Les feux que nous aperçûmes la nuit, et la joie bruyante dont le retentissement arrivait jusqu'à nous, annoncèrent leur sauvage festin.

L'armée quitta bientôt le Mandara, et se dirigeant au sud, elle gagna le pied d'une chaîne de montagne qui est

sans aucun doute une branche des *Gibel koumra*, ou montagnes de la lune. Là se termina l'expédition : en attaquant quelques villages Felatahs, les soldats de Bournou éprouvèrent de la résistance ; il fallut en venir à un combat, et ils furent vaincus. Bou-Kaloum, blessé par une flèche empoisonnée, resta sur le champ de bataille (1). Le major Denham fut aussi blessé, fait prisonnier, complètement dépouillé. Ses aventures sont racontées avec d'intéressans détails : un style naturel et facile, quoique vigoureux et pittoresque, caractérise bien l'ouvrage d'un guerrier qui écrit sa propre histoire. On ne peut trop recommander cette partie de la narration du major Denham ; la mâle franchise de l'écrivain entraîne le lecteur, et lui inspire une entière confiance : on reconnaît à chaque page le noble caractère de la vérité.

Après cette expédition malheureuse, nos voyageurs firent une excursion au Vieux-Birnie, à Gambarou et dans quelques autres villes abandonnées et qui tombent en ruines ; elles sont au sud de Kouka et principalement sur les hauteurs de l'Yeou. Cette fois, ils voyagèrent sous la protection immédiate du cheik, qui prit lui-même

(1) Bou-Kaloum était le chef du Fezzan. Ses compatriotes ont composé en son honneur un chant funèbre, que M. Denham a inséré dans son appendice ; voici la traduction de ce petit poème africain.

« Oh ! ne comptez point sur vos mousquets et sur vos épées : le trait d'un infidèle triomphe de ces armes ! Bou-Kaloum, le bon, le brave Bou-Kaloum a succombé ; qui pourrait se croire en sûreté ? La tête des hommes s'incline sous le poids de la douleur, tandis que les femmes, se tordant les mains, font retentir partout leurs cris déchirans. Ce que sont les soins du berger pour son troupeau, voilà ce qu'était, pour le Fezzan, la sollicitude de Bou-Kaloum. Que nos chants lui soient consacrés, que nos instrumens de musique résonnent pour lui ! Son cœur était immense comme le désert : ses trésors, toujours ouverts, répandaient autour de lui l'abondance et la vie, comme le lait nourrissant de la chamelle *. Son corps est gisant sur la terre des payens ! la flèche empoisonnée d'un infidèle nous a privés de notre chef ! »

* Femelle du chameau.

le commandement de son armée, composée de huit ou neuf mille lanciers du Kanembou, et de cinq cents Arabes du Siouch et de Bournou. Le but de cette expédition était de réduire la province de Munga, qui n'avait jamais été entièrement soumise à l'autorité du cheik, qui avait même tenté de se rendre indépendante, et où cent-vingt Arabes de Shouan avaient été massacrés. Les voyageurs ne disent que peu de chose sur cette guerre: nous ne tirerons de leur relation que quelques détails sur la manière adoptée par le cheik pour se mettre en campagne. On prétend que la supériorité de ses connaissances stratégiques lui fut d'un grand secours pour rendre l'indépendance à son pays, en battant et chassant les Felatahs, dont le joug pesait depuis long-tems sur le Bournou.

« Il montait un superbe cheval bai-brun. Les Kanembous se formèrent en colonne serrée, au nombre de neuf mille, et il donna le signal du départ. Tous s'ébranlèrent à la fois en poussant des cris, des hurlemens tels que je n'en entendis jamais. Ils étaient divisés en escadrons de huit cents à mille hommes. Ils n'avaient point d'autre vêtement qu'un ceinturon de peau de chèvre ou de mouton, avec le poil en dehors, et quelques *goubkas* (bandes de toile qui servent de monnaie dans ce pays), qui leur ceignaient la tête, et venaient se rattacher sous le nez. Leurs armes consistaient en une lance et un bouclier, et un poignard attaché au poignet gauche par un anneau, et dont la pointe était dirigée vers l'épaule.

» En approchant du lieu où le cheik était placé, ils mettaient leurs chevaux au galop; puis après avoir frappé leurs boucliers avec leurs lances, ce qui faisait un bruit étourdissant, ils défilaient devant le cheik, et allaient se former un peu plus loin, en attendant leurs compagnons qui exécutaient tour-à-tour la même manœuvre. On put

voir alors combien cette troupe était attachée à son général. Il parcourait les rangs, parlait aux officiers et aux cavaliers qui se serraient pour l'entendre, et baisaient ses pieds et ses étriers. Ce spectacle était plein d'intérêt; le cheik lui-même en paraissait ému. La confiance qu'on lui montrait, les marques d'affection et de dévouement qu'on lui prodiguait, lui donnaient le droit de penser que le poste auquel il était parvenu était le prix de ses services.»

La saison des pluies ne permit point à nos voyageurs de s'éloigner de Kouka, et cette résidence ne pouvait avoir aucun attrait pour eux : mais l'ennui ne fut pas le plus redoutable des maux qui les accablèrent alors. Le major Denham fut le seul dont la santé se soutint. La fièvre mit aux portes de la mort MM. Oudney, Clapperton et un autre de ses compagnons, M. Hillmann, et les priva souvent du soulagement qu'ils auraient trouvé dans leurs occupations. Avant que M. Hillmann fût réduit à l'impossibilité de rien faire, il avait pourvu les arsenaux du cheik de quelques pièces nouvelles, et monté deux vieux pierriers sur leurs affûts. De tels services méritaient quelque reconnaissance; il reçut un jour un présent de *gubbuks*, monnaie courante du pays : l'officier anglais le renvoya. « Le roi d'Angleterre me paie, dit-il, je n'ai besoin de rien; mais cela ne m'empêche pas d'être très-sensible à la générosité du cheik. » Le major Denham fit voir aux habitans de Kouka les effets des fusées à la Congrève, qui excitèrent parmi eux une grande terreur et une plus grande curiosité. Ce spectacle fit pousser à tous les spectateurs des cris prolongés pendant quelques secondes; mais l'impression ne fut pas, à beaucoup près, aussi forte qu'à Mourzouk, « où la vue de ces redoutables fusées avait causé l'avortement des femmes enceintes, et privé plusieurs époux des premiers gages de leur union. » Vers la fin de 1824, dès que les pluies eurent cessé, nos voya-

geurs se crurent en état de continuer leurs travaux et leurs excursions. Le major Denham se dirigea vers le sud, pour visiter Loggun et l'embouchure du *Chary :* MM. Clapperton et Oudney, avec l'approbation du cheik, prirent la route du Soudan. Le docteur Oudney était très-souffrant, et parvenu au dernier degré d'une consomption qui devait bientôt terminer sa carrière. Le cheik leur donna pour guide un marchand très-considéré, nommé El Wordi.

On sait déjà que ces voyages ont coûté bien cher à l'expédition : le docteur Oudney et un autre Anglais qui en faisait partie, le lieutenant Toole, en sont morts victimes. Le lieutenant, encore fatigué d'un voyage rapide dans le désert, ne voulut prendre aucun repos, et partit avec Denham. La mort du docteur Oudney fut hâtée, sans doute, par le froid extrême qui règne, à cette époque de l'année, dans le pays où il se trouvait alors, et auquel il était difficile de s'attendre dans cette partie de l'Afrique. Cependant, d'après les observations du thermomètre faites pendant ce voyage, la température ne se serait abaissée que jusqu'à 42° de Fahrenheit (environ 5° de Réaumur); mais l'existence de ce froid excessif n'en est pas moins constante; et c'est à tort qu'elle a été niée par certains *savans* français (1).

C'est le capitaine Clapperton qui a écrit la relation du voyage au Soudan, pays encore inexploré. On s'atten-

(1) Note du Tr. Nous n'avons pu découvrir à qui cette réprimande est adressée, ni par conséquent examiner si elle est méritée. Quoi qu'il en soit, la réputation des physiciens français, véritables *savans*, est trop bien établie dans toute l'Europe, pour qu'elle ait rien à redouter de cette attaque. L'hommage rendu tout récemment, à l'un d'eux, par la Société royale de Londres, est assez éclatant, et ne laisse point apercevoir un petit nuage soulevé par de petites passions, heureusement tous les jours plus rares en Angleterre; mais dont on reconnaîtra plus d'une fois les inspirations, en lisant cet article, qui offre, d'ailleurs, tant d'instruction et d'intérêt.

dait à trouver dans cet écrit beaucoup plus de choses que le voyageur n'en a dites ; mais un style simple et plein de force, et la nouveauté des objets, répandent un grand charme dans son récit. Ce fut à Meurmeur (Murmur suivant l'orthographe anglaise) que la mort le sépara du docteur Oudney. Cette ville est sur les frontières orientales de l'empire du Felatah, dont les voyageurs se proposaient de visiter le souverain. Ils se trouvaient alors dans la province de Katagom, dont la capitale porte le même nom. Elle est à 12° 17′ de latitude septentrionale, et 11° de longitude orientale. Le capitaine Clapperton la regarde comme la place la plus forte qu'il eût vue depuis son départ de Tripoli. Elle contient sept à huit mille habitans. La province, qui est une conquête des Felatahs sur le Bournou, peut, dit-on, mettre sur pied quatre mille cavaliers et vingt mille fantassins armés de lances, d'épées et de flèches. Son commerce consiste en grains, coton, bétail, esclaves. Les voyageurs y virent, pour la première fois, en Afrique, des cauris, coquilles qui servent de monnaie. Tout le pays est une grande plaine, comme le Bournou. Cette plaine, arrosée par l'Yeou et ses affluens, est bien cultivée dans une grande partie de son étendue, et très-productive. Les habitans sont la plupart originaires du Bournou, et, comme ceux de leur ancienne patrie, ils font un très-bon accueil aux étrangers. Le gouverneur envoya une garde d'honneur au-devant des voyageurs, et les reçut avec beaucoup d'affection; il leur demanda s'ils voulaient des esclaves, ou toute autre chose, les assurant qu'ils pouvaient disposer de tout ce qu'il avait.

Un homme qui n'a aucune idée de l'effet d'une carabine, ne peut en voir la première épreuve sans témoigner quelque surprise. A la demande du gouverneur, le capitaine tira deux coups avec la sienne, et chaque fois

il atteignit le but, à la distance de soixante à soixante-dix verges. Le gouverneur l'arrêta, en s'écriant : *Que Dieu me préserve des démons!* mais en même tems, il jetait sur les épaules du capitaine, comme une marque de sa satisfaction, une jolie *tobe*, sorte de vêtement dont l'usage est répandu dans une grande partie de l'Afrique centrale.

Au delà de Katagom, le pays change d'aspect. Des côteaux boisés jusqu'au sommet s'élèvent par gradins, à l'est et à l'ouest. Leurs pentes sont bien cultivées, ainsi que la vallée, et nourrissent de nombreux troupeaux. Les routes étaient couvertes de marchands qui revenaient de Kano; les uns portaient leurs marchandises sur leur tête, et les autres en avaient chargé des bœufs ou des ânes. A mesure que l'on avance dans les montagnes, elles deviennent plus escarpées, et présentent partout des paysages très-romantiques. Des rochers isolés sont entourés de jolies cabanes; les plantations d'indigo, de coton et de tabac sont séparées par des allées de dattiers; de beaux arbres, inconnus à nos voyageurs, leur offraient des ombrages délicieux. Quelques-unes des villes fortifiées, que l'on trouve sur la route, étaient désertes, parce que l'on avait enlevé tous les habitans, lorsque le pays fut conquis par les Felatahs. D'ailleurs, le pays est très-peuplé, et bien cultivé; on y voit un grand nombre de villes et de villages. « Des femmes Felatahs, assises des deux côtés de la route, tout en épluchant du coton, vendaient aux passans des mets et des boissons, et, de tems en tems, elles prenaient, comme par caprice, un petit miroir de poche, et paraissaient sourire à leur image. » Le capitaine Clapperton fait l'éloge de ces femmes, qui le soignèrent dans ses maladies, avec autant d'affection que s'il eût été de leur famille. Il paraît même qu'elles inspirèrent à notre voyageur un sentiment plus tendre que la reconnaissance; un jour qu'un accès de fièvre le retint toute

une journée au pied d'un arbre : — « Une jolie fille felatah, qui portait au marché du beurre et du lait, bien faite, et propre dans ses atours, comme une laitière de Cheshire, vint m'acoster avec une grâce agaçante : elle me dit que j'étais un des leurs, et autres jolis propos; je lui demandai si elle consentirait à m'accompagner dans mon voyage, elle repoussa mes sollicitations avec une gaîté qui n'était pas sans coquetterie, en me renvoyant à ses parens. Je ne sais comment cela se fit, mais je fus soulagé; il me semblait que la fièvre m'avait quitté. Je n'oublierai jamais cette figure, cet air d'innocence folâtre, que je n'ai vus qu'un moment, et que je ne reverrai plus. Je ne dois pas oublier de dire, pour l'instruction des fermières de mon pays, que les Felatahs sont les seuls qui fassent le beurre avec autant de propreté et aussi bien qu'en Angleterre. Ils sont tellement soigneux dans cette partie de l'économie rurale, que, par une sorte de superstition ou de préjugé, ils refusent de vendre du lait frais; mais ils en offrent volontiers, comme un présent. Dans tout le reste de l'Afrique, le beurre que l'on vend ressemble à de l'huile, ou à du miel. »

Rapportons encore un autre trait d'innocence et de simplicité digne des mœurs que des fictions poétiques attribuent aux bergers de l'ancienne Arcadie.

« Le tems était fort beau, notre route suivait un joli vallon couvert d'une verdure délicieuse; et, pour donner encore plus de charmes au paysage, une eau fraîche et limpide sortait des fentes des rochers de granite, et formait une multitude de petits ruisseaux. De jeunes femmes étaient occupées à puiser de l'eau dans une fontaine; pour entamer la conversation avec elles, je les priai de remplir ma gourde. Dans une attitude gracieuse, jetant sur moi leurs yeux du plus beau noir, avec un sourire qui laissait voir leurs dents d'une blancheur de

perle, elle me présentèrent ma gourde remplie, et parurent enchantées de ma civilité. Voyez, se disaient-elles l'une à l'autre, comme l'homme blanc nous a remerciées ! »

Le 20 juin, notre voyageur atteignit Kano, ville considérable, qui est le marché général du pays de Houssa.

« La forme de cette ville est un oval irrégulier ; elle est entourée d'un rempart en terre, de trente pieds de hauteur. On y entre par quinze portes, dont une avait été construite peu de tems avant mon arrivée. Ces portes sont de bois, et revêtues de lames de fer. On les ferme le soir, peu après le coucher du soleil, et on les ouvre au lever de cet astre. Les habitations n'occupent tout au plus que le quart de l'espace intérieur ; des jardins remplissent le reste. Les maisons en pisé, sont carrées pour la plupart, et construites à la mauresque. Elles ont, au centre, une salle dont la voûte est soutenue par des troncs de palmiers, et qui sert à recevoir les visites et les étrangers. L'habitation du gouverneur, enclos qui ressemble à un village fortifié, renferme jusqu'à une mosquée, et plusieurs tours de trois à quatre étages, avec des fenêtres comme celles des maisons d'Europe, mais sans châssis ni vitres. On passe par deux de ces tours pour arriver aux appartemens du gouverneur. »

La population de Kano est estimée à 30,000 ou 40,000 habitans, indépendamment des nombreuses caravanes qui s'y rendent de toutes parts, des bords de la Méditerranée et des montagnes de la lune, du Sennaar et du pays des Aschantis. Le marché paraît bien distribué, et tenu avec beaucoup d'ordre.

« Des lieux particuliers sont assignés aux diverses sortes de marchandises. Celles qui occupent peu de place, sont vendues dans de petites boutiques établies au centre du marché ; le bétail et les objets volumineux, sont répartis tout autour. C'est là qu'on peut se

procurer du bois, du foin et diverses sortes de fourrages pour les bestiaux. Les fèves, le sargho, le maïs, le froment, etc., occupent un même quartier. Les chèvres, les moutons, les ânes, les bœufs, les chevaux et les chameaux ont aussi un emplacement qui leur est affecté. Ici, vous trouvez les poteries, l'indigo, les teintures; plus loin, les fruits et les légumes du pays; ailleurs, on prépare, avec la farine de froment, trois sortes de pain ou de gâteaux; l'une ressemble assez aux *muffins* de l'Irlande, une autre aux petits pains que l'on sert avec du thé, et la troisième est une sorte de gâteau léger et spongieux, enduit de miel et de beurre fondu. On peut se procurer, tous les jours, de la viande de bœuf et de mouton; et, de tems en tems, on pourrait se régaler de chameau; mais cette viande est presque toujours maigre et sèche; car, comme disait un fermier irlandais, *on ne tue guère les chameaux que pour les empêcher de mourir*. Les Arabes font le plus grand cas d'une tranche de chameau bien grasse. Les bouchers du pays ne sont pas moins habiles que les nôtres: ils excellent aussi dans l'art de donner à leur marchandise la plus belle apparence, et savent déguiser une chèvre en mouton, en lui appliquant de la laine sur les chairs; mais ils ne s'adressent alors qu'à des gens qui n'y regardent pas de bien près. Lorsqu'un bœuf gras est amené au marché pour la boucherie, sa destination est annoncée par la couleur rouge de ses cornes teintes avec le henné. Il marche accompagné de tambours, la foule se rassemble, l'éloge de l'animal est dans toutes les bouches et circule au loin; on vante sa taille, sa prestance, son embonpoint; les acheteurs arrivant, des cuisines s'établissent en plein air, près des boutiques. Ces cuisines ne sont autre chose qu'un feu de bois autour duquel on range de petites broches de bois bien garnies de morceaux de viande dont le

volume n'excède pas celui d'une pièce de deux sous : l'habile cuisinier sait assortir le gras et le maigre. Tout est très-propre dans ces apprêts : une femme assise tient une natte sur ses genoux, y dépose les viandes lorsqu'elles sont cuites, les distribue à la ronde, et fait les honneurs de la table. Ceux des convives qui veulent que rien ne manque au festin, se régalent de goussoub ; c'est une dépense de vingt cauris, un peu plus de deux sous. Ceux qui ont une maison prennent leurs repas chez eux. En public, comme dans l'intérieur des maisons, les femmes ne mangent point avec les hommes.

» Les boutiques de l'intérieur du marché sont construites avec des bambous alignés, séparées par des rues droites et distribuées régulièrement. C'est là que l'on vend les marchandises précieuses, les articles de toilette et de luxe ; que l'on en fabrique ou qu'on les répare. Des troupes de musiciens et d'acteurs, en plein vent, s'efforcent d'attirer l'attention, et d'amener des chalands aux marchands qui leur paient cette sorte de service. Voici une liste des principales marchandises rassemblées dans ce bazar africain : de gros papier à lettres, fait en France, et vendu au centre de l'Afrique ; des couteaux et des ciseaux fabriqués dans le pays ; de l'antimoine cru et de l'étain, produits des mines du pays ; de la soie rouge non ouvrée, dont on fait des ceintures et des écharpes, que l'on faufile dans le tissu des plus belles *tobes* de coton, pour y faire des raies ; des bracelets en cuivre ; des grains de verre, d'ambre ou de corail, pour des colliers ; des bagues d'étain, quelques bagatelles en argent, mais point de bijoux en or ; des tobes, des habits turcs, des schalls pour faire des turbans ; de gros draps de toutes couleurs, des calicos, des habillemens mauresques, la friperie des Mameloucks, lorsque leurs brillans uniformes sont flétris hors de service ; des toiles d'Egypte brochées en or, des

lames d'épées tirées de Malte, etc., etc. Du matin au soir, la foule se presse sur ce marché, qui se tient tous les jours, sans en excepter le vendredi. Les marchands de Kano possèdent, aussi bien que ceux de tout autre pays, le secret du monopole. Si quelque denrée baissait de prix par l'effet de la trop grande abondance, ils la feraient disparaître pendant quelques jours. La police du marché est exacte, impartiale ; ses réglemens sont dictés par la bonne foi. Une tobe, ou tout autre vêtement acheté sur la place pour une ville peu éloignée, peut être renvoyé, s'il a été expédié dans un paquet fermé. Dans ce cas, l'acheteur mécontent écrit dans l'intérieur de l'objet rebuté ; le mot *dylala* (friperie), et le remet au porteur. Lorsque le paquet revient à Kano, le vendeur est bientôt découvert, et les lois du pays le condamnent à restituer ce qu'il a reçu.

» M. Clapperton ayant fait emplète d'un parasol verd, en coton anglais, le paya trois écus d'Espagne (environ 15 fr.). Le marchand lui fit une remise de deux et demi pour cent, quoiqu'il n'en eût point demandé. On en use ainsi avec tous les acheteurs, dans l'intention, disent les marchands, d'attirer la bénédiction céleste sur leur commerce, et, suivant notre voyageur, par reconnaissance envers le chaland qui les *étrenne*. »

Le marché des esclaves est dans un autre quartier ; les malheureux nègres mis en vente sont rassemblés sous deux hangars ; l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Leur condition, en Afrique, n'est pas aussi misérable que dans les colonies européennes : en voyant leur gaîté, en entendant leurs chants pendant le travail, on les croirait plus heureux que leurs maîtres. Dans ces pays, où l'esclavage est l'état de la plus grande partie de la population, l'ame de l'esclave y est façonnée de bonne heure. Dailleurs, il est considéré comme l'un des meu-

bles de la famille de son maître; il se marie, et il parvient quelquefois à des emplois importans. C'est ainsi que *Barca-Gana,* cet esclave nègre dont nous avons déjà parlé, était devenu général en chef du cheik de Bournou. Les esclaves mâles exercent les professions de maçons, de forgerons, de tisserands, etc; et les femmes sont employées aux travaux de leur sexe. Ce sont des femmes esclaves qui cuisent le pain, et qui vendent de l'eau dans les rues.

Pendant son séjour à Kano, le voyageur fut visité par toutes sortes de gens, et entr'autres, par deux *massi dubus*, ou jongleurs non moins habiles que ceux de l'Inde, et qui firent exécuter en sa présence, par des serpens dressés à ces exercices, des danses et des tours très-extraordinaires.

La cécité est une infirmité fort commune dans l'intérieur de l'Afrique. A Kano, un quartier séparé ou village est destiné aux aveugles; il est composé de cabanes fort propres et bien bâties; on n'y reçoit que des aveugles, et très-rarement, et, après beaucoup de délai, quelques borgnes. Un autre quartier distinct est affecté aux boiteux. Outre l'habitation, les individus admis dans ces hospices, reçoivent des secours du gouvernement, et il leur est permis de venir sur le marché.

Les draps de coton de couleurs fabriqués à Kano sont très-renommés, surtout les bleus, que l'on teint avec l'indigo. Lorsque l'étoffe sort des mains du teinturier, elle passe dans celles de l'apprêteur, qui parvient à lui donner un éclat semblable à celui du jaspe poli Les femmes se teignent, avec l'indigo, les cheveux, les sourcils, les pieds et le bas de la jambe, et les mains; ensorte qu'au premier coup-d'œil on pourrait croire qu'elles portent habituellement des bottines et des gants d'un bleu foncé. Les dents et les lèvres reçoivent une autre teinture, et cette partie de la toilette est commune aux

deux sexes : des lèvres et des dents couleur de sang plaisent beaucoup aux Africains. Les hommes se sont réservé le privilége de fumer ; plusieurs masticatoires sont à l'usage des deux sexes, et remplacent ici le bétel des Indiens.

En s'avançant à l'ouest, au-delà de Kano, le pays est plus peuplé et mieux cultivé ; les villes fermées se multiplient, le paysage s'embellit, des villages apparaissent entre des rochers de granite, et produisent un effet pittoresque. Des maisons situées sur le sommet des rochers semblent ne pouvoir être habitées que par des oiseaux : en un mot, comme le dit M. Clapperton, « cette partie du Houssa ressemble à un beau parc anglais, avec tout son luxe de bois et d'ombrages. » Ce fut dans ce charmant pays qu'il fut joint par l'escorte de cent cinquante cavaliers que le sultan *Bello* lui envoyait pour l'accompagner jusque dans sa capitale. Le voyageur était considéré comme le représentant du roi d'Angleterre, et une musique guerrière se faisait entendre chaque fois qu'il traversait un village. En approchant du Sakatou, résidence royale, un envoyé du sultan vint le féliciter sur son heureuse arrivée. On se rendait alors au marché ; la foule venue des villages voisins, chargée des denrées qu'elle allait vendre, se joignit à l'escorte, et fut considérablement augmentée par les curieux sortis de la ville. Vieillards, jeunes gens, tous vinrent offrir au voyageur leurs salutations amicales. On le conduisit à la maison du *gadado* (visir), où un appartement était préparé. Le gadado le reçut avec beaucoup de politesse et d'égards, lui annonça qu'il verrait le sultan le lendemain, et qu'il aurait lieu d'être content de l'accueil qu'il en recevrait ; les espérances du voyageur ne furent pas trompées.

Le lendemain, dans la matinée, le capitaine Clapperton fut conduit à l'audience du sultan. Aucune pompe

n'environnait ce monarque : il était assis sur un petit tapis, entre deux poteaux qui soutenaient le toit de chaume d'une maison qui, en Angleterre, serait une cabane. Les murs de cette habitation étaient peints en blanc et bleu, suivant l'usage mauresque. Les meubles étaient un écran sur lequel on avait peint un vase de fleurs, et, de chaque côté de cet écran, un fauteuil surmonté d'une lampe en fer. Après que le sultan eut salué l'Anglais avec une aimable cordialité, les questions commencèrent. Le sultan demanda si les Anglais étaient nestoriens ou sociniens. Notre marin, peu versé dans les matières théologiques, répondit, à tout hasard, que ses compatriotes étaient protestans. Et qu'est-ce que des protestans, répliqua le sultan ? Nouvel embarras pour notre marin ; mais il ne s'en tira pas mal. « J'essayai, dit-il, d'expliquer le mieux que je pus, comment nous fûmes amenés, il y a deux siècles, à protester contre les abus qui s'étaient introduits dans la religion, et à déclarer que nous ne reconnaîtrions à l'avenir d'autres vérités et d'autres doctrines que celles qui sont contenues dans le livre que Notre-Seigneur nous a laissé. C'est depuis ce tems, ajoutai-je, que l'on nous désigne sous le nom de protestans. » Le *cheik du koran* aurait continué long-tems encore ses questions théologiques ; mais notre marin lui déclara franchement qu'il n'entendait rien à ces subtilités religieuses, et l'entretien changea d'objet. Le sultan possédait quelques livres, qu'il fit voir au capitaine Clapperton ; c'était ceux que le major Denham avait perdus dans la malheureuse expédition du Mandara. A ce sujet, le sultan se plaignit fortement de l'invasion tentée dans ses États, et des pillages commis par les troupes de Bou-Kaloum. « Je suis certain, ajouta-t-il, que le pacha de Tripoli n'a pas eu l'intention de me frapper d'une main, pendant que de l'autre il m'offrait des présens : mais

pourquoi votre ami se trouvait-il là ? » Je répondis qu'il n'y était que par un motif de simple curiosité, entraîné par le désir de voir le pays : le sultan parut satisfait de ma réponse. Ce prince avait à se plaindre d'une grave insulte : un Anglais s'était trouvé parmi ceux qui l'avaient attaqué ; un autre Anglais se trouvait seul, sans appui, à sa discrétion ; il le protégea, ne se vengea point, et toute sa conduite prouva qu'il regardait comme non-avenues ces hostilités dont il était en état d'exiger la réparation. Voilà, certainement, de la modération et de la générosité : le sultan y mit le comble, en faisant mettre à part tout ce qui avait appartenu au major Denham, pour le lui renvoyer.

Les présens apportés par le capitaine furent remis au sultan. « *De toutes ces choses surprenantes*, dit le monarque, *celle que j'admire le plus, c'est vous. Que pourrais-je offrir qui fût agréable au roi d'Angleterre?* » Je répondis que le roi, mon maître, verrait avec le plus grand plaisir que le sultan des Felatahs l'aidât à faire cesser totalement le commerce des esclaves sur les côtes. — Eh quoi ! n'avez-vous donc point d'esclaves en Angleterre? — Non ; en mettant le pied sur le sol anglais, l'esclave devient libre sur-le-champ. — Mais vous avez des serviteurs, et comment se comportent-ils envers vous? — Nous les engageons pour un certain tems, et leurs gages sont payés régulièrement, etc. — Vous êtes un peuple vraiment admirable ! » La mort du docteur Oudney lui causait encore de vifs regrets ; il aurait été charmé d'avoir à sa cour un médecin européen.

Cette première entrevue fut suivie de plusieurs autres, où notre voyageur put connaître cet homme extraordinaire, qu'il ne s'attendait nullement à trouver au milieu de l'Afrique. Le sultan montrait le plus vif désir de former, avec le roi d'Angleterre, une liaison durable ; il

parlait fréquemment de son projet favori d'avoir à Sakatou un consul et un médecin anglais; il exprimait fortement le désir de recevoir de notre pays quelques pièces de campagne, et des fusées à la Congrève; il multipliait les questions sur nos journaux, dont il avait entendu parler: et comme le capitaine Clapperton l'assurait que plusieurs milliers de ces feuilles étaient imprimés et publiés tous les matins : *Grand Dieu!* sécria-t-il, *vous êtes un peuple étonnant!* Il demanda des nouvelles de la Grèce; il savait que nous avions châtié les Algériens, et conquis presque toutes les Indes orientales. Il est musulman; la position du capitaine Clapperton était embarrassante, mais il se conduisit avec adresse, et parvint à inspirer une entière confiance. En continuant à s'occuper des relations de commerce avec l'Angleterre, le sultan demanda si on lui enverrait du drap, des fusils, de la poudre. — « Je veux, dit-il, écrire au roi d'Angleterre, pour lui demander un consul et un médecin; il aurait voulu que je m'engageasse à les amener moi-même. — Faites-moi connaître, disait-il, l'époque précise de votre retour; désignez sur la côte le lieu où mes courriers devront se tenir pour m'annoncer votre arrivée; je vous enverrai une escorte pour vous amener ici. — En effet, la lettre fut écrite, et en conséquence, le capitaine Clapperton; son ami Dickson, médecin; M. Pierce, capitaine de la marine royale, et le docteur Morrison, chirurgien de marine et habile naturaliste, furent envoyés à la baie de Benin; où ils sont arrivés et débarqués.

On ne peut douter que le sultan n'eût fort à cœur de former et d'entretenir avec l'Angleterre des relations d'amitié et de commerce, car il revenait très-souvent sur ce sujet.

« Un soir, le sultan me fit conduire à une partie de son habitation que je n'avais pas encore vue. C'était une

jolie salle dans une tour carrée, dont la voûte était soutenue par huit colonnes élégamment décorées. Le centre de la voûte était marqué par une plaque de cuivre polie et brillante. Une belle balustrade entourait la salle et allait aboutir à une grande galerie qui établissait une communication entre des appartemens rangés sur une longue ligne. Là, nous parlâmes long-tems de l'Europe et de l'Afrique. Le sultan, qui regrettait le tems où les Maures occupaient l'Espagne, fut très-satisfait d'apprendre que les Anglais sont maîtres de Gibraltar. Il demanda que je lui envoyasse d'Angleterre une carte générale du globe, et quelques livres arabes, et me promit, en retour, d'accorder sa protection à tous les savans anglais qui viendraient dans ses États. Il me dit que les montagnes de Jacoba et d'Adamorra contenaient très-vraisemblablement des mines d'or et d'argent : mais je l'assurai que notre nation était encore plus jalouse de favoriser les progrès des sciences que d'étendre son commerce. Il me donna une carte de son pays ; puis, il revint à son idée favorite ; à son projet d'écrire au roi d'Angleterre, pour demander un consul et un médecin qui résideraient à Sakatou.

» Lorsque je fus au moment de mon départ, après avoir récité le *fatha*, et prié Dieu pour mon heureuse arrivée en Angleterre et mon prompt retour à Sakatou, le sultan me dit adieu avec l'expression d'un sincère attachement. »

M. Clapperton nous représente le sultan comme un grand et bel homme, âgé d'environ quarante-quatre ans, mais paraissant beaucoup plus jeune. Sa physionomie est pleine de noblesse ; il a de grands yeux noirs, la bouche petite, un beau front, un nez grec, une barbe noire, courte et légèrement frisée. Ses vêtemens sont une tobe de coton, d'un bleu clair, et un turban de mousseline

blanche, dont les franges retombent en partie sur le nez et sur la bouche, conformément à la mode des Tuariks.

Suivant notre voyageur, Sakatou est la ville la plus peuplée qu'il ait vue en Afrique, et cependant sa fondation ne date que de 1805. Elle est à 13° 4' 52" de latitude septentrionale, et 6° 12' de longitude orientale, près d'une rivière dont la source est entre Kaschna et Kano, et qui se jette, dit-on, dans le Quarroh, ou Kaouaroh, à la distance de quatre journées vers l'ouest. Il est certain que des marchandises européennes sont transportées de la baie de Benin jusqu'à Sakatou; car, chaque jour, M. Clapperton recevait, de la table du sultan, quelques mets servis sur des plats d'étain portant la marque de Londres. Un jour même, le sultan lui fit porter un morceau de rôti dans une jatte de poterie anglaise. La civette est, pour Sakatou, un des principaux articles de commerce, et l'animal qui le fournit est nourri avec soin, quoiqu'on n'ait pu réussir à l'apprivoiser. Dans une visite que le capitaine fit au frère du sultan, on lui montra deux civettes mâles, dans de longues cages de bois. Ces animaux paraissaient très-sauvages; leur forme se rapproche un peu de celle de l'hyène: leur longueur est d'environ quatre pieds, y compris la queue.

La mort de Mungo Park est un événement connu à Kano comme dans toute cette partie de l'Afrique. Tous les récits désignent Boussa, près d'Youri, comme le lieu où l'infortuné voyageur cessa de vivre. Le capitaine Clapperton recueillit, à ce sujet, le renseignement incomplet que nous allons citer.

« Qu'il soit notifié à tous que des chrétiens sont venus à la ville d'Youri, dans le royaume d'Yaour. Ils débarquèrent, et achetèrent quelques provisions, telles que des ognons et autres légumes, et envoyèrent un présent au roi, qui les fit prier d'attendre jusqu'à ce qu'il leur

eût adressé un messager ; mais ils eurent peur, et se rembarquèrent. Lorsqu'ils arrivèrent près de la ville de Boussa, leur barque se brisa contre un rocher, et ils périrent tous. Ce fait est à notre connaissance, et que la paix soit avec nous ! Tel est le récit fidèle de Mohammed-ben-Dehman. »

Goursou, chef arabe, donna à M. Clapperton les détails suivans :

. . . . . « Mungo Park et ses compagnons arrivaient de Boussa, et après avoir envoyé au sultan d'Youri un fusil et quelques autres objets, en forme de présent, ils débarquèrent pour acheter, sur la place du marché, une provision d'ognons. Le sultan les fit prévenir qu'il avait l'intention de leur faire une visite, et de leur donner des pilotes pour les conduire à travers les rochers dont le lit de la rivière est rempli à quelque distance au-dessous de la ville, entre deux montagnes qui la resserrent. Mais au lieu d'attendre le sultan, ils se rembarquèrent pendant la nuit. A la pointe du jour, un messager à cheval vint annoncer au sultan que la barque des étrangers s'était brisée contre les rochers. Le peuple, rassemblé sur les deux rives, commençait à les assaillir à coups de flèches ; l'équipage prit alors la résolution de vider la barque de tout ce qu'elle contenait. Deux hommes blancs, serrés dans les bras l'un de l'autre, se précipitèrent dans l'eau ; il ne resta dans la barque que deux esclaves avec des livres, des papiers et quelques fusils. L'un des livres était enveloppé de toile cirée, et se trouve encore entre les mains du sultan d'Youri. » Tous ces faits étaient bien connus du sultan Bello, et il avait marqué, sur sa carte, le lieu du naufrage de notre compatriote. Il assurait que si ce voyageur était arrivé dans la saison des pluies, il aurait pu franchir aisément les rochers contre lesquels sa barque avait péri ; mais que les eaux baissaient tellement

pas l'effet de la sécheresse, que la navigation devenait quelquefois impraticable. Il avait eu en sa possession l'un des fusils à deux coups trouvés dans la barque. Abder Achman, l'un de ses cousins, avait un petit imprimé trouvé également dans cette barque; mais il était alors à la tête d'une expédition, et devait être long-tems absent. Le reste des papiers se trouvait entre les mains du sultan d'Youri, son tributaire. Je dis au prince qu'il ferait au roi d'Angleterre un présent très-agréable, s'il pouvait rassembler tous ces objets, et les lui adresser; il me promit de faire, à cet égard, tout ce qui était en son pouvoir.

Si les papiers du célèbre et malheureux voyageur étaient retrouvés, on en tirerait certainement d'intéressantes notions sur la Kouarra et sa navigation, sur Tombouktou et d'autres lieux que les voyages plus récens n'ont point fait connaître. Quant aux journaux de Hornemann, il faut les regarder comme perdus, si l'on s'en rapporte aux détails suivans, que notre voyageur apprit de son messager :

« La populace nègre imaginant que le voyageur étranger entretenait un commerce infernal avec les mauvais esprits, mit le feu à la maison où il logeait; c'était celle de Jussuf-Felatah, homme très-instruit, qui lui avait donné l'hospitalité. Jussuf périt dans les flammes, et tous les papiers de Hornemann furent réduits en cendres. »

Le 8 juillet, M. Clapperton arriva à Kouka; le major Denham y arriva aussi, après avoir terminé son excursion vers le sud. Nos voyageurs réunis firent leurs préparatifs pour leur retour. Leur second voyage à travers le grand désert fut plus pénible que le premier.

Les rapports unanimes de ces habiles observateurs représentent la population noire du Bournou et du Soudan comme une race d'hommes paisibles, humains, bienveillans, dont le caractère et les mœurs n'ont presque point

éprouvé l'influence d'une longue succession de maîtres étrangers. On a peu d'informations sur leur ancien état, avant l'arrivée des Arabes ; on ignore si l'esclavage existait parmi eux, ou s'il fut introduit par le peuple conquérant. Cette dernière opinion est la plus vraisemblable, parce que la servitude était, en quelque sorte, une partie constitutive de l'organisation sociale des Arabes ; qu'on l'a vue à toutes les époques chez ce peuple, qui n'a changé ni de mœurs, ni d'habitudes depuis le tems d'Abraham jusqu'à nos jours ; et que la religion de son prophète n'a modifié que dans ses relations avec les infidèles, en lui inspirant une intolérance fanatique. On ne voit plus maintenant qu'un très-petit nombre d'Arabes, tout au plus deux cents dans les villes du Bournou, et presque tous sont des employés du cheik. Les autres campent comme faisaient leurs ancêtres ; leur manière de vivre est immuable et à l'épreuve du tems. Ils observent scrupuleusement les préceptes qu'ils reçurent en Asie, il y a quelques milliers d'années, de Jonadab, fils de Réchab, « qui leur défendit de boire du vin, de construire des maisons, de semer, de planter des vignes et de posséder aucun vignoble, et qui leur prescrivit de ne s'abriter que sous des tentes. » La tribu la plus nombreuse et la plus riche en troupeaux de moutons, en chameaux, chevaux et bœufs, est celle des Chouas, qui campent au sud et à l'est, près du lac Tsad. Les mœurs simples et patriarcales de ces Arabes rappellent celles des tems les plus anciens mentionnés par l'histoire.

Une jeune fille revêtue d'une pièce de coton bleu drapée autour de sa taille, et dont la tête est enveloppée d'un voile de même couleur, tandis que son sein est découvert, se tient près de votre tente, une jatte de lait à la main, et vous dit : « Que ce jour soit heureux pour vous ! Votre amie vous apporte du lait ; vous lui donnâtes hier

de si jolies choses ! elle ne l'a pas oublié. Ah ! comme ses yeux seraient charmés de voir ce que vous tenez enfermé dans cette maison de bois (un coffre) ! Nous n'avons plus peur de vous, à présent ; nous savons que vous êtes bon, et nos yeux vous cherchent maintenant, au lieu qu'auparavant ils se détournaient avec frayeur. Vous nous paraissiez méchant, bien méchant : mais actuellement nous vous connaissons mieux. Quel dommage que vous soyez si blanc ! »

Quoique, suivant Edrisi et d'autres écrivains dignes de foi, l'établissement des Arabes dans l'Afrique centrale remonte au moins au onzième siècle, on ne voit dans le Bournou presque point d'individus de sang mêlé. Il n'en est pas de même chez les Felatahs, où ils sont presque aussi nombreux que la race indigène. Leur teint, d'un jaune noir, diffère peu de celui des Tuariks ; et comme, suivant la tradition, ce fut de l'ouest qu'ils arrivèrent, en corps, dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui, il y a lieu de penser que cette population et les Tuariks ont une origine commune.

Dans toutes ces contrées, la servitude domestique n'est ni flétrie, ni pénible, et nos voyageurs n'entendirent aucun esclave se plaindre de son sort. Le commerce de la traite et la *chasse aux esclaves* ne se font que par les Maures, au nord de l'Afrique, et par les agens des Européens, le long des côtes de l'ouest et du sud. Peu importe aux malheureux nègres de quelle classe de brigands ils deviennent la proie. Au nord, ils ont à traverser le désert pour arriver aux marchés où ils seront mis en vente; et dans les autres directions, les voyages ne les exposent pas à de moindres souffrances. La guerre et les rebellions sont les moyens par lesquels les gouvernemens se procurent des esclaves : mais ceux que l'on fait de cette manière ne sont pas tous vendus au-dehors. Ceux qui ne

sortent point du pays n'ont pas trop à se plaindre de leur sort, comme nous l'avons déjà dit. A ce sujet, nous avons cité l'exemple de Barca-Gana : rapportons encore une anecdote de cet esclave nègre, général d'armée, et de son maitre, le cheik de Bournou.

« Un événement arrivé ces jours derniers a fait une forte impression sur les chefs, et montré dans le cheik l'union bien rare du pouvoir absolu avec la modération et la clémence, et, dans ses sujets, des qualités qui feraient honneur à une civilisation plus avancée. Barca-Gana, géréral des armées, favori de son maître, qui se plaisait à le combler d'honneurs, gouverneur de six grandes provinces, esclave qui possède cinquante femmes esclaves et un nombre double d'esclaves mâles, Barca-Gana vient de recevoir une forte leçon. Dans une distribution de présens que le cheik faisait aux chefs, il envoya par erreur, à Barca-Gana, un cheval qu'il avait promis à un autre, et le fit réclamer. Le général fut si offensé que, dans sa colère, il renvoya au cheik tous les chevaux qu'il en avait reçus, déclarant qu'à l'avenir il irait à pied, ou ne monterait que des chevaux qui fussent à lui. Le cheik, irrité à son tour, envoya saisir l'audacieux esclave, le fit amener en sa présence ; il fut dépouillé, et une ceinture de cuir fut mise autour de ses reins. Son maître lui reprocha son ingratitude, et lui rappelant qu'il n'avait point cessé d'être esclave, il ordonna qu'il fût vendu aux marchands du Tibbou. L'infortuné reconnut sa faute, et tombant à genoux devant son maître, il ne lui demanda rien pour lui-même, mais il intercéda pour ses femmes et ses enfans, et supplia le cheik de pourvoir à leurs besoins. Le jour suivant, tout étant disposé pour l'exécution de la fatale sentence, les Kaganaouahs (Mamelouks noirs) et les chefs des Arabes schouas, qui composent la garde du cheik, tombèrent à ses pieds, et le supplièrent de pardonner.

Tous cependant avaient plus ou moins à se plaindre des procédés de l'orgueilleux Barca-Gana. En ce moment, le condamné vint faire ses adieux. Le cheik s'assit, pleurant comme un enfant, et souffrit que Barca-Gana vînt jusqu'à lui, et qu'il embrassât ses genoux. Vous êtes tous mes enfans, dit-il aux chefs et à l'esclave repentant, qui obtint sa grâce. Ce prince, cité dans tout l'Orient pour sa bravoure, ses mœurs simples et ses vertus, n'est pas moins chéri de ses sujets que les souverains les plus populaires des nations civilisées. Cette journée de grâce finit par des réjouissances publiques ; le bruit des tambours, les cris des kanembous qui circulaient dans la ville en frappant sur leurs boucliers ; Barca-Gana, revêtu d'une tobe neuve et d'une riche *bournouse*, qui parcourait le camp à la tête de tous les chefs ; tout annonçait la joie du peuple et celle des soldats. »

Les deux sultans, qui prennent l'un et l'autre le titre de *cheik* du koran, sont des hommes pleins de sens ; mais celui du Bournou, rigide observateur des préceptes de sa religion, pousse quelquefois la sévérité jusqu'à l'injustice, et c'est surtout contre le sexe le plus faible qu'il exerce ses rigueurs.

« Un jour, les portes de la ville demeurèrent fermées toute la matinée. Des émissaires du sultan se répandirent dans les divers quartiers, saisirent soixante femmes *de mauvaise réputation*, et les amenèrent devant le souverain. Cinq de ces malheureuses furent condamnées à être pendues sur la place du marché, et quatre au fouet. Celles-ci furent si peu ménagées par les exécuteurs de la sentence, que deux d'entr'elles moururent sous les coups. Celles qui étaient condamnées à mort furent rasées, traînées, la corde au cou, tout autour du marché, puis étranglées et jetées dans une fosse avec la dernière barbarie. »

Cette extrême rigueur envers les faiblesses du sexe est

sans excuse dans un vieillard libertin tel qu'est le sultan. Ses cruelles déprédations s'étaient exercées sur les Beigharmis, et cinquante *seriahs* (femmes choisies) dont il avait fait sa proie, étaient venues grossir son sérail. L'administration de la justice, dans les affaires civiles, est impartiale, éclairée, attentive à ses devoirs. Après la mort de M. Tyrwhit, tout ce qui lui avait appartenu fut rassemblé, et conservé soigneusement : on en dressa un inventaire minutieux, où chaque objet était enregistré. Nos voyageurs furent très-satisfaits des avocats et des juges, dans une cause qui fut plaidée en leur présence.

Le sultan Bello est encore plus propre aux affaires, plus actif, et plus avide d'instruction que le cheik de Bournou. Si quelque Anglais habile et instruit s'établissait à la cour de ce monarque ; s'il obtenait sa confiance, et qu'il prît quelque ascendant sur son esprit, il serait en état de rendre les plus grands services aux habitans de la belle et fertile vallée du Soudan. Dans sa lettre au roi d'Angleterre, Bello annonce le projet de faire cesser, dans ses États, le commerce des esclaves, ce qui diminuerait considérablement la traite sur la côte. La majeure partie des nègres qui sont amenés à la baye de Benin passe par le Soudan, la grande route commerciale étant tracée entre Raka et Yerba ; ils vont ensuite par *kaffiles* ou caravanes, jusqu'à la côte. Le capitaine Clapperton lui proposa d'envoyer à Raka un agent qui se concerterait avec un agent anglais, pour toutes les mesures relatives à l'abolition du commerce des esclaves, et c'est afin de préparer l'exécution de ce projet, que le capitaine et ses compagnons se sont rendus à Benin : nous en espérons beaucoup plus d'effets que de la surveillance d'une escadre stationnée dans la baye.

Les habitans du Soudan sont évidemment plus civilisés

que ceux du Bournou, qui ont éprouvé plusieurs révolutions, et que les Felatahs ont refoulés le long des rives occidentales du grand lac, après avoir détruit l'ancienne Birnie, Gambarou et quelques autres villes situées sur l'Yeou. Dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui, ils sont continuellement exposés aux incursions de quelques hordes pillardes, nommées *Bedoumas*, réfugiées dans les nombreuses îles du lac, et qui enlèvent non-seulement leurs troupeaux, mais leurs esclaves et leurs enfans. Au sud-est, une autre nation redoutable, celle des Bigarmis, les expose aussi à de fréquentes invasions. Les Felatahs, au contraire, n'ont point à redouter l'audace de leurs voisins : leur sol est plus fertile et mieux cultivé ; les produits de la terre y sont plus abondans, plus variés, et de meilleure qualité.

Les animaux sauvages ou domestiques sont les mêmes dans les deux pays, ainsi que dans la plus grande partie de l'Afrique, vers le nord et vers le sud. Aux environs du lac Tsad, habitent la girafe, le rhinocéros, le lion, plusieurs espèces de gazelles ; l'hippopotame est commun dans le Châri et dans les inondations de l'Yeou, quoiqu'il ne puisse guère y satisfaire son goût pour la musique. Quant aux éléphans, M. Denham assure que l'on en rencontre, sur les bords du lac, des troupes de quatre cents ! Si ces animaux avaient la conscience de leur force, un escadron tel que ceux dont parle le major, écraserait sous ses pieds, et chasserait sans peine le grand el-kanemi, le redoutable *sultan des lances*. Mais notre voyageur a-t-il bien vu, et faut-il croire, sur sa parole, que ces éléphans d'Afrique ont jusqu'à seize pieds de haut (environ cinq mètres)? Nous oserons affirmer que dans cette partie du monde, il n'y a point d'éléphans de plus de onze pieds, et que ceux de cette taille sont extrême-

ment rares dans l'île de Ceylan, à Siam, au Pegu et à la Cochinchine, pays où, suivant l'opinion commune, on a trouvé jusqu'ici les plus grands de ces quadrupèdes.

Le voyage de MM. Denham, Clapperton et Oudney a beaucoup avancé la géographie du nord de l'Afrique. Plus de 21 degrés en latitude et 11 degrés en longitude ont été reconnus; dans le premier sens, les explorations s'étendent de Tripoli à Mosfeia, et, dans le second, de Zangalia, à l'est du Tsad, à Sakatou. Le major Rennel disait, il y a peu d'années, que dans l'espace de trente ans, entre Tripoli et Bénin, aucune latitude n'avait été déterminée par des observations astronomiques : cette immense lacune sera bientôt remplie. On ne place plus au hasard, sur les cartes, les pays de Mandara, de Bournou, de Houssa; les géographes ne sont plus réduits à figurer des éléphans aux lieux sur lesquels ils n'avaient point de documens; ils ne se permettront plus de diriger les chaînes de montagnes et le cours des fleuves suivant les hypothèses qu'il leur plait d'imaginer ou d'adopter. Mais ce n'est pas dans le cabinet que l'on perfectionne ainsi la géographie : pour faire véritablement avancer cette science, il faut visiter les lieux; observer avec soin; ne redouter ni les fatigues, ni les dangers, ni le sacrifice de sa santé, ou même de sa vie. Les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique auront coûté bien cher; elles ont déjà causé plus de pertes douloureuses que la reconnaissance d'aucune contrée de même étendue, dans les autres parties du monde. Combien de voyageurs aussi habiles qu'intrépides ont été, en Afrique, victimes du climat, d'accidens inévitables, et quelquefois de leur imprudence! Si la curiosité du monde savant ne se refroidit point, si l'on persiste dans les recherches que l'on a entreprises sur l'état physique et moral de l'Afrique, il faudra braver de nouveaux périls, et compter

encore un plus grand nombre de victimes. Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas charger les naturels du pays, les chefs des kaffiles, les savans (fighis), les marchands, etc., de recueillir et de transmettre des documens sur les lieux qu'ils parcourent sans obstacles, et qu'ils doivent connaître sous tous les rapports ? On n'a pas recouru à ces hommes, parce que, depuis le tems d'Edrisi jusqu'à nous, aucun d'eux n'a paru digne de confiance. Léon l'Africain lui-même, quoiqu'il eût reçu une éducation européenne, a voulu faire croire qu'il avait vu Kabra ; qu'il s'était embarqué sur le Niger, et il a ajouté une fausseté manifeste, en disant que ce fleuve dirige son cours à l'ouest. Dans le fait, toutes les notions puisées à de pareilles sources ont besoin d'être vérifiées. Le sultan Bello lui-même, qui est peut-être l'homme le plus éclairé dont l'Afrique centrale puisse s'honorer, ne connaît bien que les environs de sa capitale, et très-peu les pays voisins.

Cependant, on ne peut négliger un fait rapporté dans les mémoires du sultan, et qui serait d'un grand intérêt, si des observateurs plus instruits le confirmaient ; c'est que les habitans de la province de Gouber, sur les frontières de celle de Sakatou, descendent des anciens Coptes. Lorsque les Felatahs établirent leur domination dans le Soudan, ils trouvèrent le peuple de Gouber établi dans les lieux qu'il occupe encore, et tentèrent vainement de le soumettre. Depuis ce tems, aucune paix durable ne s'est établie entre les deux peuples ; pendant le séjour de Clapperton à la cour de Bello, les hostilités recommencèrent plusieurs fois. Le voyageur ajoute que les habitans de la province de Gouber parlent une langue qui leur est propre, et qu'ils ont des livres qu'il ne pût se procurer par aucun moyen : espérons que de nouvelles tentatives lui réussiront mieux. « Ces peuples, dit Bello dans ses

mémoires, ne sont pas soumis à l'esclavage, parce qu'ils tirent leur origine de Coptes qui sortirent de l'Egypte, et s'établirent dans le *Gharb*, contrées de l'ouest. » L'auteur des mémoires ajoute que cette tradition fut recueillie sur les lieux par son ami, Mahomet-el-Bakery.

On croit depuis long-tems à l'existence d'une nation chrétienne établie dans l'intérieur de l'Afrique, vers le nord; mais on était loin de penser que ces chrétiens pussent être des Coptes sortis d'Egypte : cette nation n'a jamais passé pour guerrière, et ce n'est pas la passion des conquêtes qu'on peut lui reprocher. Peut-être se sont-ils confondus avec les chrétiens jacobites de la Nubie, qui, refoulés par les mahométans, ont totalement disparu. On sait qu'un assez grand nombre se soumit aux vainqueurs, et embrassa l'islamisme; mais il est assez probable qu'il y en eut aussi plusieurs qui demeurèrent fidèles à leur religion, qui abandonnèrent le pays natal, et se retirèrent dans le désert, d'où ils tentèrent de pénétrer plus loin; que des obstacles les empêchèrent de s'établir dans le Darfour et dans le Bournou, et qu'ils ne purent s'arrêter que dans le Soudan. Si l'on aime mieux les faire venir de la Basse-Egypte, on supposera qu'ils auront pris la route suivie par Hornemann, et qu'ils se seront dirigés par Mourzouk et les oasis vers le sud-ouest de l'Afrique.

Les travaux de nos voyageurs ont répandu beaucoup de lumières sur plusieurs points de la géographie de l'Afrique; mais ils ne donnent pas encore le moyen de résoudre toutes les questions, et ne font pas cesser toutes les incertitudes. Il reste un espace assez vaste, où l'imagination peut s'exercer, et créer des hypothèses qu'il ne faut point interdire, car c'est à des hypothèses que la géographie est redevable de ses plus importantes découvertes. Ce sont des lueurs incertaines qui ont guidé

Colomb, Vasco de Gama, Tasman, Cook, Parry. Ce fut pour découvrir la source du fleuve qui

...... In extremum fugit perterritus orbem,
occuluitque caput quod adhuc latet.....

que les Romains étendirent leurs connaissances géographiques jusqu'à l'Abyssinie. Il n'est donc pas extraordinaire que l'on ait accueilli, avec une extrême curiosité, le bruit de la découverte des sources mystérieuses du Niger, après de si longues et si infructueuses recherches.

Ce que le capitaine Clapperton nous apprend, au sujet du Niger, loin d'éclaircir les questions relatives à ce fleuve, ne fait que les embrouiller de plus en plus. Voilà qu'une seconde rivière, l'Yeou, dont la source est au sud de Kano, se dirige à l'est, et tombe dans le lac Tsad, tandis que le courant auquel nous avons donné jusqu'à présent le nom de Niger, après s'être détourné pour passer à Tombouctou, coule vers le sud-est, jusqu'au dixième degré de latitude, vers Nyffé. Le reste de son cours est inconnu. Si le capitaine Clapperton a bien compris les explications du sultan Bello, le fleuve coulerait ensuite vers le sud, et son embouchure serait dans la baie de Benin.

« Le sultan traça sur le sable les cours de la rivière de Kouarra, en m'assurant qu'elle avait aussi son embouchure dans la mer, à Fundah. D'après ses indications, la rivière coulerait parallèlement à la côte, sur une longueur de trois journées de marche, et ne s'en éloignerait tout au plus que d'une journée ; quelquefois même elle s'en rapprocherait jusqu'à la distance de quelques heures. Son embouchure a changé de place, il y a deux ou trois ans, et s'est transportée plus au sud, en suivant la côte sur une longueur d'une ou deux journées; mais dans la saison des pluies, une partie de ses eaux se rend à la mer par l'ancien

canal. Une autre fois, représentant encore sur le sable le cours de la même rivière, il traça aussi la carte des pays adjacens. Je le priai d'ordonner à l'un de ses *savans*, de me faire cette carte, que je voulais conserver; il me le promit. Il m'assura de nouveau que la Kouara se rendait à la mer, à Fundah, dans la saison des pluies; que Tagra, ville située sur la même côte, et résidence d'un grand nombre de Felatahs, avait pour gouverneur un de ses sujets, Mahomet Mischni, originaire de Kaschna. »

Ces rapports ne s'accordent nullement avec la carte qui fut remise au capitaine, conformément aux ordres du sultan. Sur cette carte, la rivière se dirige à l'est, au-dessus de Niffé, jusqu'au méridien de Katagum, ou pour mieux dire, aussi loin que le papier l'a permis. Le long de la ligne qui la représente, le dessinateur a écrit en arabe : « Ceci est la rivière (bahr) qui se rend en Égypte, et que l'on nomme *Nil*. » Le capitaine Clapperton n'aura peut être pas fait attention que les Arabes emploient ce mot *bahr* pour désigner soit la mer, soit un lac, soit une rivière; il est impossible de mettre d'accord des contradictions aussi manifestes; ni Fundah ni Tagra ne se trouvent sur la carte du sultan, et son mémoire n'en fait aucune mention. Il y parle de *Raka*, dernière ville de ses États sur la Kouara, où l'on décharge les barques venues de Tombouctou. De Raka, les kaffiles se rendent, *par terre*, à *Yarba*, grand marché des esclaves amenés pour être vendus aux chrétiens, et poursuivant ensuite leur voyage, toujours par terre, elles arrivent à une autre place nommée *Atagara*, près de la côte. La légende de la carte donne beaucoup de détails sur ce dernier endroit : « C'est-là qu'on trouve un oiseau parleur. C'est le rendez-vous des marchands chrétiens et de ceux de Yarba; on y importe des wadea et des cauris; on y vend des esclaves. » Le cheik de Gadamis dit au major Laing que vers Youri et

Raka, la rivière était resserrée par des montagnes, et manquait souvent d'eau dans le tems de sécheresse. C'est ce que nous avons déjà dit en parlant de la fin tragique de Mungo Park; mais comme le major ne put rien apprendre sur le cours de cette rivière au-delà des montagnes, il y suppléa par une hypothèse; il imagina qu'elle se dirigeait à l'ouest, pour aller se décharger dans le Volta, conjecture moins vraisemblable qu'aucune de celles que l'on a faites sur le même sujet.

M. Denham soupçonne que le Schari n'est autre chose que la Kouara. Dans une note que le capitaine Clapperton a écrite sur le Schary (ou Chàry), on lit que suivant le rapport des habitans de Choueyé, les sources de cette rivière sont dans une chaîne de montagnes, au sud de Boussa; qu'à Boussa, elle se divise en deux branches dont l'une passe au sud du Darfour, et tombe dans le Nil à Sennaar. Quoique ce partage d'une rivière en deux courans qui ne se rejoignent plus ne soit pas sans exemple, il est si rare qu'on est peu disposé à l'admettre ici. Suivant le rapport d'un homme intelligent, et qui avait vu les lieux, ce serait au contraire deux rivières, l'une venant du sud, et l'autre du nord-ouest, qui se réunissent à Boussa.

Il reste donc encore à faire de nouvelles recherches sur la Kouara, dont les derniers voyages n'ont point déterminé le cours dans toute son étendue. On ne sait point non plus si le lac Tsad, qui reçoit les eaux du Schary et de l'Yeou, communique avec une mer où il verserait ses eaux, ou si l'évaporation suffit pour enlever toutes celles qui lui sont apportées. Tout ce que le major Denham put apprendre des Arabes, est en faveur de cette dernière hypothèse. A ces témoignages recueillis par le major, il faut joindre ceux que Burckhardt s'est procuré sur le *Bahr-el-ghazal*, que les eaux du lac remplissaient autrefois, et

qui n'est aujourd'hui qu'une vallée desséchée. Cette diminution de l'étendue du lac, et l'abaissement de son niveau peuvent être expliqués par des causes naturelles, et sans des miracles tels que celui auquel les Arabes attribuent la formation du Bahr-el-Ghazal : « Un saint fut tué sur les bords du *fleuve*, disent-ils, les eaux se retirèrent sur-le-champ, et ne revinrent plus. » On peut même rendre compte de tous les faits relatifs à ce lac, sans recourir à un changement dans la température, à une plus grande évaporation, jointe à une diminution dans la quantité des eaux pluviales, et, par conséquent, des eaux courantes, hypothèse absolument inadmissible. On ne peut se dispenser de reconnaître que de nouvelles communications souterraines ont dû fixer, pour les eaux du lac, un autre niveau. Nous regardons comme inutile de rapporter, pour les combattre, les frivoles objections de M. Jomard contre une opinion aussi bien fondée. Mais comme le même auteur affirme, *que d'après des faits positifs et des données scientifiques*, il ne peut y avoir aucune communication entre le Tsad et le Nil, nous ne pouvons résister au désir de prouver que cette communication est non-seulement possible, mais probable (1).

Certainement, si le Tsad n'est élevé que de 1,200 pieds au-dessus de la Méditerranée, comme le dit M. Oudney, et si le point où sa communication avec le Nil pourrait être placée n'a pas moins de 1193 pieds d'élévation, comme prétend M. Jomard, les eaux du lac ne peuvent pas couler dans le fleuve. Mais ni l'une ni l'autre de ces mesures n'est assez bien constatée. En comparant les observations barométriques faites à Tripoli et à Kouka, la différence de

(1) Note du Tr. En traduisant les observation un peu aigres du *Quarterly-Review*, sur une opinion de M. Jomard, nous sommes loin de les prendre sur notre responsabilité. Dans cette occasion, comme dans toutes les autres, nous ne sommes que de simples rapporteurs.

hauteur entre ces deux endroits serait de 1340 pieds, et par conséquent, 140 pieds de plus qu'Oudney ne l'a supposé. Toutefois, admettons le calcul de notre voyageur; le lac est à 1100 milles du confluent du Nil et du Bahr-el-Abiad, et de ce point à la mer, la distance est la même; en sorte que la distance du lac à la mer est de 2200 milles. Sur toute cette étendue, la pente moyenne du canal serait de six pouces et demi par mille. Suivant La Condamine, la pente du fleuve des Amazones est d'environ sept pouces par mille : Scoolcraft estime que celle du Mississipi est au-dessous de six pouces, et le major Rennel réduit à cinq pouces celle du Gange, après sa sortie des régions montagneuses. Ainsi la pente du Bahr-el-Abiad et du Nil serait bien suffisante pour entretenir la vitesse du courant, et conduire les eaux jusqu'à la mer.

Mais sans recourir aux mesures barométriques, toujours un peu douteuses, voyons ce que peut nous apprendre l'inspection des lieux. Une pente presque insensible, de deux à trois pouces par mille, suffit pour une suite de lacs réunis par des marécages et des terres humides. Suivant Burckhardt, toujours si exact, le Bahr-el-Ghazal, aujourd'hui Wad-el-Ghazal, est une vaste étendue de terres basses et nivelées, entre le lac et *Fistre*, où l'on trouve un assez grand lac, ou une suite d'étangs. Dans la même direction, on rencontre, à *Dar-Karka*, une rivière nommée Bahr-el-Freydh (rivière inondante), et plus loin encore, un grand lac d'eau douce, le *Wadey-Hadaba*, et enfin, on arrive au *Dar-Saley*, dont Burckhardt nous a donné cette description : « Dans la saison des pluies, qui durent environ deux mois, une grande partie du terrain est inondé, et il se forme des courans assez rapides : à la retraite des eaux, plusieurs cavités assez profondes se trouvent remplies et forment de petits lacs qui ne sont jamais à sec : ils servent durant toute l'année

de retraite aux hippopotames et aux crocodiles, fort communs dans cette vallée. » M. Jomard nous apprend qu'un voyageur français, M. Hey, a remonté le Bahr-el-Abiad, jusqu'à la distance de 180 milles, et qu'il a confirmé les rapports de Bruce, sur l'extrême lenteur du courant, qu'il regarde, en plusieurs lieux, comme une *eau dormante.* En comparant ces descriptions à celle du cours de l'Yeou, qui coule, entre Katagoum et le Tsad, sur un terrain presque de niveau, parfaitement uni, sans un seul caillou, et formant une suite de lacs et de marécages, nous sommes d'autant plus confirmés dans l'opinion qu'il ne faut pas une pente considérable pour entretenir le mouvement des eaux d'un fleuve, et que les objections de M. Jomard n'empêchent point qu'il ne soit très-*probable* que le Tsad communique avec le Nil.

(*Quartery-Review.*)

TROISIÈME LETTRE SUR L'ORIENT.

Scio. — Smyrne.

Il fallut enfin dire adieu à « l'orgueil de l'Orient », dont la vue eût pu faire sourire le prophète avec plus de raison que le Kaire..... Nous quittâmes Constantinople, à bord d'un vaisseau anglais, appareillé pour Smyrne. Le lendemain, au point du jour, la vue des Dardanelles nous rappela la fable touchante d'Héro et Léandre. Nous y jetâmes l'ancre, et nous nous rendîmes à deux milles du port, aux lieux où fut l'ancienne Abydos. La place qu'elle occupait, est marquée par un tertre élevé, sur le penchant duquel se dessinent, du côté de la mer, quelques débris de murs. De ce point à celui où l'on suppose qu'était Sestos, le détroit est large d'un mille environ, et un nageur ro-

buste et exercé pourrait le traverser sans trop de difficulté. J'étais loin de me douter que ce passage serait, quelques semaines après, funeste à un jeune et aimable voyageur, qui, pour avoir imité Léandre et lord Byron (1) en le traversant, en sortit avec une fièvre violente dont il mourut. Par un beau clair de lune, nous perdîmes de vue les Dardanelles, et un bon vent nous poussa vers Scio. Nous avions à bord deux compatriotes qui étaient allés en Perse dans l'espoir de faire fortune, en s'attachant à une manufacture de coton établie à Téflis, par un jeune négociant anglais. Ce dernier, séduit par les fausses espérances qu'on lui avait données, s'était ruiné dans cette entreprise, et avait été forcé de se rendre par terre, de Téflis à Constantinople, avec ses deux associés. Il était très-amusant de les entendre raconter, dans leur idiome forment provincial, leurs aventures en Perse, et leur voyage à travers des montagnes couvertes de neige, et des plaines brûlées par la chaleur, au milieu des privations et des avanies.

J'avais sauvé des massacres de Stamboul (2) un Grec esclavon, nommé Michel Milovich. Musulman, j'aurais béni le prophète de m'être attaché ce romantique et précieux serviteur : il parlait sept langues différentes, avait beaucoup lu et surtout beaucoup voyagé ; il était très-brave, passionnément curieux, et causait avec esprit. « J'ai appris, me dit-il, que vous partiez pour l'Égypte ; mon » bonheur serait de vous y accompagner. J'ai parcouru » une grande partie du globe, mais je serais désespéré » de mourir sans avoir vu les pyramides et les ruines de » Thèbes. » Toujours fidèle et dévoué, il charmait ma solitude, partageait mes ennuis et plus d'une fois défen-

(1) Voyez dans le quatrième numéro, page 365, le récit du passage de lord Byron.

(2) Nom que les Turcs donnent à Constantinople.

dit mes jours. Je ne saurais penser à lui sans m'attendrir, et je n'oublierai jamais les pleurs qu'il versa en se séparant de moi.

Le 4, au lever du soleil, nous débarquâmes à Scio. Cette île offre un aspect singulier. Non loin du rivage règne une chaîne escarpée de rochers stériles d'un rouge pourpre, qui a six ou huit milles d'étendue, et qui dérobe la vue de l'intérieur de l'île. L'espace compris entre ces rochers et la mer, est couvert de jardins et de campagnes délicieuses qui forment autour de la ville un amphithéâtre de verdure.

Le doux climat de cette île, la profusion de ses fruits, la beauté de ses femmes, et le caractère affectueux et hospitalier de ses habitans, la faisaient préférer par les voyageurs aux autres îles de la Grèce. Le soir, quand le soleil dorait de ses derniers rayons les arêtes de ses montagnes et les rians paysages qui se dessinent à leurs pieds, la population grecque se répandait sur la grève, ou dans les bocages d'alentour, et un essaim de beautés remarquables par la franchise et la grâce de leurs manières ajoutait au charme de ce tableau.

Immédiatement après notre arrivée, nous nous rendîmes chez le consul : c'était un Sciote; il nous reçut avec beaucoup de politesse, et nous présenta à sa femme et à sa fille; leur parure était fort simple; elles nous offrirent des fruits, des confitures et du café. Comme il faisait très-chaud nous trouvâmes délicieuses les oranges et les pastèques qu'on nous servit.

Les malheureux Sciotes étaient de tous les Grecs les plus efféminés et les plus irrésolus. Les négocians vivaient en général dans un grand luxe; plusieurs avaient dans leurs maisons un mobilier magnifique. Depuis le commencement de l'insurrection, ils gardaient une stricte neutralité. Insensibles aux prières et aux menaces de leurs

compatriotes, ils s'étaient refusés à une levée de boucliers qui auraient attiré sur leurs têtes la vengeance des Turcs. Aussi les flottes ottomanes ne les avaient-elles jamais inquiétés. Lorsque, par malheur, un chef grec arriva dans l'île avec plusieurs navires et des troupes de débarquement, et marcha sur la citadelle occupée par la garnison turque. Les Sciotes crurent que l'heure de la liberté venait de sonner pour eux. Passant subitement de l'apathie à l'enthousiasme, ils se soulevèrent et se joignirent aux troupes; la citadelle fut enlevée, et sa garnison ainsi que les Turcs disséminés dans l'île, passés au fil de l'épée. Mais bientôt la flotte ottomane se présente dans le port. Les troupes grecques qui étaient venues de Samos, trop inférieures en nombre pour se mesurer avec elle, gagnent à l'instant leurs vaisseaux et abandonnent les insulaires de Scio à leur affreuse destinée. La populace avait seule pris parti pour les Samiens; les principaux commerçans et magistrats de l'île se rendent à bord du vaisseau du capitan-pacha, protestant solennellement de leur innocence et de leur aveugle soumission à la Porte. L'amiral leur fait le meilleur accueil; promet d'oublier tout ce qui s'est passé, et les admet à prendre avec lui du café et des sorbets. Exécrable perfidie!... A peine les six mille Turcs qui composaient les forces du pacha sont-ils débarqués, qu'il leur donne le signal du massacre. Quel cœur ne se déchirerait au récit des horreurs qu'on va lire et que je tiens de la bouche de Sciotes échappés à cette catastrophe! Fatigués de carnage, les Turcs rejetaient dans leur fourreaux leurs sabres et leurs athagans, et, assis sur le rivage, ils fumaient leur pipe, prenaient le café, causaient tranquillement ou cédaient au sommeil; et, lorsqu'ils étaient délassés, ils se relevaient pour massacrer sans pitié tout être vivant qui s'offrait à leurs coups. Les jeunes femmes, orgueil de Scio

par leur beauté vive et piquante, et que leurs charmes auraient dû protéger, tombaient sans vie aux pieds de leurs mères : cherchaient-elles à fuir ; vains efforts ! une main barbare les saisissait par leurs longues tresses, les traînait dans la poussière et les immolait froidement. Des cris confus de douleur et de mort se mêlaient aux féroces hurlemens de *Mahomet ! vengeance !* Ici, on voyait les Grecs aux genoux de leurs bourreaux ; plus loin, ils fuyaient dans des transes mortelles, et les Turcs s'élançaient sur leurs traces, le sabre à la main. La nuit laissa peu de répit aux victimes. Comment fuir, où se cacher sous les funestes clartés de cette lune brillante qui éclairait le rivage, la ville et les vergers environnans ? Les gémissemens des parens sur leurs filles violées et expirantes ; les lamentations des infortunés qui, dans quelques heures, allaient êtres livrés à la mort ; les cris des orphelins et des veuves inclinés sur les restes mutilés d'un père et d'un époux ; s'élançaient vers le ciel mêlés aux imprécations contre les meurtriers. Mais ces gémissemens sur ceux qui étaient morts furent bientôt troublés par le cliquetis des armes, et par les houra de la soldatesque ottomane. « Mort ! mort aux Grecs ! aux ennemis du prophète ! *Allàh ! el allah !* » Le capitan-pacha, au milieu des sanguinaires instrumens de sa fureur, les poussait au carnage, en brandissant son sabre. Les maisons et les jardins étaient jonchés de cadavres. Sous les orangers, au bord des fontaines, sur les riches tapis, sur les pavés de marbre, au sein de leurs retraites chéries, gisaient pêle et mêle les cadavres des enfans, des femmes, des vieillards. Pendant deux jours, tant qu'il y eut des victimes à immoler, les corps restèrent sans sépulture à la place où ils étaient tombés ; enfin, quand l'œuvre infernale fut consommée, on les entassa sans distinction de sexe et de qualité dans d'énormes fosses qui servirent de sépulture à cette cité.

Vingt mille habitans périrent dans ces massacres. Heureux ceux qui purent trouver une retraite dans les montagnes, ou qui parvinrent à se soustraire au trépas, à bord des navires ou des bateaux qu'ils apercevaient à la côte. J'ai rencontré plusieurs de ces infortunés cherchant un asile; pâles, flétris, désespérés, ils offraient l'image de la plus affreuse misère : c'étaient des jeunes filles à pied, accablées de chaleur et de fatigue, qui s'efforçaient de suivre des chevaux chargés de malades et de blessés; c'étaient des mères qui tombaient de lassitude sous le précieux fardeau des enfans qu'elles avaient dérobés au sort funeste de leurs maris. L'une d'elles, qui appartenait à une des premières maisons de Scio, me raconta en pleurant la mort de tous ses fils : ils étaient cinq, et de la plus belle espérance. J'ai vu des jeunes filles de Scio bannies pour toujours de leur douce patrie, flétries avant le tems, l'œil hagard, et dans des transes mortelles, cherchant sur une terre étrangère des amis qu'elles ne devaient plus retrouver!

A deux ou trois lieues du port de Scio, sur la côte, est la place où l'on raconte qu'Homère tenait son école. C'est un rocher dans lequel on voit encore la trace des siéges qu'on y avait taillés. Le poète avait fait preuve d'un excellent goût dans le choix du site. Un groupe d'arbres magnifiques l'environne ; sous leur ombre jaillit une source limpide; dans le lointain, une rade superbe; à côté, de riantes chaumières, entourées de jardins, et derrière, des précipices et une masse de rochers dont la majestueuse nudité offre à l'œil un rideau de pourpre... Et des Turcs sont en possession de ce site enchanteur! où fut inspiré le cygne de Mœonie, le stupide sectateur du prophète fume sa pipe, et fait ses ablution !...

A quelques lieues de la ville, est le couvent de Nehah-

monce. Un sentier escarpé y conduit ; la chapelle en est richement ornée ; le dôme offre un mélange curieux de mosaïques et de vitraux colorés, et les hautes montagnes qui l'entourent sont couvertes de sapins. La condition des prêtres grecs est plus avantageuse que celle du clergé catholique ; leur vie plus agréable, leurs couvens mieux tenus et plus propres. Ils peuvent même se marier, s'ils n'ont point reçu les derniers ordres. Les voyageurs ont le privilége de passer quelques jours dans le monastère de Nehahmonce : ils y sont bien logés et bien nourris ; car ces moines ont toujours le meilleur vin et les meilleures provisions du voisinage.

L'île abonde en fruits excellens, tels que la figue, l'olive, l'orange, l'amande et la grenade. Le climat en est doux et salubre, et, si l'on excepte l'île de Rhodes, un étranger ne saurait trouver dans l'Archipel un séjour plus agréable. On connaît la réputation des vins de Scio : le rouge est le plus estimé ; on en exporte fort peu, et le reste est consommé par les habitans. Je ne m'étonne point de la haine des Turcs pour les Grecs, quand ils voient ces derniers sablant, avec délices, le jus de la treille, et donnant carrière à leur gaîté, tandis que les pauvres sectateurs de Mahomet n'ont pour boisson que de l'eau claire, ou sont réduits à se délecter gravement avec un sorbet, ou une tasse de moka.

Dans l'intérieur de l'île, à quelques milles de la mer, on distingue de loin en loin les maisons de plaisance des Grecs et des Turcs de la classe riche : bâties en pierre, au milieu de superbes jardins, elles sont en général dans un site romantique. L'air est embaumé par des bosquets d'arbrisseaux qui couvrent tout le pays ; on y distingue l'arbre à mastic qui fournit un cosmétique précieux aux femmes de la Grèce et de la Turquie ; les premières surtout s'en servent pour relever l'éclat de leur teint ; car

elles sortent sans voile, et dans un costume aussi riche que gracieux.

Mais ni la richesse du costume, ni même les traces qu'elles conservent de cette régularité de traits qu'on admire dans les statues antiques, ne peut donner aux femmes grecques ce port majestueux, cette élégance et cette douceur de manières des beautés musulmanes. Toutefois on ne saurait quitter une île grecque, sans éprouver un sentiment de regret. Si je voulais fixer mon séjour dans l'une des contrées que j'ai visitées avec tant de plaisir, ce ne serait pas aux rives du Bosphore que je donnerais la préférence, malgré ces montagnes qui, du sein des flots, s'élèvent comme une barrière entre l'Europe et l'Asie; cet amphithéâtre de bois, de bosquets, de villages; et ces vallées délicieuses, image révérée du Paradis de Mahomet. Je ne choisirais pas non plus cette plaine superbe de Damas, arrosée par mille ruisseaux qui y font circuler partout la fraîcheur et la fécondité. C'est sous le ciel toujours pur de Rhodes ou de Scio que je voudrais vivre. Quel plaisir n'aurais-je pas à suivre ces allées qui conduisent à des bois de citronniers ou d'orangers; à respirer les parfums de ces buissons aromatiques qui tapissent les montagnes; à voir l'astre du jour descendre radieux au sein des vagues, en dorant le sommet des îles semées de tous côtés à l'horizon; et le soir, quand la lune jetterait une teinte plus douce sur ce magique tableau, à entendre les chants de l'insulaire, mariés aux accords de la guitare, ou au bruissement des flots sur le rivage.

Partis de Scio la veille, nous entrâmes le lendemain au soir dans la rade de Smyrne. Elle est très-vaste, et vous naviguez long-tems entre deux chaînes de montagnes, le long de rives verdoyantes, au fond desquelles la ville est située. Smyrne possède une population con-

sidérable, et un commerce très-étendu. Ses rues sont étroites, mais le quartier des Francs, habité par les négocians et les consuls, est couvert de maisons élégantes, dont les toits, disposés en terrasses, offrent une charmante promenade. Beaucoup d'Européens s'allient aux familles grecques ; aussi les femmes de Smyrne présentent-elles un mélange fort attrayant des mœurs orientales et européennes. On éprouve un charme invincible à voir une belle tête coiffée d'un turban, se pencher sur une harpe ou un piano, et à entendre des mélodies écossaises ou irlandaises sur les rivages de l'Asie.

Le cimetière des Turcs est situé sur le penchant d'une montagne, près de celui des juifs, et à peu de distance de la ville ; il est entouré d'un bois de cyprès : cet arbre majestueux est la meilleure sauvegarde et la plus digne parure de ce lieu sacré ; son triste et immobile feuillage est un emblème de mort. Les Orientaux aiment à placer autour des tombeaux tout ce qui peut inspirer la mélancolie et le recueillement, et ils ne s'en approchent qu'avec un profond respect. Souvent on les voit passer plusieurs heures dans leurs kiosques du Bosphore, l'œil fixé, avec une douce tristesse, sur les côtes de l'Asie. Là reposent les cendres de leurs pères. C'est là aussi qu'en général les Turcs opulens de Stamboul veulent être inhumés. Ils croïent que le siége de l'empire y sera fixé, *lorsque les guerriers blonds du nord auront chassé d'Europe les enfans d'Osman*.

A Smyrne, les familles des négocians européens composaient des cercles charmans où présidait une franche cordialité. Le bel établissement appelé Casino, richement décoré, et possédant un salon de lecture, s'ouvrait tous les soirs à huit heures ; les étrangers et les voyageurs de tous les pays venaient y prendre des rafraîchissemens et jouir des agrémens de la société ; souvent on y donnait

des bals. Mais tout avait changé de face quand nous arrivâmes. Le Casino était fermé, les promenades désertes, les bazars vides et silencieux; les familles grecques de la classe aisée étaient en fuite, et toutes relations rompues entre les Francs; enfin il n'arrivait plus de caravanes de l'intérieur.

A quelques milles de la cité, on distingue le village de Bournabat, qui ne se compose que de jolies maisons de campagne, possédées par des négocians européens. Les environs en sont très-bien cultivés, et couverts d'oliviers; on y voit beaucoup de cigognes qui n'ont rien de farouche, et sont pour les Turcs l'objet d'une vénération superstitieuse. Elles se montrent souvent sur les ruines des temples et des villages; mais leur forme et le bruit qu'elles font contrastent avec l'aspect désolé de ces ruines. Les compagnies de pigeons, au plumage bigarré, qui viennent planer et s'abattre sur le temple du soleil à Balbec, offrent un coup-d'œil plus en harmonie avec ces débris magnifiques, décrits avec tant de talent et de vérité dans Lalla-Rookh (1).

Nous logeâmes, à Smyrne, dans un hôtel tenu par un Italien, et dont les croisées donnaient sur la baie et ses charmans rivages. Plusieurs négocians et prêtres grecs dînaient avec nous à une table d'hôte servie à la grecque et à l'européenne. Tout les effrayait et leur paraissait suspect. Hélas! ce n'était pas sans raison; car ils n'auraient pu sortir sans courir le risque d'être massacrés. Un jour, me trouvant le matin dans la rue, je vis un domestique grec égorgé par un boucher candiote, dont il avait refusé d'acheter la viande. Cinquante Grecs s'étaient rendus, dans le dessein de s'échapper, à bord d'un vaisseau ragusain, dont ils avaient largement payé le capitaine. Cet homme, au lieu de mettre à l'instant à la voile, avait

(1) Poème charmant de Thomas Moore.

laissé le navire en rade, malgré les avis du consul. Une nuit, le bâtiment fut cerné par trois vaisseaux turcs, qui s'en emparèrent. On pendit le capitaine et l'équipage, et les pauvres Grecs, traînés au lever du soleil sur l'une des places de la ville, y furent tous décapités : cette boucherie eut lieu pendant notre séjour. Le consul français eut l'immortel honneur de sauver, par son active et habile intervention, les jours de plusieurs centaines de victimes, qu'il arracha des mains des soldats turcs.

En traversant la ville, on voyait les malheureux Grecs assis derrière les murailles, ou les portes entr'ouvertes, tenir l'œil au guet, et prêter une oreille inquiète à la voix des passans. Au moindre bruit qui éclatait dans les rues, des femmes, quelquefois d'une beauté remarquable, s'élançaient aux croisées des étages supérieurs des maisons qui leur servaient de réfuge, hors d'état de contenir leur curiosité, malgré le danger qu'elles couraient en la satisfaisant. La seule Grecque dont la figure ait réalisé à mes yeux le beau idéal de l'antiquité, frappa mes regards à l'entrée de la ville ; tournée vers la porte d'une maison de chétive apparence, elle parlait à quelques-unes de ses malheureuses compatriotes ; et la pitié dont son visage portait l'empreinte, ajoutait à l'intérêt qu'inspirait sa beauté noble et régulière.

La légèreté, qu'on a toujours reprochée aux Hellènes, est un bonheur dans leur situation actuelle ; les désastres n'excitent en eux ni surprise ni désespoir. Actifs, entreprenans, infatigables, ils possèdent tous les élémens des vertus militaires ; vains à l'excès, et pleins de confiance dans le succès, je les ai entendus s'écrier en sortant de Tripolitza pour marcher contre les Turcs : « Nous » les avons vaincus jusqu'ici avec des bâtons, et nous » allons les chasser devant nous l'épée dans les reins. » Condamnez un Grec à mourir, et il quitte la vie sans

aucun signe de crainte ou de regrets ; donnez-lui une guitare et du vin, et il passera la nuit à danser, à causer avec la gaîté la plus vive, ou à répéter des chansons moréotes.

Durant notre voyage, une des îles de l'Archipel fut le théâtre d'une scène bien attendrissante. A l'approche d'un corps de Turcs, un grand nombre de ses habitans s'étaient réfugiés à bord d'un navire, qu'ils mettaient à flot. L'épouse de l'un d'eux, jeune personne d'une beauté et d'un caractère angéliques, s'élança au rivage, et, les mains étendues vers le bâtiment, elle demandait, dans les termes les plus touchans, qu'on l'emmenât ; mais son mari, loin de s'émouvoir, força ses compagnons de gagner le large. Cette infortunée, abandonnée sans appui au milieu des ennemis, se débattit, à travers mille périls, sous le poids des avanies et des souffrances de tout genre. Errante dans les montagnes, cachée dans de misérables chaumières, précipitant sa fuite au sein des plus cruelles fatigues, partout l'espoir et l'amour de revoir son mari soutenaient son courage. Il revint enfin, après la retraite des Turcs ; il revint déchiré de remords, quand il apprit l'état déplorable de sa compagne. Mais l'infortunée touchait au terme de ses épreuves et de sa vie ; sa tendresse pour lui s'était changée en aversion, elle réfusa de le voir et de lui pardonner (j'ai eu plus d'une fois l'occasion de reconnaître chez les femmes grecques, une énergie et une sévérité de caractère non moins remarquables). Sa sœur et ses amis entouraient son lit de mort ; jamais, dans ses jours de bonheur et d'amour, sa beauté ne leur avait paru plus touchante ; ses regards languissans semblaient leur dire : « Ce ne n'est pas sur mon destin, c'est sur les » torts d'un époux que je pleure. » Une fièvre de consomption animait d'un léger carmin la paleur naturelle de ses joues, ses longues tresses de cheveux noirs tombaient

éparses sur son lit. Ses amis la conjuraient, avec des larmes, de pardonner à son mari, de lui parler du moins ; mais elle détournait la tête et le congédiait de la main. Tout-à-coup elle sent que son dernier soupir va s'exhaler ; elle se retourne, sa paupière mourante se soulève, un dernier regard annonce au coupable son pardon ; elle pose sa main dans la sienne, et meurt.

Nous nous embarquâmes à Smyrne pour Alexandrie, sur un vaisseau français. Nous avions depuis trois jours un vent favorable, lorsque nous rencontrâmes une division de la flotte grecque ; elle nous héla, et nous dépêcha un bateau armé, pour s'éclairer sur notre destination, sur la nature de notre cargaison, et pour recevoir tous les renseignemens que nous pourrions leur donner. Ces Grecs se conduisirent très-bien à notre égard. Leurs bâtimens étaient des vaisseaux marchands, armés en guerre, et garnis de vingt canons, montés par des Hydriotes, les meilleurs marins de l'Archipel. Après cette rencontre, nous eûmes un calme plat, et il fallut se résoudre à se désennuyer comme on put ; chose plus facile sur un vaisseau français que sur d'autres bâtimens, car les passagers y perdent rarement leur gaîté. Le lieutenant qui paraissait commander le navire, était un jeune français de bonne mine, plein de vivacité, qui avait une petite collection de livres intéressans. Le capitaine en titre, M. Gras, avait, malgré sa face rebondie, un extérieur grave et mélancolique. Matin et soir, avant le déjeûner et le souper, il rassemblait l'équipage à la poupe, et récitait d'un ton dolent les prières dont les matelots disaient en chœur les versets. Au reste, nous avions un assemblage bizarre de passagers. D'abord, un jeune et gros Allemand qui se donnait pour docteur; il allait au Caire dans l'intention de guérir les Turcs et les Arabes sans savoir un mot de leur langue, et il était accom-

pagné d'une jeune et sémillante Italienne qui avait quitté son charmant pays pour vivre sur les bords du Nil avec son flegmatique compagnon ; celui-ci tenait constamment sa pipe à la bouche, à demi couché sur le pont, et tout débraillé *à l'orientale.* Venait ensuite un tailleur italien, pâle et fluet, qui se rendait à Alexandrie pour y exercer son état. Il nous rappela ce fabricant de boutons de Sheffield, qui en porta une cargaison à Constantinople, et s'aperçut trop tard que les Turcs ne s'en servaient pas. Le troisième Italien, aussi suivi de sa femme, était un marchand de chiens ; il en conduisait un grand nombre des meilleures races, dont il voulait faire le commerce parmi les Francs ou les infidèles. Ces braves gens, et leurs deux amies (car le pauvre tailleur n'avait point de compagne) vivaient entr'eux dans l'intimité ; ils nous divertirent beaucoup tant que le calme dura.

Enfin, nous aperçûmes la côte basse et sablonneuse d'Alexandrie. Quiconque a navigué sait combien il est doux pour le passager de pouvoir crier : terre ! terre ! La colonne de Pompée, élevée sur une éminence en avant de la ville, le canal du Nil qui débouche non loin de là, et mille souvenirs attachés au séjour des Ptolomées et de Cléopâtre, donnaient un puissant intérêt au tableau qui se déployait à nos regards. (*New Monthly Magazine.*)

INDUSTRIE.

FUSIL A VAPEUR.

Il était réservé à M. Perkins, après tant et de si heureuses applications de la vapeur, applications qu'il a lui-même contribué à perfectionner, d'en faire une nouvelle encore plus étonnante, peut-être, que toutes celles qui ont précédé.

Comme l'essai du fusil ou canon à vapeur a fortement excité l'attention publique, nous nous sommes appliqués à réunir, sur ce sujet, le plus de renseignemens possibles. Nous croyons que le lecteur peut compter entièrement sur l'exactitude de ceux que nous allons lui communiquer.

M. Perkins a travaillé pendant long-tems à la confection de cette arme formidable, qui, si elle est définitivement adoptée, doit changer entièrement la tactique moderne, et exercer une grande influence sur l'avenir des différens peuples. L'expérience qu'on en a fait a eu lieu en présence du duc de Wellington, de l'état-major et des officiers du génie et de l'artillerie, en un mot de tous les hommes capables de prononcer en connaissance de cause. Après quelques essais préparatoires, M. Perkins commença ses décharges, séparément, mais à de courts intervalles, en les dirigeant contre une plaque de fer placée à 33 mètres de distance ; ce qui était le champ le plus considérable que la cour de la manufacture permît de prendre. En employant la vapeur à la plus basse pression, les balles s'aplatissaient parfaitement, et à une

plus haute pression, elles se brisèrent en mille pièces. On plaça ensuite, à la même distance du fusil, douze planches de sapin d'un pouce, emboîtées dans des rainures, et écartées d'un pouce les unes des autres; la balle en traversa onze. On tira aussi contre un bloc de bois, sur lequel on avait lancé des balles avec un fusil ordinaire, et l'on trouva que, dans ce cas, la force de la vapeur était égale à celle de la meilleure poudre. On fit la même observation en tirant sur une plaque de fer épaisse d'un quart de pouce. Elle n'était que d'environ 900 livres par chaque pouce carré, ou 65 atmosphères, tandis qu'on aurait pu la porter sans danger à 200 atmosphères. Jusque-là la vapeur luttait sans désavantage contre la poudre à canon, et avec cent fois moins de frais. Par exemple, il faudrait 250 décharges de mousquet pour lancer le même nombre de balles que le fusil à vapeur peut en faire pleuvoir, c'est-à-dire au moins 250 par minute, ou 15,000 dans une heure; ce qui demanderait par heure 15,000 charges de poudre. La vapeur produit cet effet avec cinq boisseaux de charbon. La différence de prix entre 15,000 charges de poudre et cinqboisseaux de charbon se calcule aisément. Il faut maintenant faire voir en quoi ce terrible instrument de destruction surpasse de bien loin tout ce qu'on peut attendre des armes à feu ordinaires. Pour décharger les balles, on en remplit une trémie, et elles tombent à l'endroit de la culasse, aussi vite que l'on peut tourner une petite manivelle. Ensuite on dévisse cette manivelle avec la soupape, et le canon communique avec la vapeur par un appareil semblable, au moyen d'une roue, dans lequel il est vissé. Un tube qui forme un rayon unique, est vissé dans ce moyeu (Il y a beaucoup de rayons semblables, tellement disposés, que dans un plan ils paraîtraient tenir à un seul moyen, de sorte que dans un

mouvement de rotation, chacun à son tour se trouve perpendiculaire sur le fusil.). A fleur du canon chaque tube a une soupape au-dessus de laquelle étaient cinquante-deux balles, et une vis qui ferme l'orifice du tube au sommet. Lorsque ce tube devenait perpendiculaire, les balles, en ouvrant la soupape, tombaient dans le fusil par leur propre poids, et étaient lancées une à une à des intervalles à peine sensibles, puisqu'il ne fallait qu'une minute pour en chasser 1,000. Le bruit de la décharge égalait celui du tonnerre, et ce bruit ajoutait encore à l'impression produite sur les spectateurs par cet étonnant appareil.

Après avair fait deux décharges de cette espèce contre la plaque de fer, ou les balles se brisèrent en jonchant la terre de leurs fragmens, on plaça horizontalement, contre un mur de brique, une planche de sapin d'environ deux pieds de large, et l'on dirigea vers ce but le canon du fusil, en lui imprimant, en même tems, un léger mouvement latéral. Les balles criblèrent la planche, d'une extrémité à l'autre, avec la plus grande régularité, et à des distances tres-rapprochées. Le fusil peut se mouvoir, dans toutes les directions, comme le tuyau d'une pompe à incendie. Ainsi, un de ces fusils, du calibre ordinaire, anéantirait, dans une ou deux sesecondes, une compagnie d'infanterie qu'on lui opposerait en ligne, et déchargerait à peu près trois fois autant de balles que quatre-vingt-dix hommes pourraient le faire avec des fusils ordinaires chargés d'avance. Recharger les armes devant un pareil volcan, serait impossible : que serait-ce donc si cinquante fusils à vapeur agissaient à la fois ? On put reconnaître l'étonnante précision avec laquelle les balles sont lancées en tirant contre un mur de brique de dix-huit pouces d'é-

paisseur. Une seule décharge y creusa un trou d'un pied de diamètre sur neuf pouces de profondeur : et c'était seulement avec des balles de plomb; des balles de fer auraient passé à travers le mur. Le gouvernement britannique a tourné ses regards sur cette formidable application de la vapeur, et sa sollicitude ne sera pas perdue. Dix canons à vapeur, sur un champ de bataille, en vaudraient deux cents dans le système ordinaire; un vaisseau de six canons seulement tiendrait facilement contre un de soixante-quatorze; et de cinq cents boulets qu'un de ces canons tirerait par minute, n'y en eût-il qu'un sur vingt qui portât, on pourrait, avec dix canons, détruire cent cinquante mille hommes par jour. Mais ce n'est pas la fortune d'un particulier qui pourrait suffire à faire en grand ces expériences. Il faudrait que M. Perkins fût autorisé à les faire aux frais de l'État, et eût à sa disposition tous les moyens de perfectionner son invention, car il est hors de doute que l'emploi de la vapeur, quelque prodigieux qu'il soit, est encore dans son enfance.

C'est un bienfait pour l'humanité que l'on adopte les armes les plus destructives, parce que la durée de la guerre en sera beaucoup abrégée. Le canon à vapeur aura encore un autre avantage, celui de rendre la défense plus facile que l'agression. Par exemple, un fort deviendra imprenable; en supposant qu'il fût possible d'y faire une brèche sous le feu d'une semblable artillerie, il serait impossible d'y monter. Les changemens que cette découverte doit produire, passent tous les calculs de la prévoyance.

Description de la planche qui se trouve à la fin du numéro.

A *Fig.* 1. Chambre du fusil d'où le canon reçoit sa charge.

B. Manivelle dirigeant la pièce qui fonctionne dans la chambre, et servant à faire passer les balles des trémies C dans le canon.

C. Trémies où sont contenues les balles, et d'où elles tombent une à une dans la chambre, quand on fait mouvoir la manivelle B.

D. Canon, qui a environ six pieds de long.

E. Vis de pression pour serrer la manivelle.

F. Genouillère qui permet d'élever ou d'abaisser le fusil, et par le moyen de laquelle le canon peut prendre presque toutes les directions.

G. Soupape par où la vapeur arrive de la chaudière, et dans laquelle est introduit le tuyau qui communique avec le canon.

H, H. Moyen excellent, employé par M. Perkins, pour que les tuyaux se joignent de manière à résister à la pression. On voit la jonction du tuyau qui part de la chaudière avec celui de la chambre.

Fig. 2. La balle avant d'être placée dans le canon.

Fig. 3. Configuration de la balle du côté qui regarde le fusil, quand elle a été lancée contre un plaque de fer éloignée de cent pieds du canon, et qu'elle a été aplatie par la force du choc.

Fig. 4. Aspect de la balle sur le côté qui a frappé contre la plaque. (*Glarg. Mech. Mag.*)

AGRICULTURE.

NOTICE SUR L'ARRACACHA, PLANTE LÉGUMINEUSE DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

Dans un mémoire de la société d'horticulture de la Jamaïque, publié dans le *Journal de la Jamaïque*, à Kingston, on trouve, sur *l'Arracacha*, plante légumineuse, une notice fort curieuse, et qui doit intéresser à un haut degré tous ceux qui s'occupent d'agriculture. Comme cette racine deviendra probablement aussi importante pour l'Europe que l'est devenue la pomme de terre, nous croyons devoir extraire de la notice en question quelques détails qui sont loin d'être sans intérêt.

« Il y a déjà, dit le docteur Bancroft, auteur de ce mémoire, un certain nombre d'années que l'on fit connaître à l'Europe l'arracacha, comme une plante légumineuse généralement en usage à Santa-Fé de Bogota et dans les provinces de la Nouvelle-Grenade; et il y en a, à-peu-près vingt, que l'attention publique fut dirigée, en Angleterre, sur cette racine, par la notice que le Senor Vargas en publia dans les *Archives de botanique* de Kœnig et de Sinns, où elle était décrite comme très-supérieure à la pomme de terre, sous les divers rapports de la saveur, de l'utilité et de l'abondance avec laquelle elle se multiplie. Ce botaniste assurait que l'arracacha pourrait être avantageusement cultivée en Europe. Depuis l'époque où parut cette notice, différentes personnes, entr'autres le feu président de la société royale de Londres, sir Joseph Banks, tentèrent de se procurer l'arracacha de la Nouvelle-

Grenade; mais tels furent les obstacles que la guerre et d'autres causes mirent à l'accomplissement de ce vœu, que sir Joseph Banks, dont le nom seul semblait devoir suffire pour assurer le succès d'une entreprise de ce genre, ne put retirer aucun résultat de ses nombreuses démarches. Instruit de l'importance qu'on attachait à cette plante, je profitai d'une occasion favorable qui se présenta en 1821, pour m'en procurer quelques plants de Santa-Fé de Bogota, et je dus à l'obligeance de Don Francisco Urquinaona, qui retournait alors de cette île à la Nouvelle-Grenade, la possession d'une boîte contenant douze plants, dont trois périrent dans la traversée, et trois dans la transplantation. Désespérant de faire réussir ce végétal à la haute température qui règne à Kingston, je me déterminai à le transporter dans les montagnes de l'intérieur de l'île, et je confiai à cet effet les six plants qui me restaient à un cultivateur intelligent, M. Henri Burger, qui habite les montagnes de St-David, et par les soins duquel j'ai obtenu un succès complet. J'ai pu en conséquence transmettre, l'année suivante, quelques jeunes plants de l'arracacha à Londres, pour la société royale de cette ville et pour les jardins de S. M. à Kew, et j'en ai distribué d'autres parmi divers planteurs de cette île; de manière que la culture de ce légume y est maintenant assez généralement répandue. Je ne m'étendrai pas sur les propriétés nutritives et la saveur agréable de l'arracacha; il est vrai que certaines personnes n'ont pas paru la trouver à leur goût; mais comme cette racine demande une plus longue application de la chaleur que les légumes communément en usage, j'ai lieu de croire que la répugnance qu'on a quelquefois éprouvée en la goûtant, venait de ce qu'elle n'était pas assez cuite. Quoi qu'il en soit, un légume qui, depuis tant de siècles, est l'aliment favori des peuples d'une grande por-

tion de l'Amérique du Sud, et qu'on y préfère à la pomme de terre, qui y est indigène, mérite qu'on essaie de la cultiver ailleurs. Si, comme tout le fait espérer, ces tentatives réussissent, il en résultera un grand accroissement dans les moyens de subsistance du pauvre, et par conséquent une grande amélioration dans sa situation.

» Lorsque les plants que je cultivai eurent atteint leur maturité, je désirai vivement en observer les caractères botaniques, attendu qu'on ne les a pas fait connaître encore, que je sache, dans son pays natal, et que l'arracacha a excité une grande curiosité en Europe. Elle appartient incontestablement à l'ordre naturel des ombellifères; mais, après un examen minutieux et réitéré de ses fleurs, dans toutes leurs phases, et une comparaison exacte des phénomènes qu'elles présentent, avec les caractères assignés aux différens genres que cet ordre contient, il me paraît également évident que, bien que l'arracacha s'accorde, sous quelques rapports, avec plusieurs de ses *genres*, et particulièrement avec les genres apium et ligusticum, cependant elle diffère de chacun d'eux sous plusieurs autres, au point que de tous les genres appartenant à cet ordre, tel qu'il est décrit dans les divers ouvrages de botanique que j'ai été à même de consulter, il n'y en a qu'un seul avec les caractères duquel l'arracacha coïncide assez complètement pour qu'on puisse l'y classer. »

Le docteur Bancroft signale toutes les différences qu'il a observées, et conclut en disant qu'il faut regarder l'arracacha comme un genre nouveau, auquel il propose de donner le nom d'*arracacia*, « nom qui se rapproche, dit-il, autant que possible de celui sous lequel cette plante est connue dans le pays où elle est indigène, ainsi qu'en Europe, et qui est en même tems exempt de toute dissonnance barbare. »

L'espèce introduite dans la Jamaïque est décrite ainsi qu'il suit :

« La racine est annuelle, charnue, fortement tuberculeuse et garnie en dehors de nombreuses excroissances. Intérieurement, elle est de couleur jaune pâle, et son volume ordinaire est de huit à neuf pouces de diamètre. Les tubercules ou excroissances sont de deux sortes ; les uns comparativement petits et situés à la partie supérieure de la racine ; les autres plus gros et au nombre de huit ou dix, situés à sa partie inférieure. Les premiers jettent des bourgeons qui se dirigent en haut, et ils sont marqués à leur base par divers anneaux à tunique membraneuses, qui se flétrissent l'une après l'autre ; les seconds, qui sont ceux appropriés aux usages de la table, se dirigent en bas et pénètrent dans la terre. Les plus gros de ces derniers ont de deux à deux pouces et demi de diamètre ; ils ont partout la même circonférence, se rétrécissant tout-à-coup pour jeter quelques petites fibres à leur extrémité. Leur surface, qui est presqu'unie, est recouverte d'une pellicule fine marquée en travers par quelques crevasses assez semblables à celles des carottes. Les plus gros de ces tubercules sont appelés à Bogota, *hijos* ou fils, et comme ils sont fort tendres, et d'une saveur très-délicate, ils sont de beaucoup préférés à la racine principale qu'on appelle *madre* ou mère. Parmi un certain nombre de racines, qui me furent envoyées de la montagne Saint-Denis, il s'en trouvait une qui, après qu'on en eut détaché presque toute la racine-mère et tous les tubercules supérieurs avec leurs bourgeons, ainsi qu'un *hijo* assez gros, pesait encore huit livres. La tige de l'arracacha est herbacée, droite, ronde, à nœuds, creuse entre les nœuds, peu branchue, unie, striée et marquée de raies de couleur pourprée. Elle atteint généralement la hauteur de trois pieds et quelque-

fois quatre. Son épaisseur est d'un demi-pouce; mais elle a un peu plus de diamètre à sa base. Les fleurs sont petites, et d'abord d'une couleur pâle, qui passe au pourpre rougeâtre. Quelques-unes des fleurs sont stériles et, dans celles-ci, la corolle ne s'épanouit pas. Les étamines ont des filamens d'abord verts, puis pourprés. Les anthères, dont la couleur est d'un jaune brillant, sont comparativement grandes, et ressemblent à deux œufs qui se touchent par le côté. Elles s'ouvrent en-dehors pour émettre un pollen de petits globules blancs. Les pistils changent également de couleur, passant du vert au pourpre; leurs stigmates sont cependant blanchâtres et demi-transparens : il n'y a qu'un rudiment de pistil aux fleurs stériles. Dans les fleurs fécondes, le fruit continue à croître jusqu'à ce qu'il ait atteint son volume complet; et, dès-lors, il commence à se flétrir. Il parait que les semences arrivent difficilement à l'état de perfection; aussi, ceux qui cultivent l'arracacha dans le pays où il est indigène, le font rarement venir, m'assure-t-on, par la semence; et ici, toutes les tentatives qu'on a faites par la semence ont échoué. Ces semences sont cependant d'un volume assez fort, comparées à celles de la plupart des plantes ombellifères : j'en possède qui ont les trois huitièmes d'un pouce de longueur.

» On distingue, dit-on, quatre sortes d'arracacha; mais je n'ai pu savoir encore si elles doivent être regardées comme des espèces différentes ou seulement comme des variétés d'une même espèce. L'espèce introduite dans la Jamaïque, est celle appelée *jaune*, de la couleur de la racine; c'est, m'assure-t-on, la plus estimée à Bogota. Une seconde sorte est à racine blanche, et les deux autres sont à racine pourprée; l'une de ces dernières n'est guère moins prisée que l'espèce jaune, et l'autre est, dit-on, d'une qualité grossière et nullement propre à servir

d'aliment; on l'emploie à faire des cataplasmes et à d'autres usages.

Quant à la manière don on cultive cette plante, voici celle qui est suivie à Bagota, et que j'ai adoptée ici avec un succès égal à celui des contrées où l'arracacha est indigène. Après avoir séparé de la racine les tubercules ou protubérances supérieures, on détache successivement de celles-ci, les scions, chacun avec une portion de la substance du tubercule, qui doit être ensuite taillé d'une manière très-nette autour de la base, les feuilles extérieures ayant été préalablement enlevées et de manière à ne laisser qu'un seul jet d'un demi-pouce à deux ou trois pouces au plus. Si l'on aperçoit quelqu'œil ou bourgeon à la base de ces scions, il faut avoir soin de l'en ôter. Ainsi apprêtés, les scions se plantent dans un terreau léger et dans une direction oblique, à la distance de quinze à dix-huit pouces l'un de l'autre, soit que le terrain offre un plan incliné, soit qu'il présente un niveau; cela fait, on sarclera le sol des mauvaises herbes à des intervalles d'environ deux mois, et quand la plante aura atteint la hauteur de dix à douze pouces, et même, dans tous les cas où elle paraîtra disposée à fleurir, on enlevera les sommités des bourgeons, attendu que la fleuraison empêcherait la racine de prendre tout son développement. On empêchera toute croissance extraordinaire dans les jets, qui ne pourrait avoir lieu qu'aux dépens de la racine. De tems à autres, et surtout après avoir sarclé la terre, il sera bon d'entourer le pied de chaque plante d'une nouvelle quantité de terreau, pour aider le développement de la racine.

Placée dans une situation favorable, l'arracacha atteint, dit-on, sa pleine croissance dans l'espace de six mois. Elle ne paraît pas demander une terre grasse, ou beaucoup d'humidité, puisque dans une terre pauvre et

légère, comme celle qui recouvre les montagnes de Saint-André à la Jamaïque, et sur laquelle il ne tombe que fort peu de pluie depuis l'époque ou l'arracacha y fut plantée, jusqu'à celle où elle atteignit sa pleine croissance, elle réussit et parvint à sa maturité dans l'espace de huit mois. Le sol qui fait prospérer l'igname, paraît convenir également à la culture de l'arracacha. A Bogota et à Popayan, on obtient des récoltes successives de l'arracacha durant toute l'année, en en plantant des scions à chaque déclin de la lune. Lorsque la racine a atteint sa pleine croissance, et qu'on l'a sortie de la terre, elle ne peut se garder au-delà de deux ou trois jours; mais d'un autre côté, elle jouit de cette propriété singulière, qu'elle peut demeurer en terre pendant plusieurs mois dans cet état de maturité, sans se gâter et sans prendre aucun accroissement nouveau. La racine, rapée et macérée dans l'eau, dépose une fécule qui fournit une nourriture légère et substantielle que l'on donne à Bogota, aux convalescens.

(*Lit. Gaz.*)

MÉLANGES.

DES PROJETS DU GOUVERNEMENT RUSSE SUR L'HINDOSTAN.

On ne saurait douter que la cour de Saint-Pétersbourg n'ait conçu dès long-tems le projet d'étendre ses possessions jusqu'à l'Oxus. Pour s'en convaincre, il suffit de connaître le caractère politique et l'ambition d'un cabinet qui, depuis Pierre-le-Grand, n'a jamais changé de direction, et qui s'avance dans la carrière des conquêtes

avec autant d'uniformité, et presqu'aussi heureusement, que la république romaine. Les missions des agens russes à Khyva, Kokan et Boukhara, pourraient bien n'avoir eu d'autre objet que de préparer les voies à l'agrandissement de la puissance russe dans ces contrées, et d'amener l'acquisition de Khwarizm, et surtout de Boukhara et de Samarcande. Ces pays sont admirablement situés pour devenir l'entrepôt du commerce central de l'Asie. On y trouve de vastes et fertiles plaines qui étaient comptées anciennement au nombre des plus riches et des plus productives du monde; ils sont, d'ailleurs, en communication directe avec la Perse, l'Inde et la Chine, les régions les plus opulentes de l'Asie; traversés par de grandes rivières, ils étaient couverts, au tems de leur prospérité, de canaux d'irrigation et de commerce. S'ils ont été conquis deux fois par les hordes tartares, comment aujourd'hui, dans l'état de dégénération physique et morale où ils languissent, échapperaient-ils à l'ambition envahissante d'un empire bien plus redoutable qu'aucun de ceux qui ont pesé sur l'Asie?

La conquête de ces contrées serait plus utile aux Russes que celles qu'ils ont faites jusqu'ici, sauf toutefois le funeste partage de la Pologne, sur lequel nos descendans n'auront que trop à gémir un jour. Mais l'ambition moscowite ne s'arrêtera pas là. Les plans d'attaque que, si l'on en croit les causeries du prisonnier de Sainte-Hélène, il avait concertés avec Alexandre, contre l'Inde britannique, ne sont pas plus déraisonnables que ne l'était l'expédition d'Egypte, au moment où elle fut entreprise. Sans entrer dans les secrets du cabinet de Saint-Pétersbourg, qu'il suffise de constater un fait; c'est que tous les officiers russes parlent d'une invasion dans l'Hindoustan, comme du but de sa politique. Cette idée n'est guère moins accréditée et guère moins populaire parmi

eux, que celle d'une expédition dans la Grèce. Si donc autrefois nous nous sommes justement alarmés des projets conçus par la France contre nos possessions d'Orient, nous sommes dix fois plus fondés à redouter ceux de la Russie.

Les armées russes éviteraient probablement de traverser la Perse. Elles auraient plus d'avantages à suivre une ligne différente ; c'est par Bouckara et Samarcande qu'elles doivent marcher ; c'est là que doit être leur place d'armes, et la Russie n'en est séparée que par un désert, et par des hordes tartares. Le pays situé entre l'Oxus et l'Jaxarte, est divisé en un grand nombre de tribus, incessamment armées l'une contre l'autre. Il serait donc facile de les soumettre. Telle est la situation de Boukhara, que sous l'empire de quelque puissance européenne que ce soit, il ne peut manquer de devenir riche et populeux, s'il est livré à lui-même, et qu'il ne soit pas horriblement maltraité. Non-seulement cette ville pourrait entretenir les troupes chargées de sa défense, mais elle pourrait encore servir de magasins de réserve à l'armée d'expédition.

Boukhara n'est séparé de l'Inde que par le pays des Afghans. Les Russes pourraient y pénétrer par des traités ou à force ouverte. N'oublions pas que les conquérans de l'Inde, Alexandre, Gengiskan, Tamerlan et Baber, avaient traversé l'Oxus à Balkh, les monts *Paropamisades,* entre cette ville et Caboul, et qu'ils pénétrèrent chez les Afghans par la force des armes. Les Cosaques et les troupes légères russes seraient très-propres à ouvrir un passage dans ce pays. Des troupes semblables l'ont tenté plusieurs fois avec succès, quoiqu'elles n'eussent ni intendances, ni service organisé. La marche des Russes, de Samarcande sur le Panjab, n'a donc rien d'impossible.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner quel serait le résultat de la lutte qui s'engagerait dans l'Inde, entre les

deux empires les plus puissans de l'Europe. L'Angleterre s'y trouve sans doute dans une belle position ; elle possède une armée bien disciplinée, des troupes fraîches, d'excellens officiers, une artillerie formidable, une administration supérieurement organisée, une connaissance parfaite du pays, et peut-être aussi, quoi qu'on puisse croire, une population amie. Tout ce que nous affirmons, c'est que l'Inde a été souvent envahie du côté de Samarcande ; que les armées russes pourraient faire halte dans ce dernier pays, s'y délasser de leurs fatigues, s'y arrêter même plusieurs années, y consolider la domination moscowite, et de ce poste avancé, saisir l'occasion favorable pour satisfaire l'ambition du cabinet de Saint-Pétersbourg, comme elles l'ont fait dans la Crimée, la Géorgie, l'Arménie, partout enfin où son habile politique les a conduites.

Voilà le danger le plus grave qui puisse menacer nos possessions de l'Inde; les forces les plus imposantes dirigées contr'elles par la Turquie, la Perse, ou l'Arabie, seraient bien moins redoutables. Ce plan d'attaque a ses difficultés et ses risques; l'armée russe pourrait bien s'anéantir dans une telle expédition ; mais ce danger est commun à toutes les entreprises militaires lointaines.

Toujours est-il que si une puissance européenne peut tenter avec succès de s'emparer de l'Inde, c'est la Russie. La Sogdiane, qui lui appartient, peut, suivant les exigeances de la guerre, servir à ses troupes de point de départ ou de retraite. Elle a conquis le nord de l'Asie, elle tient dans ses chaînes la Géorgie, les provinces du Caucase ; et, ce qui était bien plus important et plus difficile, elle s'est emparée de l'Ukraine, de la Crimée, de la Petite-Tartarie, de la Finlande, de la Lithuanie, de la Pologne, et d'autres provinces sur la Baltique : qu'aurait donc d'étonnant sa domination sur les tribus à demi

barbares répandues sur les rives de l'*Amou* ou du *Sirr?*

La Turquie n'a été si long-tems protégée contre les atteintes de l'aigle moscovite, que par la divergence des intérêts des puissances européennes. Mais les princes Ouzbeqs n'ont, hors de leurs États, aucun allié, ils n'ont pour voisins que des tribus errantes de Tartares. On ne les connaît, en Europe, que par quelques articles de la Gazette Officielle de Saint-Pétersbourg.

En résumé, les Russes, campés sur les rives de l'Oxus, pourraient subjuguer, dans quelques années, les peuplades ignorantes et amollies qui couvrent le sud de l'Asie, aussi complètement qu'ils ont soumis les misérables tribus du nord. (*Revue d'Edinbourg.*)

ÉCOLE MILITAIRE DES ÉTATS-UNIS.

Les États-Unis se glorifient avec raison de l'école militaire établie à West-Point. Comme elle semble devoir, à une époque peu éloignée, exercer une grande influence sur le caractère et les habitudes de la nation, nous avons pensé qu'un aperçu de ce qu'elle est aujourd'hui, et quelques indications sur ce qu'elle peut devenir un jour, ne seraient pas sans intérêt pour nos lecteurs.

Cet établissement est situé dans l'état de New-York, a environ 60 milles de la ville qui porte ce nom, et sur le bord occidental de la rivière Hudson. Le terrain sur lequel se font les exercices est à-peu-près uni, et renferme plusieurs centaines d'acres; il est situé à environ 200 pieds au-dessus de la rivière, dont les bords sont très-escarpés. Cette plaine est bornée de deux côtés par

la rivière, à l'ouest et au sud elle l'est par des chaînes de rochers presqu'inaccessibles, qui forment des montagnes élevées de douze à quinze cents pieds. Au nord-est, la plaine présente elle-même une vue d'une étendue et d'une beauté ravissantes. L'on voit d'abord la rivière encaissée entre deux rangées de rochers fort élevés, à travers lesquels elle semble s'être frayé une route à une époque fort ancienne; et cependant elle présente encore, dans cet endroit, un canal large de plus de mille verges, et qui est navigable pour les plus grands navires. Au-delà, elle acquiert une bien plus grande largeur. Plus loin on aperçoit le rivage de la baie garni de villages populeux et de riches cultures, au-dessus desquels domine une suite non-interrompue d'éminences couvertes de bois, et de vallées fertiles; et, dans cette direction, la vue n'est arrêtée que par les sommets éloignés de la chaîne des monts Shavengeark, et par les cimes encore plus éloignées, plus majestueuses et plus pittoresques des monts Caatskill. La rivière est sans cesse couverte de bateaux à vapeur chargés de passagers. Des navires de toutes grandeurs et de toute forme, depuis les plus forts bâtimens marchands et les baleiniers jusqu'à la simple barque de pêcheur, la sillonnent en mille sens.

Si, comme on l'admet généralement, les facultés intellectuelles reçoivent dans leur développement, pendant l'enfance, une forte impression des objets environnans, aucune position ne convient mieux que West-Point à l'objet que l'on s'est proposé, en créant l'Ecole militaire. Aux avantages d'un air pur et d'un climat très-sain, se joignent des considérations morales qui ne peuvent manquer d'avoir la plus grande influence sur l'esprit des élèves. West-Point est célèbre dans les annales de la guerre de l'indépendance. C'est là qu'a échoué le plan favori du ministère britannique, qui au moyen de mou-

vemens excités simultanément dans le Canada et le New-York, sur la ligne de l'Hudson, voulait séparer les Etats de l'est de ceux du sud. C'est à West-Point que commandait Arnold, lorsque sa trahison fut sur le point de faire réussir ce projet. C'est dans l'une des casemates de ses forts que fut renfermé l'infortuné major André dans le court et triste espace qui s'écoula entre le moment où il fut pris et son jugement. C'est encore à West-Point que demeura long-tems Kosciusko, qui ne défendit pas la liberté avec moins de courage en Amérique qu'en Pologne. On y montre sa retraite favorite, suspendue au-dessus du précipice entre la plaine et la rivière.

Les principales constructions de cet établissement sont, au sud, un réfectoire, un hôtel pour les étrangers, des salles pour tous les cours, et deux grandes casernes pour le logement des cadets ; à l'ouest, les maisons du surintendant, des professeurs et des officiers de l'institution, et au nord, une grande caserne, pour une compagnie de troupes régulières qui est constamment en garnison à West-Point, pour les musiciens et pour les ouvriers. Dans ces constructions on n'a eu aucun égard aux règles de l'architecture. Les maisons particulières sont en briques, mais très-commodes. La caserne, occupée par les soldats, est en bois ; et quoique dénuée de tout ornement, c'est elle qui présente le plus l'apparence d'une construction soignée et régulière.

L'établissement contient 250 cadets entretenus aux frais de l'Etat. Dans les commencemens, avant qu'on eût apprécié les avantages que l'on en peut retirer, et que le système d'éducation y fût arrivé au point de perfection où il est aujourd'hui, le nombre en était bien moindre, et l'on ne suivait aucun ordre dans l'admission des élèves. Mais depuis quelques tems les places de cadet sont très-recherchées, et on les a distribuées entre les différens états,

d'après le nombre de leurs représentans ; de sorte que chaque district qui fournit un représentant au congrès, doit toujours avoir un élève à l'Ecole. Les cadets sont partagés en quatre classes, dont une sort tous les ans et se trouve remplacée par de nouveaux sujets qui forment la quatrième classe. Le cours dure donc quatre années : voici l'ordre adopté dans les études. La première année est spécialement consacrée aux mathématiques et à la langue française. Pour remédier à un inconvénient que l'on a trop souvent éprouvé dans les institutions américaines, où l'on est obligé de suivre une marche qui ne permet pas aux enfans doués de grandes dispositions de les mettre toutes à profit, et qui néanmoins est trop rapide pour les esprits paresseux et indolens, on a pris le parti, à West-Point, de partager chaque classe en autant de sections que cela est nécessaire, pour que les jeunes gens ne puissent pas se porter réciproquement préjudice, et que cependant l'émulation soit conservée. Ainsi, la quatrième classe à quatre sections pour les mathématiques, et cinq pour la langue française. La seconde année on étudie la géométrie descriptive, et le calcul différentiel et intégral dans le traité de Lacroix : on commence également à dessiner. La troisième année est consacrée à l'étude de l'histoire naturelle, à la chimie, au dessin du paysage et à la topographie. Dans la quatrième année on étudie le génie, la minéralogie, l'histoire, la géographie, la morale et la tactique ; quoique dans cette dernière année l'on n'étudie la tactique qu'en théorie, on passe cependant beaucoup de tems chaque jour à acquérir la connaissance pratique des devoirs du soldat. Ainsi les élèves font, sous les yeux du professeur de tactique, toutes les manœuvres de l'infanterie et de l'artillerie. Chaque division a un officier qui est chargé de tout ce qui regarde la conduite de ceux qui sont sous ses ordres, et qui en est responsable ;

de sorte que les professeurs n'ont à s'occuper dans leur classe que de l'instruction. Le plus grand ordre règne dans la succession des différens cours.

On fait pour chaque classe des bulletins, dans lesquels on tient compte de tous les genres de mérite. Ces bulletins sont faits d'après des examens généraux qui ont lieu deux fois par an; une fois, en présence de tous les professeurs réunis, et une autre fois publiquement, devant une commission nommée par le secrétaire de la guerre.

Les noms des quatre élèves qui se sont le plus distingués sont publiés tous les ans dans le rôle de l'armée des États-Unis. Tout cadet qui a passé quatre années à l'École et reçu son diplôme, a droit à un brevet d'officier, qu'il y ait des places vacantes dans l'armée ou non; mais ceux qui se sont distingués peuvent toujours choisir entre les différentes armes.

Il y a pour les fautes une gradation successive de châtimens, dont le dernier est l'expulsion; mais celui qui a été une fois chassé de l'École ne peut plus espérer d'obtenir aucun emploi dépendant du gouvernement. Les mathématiques sont la partie qui a été cultivée jusqu'ici avec le plus de soin et de succès à West-Point. C'est vers l'étude de cette science que le surintendant, qui est lui-même un excellent géomètre, a dirigé toute son attention; et, sous ce rapport, il a été bien secondé par un élève très-distingué de l'école polytechnique française.

On suit, dans l'enseignement des mathématiques, la méthode analytique; méthode qui, en apparence moins facile pour le commençant, lui fait faire cependant de plus rapides progrès, et le dispose à mieux saisir l'ensemble de cette science. L'enseignement du français y est aussi sur un très-bon pied; mais les progrès dans cette étude ne sont pas aussi uniformes que dans celle des mathématiques. Cela ne dépend pas du tout de la méthode

adoptée, mais des connaissances des élèves lorsqu'ils entrent à l'École. Le chapelain de l'institution est chargé d'instruire les plus hautes classes sur la géographie, l'histoire et la morale.

Ce n'est que depuis peu de tems que la chimie est regardée comme une branche importante de l'éducation dans cet établissement; mais déjà elle y a fait de grands progrès.

L'enseignement de l'histoire naturelle y est aussi un peu en arrière; le tems n'a pas encore permis au surintendant de faire des améliorations dans toutes les branches de l'instruction. Il a commencé par les mathématiques, l'étude du français et la tactique; parce que c'est là la base de toute éducation militaire.

L'étude des sciences qui appartiennent au génie est complète et très-bien dirigée à West-Point, tant pour le génie militaire que pour le génie civil. On n'a plus à désirer pour cette partie qu'une collection de modèles.

Les officiers chargés de la direction des études sont: le surintendant, l'instructeur militaire, un professeur d'histoire naturelle, un pour le génie, et un pour les mathématiques; le chirurgien, qui professe la chimie, et le chapelain, la morale; deux maîtres de langue française, et un d'escrime; trois lieutenans et dix cadets, qui sont comme les aides des professeurs; ce qui fait un corps enseignant composé de vingt-deux membres. Peut-être n'y a-t-il pas, dans le monde, d'institution qui possède un aussi grand nombre de maîtres proportionnellement à celui des élèves.

La bibliothèque est très-riche; on peut regarder comme complète la partie qui regarde les mathématiques; car, outre les ouvrages les plus modernes, tant en français qu'en anglais, elle a reçu depuis peu une collection complète des auteurs les plus anciens depuis le tems des

géomètres grecs jusqu'à l'époque de la révolution française. La collection des cartes, tant topographiques que générales, est très-étendue. Celle des auteurs qui ont traité de l'art militaire est aussi fort riche; les écrits de tous les tacticiens français s'y trouvent à peu près sans exception. Il y a quelques ouvrages, mais peu nombreux, sur la littérature et sur les sciences en général. Tous les ans ces différentes parties reçoivent des additions importantes d'un petit fonds qui a été laissé à la disposition du surintendant.

Cette institution, qui malgré quelques imperfections, a droit à de justes éloges, est soutenue par l'Union. Elle a plusieurs fois occupé vivement l'attention du Congrès. Comme elle fournit au pouvoir exécutif un puissant auxiliaire et de bons officiers, elle a toujours été favorisée par les différentes administrations. Mais des républicains ombrageux qui craignent, par-dessus tout, que l'esprit militaire ne s'introduise aux États-Unis, en ont plusieurs fois réclamé la destruction. Dernièrement encore, des attaques ont été dirigées contre elle dans les chambres; mais comme elles ont été repoussées avec avantage, il y a lieu de croire qu'elles ne seront pas renouvelées de sitôt.

FRAGMENT INÉDIT DE LORD BYRON SUR QUELQUES ORATEURS DU PARLEMENT BRITANNIQUE.

Jamais je n'ai vu personne au parlement qui répondit à l'idée que je me fais du véritable orateur. Grattan s'en serait approché sans son débit, qui tenait trop de l'arlequin. Quant à Pitt, je ne l'ai jamais entendu; Fox, la

seule fois que je le vis, ne me parut qu'un dialecticien habile; ce qui ne constitue pas plus l'orateur que le versificateur ne constitue le poète. Grey est imposant, mais ce n'est pas encore là l'orateur. Canning me semble bien près d'y arriver quelquefois. Wyndham, bien qu'admiré de tout le monde dans son tems, ne m'a jamais paru qu'un sophiste médiocre. Whitbread était un Démosthène de mauvais goût; sa véhémence était ignoble; mais il était énergique et anglais.

Holland se distingue par un sens droit et par la bonne foi de ses opinions. Lord Lansdowne est bien, mais il n'est encore que dialecticien. Grenville me plait fort; je voudrais seulement qu'il abrégeât ses discours, de manière à ne me demander qu'une heure pour les entendre.

Burdett est doux et argenté comme Bélial lui-même; et il m'a paru qu'on l'écoutait plus volontiers que tout autre dans le Pandémonium; du moins, j'ai toujours entendu vanter ses discours dans les salles de Bellamy (1), et j'ai remarqué que si on venait à annoncer qu'il était debout, tous les gentilshommes de campagne et toute la gente ministérielle s'esquivaient promptement pour aller l'entendre.

J'étais à la chambre des lords, lorsque Marsh, évêque de Péterborough parla pour la seconde fois. Il ne fit aucune sensation. Je suis fort content de Ward (lord Dudley et Ward); ses discours ont sans doute de l'apprêt, mais ils sont clairs et éloquens. Quand à Peel, mon ancien camarade de collége et de classe à Harrow (car nous n'y étions séparés que par deux bancs), je ne l'ai jamais entendu, quoique je l'aie souvent désiré; mais d'après le souvenir que j'ai de ce qu'il était même alors, il doit

(1) Note du Tr. Salles où les membres du Parlement se retirent quelquefois pendant les séances, pour se reposer ou prendre des rafraîchissemens.

être l'un des plus capables à la chambre. L'éloquence de M. Wilberforce n'est pas celle qui me plait : les mots coulent de sa bouche avec abondance et facilité; mais ce ne sont que des mots et pas autre chose. Je doute que les Anglais aient de l'éloquence à proprement parler; les Irlandais, à mon avis, en ont bien davantage, et les Français sont susceptibles d'en avoir, comme le prouve Mirabeau. Parmi les Anglais, lord Chatham et Burke (1) sont ceux qui s'en sont le plus rapprochés. J'ignore ce que Erskine a pu être au barreau; mais ce que je sais, c'est que, quand il m'arrive de l'entendre au parlement, je voudrais le renvoyer au barreau. Lauderdale a la voix perçante et l'accent écossais, mais il fait preuve d'une grande sagacité. Quant à Brougham, je n'en dirai rien, parce que j'ai personnellement de la répugnance pour lui.

Parmi tous les orateurs, tant bons que mauvais, que j'ai entendus aux deux chambres, je n'en puis citer aucun dont les discours ne fussent par fois inintelligibles, et généralement beaucoup trop longs pour l'auditoire auquel ils étaient destinés. Au fond, ce qui s'y passe n'est qu'une vaste illusion; illusion très-ennuyeuse et très-fatigante pour ceux qui, par devoir, y assistent souvent. Je n'ai entendu Shéridan qu'une seule fois et un moment. Son organe, sa manière et son tour d'esprit me plurent beaucoup; je dirai même qu'il est le seul d'entr'eux tous que j'aurais voulu entendre plus longuement.

(*Représentatiev*).

FACULTÉ EXTRAORDINAIRE DE QUELQUES ENFANS POUR LES CALCULS.

Dans le cours des douze dernières années, nous avons

(1) NOTE DU TR. Lord Byron ne paraît pas avoir fait attention que Burke était Irlandais.

été témoins de trois exemples d'enfans possédant à un degré extraordinaire la faculté de calculer de mémoire, et chacun d'eux a appelé vivement sur lui l'attention et l'intérêt du public.

Le premier, nommé George Bidder, né de parens pauvres, dans le Devonshire, se fit connaître par cette faculté en 1815. Il était alors âgé de neuf ans, et il avait reçu quelque peu d'instruction à une école de village dans sa province. Ses dispositions pour le calcul s'étaient manifestées dès l'âge de huit ans. Dès qu'elles furent connues publiquement, elles lui acquirent la protection de quelques personnes riches, qui s'occupèrent de son avenir, et le mirent à même de faire des études à l'Université d'Édinbourg. M. George Bidder est depuis entré au service de S. A. R. le duc d'York, et il exerce maintenant un emploi dans la comptabilité de sa maison. Il conserve toujours cette faculté rare qui avait, dès sa jeunesse, attiré sur lui l'attention publique.

En 1816, on vit arriver, dans ce pays, un autre enfant possédant cette même faculté. Celui-ci, nommé Zérah Colbourne, était Américain, et il était âgé d'environ dix ans à cette époque. Honoré, comme le précédent de la protion du duc d'York, il a obtenu, par ce moyen, une place dans une de nos administrations publiques. Il occupe encore cette place, mais il paraît avoir perdu la faculté de calculer de mémoire.

Le troisième enfant qu'on a vu doué de ce talent précoce et extraordinaire pour le calcul, était une fille, née d'un tisserand employé dans les fabriques de Spitalfields. Elle se nommait Williams, et était âgée d'environ douze ans, lorsque cette faculté se manifesta. En 1820 et 1821, on la voyait, avec son père, qui était fort dérangé dans sa conduite, et qui s'enivrait habituellement, parcourir les cabarets du quartier de Spitalfields; là, elle exerçait

son talent devant ceux qui fréquentent ces lieux, et elle en tirait, tant pour elle que pour son père, quelques chétives ressources. Cette fille possédait, d'ailleurs, une jolie figure; mais ses agrémens personnels ne paraissent avoir servi qu'à la plonger plus tôt dans le désordre. Abrutie par la vie qu'on lui faisait mener, elle perdit la faculté particulière qui la distinguait, et mourut misérablement, il y a environ un an.

Il se présente aujourd'hui un quatrième exemple de ce singulier don de la nature, dans la personne d'un autre enfant. Celui dont il s'agit appartient également à des parens pauvres et obscurs, et il n'a pu recevoir aucune éducation. Il s'appelle George Noakes, et il est âgé d'à peu près six ans.

Cet enfant a été examiné depuis peu, et il résulte de cet examen qui a été fait par des personnes connues pour leurs lumières et revêtues d'un caractère public, que jamais la faculté de calculer de mémoire n'a été portée plus loin; de plus, une circonstance particulière distingue avantageusement cet enfant de ceux qu'on a précédemment nommés, c'est la facilité et la netteté avec lesquelles il rend compte des procédés qu'il emploie.

Voici l'exemple d'une question résolue par lui, et son exposé de divers moyens par lesquels on peut arriver à une même solution. Cette question posée par un de ses examinateurs, membre du Parlement, est la suivante: Combien font 32,000 fois 7 pences 1/2? Au bout d'une seule minute, l'enfant répondit 1,000 liv. st.; et interrogé alors sur le procédé employé par lui pour obtenir ce résultat, il dit: 32,000 pences font 133 liv. st. 6 sh. 8 d.; 7 fois 1/2 100 liv. st. font 750 liv.; 7 fois 1/2, 33 liv. st. 6 sh. 8 d. font 250 liv. st.; et 750 liv. et 250 liv. font 1,000 liv. st. Puis il ajouta: « Ce même résultat, je puis l'obtenir de dix ou douze manières différentes, » et il pa-

raissait charmé qu'on lui demandât l'explication de tant de procédés divers pour arriver au même but. Il exposa donc successivement, et sans hésiter un moment, les douze procédés en question. On en a recueilli trois. Deuxième procédé: 32,000 liards font 33 liv.st. 6 sh. 8 d., et 30 fois 33 liv. st. 6. sh. 8 d. font 1,000 liv. st. Troisième procédé: 30 fois 32,000 liards font 960,000 liards, et dans une livre sterling, il y a 960 liards; ainsi 960,000 liards font 1,000 liv. st. Quatrième procédé : 32,000 fois 7 pences 1/2 font 240,000 pences, et 240 pences font une livre sterling; 240,000 pences font 1,000 liv. st.

Entr'autres questions, sur lesquelles le jeune arithméticien s'exerça ensuite, se trouvait la suivante, qu'il résolut avec une singulière promptitude. Il s'agissait de multiplier la somme de 99 liv. st. 19 sh. 11 d. 3/4 par elle-même. Il dit que si l'on multipliait 100 par 100, et qu'on otât du produit 99 liards, on aurait 9,999 liv. st, 17 sh. 11 d. 3/4., la solution désirée. On lui fit alors observer que d'autres, qui s'étaient occupés de la même question, avaient obtenu un résultat un peu différent; 9,999 liv. st. 15 sh. 10 d. « Oui, dit-il, cela fait une différence de 100 liards, mais ce produit n'est pas exact.

Un fait particulier qu'on remarque dans cet enfant, c'est que lorsqu'il est occupé à résoudre les questions qu'on lui propose, son attention ne se détourne pas des objets qui l'environnent ni des conversations qui se font autour de lui; on serait même, au contraire, tenté de croire qu'il fait ses calculs avec d'autant plus de facilité qu'il éprouve plus d'interruption apparente.

On a appris, par son père, qu'il y a maintenant environ un an qu'il donna les premiers signes de la faculté singulière dont il est doué, et que ce qui fit d'abord observer par ses parens son aptitude pour le calcul, fut la joie avec laquelle il accourut un jour pour leur dire qu'il

pouvait compter mille, et bientôt après qu'il pouvait compter un million. A l'âge d'environ cinq ans, il se trouvait quelquefois chargé par sa mère de petites commissions où il s'agissait de compter, telles que de faire diverses emplètes dans le voisinage; et l'on remarqua qu'en faisant ces mêmes emplètes, jamais il ne lui arrivait de faire d'erreurs de calcul, tandis qu'il indiquait souvent des fautes de ce genre commises par sa mère.

Voilà tout ce qu'on a pu recueillir sur la manière dont cette faculté extraordinaire s'est développée chez lui; faculté qui déjà, à un âge si tendre, le met à même de se jouer de questions qui, par leurs difficultés, arrêtent quelquefois des hommes d'un âge mur et d'une célébrité péniblement acquise.

Quant à sa personne, il est petit de stature pour son âge, et il paraît d'un tempérament délicat. Son caractère est docile et sa physionomie intéressante; ses manières dénotent beaucoup de mobilité dans l'esprit. On remarque que lorsqu'il est le plus occupé, il a l'air de se divertir, courant d'un point de la chambre à l'autre et portant son attention tantôt sur le loquet d'une porte, tantôt sur le dessin d'un tapis, et tantôt, enfin, sur tout autre objet propre à intéresser un enfant de cet âge. Il ne sera peut-être pas inutile d'ajouter qu'il jouit d'une bonne santé, qu'il a l'esprit très-vif, et qu'il a besoin de plus de sommeil que la plupart des enfans du même âge.

Il existe, en Amérique, un autre enfant qui n'est pas moins extraordinaire; c'est le fils du juge Clayton, d'Athènes aux États-Unis. Cet enfant, âgé de dix à onze ans, réduit un nombre donné de milles en pouces, d'années en secondes, etc., et toutes ses opérations se font dans sa tête, et tout aussi promptement qu'un calculateur exercé les ferait avec la plume.

Entr'autres questions qui lui ont été posées, sont les

suivantes, qu'il a résolues avec une facilité et une prestesse inconcevables. Combien y a-t-il de pouces en 1,373,489 milles? Combien une roue qui a cinq pieds six pouces de diamètre, tourne-t-elle de fois sur elle-même, en parcourant une étendue de 90 milles? Quelle est la racine carrée de 24,743,682? Il y a déjà dix-huit mois qu'il a plus d'une fois élevé le nombre douze à sa quinzième puissance, c'est-à-dire qu'il a multiplié ce nombre quinze fois par lui même. Cet enfant multiplie facilement plusieurs chiffres par un nombre égal, le tout par la seule force de sa mémoire, car il n'emploie pour cela que les procédés connus. Ses calculs se font sans mystère; il ne se sert d'aucune voie abrégée ou de procédé proprement à lui. Cette faculté s'est manifestée chez lui à l'âge d'environ huit ans, et elle s'est considérablement développée depuis.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

HISTOIRE NATURELLE.

Oiseau de mer privé. — Au mois d'août de l'année 1820, M. Bogie, propriétaire en Écosse, s'étant procuré trois mouettes de l'espèce appelée *rieuse, larus ridibundus*, il leur coupa les ailes et essaya de les priver dans un petit étang dépendant de la terre de Terraughtie. Mais lorsque leurs plumes eurent cru de nouveau, l'une d'elles s'envola et ne reparut plus; une autre fut trouvée gelée

dans une matinée du mois de décembre, et la troisième resta seule. Cette dernière se nourrissait bien et paraissait même se plaire dans l'état de domesticité. Cependant au retour du printems, l'exemple des mouettes sauvages que l'on voit voler de tous côtés dans cette saison, l'engagea à chercher de nouveau les lieux marécageux qui sont ceux où l'espèce se propage et élève ses petits. Elle obéit donc à cet instinct, et M. Bogie cessa bientôt de penser à ses trois mouettes. Toutefois la troisième n'avait pas oublié l'étang de Terraughtie; car, en 1822, on la vit reparaître, et après avoir annoncé son retour par des cris réitérés, elle descendit sur l'étang et se mit ensuite à sautiller dans le jardin avec l'air familier d'un habitué. Depuis cette époque, cet oiseau vient tous les ans : il paraît avec le coucou et s'en va avec l'hirondelle, et il a si peu varié, quant aux époques de son retour, que le jardinier de M. Bogie peut l'annoncer presque avec certitude : il en est de même du jour de son départ. Cependant, bien qu'il se nourrisse à Terraughtie, pendant le printems et l'été, il préfère toujours passer la nuit avec les oiseaux de son espèce; en conséquence, il s'envole régulièrement tous les soirs dans la même direction, et l'on croit qu'il va passer la nuit dans certains marais situés à quelques milles de Terraughtie. Son retour journalier s'annonce constamment par des cris, mais bientôt après il devient paisible, et il est si bien privé que le jardinier en l'appelant, quand il le voit voler au-dessus de sa tête, le fait descendre de suite auprès de lui. Dans l'année 1824, cet oiseau intelligent amena à Terraughtie sa compagne et ses petits, et fit tous les efforts possibles pour les faire participer comme lui aux douceurs de la civilisation ; mais, faute d'une éducation commencée de bonne heure, ils craignirent de descendre à terre et de partager ses repas ; et, depuis cette époque, il paraîtrait que, piqué de leur

refus, il les a abandonnés, car on ne l'a plus revu avec eux. La famille qui habite Terraughtie prend naturellement un vif intérêt à cet oiseau dont les mœurs semblent être intermédiaires entre l'état sauvage et l'état domestique, et chaque année son retour est un objet de sollicitude pour les divers membres qui la composent, attendu que chacun le considère comme l'augure de quelque événement qu'il désire. Le succès de cette tentative pour priver la mouette peut faire voir combien, avec un peu de soin et de persévérance, il serait facile d'introduire dans nos basses-cours un grand nombre d'oiseaux qu'on laisse depuis des siècles dans l'état sauvage (1).

Moyen usité en Chine pour faire éclore le frai du poisson. — Les Chinois ont un moyen particulier pour faire éclore le frai du poisson, et le garantir des accidens qui en détruisent communément une grande partie. Les pêcheurs recueillent avec soin, sur le bord et sur la surface de l'eau, toutes les masses gélatineuses qui contiennent le frai du poisson, et après s'en être procuré une quantité suffisante, ils remplissent de cette matière la coque d'un œuf de poule qu'ils ont vidé auparavant, et la mettent sous une poule qui couve. Au bout d'un certain nombre de jours, ils rompent la coque en la plongeant avec son contenu dans de l'eau chauffée au soleil, et le jeune frai ne tarde pas à éclore. On le garde ensuite dans de l'eau pure et fraiche jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour être mêlé dans l'étang avec les autres poissons. La vente du frai destiné à cette usage forme, en Chine, une branche de commerce assez considérable.

(1) Voyez sur ce sujet un article remarquable inséré dans le 4e numéro de la *Revue Britannique*, sous le titre suivant : *Du projet d'introduire le poisson de mer dans l'eau douce, et de priver de nouvelles espèces d'animaux.*

Des reptiles de l'Afrique méridionale. — Le *falco serpentarius* fait une guerre continuelle aux reptiles de l'Afrique méridionale. Un gentilhomme anglais fut témoin, il y a quelques années, d'un de leurs combats, et nous a transmis les détails suivans : l'oiseau, planant sur ses ailes, commença par faire deux ou trois cercles dans les airs, et s'abattit tout-à-coup sur la terre. Il parut examiner avec attention un objet peu éloigné de l'endroit où il etait descendu, puis étendant une de ses ailes, il se mit à l'agiter avec rapidité. Un serpent éleva soudain sa tête ; mais un violent coup d'aile l'eut bientôt rabattue. Cependant l'oiseau, incertain de sa victoire, continua d'avoir les yeux fixés sur lui, paraissant craindre une surprise ; et en effet, le serpent se dressa tout-à-coup ; mais il fut terrassé de nouveau. L'oiseau montrant alors plus de confiance, s'approcha de sa proie, la déchira avec ses ongles, et la prenant dans son bec, l'éleva presque perpendiculairement à une hauteur considérable, pour la laisser retomber avec violence sur le sol, afin d'en faire son repas avec plus de sécurité.

Nous n'avons eu jusqu'à présent que des notions assez inexactes sur les reptiles du midi de l'Amérique. Ils sont généralement regardés comme venimeux. M. Thomas Smith signale entr'autres trois espèces de vipères dont les morsures sont fort à craindre, bien qu'elles ne soient pas toujours mortelles ; deux espèces d'*élaps*, qui sont aussi très-dangereuses ; et enfin, trois espèces de *naia*, dont l'atteinte cause une mort certaine.

Ossemens fossiles gigantesques. — Suivant une notice contenue dans le dernier numéro du *Journal de philosophie* de Boston, on aurait trouvé dernièrement, dans la prairie basse située entre Placquemire et les lacs, quelques ossemens fossiles d'une dimension tout-à-fait gigan-

tesque. Ces ossemens rendraient croyables les relations extraordinaires faites par le père Kircher et l'évêque de Pontopédon, sur le serpent de mer de Krakon et de la Norwège. Si le monstre auquel ces restes fossiles ont appartenu était de l'espèce des cétacées, sa longueur n'a pu être moindre de 250 pieds. Toutefois les renseignemens communiqués sur ce sujet sont encore trop imparfaits, pour qu'on puisse former à cet égard aucune conjecture, et il faut attendre les rapports ultérieurs qui seront publiés par les naturalistes américains.

Elévation extraordinaire des eaux du fleuve de la Plata. — On sait que ce fleuve déborde périodiquement, et, comme le Nil, inonde et fertilise la contrée qu'il parcourt. Les Indiens abandonnent alors leurs huttes, et s'établissent dans leurs canots, qui flottent sur cette espèce de mer intérieure, jusqu'à ce que les eaux se soient retirées. En avril 1793, un vent violent refoula la masse des eaux jusqu'à dix lieues de distance; tout le pays fut submergé, et le lit du fleuve découvert, de manière qu'on pouvait le remonter à pied sec. Les vaisseaux qui autrefois y avaient été engloutis, reparurent, et l'on trouva, entr'autres, un vaisseau anglais qui avait péri dans l'année 1762. Un grand nombre d'habitans descendirent dans le lit, visitèrent les vaisseaux, et en enlevèrent beaucoup d'argent et d'objets précieux, ensevelis depuis trente ans dans l'abîme, et qui, sans un pareil événement, devaient probablement y demeurer à jamais. Le phénomène dura trois jours, après lesquels le vent s'apaisa, et les eaux vinrent avec furie reprendre possession de leur lit accoutumé. Ce phénomène offre une analogie évidente avec le refoulement des eaux de la mer Rouge, lorsqu'en traversant son lit à sec, les Hébreux échappèrent à la poursuite de Pharaon.

SCIENCES MÉDICALES.

Exemple de cécité partielle. — Le docteur Wollaston fut, il y a plus de vingt ans, atteint d'une sorte de cécité, à la suite d'un exercice violent qu'il avait pris pendant deux ou trois heures. Il se trouva tout-à-coup ne voir que la moitié du visage des personnes qu'il rencontrait; et il en fut de même pour tous les objets qu'il regardait. En essayant de lire le nom *Johnson*, sur une porte, il ne voyait que *son;* le commencement était entièrement nul pour lui. C'était la partie gauche de l'œil qui était affectée, et l'effet était le même, soit qu'il regardât de l'œil gauche ou de l'œil droit. Cette lésion de l'organe visuel n'allait pas jusqu'à noircir totalement les objets, mais elle les cachait sous un brouillard très-épais. Cet état pénible ne dura pas long-tems, le voile opaque reculant graduellement, à partir du centre de la vision, et s'élevant obliquement vers la gauche, disparut en un quart d'heure.

Il y a environ deux ans qu'une affection semblable lui revint, sans qu'il pût en assigner la cause, puisqu'elle ne fut précédée ni suivie d'aucune indisposition. Cette cécité partielle se déclara comme la première fois; seulement c'était la partie droite des objets qui était cachée, et non la partie gauche comme en premier lieu; de sorte que M. Wollaston n'avait aucune raison de supposer qu'il y eût de la connexité entre ces deux affections. Quoi qu'il en soit, cette dernière se dissipa tout d'un coup et complètement, par l'émotion agréable que causa au docteur la nouvelle de l'arrivée d'un ami qui revenait sain et sauf d'un voyage lointain et périlleux.

STATISTIQUE.

Rapports divers sur la population de la Grande-

Bretagne. — Le nombre des individus en état de porter les armes, de l'âge de 15 à 60 ans, est de 2,744,847.

Le nombre des mariages est d'environ 98,030 chaque année, et l'on a remarqué que sur 63 mariages, 3 seulement étaient stériles.

Le nombre des morts est d'environ 332,708 par an ; ce qui donne à-peu-près 25,592 par mois, 6,398 par semaine, 914 par jour et 40 par heure.

Les décès parmi les femmes sont à ceux des hommes comme 50 est à 54.

Les femmes mariées vivent plus long-tems que celles qui demeurent dans le célibat.

Dans les campagnes, la moyenne du nombre des enfans est de 4 par ménage : dans les villes la proportion est de 7 enfans pour deux ménages.

Le nombre des femmes qui se marient est de 1 sur 3 ; et celui des hommes, de 3 sur 5.

Le nombre des veuves est à celui des veufs comme 3 est à 1 ; mais le nombre des veuves qui se remarient, est à celui des veufs dans le même cas, comme 7 est à 4.

Population des Etats-Unis d'Amérique. — Dans les Etats-Unis d'Amérique, les naissances des individus du sexe masculin surpassent celles des individus de l'autre sexe. Les registres des naissances pour l'année 1800 font voir qu'il est né dans cette année 2,988,156 garçons, et 2,923,952 filles, et ceux pour l'année 1820, donnent pour résultat 4,894,171 garçons, et 4,731,376 filles : c'est-à-dire que, dans cette dernière année, le nombre des naissances des individus du sexe masculin a surpassé celui des naissances de ceux de l'autre sexe de 162,795. Cette proportion ne se rencontre dans aucun pays de l'Europe, si ce n'est en Russie et dans quelques provinces de l'empire d'Autriche.

Le territoire des Etats-Unis comprenait, en 1820, une étendue de 213,802 milles géographiques, habités par

7,881,427	individus originaires d'Europe
233,877	gens de couleur
1,539,280	esclaves.
9,654,584	auxquels il faut ajouter
53,655	étrangers ou individus non naturalisés.
Total.... 9,708,239	

Sur cette population, 2,065,499 sont employés à l'agriculture, 349,247 aux manufactures, et 72,397 dans le commerce. En 1825, la milice s'élevait à 1,053,787 hommes, et les troupes réglées à 5,779 dont 1,911 composent l'artillerie, et 3,240 l'infanterie.

Progrès de la civilisation chez les Cherokis. — Il paraitrait que les nations indigènes de l'Amérique du nord, qui ont résisté si long-tems aux efforts faits par le gouvernement des Etats-Unis, pour les déterminer à renoncer à l'état sauvage, commencent cependant à éprouver moins de répugnance pour la vie civilisée. Les Chérokis, nation indienne, ont résolu d'établir des presses à Newton, siége de leur gouvernement, pour y imprimer, dans leur langue, le Nouveau-Testament et les lois de leurs voisins, qu'ils ont adoptées ; ils se proposent aussi de fonder un institut pour l'éducation de la jeunesse, et ils ont nommé greffier du conseil, M. Elias Boudinot, qui est chargé de recevoir des contributions volontaires pour ces divers objets.

COMMERCE.

Situation du commerce britannique.

État de la valeur officielle de toutes les importations et exportations de la Grande-Bretagne, dans les deux années qui se terminent au 5 janvier 1824 et 1825.

PAYS.	Importations.		Exportations.	
	1824	1825	1824	1825
	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
La Russie	2,611,617	2,606,531	1,841,274	2,238,140
La Suède	130,751	149,081	202,685	141,142
Le Norvège	86,493	94,375	131,595	116,094
Le Danemark	35,381	136,673	380,132	332,073
La Prusse	504,140	620,287	634,074	468,463
L'Allemagne	961,460	1,505,456	7,528,957	7,552,176
La Hollande	785,073	1,096,127	2,044,033	2,017,289
La Flandre	298,685	468,146	2,013,209	2,217,517
La France	1,102,739	1,516,840	984,565	1,124,227
Le Portugal	566,353	450,730	2,146,478	2,670,191
L'Espagne	808,748	845,339	452,882	684,806
L'Italie	1,123,344	1,127,092	3,934,563	4,399,780
La Turquie	446,902	746,848	1,274,237	1,397,497
Gibraltar	81,698	59,511	1,974,087	2,796,344
Malte	37,334	63,083	499,480	375,296
Les Iles Ioniennes	93,538	132,116	8,213	15,983
L'Irlande	5,821,036	5,591,161	4,501,201	5,006,639
L'île de Man, etc.	183,952	208,512	323,989	372,174
Indes orientales et la Chine	6,918,539	7,312,355	4,355,457	4,394,880
Australie	51,376	51,371	180,716	215,628
Cap de Bonne-Espérance	154,147	122,085	433,473	276,420
Autres parties de l'Afrique	185,250	202,288	342,834	399,233
Antilles Britanniques	7,971,145	8,655,528	14,622,804	4,870,835
Le Canada	854,944	925,699	1,766,538	2,241,666
États-Unis d'Amérique	5,459,736	3,925,608	6,141,450	7,141,285
Antilles étrangères	790,236	628,160	1,702,198	1,896,255
Le Brésil	1,053,327	1,289,513	3,425,324	3,750,043
Rivière de Colombie, etc.	—	3,711	8,232	2,578
Le Mexique et le Guatimala	221,825	158,431	369,776	555,513
La Colombie	45,275	73,496	305,521	425,141
Le Pérou	15,316	23,737	408,872	621,670
Le Chili	9,719	41,090	489,601	923,423
Buenos-Ayres et Monte-Video	388,338	498,645	803,237	1,581,775
Pêche de la baleine	592,867	376,072	2,793	3,064
Marchandises capturées	11,300	16,823	—	—
TOTAL	40,412,300	41,737,609	56,234,663	63,225,272

AGRICULTURE. — ÉCONOMIE RURALE.

Prangos pabularia, nouvelle espèce de fourrage. — M. Moorcroft, savant qui se rend utile aux sciences par ses voyages dans la Haute Asie, a transmis, il y a quel-

que tems, à la Compagnie des Indes, la semence d'une plante à foin qui est indigène dans le Braz, contrée limitrophe de la Chine et de l'Inde, et qui pourrait être introduite avec avantage en Europe. On l'appelle dans le pays, *prangos*, et elle se rapproche, par ses caractères, du genre *cachrys*. M. Lindley lui a donné le nom de *prangos pabularia*. Cette plante, qui appartient aux ombellifères, est herbacée et pérenne. Elle a une grosse racine charnue, et des feuilles bien taillées, qui ont environ deux pieds de largeur. Ce sont ces mêmes feuilles qui constituent le fourrage. Si le prangos se naturalise en Europe, nul doute qu'il ne devienne pour cette partie du monde une acquisition importante. Quant à ses propriétés, les Hindous en racontent beaucoup de choses qui tiennent du merveilleux. Mais ce qui paraît constant, c'est que cette plante offre pour les bestiaux une nourriture saine et substantielle, et l'on assure qu'elle guérit le flux hépatique et la pourriture, maladies si communes et souvent si fatales aux troupeaux après les pluies d'automne. Au Thibet, où elle se cultive beaucoup, on en fait un fourrage d'hiver dont on nourrit les chèvres et les moutons. Elle se propage facilement, et elle est aussi durable que la luzerne.

Jardin oriental attaché à l'athénée de Brighton. — On se propose de réunir dans ce jardin, qui occupera un acre de terrain, et qui ne sera qu'une vaste serre à toiture de verre, une très-grande collection de plantes des Tropiques. La construction de la serre sera dans le goût oriental, et son toit vitré sera maintenu par un ouvrage en fer d'un genre particulier, qui, assez fort pour donner de la solidité à toutes les parties de l'édifice, sera en même tems assez délicat pour bien laisser passer le jour. Sous cette voûte magnifique, on verra croître et fleurir les

plus belles plantes des Tropiques, comme dans leur climat, et sous la température à laquelle elles sont accoutumées. Le projet des fondateurs de cet établissement est d'y adjoindre un musée d'histoire naturelle, une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages sur les sciences physiques et naturelles, et des chaires d'enseignement sur diverses branches de ces mêmes sciences.

Moyen de débarrasser les arbres des vers, des chenilles et autres insectes. — Cette méthode a été employée en Amérique avec beaucoup de succès. Elle consiste à faire au tronc de l'arbre un trou qui pénètre jusqu'au cœur : on remplit ce trou de soufre, et on le bouche exactement et solidement avec une cheville. Pour un arbre de quatre à huit pieds de diamètre, le trou doit être assez grand pour que l'on puisse y faire entrer le petit doigt. On en augmente ou l'on en diminue la largeur selon que l'arbre est plus ou moins gros; ordinairement les insectes disparaissent au bout de quarante-huit heures, quelquefois un peu plus tard; mais ils disparaissent toujours.

Fleuraison de l'aloès américain en Angleterre. — Un individu de l'espèce aloès américain a fleuri l'automne dernier dans les jardins du duc de Devonshire, à Chiswick. La plante dont il s'agit s'élève à plus de vingt-quatre pieds du sol. Ses feuilles ont environ quatre pieds et demi de long, sur environ sept pouces de large. La circonférence de la plante, à sa base, est d'à-peu-près quatre pieds, et celle de la tige qui porte la fleur, de seize pouces. Les fleurs ont duré à-peu-près trois semaines, et, comptées exactement, elles ont été au nombre de 2112. Cette espèce d'agavé est indigène dans l'Amérique du sud, et elle a été introduite en Angleterre dans l'année 1640. Elle appartient à la classe *hexandrie monogy-*

nie. La plante en question est connue dans les jardins de Chiswick depuis près de cinquante ans, et on croit qu'elle en a plus de quatre-ving-dix.

Moutons d'Afrique. — On s'occupe maintenant de propager, en Angleterre, certains moutons d'Afrique, de l'espèce à large queue, dont on s'est procuré à grands frais quelques individus. Cette espèce est très-précieuse, non-seulement à cause de sa laine, mais aussi à cause de sa chair, qui est tendre et d'un goût délicat. La queue, en particulier, qui a huit à dix pouces de largeur, est un aliment fort estimé. Cet essai est une nouvelle preuve du soin avec lequel les Anglais s'appliquent à mettre à profit leurs immenses relations du dehors, pour se procurer de nouveaux alimens, et en général pour augmenter la somme de leurs aisances et de leur bien-être.

INDUSTRIE.

Haut prix de la main-d'œuvre à Buenos-Ayres. — Il paraît que la population surabondante de la Grande-Bretagne pourra s'écouler avec toute espèce d'avantages dans l'Amérique du sud, où l'incurie de l'Espagne a laissé tant de choses à faire. Un journal anglais raconte que 40 ou 50 ouvriers avaient été engagés, l'année précédente, pour travailler à l'exploitation d'une mine située dans le Bolivar. C'est, comme on sait, le nom qu'a pris le Haut-Pérou, en témoignage de sa reconnaissance pour son libérateur. Lorsque ces ouvriers furent arrivés à Buénos-Ayres, les hostilités qui venaient d'éclater entre la république et l'empereur du Brésil, les forcèrent d'y prolonger leur séjour. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils pourraient y mettre leur industrie à profit; et, en effet, ils gagnent maintenant, dans l'exercice de diffé-

rentes professions, jusqu'à 3 piastres (16 fr. 50 c.) par jour. Cette forte rétribution les a déterminés à rompre les engagemens qu'ils avaient pris avec la compagnie qui se propose d'exploiter les mines du Bolivar.

De la Navigation au moyen de la Vapeur. — *L'Edinburgh Philosophical Journal* donne les détails suivans sur l'état de la navigation au moyen de la vapeur :

Un vaste bâtiment, mu par la vapeur, vient de traverser le grand Océan, de l'embouchure de la Tamise à celle du Gange; d'autres vaisseaux anglais, de même nature, sont destinés à établir des communications entre divers points de la Méditerranée, Alexandrie, Malte, etc. Dans les mers du nord, un bateau à vapeur se rend de Hambourg à Londres, un autre sur la Baltique, entre Kiel et Copenhague, où une compagnie s'organise pour en établir un sur le Kategatt. Un autre parcourt le golfe de Finlande, entre les capitales de la Russie et de la Suède; un bâtiment de construction nouvelle, maintenant à Stockholm, est destiné à la navigation des lacs qui évitent aux Suédois le passage du Sund.

L'essai d'un bateau à vapeur sur le Danube, entre Vienne et Semlin, n'a pas entièrement répondu à l'espérance qu'on avait conçue; mais il est à croire qu'un peu de perfectionnement dans la construction du bâtiment remédiera aux inconvéniens qu'on a éprouvés. Cette communication facilitera le commerce avec Constantinople et tout le nord de la Turquie.

Les beaux lacs des Alpes commencent à se couvrir de bateaux à vapeur : ils sont en pleine activité sur le lac de Constance, et celui du lac majeur sera bientôt appareillé. Ces moyens de transport, ainsi que les nouvelles routes, rendront deux fois plus rapides les communications entre Augbourg d'un côté, et Milan et Gênes, de

l'autre. Une entreprise dans laquelle la France a un intérêt plus direct, est celle de la navigation de Mayence à Kehll.

Voici, pour le voyage entier de Rotterdam à cette dernière ville, la table des tems et des distances.

De Rotterdam à Cologne......	37 h.	30 m.	..... 59 lieues (1)
— Cologne à Coblentz........	14	10	 19
— Coblentz à Mayence........	13	53	 21
— Mayence à Manheim........	11	21	 16
— Manheim à Schroeck.......	11	24	 14
— Schroeck à Fort-Louis......	12	23	 10
— Fort-Louis à Kehll.........	11	4	 9
	111	45	148

Il faut observer que lorsqu'on descend le fleuve, au lieu de le remonter, la marche est beaucoup plus rapide.

Mais les avantages de la navigation par la vapeur sont encore bien plus remarquables sur les lacs et sur la mer, que sur les fleuves. A l'appui de cette assertion, nous citerons les expériences faites, par ordre de la chambre des communes, sur trois bâtimens construits par les plus habiles ingénieurs d'Angleterre. Ces bâtimens ont fait chacun 26 traversées de 50 lieues, c'est-à-dire 1,300 lieues dans l'espace d'un mois, entre Liverpool et Dublin. Le tableau de ces expériences, que l'on trouvera ci-dessous, met en évidence l'habileté des ingénieurs qui ont accepté la lutte à laquelle le Parlement britannique les avait appelés. Tous trois ont réussi à donner à leur vaisseau la vitesse énorme de plus de 5 mètres par seconde, c'est-à-dire, de près de cinq lieues à l'heure. Mais Maudslay a su l'obtenir avec une dépense de charbon beaucoup moindre que ses rivaux, et cependant, il

(1) Lieues de 25 au degré.

faut bien le remarquer, Maudslay n'est qu'un ouvrier parvenu à force de génie et de travail, tandis que l'un de ses concurrens était le fils et le successeur de Watt, qui a hérité de la masse énorme de documens scientifiques et et pratiques que ce grand homme a laissés. Le forgeron Maudslay a osé lutter avec le possesseur de ce superbe héritage et l'a vaincu. Son bâtiment a eu constamment une plus grande vitesse, et a dépensé à peine les trois quarts du charbon que son concurrent a consommé.

Voici le résultat exact des expériences faites par ordre de la chambre des communes.

Traversée entre Liverpool et Dublin. Treize voyages de cent lieues chacun, soit 390,000 *mètres, exécutés par les bâtimens désignés ci-dessous, du* 15 *avril au* 15 *mai* 1824.

VAISSEAUX.	DURÉE DES TREIZE VOYAGES.				VITESSE par heure.	HOUILLE brulée.
	ALLERS.	RETOURS.	TOTAL.	MOYENNE par voyage de 100 lieues.		
Arlequin de Maudslay.	h. m. 122 . 58	h. m. 146 . 43	h. m. 269 . 40	h. m. 20 . 42	lieues. 4 . 84	k. 100,500
Cinderella de Watt et Bolton. . . .	132 . »	141 . 19	273 . 19	21 . 1 1/2	4 . 75	136,500
Aladin de Faucett.	132 . 55	143 . 10	276 . 5	21 . 15	4 . 66	177,500

Canots des Indiens.—Après avoir examiné, comme nous venons de le faire, la navigation dans ses derniers perfectionnemens, il est curieux de l'examiner dans son enfance. Le *Glascow Mechanics, Magazine* contient une lettre

de M. Robert Hars, qui donne des détails intéressans sur la construction des canots chez les Indiens. La voici :

« Messieurs, je vous ai envoyé une description de la méthode employée par quelques Indiens, dans la construction de leurs canots. La grandeur de leurs dimensions a pu surprendre plusieurs de vos lecteurs, et leur donner le désir de connaître où l'on a pu se procurer des bois convenables pour de tels ouvrages. Une personne qui a suivi avec intérêt cette construction, sur les lieux mêmes, m'en a communiqué la description suivante :

» Ceux qui font ces canots se procurent, si cela est possible, un arbre recourbé, de manière que l'avant ne forme qu'une seule pièce avec le corps du canot, ce qui est beaucoup plus solide. Après avoir levé une dosse sur la partie qui doit former le dessus, ils commencent à creuser l'intérieur, ayant soin de laisser aux parois une épaisseur plus forte de quatre ou cinq pouces que celle qu'ils veulent leur donner définitivement. Lorsque l'ouvrage en est là, la coupe du canot, dans le sens de sa largeur, ressemble à la lettre C, renversée dans cette position ◡. Alors on s'occupe de dégrossir l'extérieur, et cette opération terminée, on monte le canot sur deux supports à fourche, qui ont la forme d'un Y. Ces deux supports sont fixés dans la terre, et assez écartés l'un de l'autre pour que les extrémités du canot portent sur les enfourchemens.

« Dans cet état on le remplit d'eau et l'on allume du feu dessous, ce qui est un moyen fort ingénieux d'augmenter sa largeur ; car tandis que l'eau dilate la surface intérieure, la chaleur contracte la surface extérieure. Quand il a pris l'extension qu'ils désirent, ils empêchent les parois de revenir à leur première position, en introduisant des pièces de bois pour les maintenir écartées.

Comme le feu pourrait prendre pendant l'opération, ils ont des balais formés d'un paquet d'herbes mouillées pour prévenir ce danger. Ensuite ils laissent refroidir le canot, et se remettent à creuser le dedans jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un pouce de bois à enlever. Alors on emploie de nouveau le feu et l'eau pour lui donner une largeur suffisante. Il ne reste plus qu'à unir la surface extérieure et à amincir en dedans les parois. On place ensuite les bancs des rameurs, et l'ouvrage est terminé. Ces procédés semblent assez ingénieux pour que l'industrie européenne puisse en faire quelque application. »

Moyen d'empêcher la détérioration des baromètres. — M. Daniel, dans un mémoire qu'il a lu dernièrement devant la société royale de Londres, a avancé : 1° que l'air s'insinue graduellement dans les meilleurs baromètres de construction moderne; 2° que ce n'est point le résultat d'une solution de l'air par le mercure; 3° que l'air pénètre entre le mercure et le verre; 4° que la détérioration graduelle des baromètres peut être évitée en adaptant un cercle de platine à l'extrémité ouverte du tube.

Il paraît que ce savant n'a pas eu connaissance des observations que M. Dulong a communiquées, il y a quelques mois, à la société philomatique de Paris, et qui ne sont point d'accord avec les siennes. M. Daniel s'est assuré que l'altération que subissent les baromètres provient de ce que, pendant la longue ébullition du mercure dans le tube de verre, il se forme un peu d'oxide, qui, plus tard, se décompose et laisse son oxigène monter dans le vide du baromètre, où sa présence change complètement les indications de l'instrument. Le remède qu'a employé M. Dulong, c'est de ne pas laisser le mer-

cure en communication avec l'air atmosphérique pendant son ébullition, mais de le mettre en contact avec de l'hydrogène.

Nous sommes disposés à croire aux observations de M. Dulong, dont l'exactitude a été prouvée par des travaux de la plus grande importance; et, s'il a réellement bien observé, on voit que le remède proposé par M. Daniel, d'un petit cercle de platine au bas du tube de verre, n'éviterait pas la détérioration des baromètres; car l'oxigène du mercure n'en monterait pas moins dans le vide qui cesserait d'être parfait; condition essentielle pour un bon baromètre.

Nouveau moyen de prolonger la durée des plumes à écrire. — M. Schloz, de Vienne, vient de découvrir un nouveau moyen de rendre les plumes beaucoup plus durables, et même supérieures aux meilleures plumes de Hambourg. Il remplit le quart d'une chaudière d'eau et suspend une certaine quantité de plumes perpendiculairement, de telle sorte que l'extrémité seule puisse toucher la surface de l'eau; il les couvre ensuite d'un couvercle bien ajusté, fait bouillir l'eau, et laisse les plumes, pendant quatre heures, exposées à cette vapeur chaude. Au moyen de ce procédé, il leur ôte l'onctueux qui souvent les empêche de servir et les rend molles et transparentes. Le lendemain, après les avoir ratissées avec un couteau et les avoir frottées avec un morceau d'étoffe, il les expose à une chaleur modérée. Le jour suivant, elles sont dures et transparentes, sans avoir toutefois l'inconvénient de se fendre trop aisément.

Machine de M. Leahy pour faire la brique. — Nous annonçons avec plaisir une machine qui doit améliorer considérablement une branche d'industrie importante, où le besoin de perfectionnement se fait particulièrement

sentir. Depuis quelques années l'on fait chez nous des briques tellement spongieuses, que la plupart ne conviennent pas à leur destination. Voilà pourquoi les constructions, de ce genre surtout, se dégradent si facilement. C'est à la mauvaise qualité des briques qu'il faut attribuer l'humidité extrême des maisons de grandeur moyenne et au-dessous qui couvrent l'Angleterre dans un rayon de plusieurs milles autour de la capitale.

La fragilité de ces matériaux et leur disposition à absorber l'humidité viennent peut-être de la mauvaise qualité du mélange qu'on emploie afin de ménager l'argile, et de ce qu'on manque d'un bon procédé pour séparer les pierres, qui, lors de la cuite, se boursoufflent, éclatent et fendent les briques dans tous les sens; mais je crois que ce qui contribue surtout à les rendre défectueuses, c'est que le mélange ne reçoit pas une pression suffisante pour devenir compact et solide. La manière expéditive dont on les fait, rend la chose impossible, quand bien même on emploierait de l'argile pure au lieu du mélange grossier dont on se sert. En somme, il nous semble nécessaire d'employer une puissance mécanique pour faire de bonnes briques, sans trop grands frais.

M. Leahy a pris une patente pour une machine qui peut détremper l'argile, la broyer, mouler la brique et la transporter au séchoir, n'importe à quelle distance, sans la nécessité d'aucune opération manuelle. Nous allons essayer de donner une idée des pièces principales de cette machine, et de la manière dont elles fonctionnent. Des augets, disposés sur une chaîne sans fin, comme dans la machine à draguer, viennent verser l'argile et les autres matériaux dans une trémie, où le tout doit être détrempé et broyé. A cet effet, il y a au milieu de la trémie un arbre vertical et mobile, où sont fixées horizontalement des barres et des lames d'acier, qui, lorsque l'arbre est en

mouvement, jouent entre d'autres couteaux fixés aux parois intérieures de la trémie, et divisent complétement le mélange. L'argile, ainsi broyée, tombe, par son propre poids, et l'effet de la pression supérieure, sur un plan incliné circulaire qui forme un seul filet de vis, mais de la largeur du fond de la trémie. L'une de ces vis passe dans toute la longueur de l'arbre aux couteaux qui est creux, et son mouvement est en sens inverse de celui-ci. La fonction de ce plan incliné est de s'emparer de l'argile et de l'introduire dans une espèce de récipient, qui, par un côté, est en contact immédiat avec des moules, disposés autour d'un châssis circulaire. Pendant que ce châssis tourne sur son axe, les moules se présentent successivement, et reçoivent l'argile qui y est fortement pressée par l'effet d'un mouvement *de va et vient*. Il y a une roue excentrique dont les dents accrochent l'extrémité d'une tringle qui tient au fond de chaque moule. Le fond, qui est mobile, est poussé par la tringle, et la brique en sort pour tomber sur une toile sans fin, qui doit aussi recevoir successivement toutes les briques et les porter au séchoir, qui peut être à une fort grande distance.

Avantages de la diffusion des lumières pour les progrès de l'industrie. — On prétend que notre siècle est celui des connaissances superficielles; et comme preuve principale, on cite les encyclopédies et autres abrégés qui ont pour but de rendre la science populaire. Mais l'assertion, et les preuves dont on l'appuie, sont également erronées.

Plus l'instruction s'étend, plus elle a de parties superficielles; et si elle reçoit une extension prodigieuse, elle sera semblable à la mer, qui couvre beaucoup de basfonds, mais aussi de grandes profondeurs. Que le domaine de l'intelligence soit inégalement cultivé de nos

jours, cela est vrai; cependant, pour être juste, il faut reconnaître que les classes qui n'ont reçu qu'une culture superficielle, en eussent été privées totalement dans un autre siècle, et nos encyclopédies modernes le démontrent jusqu'à l'évidence. Pour qui sont-elles faites, et qui vient y puiser? Ce ne sont pas les hommes auxquels autrefois les sources du fleuve sacré eussent été ouvertes, mais ceux qui dans d'autres tems n'auraient pu même approcher de ses bords. Si les Encyclopédies ont été l'œuvre des cent dernières années, ce n'est pas que les hommes occupés autrefois d'études plus élevées aient descendu, c'est que ceux qui n'étaient pas à la hauteur des encyclopédies ont monté. L'on en trouve la preuve dans la manière dont sont rédigés les recueils scientifiques les plus modernes; ils n'étaient dans l'origine que des extraits bien ou mal faits des livres publiés; à présent ils contiennent des articles originaux d'un grand mérite; et les éditeurs ont mis leur ambition à employer la plume des écrivains les plus distingués dans chaque partie des sciences, comme on le fait pour les ouvrages périodiques de littérature.

Plus les livres de sciences seront, par la simplicité de leur rédaction, susceptibles d'être compris dans les rangs inférieurs de la société, plus ils seront utiles. Lorsque par suite des encyclopédies et des cours ouverts pour l'instruction des ouvriers, les élémens des sciences, seront connus de la généralité des prolétaires, les arts industriels feront des progrès incalculables; car une multitude d'intelligences seront occupées à-la-fois, et pour ainsi dire, à leur insu, d'en perfectionner les procédés, tandis qu'aujourd'hui il n'y a encore qu'un très-petit nombre de personnes qui concourent à ces perfectionnemens.

BOURSE DE LONDRES.

Prix des actions dans les différens canaux, docks, travaux hydrauliques, Compagnies des mines, etc., etc., pendant le mois d'avril 1826.

	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Avril 1826.
CANAUX.			
Ashton	•	110	180
Birmingham	•	17 10	295
Coventry	•	100	1100
Elesmere et Chester	•	133	110
Grande Jonction	•	100	259
Huddersfield	•	57	22
Kennet et Avon	•	40	23
Lancaster	•	47	40
Leeds et Liverpool	•	100	375
Oxford	•	100	700
Régent	•	40	41
Rochdale	•	85	98
Stafford et Worcester	•	140	800
Trent et Mersey	•	100	1900
Warwick et Birmingham	•	100	265
Worcester et *idem*	•	78	45
DOCKS.			
Commercial	•	100	66
Indes orientales	•	100	90
Londres	•	100	86
Ste.-Catherine	100	20	15
Indes occidentales	•	100	186
TRAVAUX HYDRAULIQUES.			
Londres (orientale)	•	100	104
Grande Jonction	•	50	75
Kent	•	100	35
Londres (méridionale)	•	100	93
Middlesex occidental	•	65	66
COMPAGNIES DU GAZ.			
Cité de Londres	100	90	15 5
Nouvelle cité de Londres	100	50	85
Continentale	100	8	1
Impériale	50	44	37
Générale unie	50	18	12
Westminster	50	50	57
COMPAGNIES D'ASSURANCE.			
Albion	500	50	58
Alliance	100	10	8 15
Id. maritime	100	5	3 15
Atlas	50	5	7
Globe	—	100	141
Gardien	100	10	16
Espérance	50	5	4 15
Impériale	500	50	102
id. sur la vie	100	10	10 10
Londres	25	12 10	20
Protectrice	20	2	1 5
Rock	20	2	3 6
Echange Royal		100	250

COMPAGNIES DES MINES.	Prix primitifs des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Avril 1826.
Anglo-Mexicaine	100	50	22 10
Id. Chili	100	8	3
Bolanos	400	100	50
Brésilienne	100	15	8
Castello	100	5	2
Chilienne	100	7 10	4
Colombienne	100	7 10	2
Mexicaine	100	15	5
Real del monte	400	400	300
Mexicaine-Unie	40	20	15
SOCIÉTÉS DIVERSES.			
Compagnie d'Agriculture Australienne	100	6	14
Id. *id.* du Canada	100	10	16
Id. *id.* de la Colombie	100	5	1
Id. *id.* de Rio de la Plata	100	5	1
Exploitation du fer anglais	100	30	12
Navigation par la vapeur	100	10	4 10
Banque d'Irlande	100	15	9
Compagnie de la terre de Van Diemen	100	2 10	2 10
Id. des Indes occidentales	100	5	2 10

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 23 *mars* 1826 *jusqu'au* 24 *avril* 1826.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Bank Stock, 8 p. o/o	204	199 1/2	201 1/2
3 pour o/o consolidés	80 5/8	77 7/8	79 1/2
3 p. o/o réduit	79 7/8	77	78 1/2
3 1/2 p. o/o réduit	86 1/4	84 3/4	85 1/4
Nouveau 4 p. o/o	97 1/4	94 3/4	94 3/4
Longues annuités expirant en 1860	19 1/2	19 1/16	19 1/4
Fonds de l'Inde, 10 1/2 p. o/o	229 1/2	224	227 »
Obligations de l'Inde, 4 p. o/o	7s. p. m.	......	6 p. m.
Billets de l'Échiquier, 2 d. par jour	12 s. p. m.	2 s. dis.	12 s. pr.
FONDS ÉTRANGERS.			
Obligations autrichiennes, 5 p. o/o	90 1/4	88	89 »
Id. du Brésil ... *id.*	59	54	55 1/2
Id. de Buenos-Ayres ... 6 p. o/o	61	59	61 »
Id. du Chili ... *id.*	48 1/2	40 1/2	12 »
Id. de Colombie, 1822 ... *id.*	60 1/4	40	45 »
Id. *id.*, 1824 ... *id.*	59 3/4	38 1/2	43 1/4
Id. du Danemarck ... 3 p. o/o	58 1/4	55 1/4	56 »

		Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Rentes françaises........	5 p. 0/0.......	97 1/4..	96 1/4..	96 »
Id................	3 p. 0/0......	66 1/2..	64 1/4..	64 1/4
Obligations grecques....	5 p. 0/0.......	18 1/2..	14.....	14 1/2
Id. Mexicaines..........	5 p. 0/0......	60.....	51.....	56 »
Id. *Id*..............	6 p. 0/0......	72 3/4..	59 3/4..	64 1/4
Id. Péruviennes.........	6 p. 0/0......	33......	23 »..	31 »
Id. Portugaises..........	*id*...........	73......	71 1/4.	72 »
Id. Prussiennes, 1818....	*id*...........	92......	89 1/2.	89 1/2
Id. *id.* 1822......	*id*...........	93 1/2...	91....	91 »
Id. Russes..............	*id*...........	81 1/4...	76....	77 1/2
Id. Espagnoles..........	*id*...........	10 1/4..	7 1/4.	8 »

FIN DU CINQUIEME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

ERRATA DU CINQUIÈME VOLUME.

Page 29, ligne 10, *pour*, lisez *par.*
Page 41, ligne 7, *feiulles*, lisez *feuilles.*
Page 43, ligne 32, *excepet*, lisez *excepte.*
Page 57, ligne 5, *facilemen*, lisez *facilement.*
Page 78, ligne 26, *cellle*, lisez *celle.*
Page 79, ligne 11, *enfini*, lisez *enfin.*
Page 86, ligne 15, *nomreux*, lisez *nombreux.*
Page 92, ligne 4, *rue Clichy*, lisez *rue de Clichy.*
Page 110, ligne 32, *qui la*, lisez *qui a la.*
Page 117, ligne 20, *d'une*, lisez *d'un.*
Page 130, ligne 13, *aissâmes*, lisez *laissâmes.*
Page 141, ligne 11, *cesseront*, lisez *cesserons.*
Page 160, ligne 20, *ligne*, lisez *ligue.*
Page 276, ligne 24, *la porte de bronze piédestal*, lisez *la porte de bronze du piédestal.*
Page 280, ligne 8, *ces guerriers*, lisez *ses guerriers.*
Page 334, ligne 16, *forment*, lisez *fortement.*
Page 337, ligne 28, *pêle et mêle*, lisez *pêle-mêle.*
Page 346, ligne 22, *Ptolomées*, lisez *Ptolémées.*
Page 347, ligne 16, *fait*, lisez *faite.*

